



UNIVERSITY OF ILLINOIS AT URBANA-CHAMPAIGN
LIBRARY FRIENDS





University of Illinois
Library at
Urbana/Champaign

1250
Two Volumes

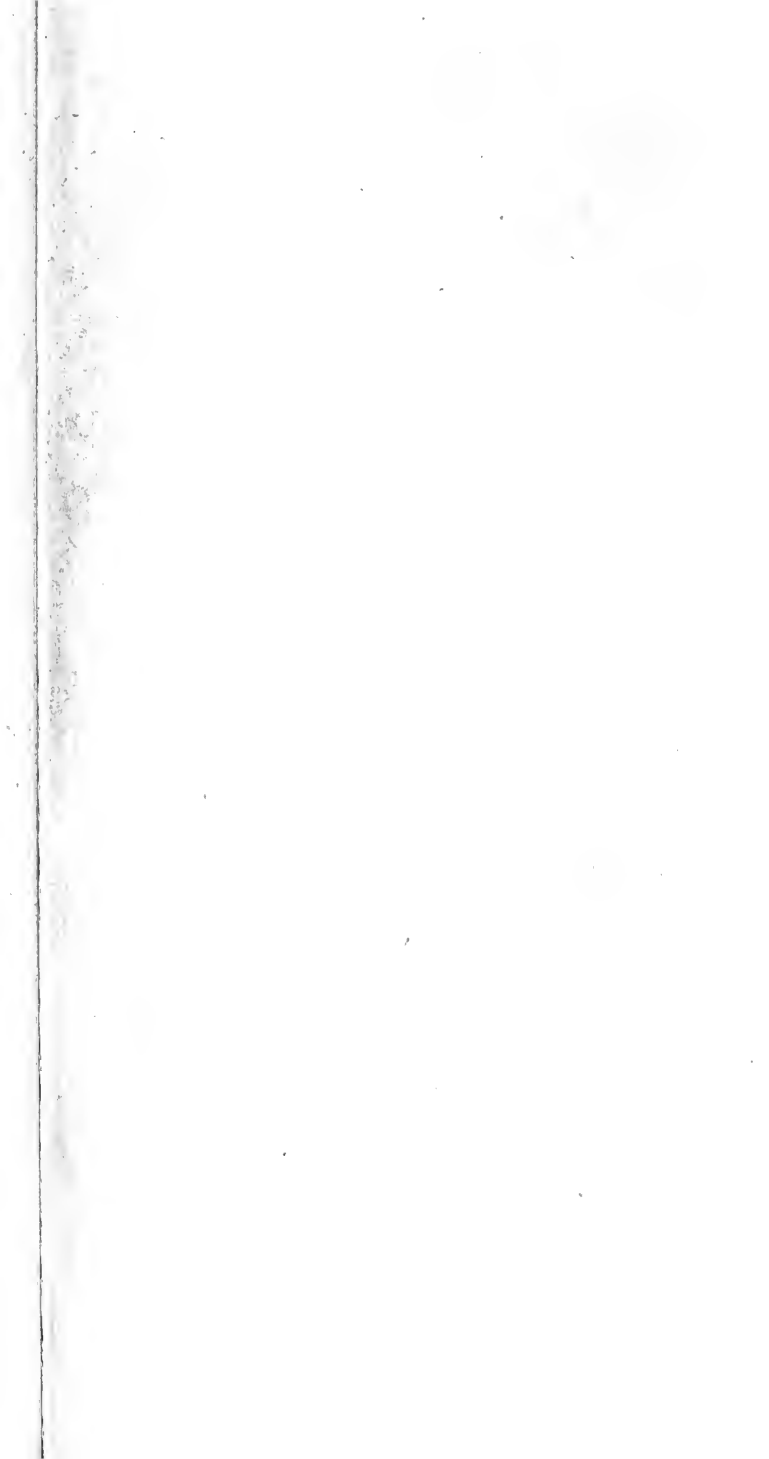
1871

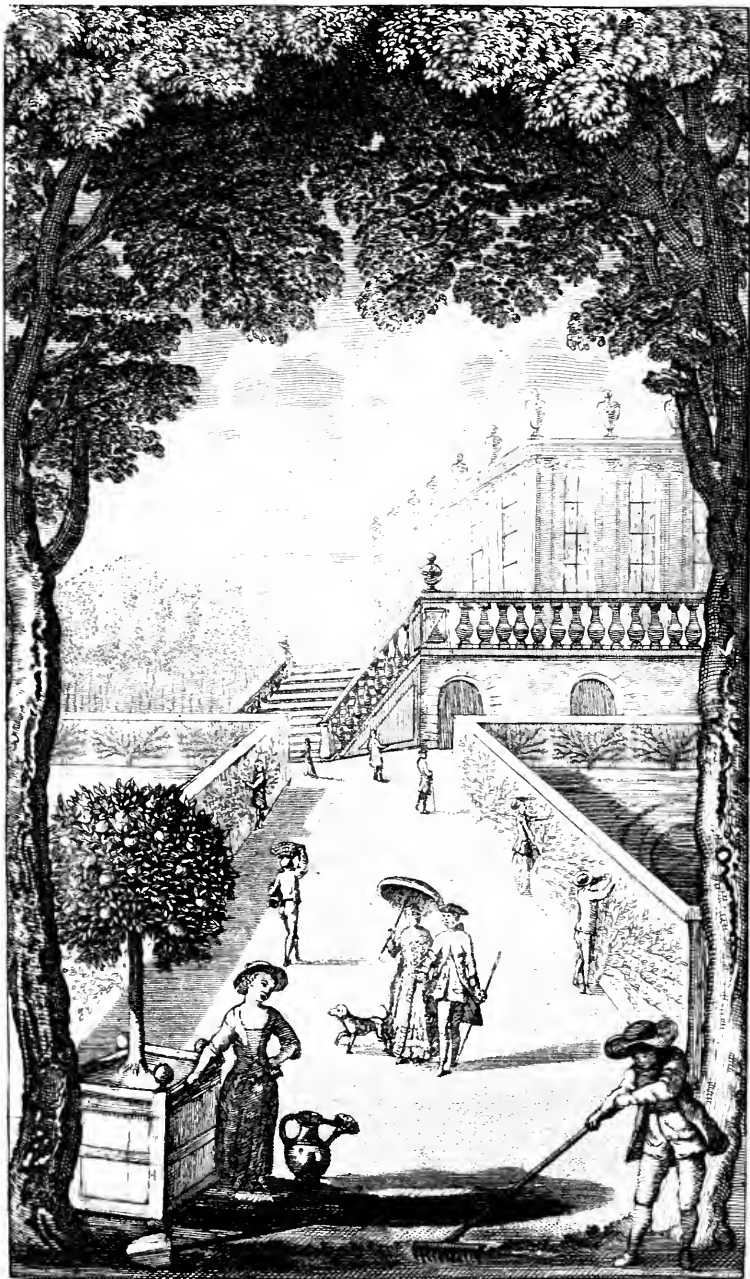
LA PRATIQUE

D U

JARDINAGE.

123
Lester





P. del

J. Robert Sculp.

LA PRATIQUE DU JARDINAGE.

Par M. l'Abbé ROGER SCHABOL,

OUVRAGE rédigé après sa mort sur
ses Mémoires, par M. D***.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, augmentée, & ornée de
Figures en taille-douce.

*Nihil est Agriculturâ melius, nihil uberius, nihil
dulcius, nihil homine, nihil libero dignius.*

Cic. de off. lib. 1.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez les Frères DEBURE, Libraires,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi

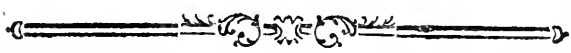




LA PRATIQUE

DU

JARDINAGE.



CHAPITRE PREMIER.

Du Jardinage en général.

L'ART du Jardinage , portion la plus noble de l'Agriculture , se borne à cultiver dans un espace particulier de terre , les arbres fruitiers , les plantes potageres & usuelles , les arbres de simple ornement , les fleurs & les plantes curieuses. Il se propose moins l'agrément que procure un terrain rempli de légumes & de fleurs , bien planté & orné de quantité d'arbres chargés de

toutes sortes de fruits, que l'utilité qui naît du travail & de l'industrie à les faire fructifier.

Le Jardinage réunit toutes les opérations de l'Agriculture ; mais dans des vues bien plus relevées. Le Jardinier ambitionne plus la jouissance d'un terrain bon , bien dressé , favorablement exposé , & fourni de tout ce qu'on peut désirer en chaque saison , que la possession d'un espace de terre immense : il suit en cela le conseil d'un Poète.

*Laudato ingentia rura ,
Exiguum colito.*

Il y a cette différence entre le Jardinier & le Laboureur , que celui-ci n'a pour but que l'abondance , & qu'il ne cultive la terre que pour le seul profit , sans se mettre en peine d'orner & d'embellir son ouvrage. Son travail , quoique d'une plus grande importance pour le bien de la Société , est néanmoins fort borné. L'art & l'industrie y ont moins de part qu'une certaine routine & l'usage des lieux. Ses terres une fois enssemencées ne requierent plus de sa part que de légères attentions ,

& son ouvrage bien ou mal fait ne peut être réformé : le succès est plus l'effet des saisons & du temps , que le fruit de ses peines. Le Jardinier au contraire, outre l'utilité & cette abondance qu'il se propose de tirer des différentes façons qu'il donne à la terre, observe de plus l'ordre, la symmétrie, une méthode réglée & raisonnée. Il consulte le plaisir des yeux ; ses soins & sa vigilance influent du moins autant sur le succès de ses entreprises que la Nature & la disposition du temps. Il se rend maître jusqu'à un certain point des saisons, par les divers moyens que lui suggere l'industrie, & toujours en garde contre l'intempérance de l'air, il brave pour ainsi dire les orages, il les prévoit & pare leur maligne fureur. Au milieu des stériles hivers il fait briller les charmes du printemps, & goûter les délices des fruits & des légumes de l'automne.

Le Jardinier differe du Vigneron, en ce que celui-ci, lorsqu'il plante, taille & ébourgeonne, n'envisage qu'une ample récolte, au lieu que celui-là, s'il cultive la vigne dans ses jardins, c'est uniquement dans l'in-

tention de lui faire produire une certaine quantité de raisins, dont les grains gros & cassans, jaunes & dorés, viennent d'abord s'offrir à la vue, puis flatter agréablement le goût. Il a grand soin que ce coloris tendre & délicat, que la Nature d'une main légère y a placé, comme avec un pinceau, ne soit aucunement terni. On ne voit point les pampres de ses vignes grossièrement rassemblés, présenter des groupes informes de feuillages, ramper ou pencher négligemment vers la terre. On les considère au contraire relevés avec art, & attachés régulièrement sur la muraille.

Si le Jardinier plante des pleins bois ou des arbres de haute futaie, c'est pour procurer un ombrage, & former de riantes promenades.

Les arbres fruitiers en plein vent, & les vergers, il les dispose en quinconces, dont les allées, aussi variées que les faces, partagent en tout sens, coupent & varient agréablement le terrain. S'il sème des graines, c'est en observant les formes de carrés, de planches, de rigoles, en bordures & toujours avec symétrie. En un mot, il met tout en œuvre pour réunir l'utile

avec l'agréable dans les diverses opérations de son art.

Ainsi, le Jardinier enchérit sur tous les ouvriers qui travaillent à la terre, & qui donnent plus à la nature qu'à l'industrie. Il réfléchit sur tout ce qu'il fait, il imagine, il invente sans perdre de vue les règles & les principes. Il n'est rien par conséquent dont il ne doive rendre raison. Il est tout à la fois le secrétaire de la Nature, le dépositaire fidele de ses secrets & de ses oracles, l'économe & le dispensateur de ses trésors, son conducteur & son guide. Comme il regne entre elle & lui un heureux concert, il n'entreprend rien sans la consulter, sans l'interroger, sans en être avoué. C'est d'elle qu'il attend le succès de ses entreprises; de même que de son côté, elle veut bien se montrer docile à ses intentions. Sans la coopération de la Nature, tout l'art imaginable échoue, & sans le secours de l'art, la Nature brute & grossière n'offre plus dans nos jardins qu'un spectacle hideux. Si dans ses productions libres elle nous plaît, si les prés, les bois touffus, les sombres vallons, les montagnes escarpées, les lieux les plus délaissés ont pour

nous quelque attrait, ce n'est qu'autant que la Nature s'y joue en variant à l'infini ses ouvrages. Par-tout l'œil y rencontre des objets qui font une agréable diversion, & un contraste charmant avec la pompe éclatante de nos jardins. Telle une beauté négligée nous ravit par sa modeste simplicité, & obtient la préférence sur celle que relève l'éclat de la parure & des ornemens.

Je compare le Jardinier, par rapport aux phénomènes de la nature, à nos Astronomes appliqués à étudier les mouvemens des astres & les moindres événemens qui surviennent dans le globe céleste pour les recueillir, les suivre & les approfondir. Le Jardinier non moins exact, ne laisse rien échapper de nouveau, de singulier & d'extraordinaire. Mais il y a cette différence entre celui qui observe les phénomènes de la région supérieure des airs, & le Jardinier qui contemple la nature dans le sanctuaire obscur du sein de la terre, ou dans la structure des plantes, que le premier n'a souvent pour motif qu'une simple curiosité très-louable en elle-même, au lieu que les observations du second tendent toujours à l'utile & à la pratique.

L'Agriculture naissante réunissoit tous les travaux champêtres. L'homme vaquoit indistinctement au labour des terres, à la culture des arbres, des vignes, des plantes potageres, & même des fleurs. Ce ne fut que longtemps après que naquirent les professions de Laboureurs proprement dits, de Jardiniers particuliers, de Vignerons, & des autres. Cette distinction n'est marquée dans aucun endroit de nos Écritures.

J'y aperçois bien la différence des terres de simple labour avec les jardins, celle des fruitiers avec les potagers (a), *hortum olerum*. J'y trouve les enclos, les plants d'arbres, les vignes, les pâturages, les bestiaux; mais il ne paroît point que les fonctions en fussent attribuées à des particuliers plutôt qu'à d'autres. Il faut en excepter les bestiaux dont le soin fut dévolu à certaines personnes, qui en étoient entièrement occupées. Il n'est qu'un seul endroit où il soit fait mention d'un Jardinier pris dans un sens particulier; savoir, au chapitre 20 de Saint Jean,

(a) Nomb. XXIV, 6, Deut. XI, 10, Liv. III. des Rois, XX, 2, Ecclef. II, 4 & 5. Isa. LXI. 5.

v. 15 , où il est dit , en parlant de la Madeleine , *existimans quod hortulanus esset.*

Dans le très-élégant ouvrage des Géorgiques , qui renferme de grands détails de la vie champêtre & de l'Agriculture , nous n'apercevons point non plus cette distinction. Le Poëte y attribue aux mêmes ouvriers les labours & semences , la culture de toutes sortes d'arbres fruitiers , les pépinières , les vignes , les bois , les prés & les herbages : sous le nom de Laboureur , *Agricola* , *Colonus* , il comprend ceux qui vaquoient à quelque fonction que ce pût être , relativement à l'Agriculture. Il faut donc remonter au principe , & examiner comment se sont établies les différentes sortes d'ouvriers qui travaillent à la terre.

Il en est de l'établissement du Jardinage & des subdivisions de cette profession , comme de l'Agriculture elle-même , dont il est un démembrement. Deux sortes de Laboureurs exploitoient les terres ; les uns prenoient soin eux-mêmes de leurs propres fonds , comme les Fabius , les Caton , les Cincinnatus , & tels sont parmi nous beaucoup de Gentilshom-

mes dans les Provinces ; & les particuliers qui font valoir des fonds acquis en vertu de quelque privilège que ce soit. Les autres cultivoient ceux d'autrui , à titre de bail à ferme , ou de loyer en argent. Tous exerçoient l'exploitation des terres & les divers travaux décrits , tant dans les Géorgiques que dans les ouvrages des Anciens sur l'Agriculture. Le tout étoit tellement dépendant l'un de l'autre que , Ciceron (*de sen.*) faisant le détail des occupations champêtres , réunit dans l'Agriculture les diverses fonctions de cet art. Il dit , en parlant de la taille des arbres & des greffes : *Nec constitutiones modò delectant , sed etiam inscriptiones : quibus nihil invenit Agricultura solertius.* Les greffes , comme on le verra , étoient du ressort de l'Agriculture en général.

Quant à l'époque & à l'établissement des pratiques qui en ont été distraites , & qui ont fait par la suite des professions distinctes & séparées , nous n'avons rien qui puisse nous fixer ; nous ne pouvons parler que d'après des conjectures fondées sur le fait même. Voici de quelle manière je conçois que cette distraction a pu avoir lieu ,

en suivant la Quintinye qui a effleuré ce sujet.

Les fonctions de l'Agriculture étant si multipliées, si diverses & si étendues, il n'étoit pas possible que les mêmes personnes réunissent tous les talens propres à autant de parties si dissemblables, & que les ouvriers de campagne pussent y vaquer. Chacun se décida donc suivant son goût & ses talens. Le labour proprement dit, & tout ce qui en est une suite nécessaire, fut le partage de ceux qu'on nomma *Laboureurs*, & tel qu'il est assez universellement établi parmi les diverses Nations policées.

Quoique les bestiaux fussent de son ressort, je lis néanmoins soit dans l'Écriture sainte, soit dans les ouvrages faits sur l'Agriculture, qu'il y eut toujours des gens que nos Anciens nomment *Pâtres*, *Pastoureaux* ou *Pasteurs* de troupeaux. Ils étoient tellement dévoués à les nourrir, les conduire, les garder, les panser, en élever de jeunes, les tondre, & en faire trafic, qu'ils s'y consacroient privativement à toute autre occupation. Cette profession séparée du labourage fut, durant plusieurs siècles, le partage des

Patriarches. On voit dans Homere , des Rois & des Princes travaillant de leurs mains , se nourrissant des fruits de leurs terres , & du produit de leurs troupeaux.

On fit encore distraction des vignes , dont la culture forma dans la suite une profession aussi considérable qu'étendue. Du temps de Cicéron , de Virgile & d'Horace , elle dépendoit encore du labour des terres. Mais je ne vois nulle part , comment elle en fut séparée.

L'exploitation des bois fut de même un démembrement de l'Agriculture. Des particuliers s'adonnèrent à la plantation , à la culture , au débit des bois , soit pour les bâtimens , soit pour la construction des vaisseaux , le commerce de mer , & les autres ouvrages auxquels ils peuvent être propres. Alors , ils les fendoient , les coupoient de longueur , & les dispofoient à être employés par les divers artisans auxquels chaque sorte de bois convenoit. Il ne faut pour toutes ces opérations qu'une légère teinture de l'Agriculture. Des hommes robustes , sans doute , & assez dépourvus de talens , se bornèrent à ces occupations grossieres & pénibles.

Enfin, le Jardinage fut totalement séparé du corps de l'Agriculture, & devint aussi étendu, tant pour la multiplicité de ses fonctions que pour leur importance; je ne pense pas que le Jardinage chez les Anciens fût aussi chargé d'occupations différentes & détaillées, qu'il l'est à présent. Ils avoient bien la pratique de greffer les arbres, dont nous lisons les principes dans Columelle, Caton & ailleurs; mais ils ignoroient la manière (a) de les tailler, & ils ne connoissoient ni (b) espaliers, ni contrespaliers, ni l'art des divers compartimens, ni celui de varier les parties d'un jardin. On ne peut disconvenir que dans les temps les plus reculés, il n'y eût des jardins très-artistement dressés. On en trouve des exemples & dans nos Ecritures & dans les Auteurs profanes. Les jardins de Sémiramis furent une des sept mer-

(a) *Arbores hoc modo putentur; rami divaricentur quos relinques, & uti rectè cadantur, & ne nimium crebri relinquantur.* Caton, C. XXXII. Voici, ce semble, à quoi ce réduisoit la taille des arbres chez les Anciens.

(b) Qui reconnoîtra les espaliers dans ce passage de Columelle, où il dit que les souris & les rats ravagent les vignes plantées près des maisons? *Vites quæ secundum ædificia, à foribus aut muribus infestantur.*

veilles du monde. Qui ne fait l'histoire de Dédale , auteur du fameux labyrinthe , où lui-même fut enfermé suivant la fable ?

Tous ces démembrements successifs arrivés dans l'Agriculture , ont eu lieu par la suite dans le Jardinage. Un Jardinier étoit originairement Fruitier , Fleuriste , Pépiniériste , Botaniste & Marager. Ceux qui se sentirent du goût pour les arbres fruitiers portèrent de ce côté-là leur industrie , & formèrent des enclos. Sans doute qu'ils les entourèrent de haies sèches ou vives , de larges fossés , & ensuite de murs de terre , comme ceux de nos maragers autour de Paris , & peut-être aussi de murailles en forme. Ces Jardiniers que j'appelle *Fruitiers* , cultivoient aussi des légumes , ce que nous nommons *graines* , & d'autres herbages ; les fruits n'étant pas suffisans pour occuper une seule personne dans les différens temps de l'année.

Qu'on ne s'imagine point qu'en construisant des murailles on se soit aperçu des avantages qui en pouvoient résulter , & qu'on y ait planté des arbres fruitiers , pour en avoir des productions belles & prématurées. Il faut

faire à ce sujet quelques observations importantes.

D'abord, on n'auroit pu profiter de ces murailles, & y placer des arbres suivant notre usage, que dans des climats tempérés ou dans des pays froids; car dans les pays chauds les arbres auroient brûlé. De plus, les anciens jardins étoient fermés de murs fort bas en dedans, & très-élevés en dehors, parce qu'ils ne servoient qu'à soutenir la poussée des terres. Les châteaux flanqués de tours & de bastions étoient destinés à se mettre à couvert des incursions des Peuples barbares, & des attaques des voisins avec lesquels on étoit continuellement en guerre, & l'on s'occupoit moins des ornemens des murs que de leur solidité. Lorsque ces raisons cessèrent, on ne pensa point à profiter des avantages résultans de leurs expositions favorables; les yeux étant accoutumés à les voir dénudés de verdure.

Les jardins fruitiers étoient ou joints aux maisons ou en étoient séparés. Il n'a jamais été trop possible que des particuliers dans l'enceinte des villes, eussent de grands jardins, des vergers ou des parcs. Il fallut donc

chercher au-dehors des lieux commodes, pour y former des habitations riantes & des jardins spacieux. Ceux qui n'en eurent point les facultés, ou que leurs affaires rappelloient incessamment à la ville, pratiquèrent dans leurs remparts des jardins, où ils firent construire de petits réduits; on en voit quantité dans beaucoup de villes de provinces, qui ne sont point villes frontières. La déposition des plus anciens habitans fait foi, que de temps immémorial il y eut dans ces endroits de ces sortes de jardins particuliers & isolés, où l'on cultivoit des arbres fruitiers pour l'usage de la maison. Telle est, à ce que je crois, une des premières origines des jardins en général.

On voulut bientôt y pratiquer des promenades agréables, & s'y procurer un ombrage frais. On travailla de génie, l'émulation fit des curieux. L'art & les regles multiplièrent beaucoup les ouvrages, & par conséquent les ouvriers, qui y consacèrent leur temps & leurs talens.

Je pense que les vergers eurent d'abord la préférence, les arbres qu'on y planta furent apportés des bois dans

les enclos. Il est à présumer que par la fuite on destina des cantons particuliers pour les y élever. On forma sans doute des plants provenant de pepins, de noyaux, de boutures, & l'on coucha ceux dont l'expérience fit connoître la facilité à prendre racine, tels que la vigne, le figuier & le mûrier. On greffa ces arbres transplantés dans les jardins, sur les fruits qui semblèrent les meilleurs. Divers espaces de terre furent consacrés à des pépinières. Des Jardiniers en firent commerce, & telle est l'origine de ceux que nous nommons *Pépiniéristes*.

Le plus grand nombre des légumes & des herbes potageres, est originaire des bas prés, des fonds & des terres grasses ou fortes. Ce sentiment est fondé sur ce que les légumes qui sont maintenant dans nos jardins, se trouvent encore épars aujourd'hui dans ces lieux. Les différentes contrées se sont réciproquement communiqué les légumes qui croissoient chez elles. Il n'y a pas plus de quarante ans que les laitues de Silésie & de Batavia ont été apportées dans nos climats, ainsi que la chicorée d'Espagne & celle d'Italie, qui ne sont connues que récemment

parmi nous. Presque tous nos légumes conservent encore les noms des lieux qui furent leur patrie, tels que les cardons d'Espagne, les choux de Milan, la civette d'Angleterre & autres. Des particuliers desséchèrent des marais, & défrichèrent des terrains bas & enfoncés, d'où leur est venu le nom de *Maragers*. Ils préférèrent ces lieux non-seulement à cause de l'humidité du sol, mais encore parce que les puits sont plus proches de la superficie de la terre, & que le transport des fumiers y est plus facile. Ces jardins sont aussi anciens que les vergers.

Lorsqu'Achab, Roi d'Israël, demanda à Naboth sa vigne, l'Écriture dit que ce fut pour en faire un potager, *ut faciam mihi hortum olerum*. *Reg. L. III. 21. 2.*

Les jardins fleuristes & les parteres sont d'une date bien plus récente. Les premiers hommes, tels que nous les dépeignent les Écritures, & d'après elles la fable & l'antiquité, ne s'amusèrent point à la culture des fleurs. Pourvoir à leur nécessaire, fit tout leur objet. L'époque de l'établissement de ces jardins n'est point connue. Je les trouve dans les Auteurs & dans

Cicéron (*de senec.*) confondus encore avec le labour, les moissons, les vignes, les bestiaux, les abeilles, lorsque ce dernier décrit les plaisirs champêtres, *tum pecudum pastu florum omnium varietate.*

L'origine de la culture des fleurs se perd dans les temps éloignés. Elles furent particulièrement employées au culte de religion dans les solennités & dans les fêtes publiques. De tout temps elles servirent à la parure des personnes du sexe. Il est croyable qu'on les cultivoit conjointement avec les arbres fruitiers, & que dans les pays chauds où celles que nous élevons sur couches viennent naturellement, on alloit les chercher dans les prairies & dans les bois. L'exemple des lis qui croissent d'eux-mêmes dans les champs, peut être cité en preuve de ce que j'avance.

La Nature qui se plaît dans la diversité, forma les fleurs, & les plaça non dans les endroits où la terre est la meilleure, mais dans les lieux les plus délaissés, comme pour leur servir de parure. Les premiers Fleuristes les découvrirent le long des ruisseaux, dans les forêts sombres, & dans les friches.

La nature du terrain qui les produisit régla leur culture. La saison propre à les semer & à les élever, fut ensuite étudiée, & leur soin devint une profession fort étendue.

Ce fut alors qu'on vit la terre des jardins superbement ornée en chaque saison par un assemblage symétrisé de fleurs de différentes nuances. Elles surprirent d'autant plus, que les premières payèrent de leurs peines avec usure, ceux qui les élevèrent; & qu'elles acquirent ce coloris brillant & ce volume que l'art seul peut leur donner. Leur culture devint une sorte de passion, comme toutes les choses de la vie dont le plaisir est l'objet. Les Fleuristes voulurent avoir des fleurs étrangères; ils en firent venir de tous les endroits de l'Univers, & les cultivèrent à grands frais. Encouragés par d'heureuses tentatives, ils se livrèrent à cette seule partie du jardinage.

Je pense encore que la science de la Botanique fut anciennement fort bornée, & que les jardins de plantes curieuses n'ont été formés que très-tard. Ils étoient sans doute fournis de plantes usuelles, mais éparfes de tous côtés. On alloit chercher les médicin-

nales , les potageres & les fleurs , pour les placer pêle-mêle , ou dans un canton séparé du jardin. Mais on ne pouvoit les avoir ni en aussi grande quantité , ni dans toutes les saisons. En voici la raison. On ne connoissoit point les couches , les cloches , les châssis vitrés (a) , les ferres chaudes , les étuves

(a) Nous lisons dans Columelle , qui vivoit sous l'empire de Claude , que pour hâter la maturité des concombres , on les exposoit pendant l'hiver au soleil , en les couvrant de pierres transparentes , & qu'on les rentroit ensuite dans la serre : afin de leur procurer cet avantage on les plaçoit dans des tonnes ou cuves portées sur des roulettes. Voici ses paroles : *Possunt. . . . vasis majoribus rotula subjici , quò minus labore producantur & rursus intra eccltu recipiantur , sed nihilominus specularibus integri debebunt , ut etiam frigoribus , serenis diebus , tuto producantur ad solem.* Col. lib. XI. Cap. III.

Martial , qui a vécu sous Domitien , nous apprend aussi des particularités qui ne sont pas à négliger : c'est dans le Livre VIII de ses épigrammes.

14

*Pallida ne Cilicùm timeant pomaria brumam ,
Mordeat & tenerum fortior aura nemus ;
Hibernis objecta Notis specularia pueros
Admittunt soles & sine face diem.*

65

*Invida purpureos urat ne bruma racemos ,
Et gelidum Bacchi munera frigus edat ;*

à poële ; inventions récentes , filles de la délicatesse & de la volupté. Elles ont forcé la Nature à donner prématurément & contre son gré des fruits dont elle ne nous fait jouir que beaucoup plus tard.

Dans les premiers temps , on se contentoit des plantes ou nées sur les lieux , ou qui pouvoient y croître naturellement. Les exotiques ne furent recherchées que les dernières. Leur culture est différente. Accoutumées à respirer dans d'autres climats un air entièrement opposé à celui de nos régions , elles ne doivent , parmi nous , leur conservation qu'à des soins

*Condita perspicuâ vivit vindemia gemmâ ,
Et tegitur felix , nec tamen uva latet.
Quid non ingenio voluit natura licere ?
Autumnum sterilis ferre jubetur hiems.*

Ces passages prouvent seulement que les Anciens employoient des vases de pierre spéculaires , afin de hâter la maturité des légumes , & qu'ils avoient de petites chambres fermées au vent & uniquement ouvertes au midi , pour conserver des raisins en hiver & renfermer des citronniers , grenadiers & autres arbres délicats nés en Cilicie , partie méridionale de l'Asie mineure. Ces espèces de serres avoient des carreaux faits d'une pierre blanche & transparente , qui se coupoit par feuilles.

infinis. Nos Jardiniers ordinaires sont peu propres à les gouverner ; il faut des connoissances particulières & une étude toute différente pour entendre la pratique de cette subdivision du Jardinage , qui en forme une classe séparée.

A l'égard des jardins de propriété & de simple ornement où l'art semble vouloir asservir les beautés de la nature ; je les crois fort anciens. On prétend qu'Epicure les a le premier introduits dans les villes. Ce qui est certain , c'est que les Historiens & les Poëtes des temps les plus reculés , nous représentent les jardins très-ornés , & décorés de figures , d'obélisques , de vases précieux , de perspectives , de cascades naturelles ou artificielles , de canaux , de jets d'eau & de portiques. Tout ce qui est du ressort des beaux arts , se ressentoit assurément de leur enfance. Les Princes , pour déployer leur magnificence , & les riches particuliers , pour faire éclater leur somptuosité , plantèrent dans tous les temps des jardins uniquement consacrés au plaisir des yeux , & à l'agrément de la promenade. Les hommes illustres , que leurs ouvrages

en ce genre immortalisent, ne doivent point être compris dans la classe des Jardiniers ; leurs talens pour le dessin & la distribution des jardins, les rangent dans celle des Architectes. Nous devons à leur génie les progrès étonnans que le Jardinage a fait parmi nous depuis près d'un siècle, & la supériorité constante que nous avons sur les Anciens dans cette partie de l'Agriculture.

Après avoir parlé de l'établissement du Jardinage, & de ses divers ouvriers, il est naturel de dire un mot des outils connus de nos pères, & de ceux employés de nos jours.

Les instrumens du Jardinage ont été ou empruntés de l'Agriculture & du labour des terres, ou trouvés par succession de temps, comme ceux des autres arts. Quant à leur invention, je compare les premiers hommes aux habitans des pays nouvellement découverts, & aux Sauvages. Ces derniers travaillent à la terre, sans les outils en usage chez les peuples qui cultivent les arts & les sciences. Ils se servent de pierres fort aiguës, d'os d'animaux & de poissons, avec lesquels ils fouillent la terre, fendent le bois &

font quantité d'ouvrages pour se procurer les choses utiles , comme des arcs , des flèches , des nasses & des filets. Je parle des peuples sauvages qui ne sont pas en relation avec les Européens & les autres chez qui les arts sont connus , tels qu'un grand nombre de Sauvages à la Louisiane & ailleurs.

La description que nous lisons dans Virgile , des instrumens servans au labour , nous fait croire qu'ils ont beaucoup de rapport avec les nôtres. Nous nous sommes contentés de les perfectionner , à en juger par les descriptions que nous en ont laissé plusieurs Auteurs. La différence qui peut être entre nos outils & les leurs est la même qui se trouve entre ceux des diverses régions. Nos Couteliers de Paris , par exemple , font des serpettes qui ne ressemblent point à celles de Châtelleraut. Dans ces derniers temps on les a perfectionnées. On fait de très-grosses serpettes pour travailler dans les bois , & dans les brossailles , des demi-serpettes (*planche I. fig. 1.*) pour les moindres ouvrages , & des serpillons (*fig. 2.*) à long manche , à lame courte & à petit bec , très-commodes
pour

pour l'ébourgeonnement & le palissage. Il y a aussi des serpettes renforcées (*fig. 3.*) propres à toutes sortes d'ouvrages (*a*). Je dirai à ce sujet que pour opérer sûrement avec ces outils, il faut avoir la main gauche au-dessus de la branche, quand on coupe en en-bas, & au-dessous lorsqu'on fait sa coupe en-dessus. On fait aller sa serpette en coulant d'un côté ou d'un autre, toujours en-dehors, quand on retranche une branche sur le devant.

(*a*) Le manche de ces serpettes a quatre pouces un quart de long, dégénéralant par le bas un peu en arrondissement en dehors, il a onze lignes de diamètre & neuf d'épaisseur; la lame a deux pouces trois quarts & les plus grandes trois pouces, sur un de largeur. Au lieu d'être alongée & peu courbée par la pointe, elle a une sorte de bec arrondi en dedans. L'œil ou le clou rivé qui traverse le manche & la lame est à trois quarts de pouce en-deçà de son extrémité supérieure; cet éloignement du bord garantit la lame & la tient ferme, de plus le ressort plus court que le manche empêche la lame de vaciller & l'emboîte pour ainsi dire. *Bonifié*, Maître Coutelier, rue de la Vieille Monnoie, près celle des Lombards, fait de ces sortes de serpettes & d'autres outils, d'après les mesures ci-dessus données par l'Auteur. Le prix des grosses serpettes est de 3 *liv.* celui des moyennes, 2 *liv.* & les autres sont de 30 *sous*, les grandes scies à main de buis à virole coûtent 4 *liv.* & 5 *liv.* selon leur force, & les moyennes de corne de cerf, 3 *liv.*

Les scies à mains que j'ai rendu plus commodes, ont différentes formes; les unes sont à manche de bois, non fermantes (*fig. 4.*) & les autres à virole (*fig. 5.*) ou à ressort qui ferment. (*fig. 6.*) Ces scies ont beaucoup de voie & sont plus épaisses par les dents que par le dos, sans quoi elles ne passeroient pas aisément; parce que leurs dents seroient bientôt engorgées. Il y en a une que j'appelle passe-partout, (*fig. 7.*) destinée à ôter les branches en fourches, où la largeur des autres scies les rendroit inutiles, & à faire une coupe moins grossière eu égard à la finesse de ses dentelures. La lame de ces passe-partout a cinq pouces de long sur un pouce par enbas. Tout Jardinier doit avoir une trousse semblable à celle des Tapissiers, où il y ait plusieurs poches pour placer ses serpettes, sa pierre à aiguiser, son carrelet, sa scie, les clous & les loques. Sur les côtés de cette trousse on met deux anneaux où on passe les tenailles & le marteau à dents.

La *fig. 8.* offre le greffoir: *a*, est le manche arrondi en-dehors plus commode pour le travail; *b*, le morceau d'ivoire en forme de petite espatule,

il sert à ouvrir la peau du sujet & à y insérer l'écuillon

La *fig. 9.* est une fourche nouvellement introduite dans le Jardinage, pour fouiller la terre, & lever les arbres sans offenser leurs racines. Cette fourche a trois dents comme celle à fumier, avec cette différence qu'elles sont plus fortes, que leur pointe est plus camuse, & qu'au lieu que celle-ci est arrondie de chaque côté de la douille, celle-là est faite carrément, enforte qu'on peut poser le pied dessus comme sur une bêche pour la faire entrer en terre.

Je ne puis me défendre de joindre à ces outils de Jardinage un instrument d'Agriculture autant connu dans l'Anjou qu'il l'est peu par-tout ailleurs; il se nomme *Escobue*, est recourbé à-peu-près comme une Houe, & a seize pouces de long sur huit & demi par en-bas, d'où sa largeur commence à diminuer jusqu'après du manche où elle est réduite à trois. Le fer, suffisamment épais, est renforcé dans le milieu & coupant par en-bas. Le trou pour passer un manche d'environ trois pieds est rond & a deux pouces de diamètre en dedans. La *fig. 10* re-

présente cet outil emmanché & vu de côté. La *fig. 11* est le fer de l'écobue vu de face (*a*).

C'est à M. le Marquis de Turbilly, fondateur des sociétés d'Agriculture en France, que l'on est redevable de cet instrument, dont on connoîtra plus parfaitement l'utilité par la lecture de son livre, qui a mérité les suffrages d'un corps célèbre.

L'usage des engrais & du fumier est aussi ancien que l'Agriculture & le Jardinage. Je ne m'arrête point à établir ce point universellement reconnu. Il est pourtant des terres si bonnes par elles-mêmes, qu'elles n'ont pas besoin d'être remontées par des engrais. Tout le monde fait que l'Egypte est fécondée par le débordement des eaux du Nil. Dans les pays méridionaux, les fumiers chauds de mulet, de mouton & de pigeon, brûleraient les plantes, s'il n'étoient suffisamment consommés, & employés modérément.

Outre les fumiers, il y a différentes sortes d'engrais, dont parlent les Anciens, qui ont écrit sur l'Agriculture

(*a*) On trouvera des Ecobues chez *Gervais*, Taillandier, rue Saint Honoré, vis-à-vis l'Assomption.

& sur le Jardinage, dans le temps que ces deux Arts étoient unis ; savoir, le marc de raisin & d'olives, auquel nous pouvons joindre celui de pommes, de noix & d'amandes. C'est principalement dans les climats tempérés & froids, que ces engrais ont lieu pour les terres des campagnes & des jardins. Leur trop grande abondance nuit dans un sens autant que leur disette.

La Quintinye s'efforce de prouver (Chap. XXIV, 2^e Partie) qu'aucun arbre sain ou malade, planté en quelque terre que ce soit, ne doit jamais être fumé. J'ai fait à ce sujet diverses perquisitions à Montreuil, & les plus anciens du lieu m'ont dit unanimement qu'une tradition de père en fils leur avoit appris l'emploi du fumier. Tant qu'un arbre est sain & vigoureux, il n'a pas plus besoin de restaurans que nous, lorsque notre estomac fait bien ses fonctions ; mais quand on voit cet arbre dépérir, un peu de fumier bien consommé est essentiel pour le faire renaître. Je ne considère ici les engrais que par rapport à leur origine. J'en parlerai plus au long en traitant des pratiques du Jardinage, & des raisons

sur lesquelles elles furent établies.

Quoique le fumier ait été en usage dans tous les temps, la façon de l'employer ne fut pas toujours la même. L'invention des couches chaudes, par exemple, & des réchauds mis tout autour est récente, ainsi que les couches sourdes & celles à champignons. Je ne crois pas qu'elles aient plus d'un siècle d'ancienneté. J'imagine que les meules à fumier & les fosses où on l'a entassé, ont donné lieu à l'invention des couches. On a vu que ces meules s'échauffoient, & que quelques graines apportées par le vent, y germoient, & produisoient des plantes; on s'est avisé d'imiter ce qui fut l'effet du hasard. On a donc entassé ces fumiers, on les arrangés par lits, on a mis de la terre ou du terreau par-dessus, puis on y a semé & planté. Quand on a remarqué que la chaleur de ces couches diminueoit, l'idée est venue d'y appliquer autour du fumier chaud. On a arrosé ces couches, & on s'est aperçu que les unes & les autres donnoient des champignons. Les cloches de verre, les châssis, les serres échauffées par des fourneaux & des poëles sont dus à des observations subséquentes.

C'est aux Hollandois principalement & aux Anglois, que nous sommes redevables de ces utiles inventions. Leur climat ne leur permettant point d'avoir des plantes de toute espèce dans le même temps que nous ; ils ont invoqué le secours de l'art, pour jouir de celles que la Nature leur refusoit.

Je parlerai dans un autre endroit des murs coupés de Montreuil, de ses brise-vents, de ses paillassons, de ses auvents & de ses tablettes, dont le hasard fut le père. Il en est de même de ce qu'on appelle ados & costière. Sans doute qu'à l'occasion de quelque éminence de terre, ou de fumier, on aura vu des plantes préservées du froid & des mauvais vents ; & l'on aura, en conséquence, imaginé de creuser la terre, pour y semer & planter durant l'hiver & le printemps. Les pratiques qui ont été en usage avant nous, ont été perfectionnées, comme il est probable que les nôtres le feront.

Jusqu'ici, j'ai considéré le Jardinage relativement à son établissement, à ses progrès & à sa formation. Je vais présentement l'envisager du côté de l'esprit & des talens qu'il requiert.



CHAPITRE II.

Du Jardinage considéré du côté de l'esprit.

QUELQUE AMUSANTES que soient les occupations de cet Art si universellement aimé, quelque brillantes que soient plusieurs d'entre elles, néanmoins à les bien considérer, le Jardinier ne trouve par-tout que des sujets d'humiliation. Ses connoissances, relativement aux opérations de la Nature, sont si bornées, les expériences sont si trompeuses, & les conjectures si hasardées que toujours il est novice dans le Jardinage.

De tous les Arts qui ont été démembrés de l'Agriculture & qui en font partie, le Jardinage est le seul où l'on soit à portée de suivre la Nature, & de l'observer dans ses phénomènes & ses variations; j'ai presque dit ses caprices. Réunissant les opérations des autres ouvriers occupés du travail de la terre, le Jardinier aperçoit, ainsi qu'eux, les merveilles de la

Nature ; mais comme il est le seul de tous ceux qui cultivent les végétaux , qui soit appliqué sans interruption aux fonctions qu'il partage avec eux ; il est bien plus en état d'observer à chaque instant les événemens extraordinaires & merveilleux.

Cette raison est , à mon avis , une de celles qui démontrent l'impossibilité de raisonner pertinemment de la végétation , quelque pénétration & quelques talens qu'on ait d'ailleurs , tant qu'on se contentera de faire des épreuves passagères , & des spéculations dans son cabinet. Je démontrerai cette proposition , en parlant de la nécessité de la Physique instrumentale & expérimentale.

Il faut pour sonder les mystères de la Nature en être l'espion. Dès que vous la perdez de vue , elle vous échappe. Toujours elle prend plaisir à se cacher , toujours elle se masque & se travestit. Vous vous flattez d'être parvenu à une découverte , en conséquence de vos observations & de quelques expériences particulières ; vous les réitérez , & vous trouvez tout changé au point que nulle de vos observations ne cadre avec ce que la Nature vous a fait apercevoir.

quelques mois , quelques jours auparavant, & souvent au moment où vous croyez l'avoir faisie dans son vrai point.

Je me bornerai à deux exemples tirés de pratiques très-ordinaires dans le Jardinage : le premier regarde le ravalement des vieux arbres , & le changement de leur greffe ; le second est pris de la transplantation de ces mêmes arbres déjà âgés.

Durant plus de quarante années consacrées au Jardinage , il m'est arrivé d'ébotter un grand nombre de vieux arbres auxquels je ne laissois presque que le tronc avec quelques grosses branches très-écourtées , suivant l'usage. Fort peu ont réussi ; un arbre est vieux & caduc , il ne rapporte plus , il ne pousse plus , on a de la peine à l'arracher , & l'on espère qu'à la faveur de quelques amendemens , on le vivifiera. On le fume donc , on le laboure , on le change de terre , & enfin on l'étronçonne. Pendant les premières années il donne de nouveau bois , on ne peut se lasser de l'admirer , on se félicite & l'on s'applaudit de ces signes trompeurs de fécondité qui ne sont que les efforts d'une sève expirante. Ce-

pendant ce même arbre , après avoir jeté son feu , & s'être soutenu durant quatre ou cinq ans , retombe dans son premier état ; & enfin il faut replanter. Voilà donc plusieurs années de perdues , durant lesquelles un jeune arbre mis à la place du vieux , se seroit formé & auroit déjà produit du fruit.

Il est encore fort en usage de changer de greffe ces vieux arbres ; par la même raison que ceux qu'on avoit ébottés ont poussé vivement , ceux-ci font admirer la force de leurs jets. Ces nouvelles greffes portent aussi quelquefois des fruits dont on tire d'heureux présages. Mais au bout de quelques années , elles meurent l'une après l'autre , & les gros bois quittent leur écorce. J'ai pratiqué heureusement à l'égard des uns & des autres le rapprochement , dont le détail se lira dans mon Traité du Pêcher.

Le second exemple est tiré de la transplantation des arbres de moyen âge. On les plante en motte , avec toutes les précautions possibles , on les fume , on les arrose , & on en a beaucoup de soin. Ils reprennent & donnent du fruit durant plusieurs

années. Ces mouvemens de la sève ne font que passagers, & forcent enfin d'arracher des arbres qu'on auroit mieux fait de ne pas conserver.

Le succès de ces deux pratiques très-usitées dans le Jardinage, n'a jamais été heureux pour le pêcher, quoiqu'il l'ait été quelquefois à l'égard de certains arbres de fruits à noyau. Je puis assurer que dans l'un & l'autre exemple, sur un cent d'arbres, il en est tout au plus un quart qui réussisse. Un grand défaut de ceux qui s'appliquent au Jardinage, c'est de n'être point assez en garde contre les préjugés & les présomptions. Il vient une idée, on la met à exécution, elle semble réussir d'abord, on l'étend, on la modifie, on s'en promet des suites, qui pourtant n'ont point lieu, mais n'importe : l'amour-propre ne veut jamais avouer son erreur. Que fait-on alors ? On attribue le défaut de succès à quantité de causes aussi étrangères que chimériques. Ainsi, dans le cours de sa vie, l'homme est industrieux à s'abuser lui-même. Pour avoir de la végétation des idées nettes, étendues & approfondies, il faudroit connoître particulièrement la sève, sa nature, son

action, son jeu & ses mouvemens dans toutes les parties des végétaux. Il faudroit favoir comment d'autres causes particulières concourent avec elle, pour procurer des effets difsemblables, & concevoir leur accord dans la production de ce nombre infini de plantes diverses. L'esprit de l'homme ne comprendra jamais que la sève qui n'est qu'une & la même dans tous les végétaux, puisse être modifiée en autant de formes, acquérir autant de propriétés, de qualités, de saveurs, d'odeurs & de couleurs, qu'il y a de plantes particulières & de parties qui les composent; & que l'action du feu, de l'air & de l'eau, tant en-dehors que dans le sein de la terre, contribue avec ses sucs à la germination & à l'accroissement des végétaux. Nous ignorerons toujours pourquoi les canaux de la sève, ses tamis intérieurs, les fibres qu'elle a à parcourir, les loges, les calibres, les trachées, & tant d'autres parties internes des plantes occasionnent des effets si variés.

Tous ceux qui jusqu'ici ont travaillé sur les végétaux, ont-ils pu pénétrer assez avant dans le sanctuaire de la Nature, pour favoir comment les

plantes aspirent & pompent le suc nutritif par l'entremise des racines, & quelles sont les fonctions particulières de celles-ci ? Quel génie a pu suivre la sève dans ses deux mouvemens bien distingués ; savoir, du bas en haut, de la part des racines, & du haut dans le bas, lorsque de l'extrémité des branches & des feuilles elle revient sur ses pas se répandre toute travaillée dans les différentes parties des plantes, & y porter la nourriture & la vie nécessaires à leur accroissement ?

Les divers phénomènes qui frappent nos yeux, & les variations de la Nature qui nous déconcertent sans cesse, nous forcent à faire à chaque instant l'humiliant aveu des bornes de notre intelligence. Par-tout nous ne trouvons que ténèbres, nuages obscurs, voiles, énigmes & difficultés insurmontables. Cependant j'ai osé, malgré ces obstacles, rendre raison de quantité d'effets dans la végétation. Je n'ai point prétendu donner des solutions, ni des démonstrations, mais des probabilités fondées sur des conjectures & des présomptions d'après des faits.

Quoi qu'il en soit de ces obscurités

myftérieufes , on peut dire que d'un autre côté la Nature fe proportionnant jufqu'à un certain point à la foible portée de notre efprit , fe manifefte à nous en nombre d'occasions. C'eft un grand livre ouvert à tout le monde , c'eft un miroir univerfel où l'on trouve toujours à contempler ; c'eft une fource inépuifable de réflexions. L'étude de la Nature , quoiqu'elle nous rabaiſſe & nous humilie , élève l'ame au-deſſus d'elle-même , l'annoblit , l'aggrandit & l'enrichit. Il n'eſt point de ſcience plus ſublime , ni de philoſophie plus étendue.

La végétation , portion la plus riche de la ſcience de la Nature , eſt le principe de la formation de notre être. Notre ſubſiſtance , notre fanté , notre vie , nos aiſes , ſont dépendantes de la végétation. Il faut , afin que nous vivions , labourer , fumer , herſer , ſarcler , jufqu'à ce que tirés de la pouſſière nous y rentrions. Qui pourroit nombrer toutes les cauſes particulières qui concourent à procréer dans la terre de quoi fournir à nos beſoins , à nos plaiſirs , à nos commodités , à notre ſenſualité ? Que de ſervitudes de notre part ! Quel enchaînement de

moyens, avant que de recueillir & de moissonner ! Par combien d'états doivent passer routes choses avant que de nous nourrir, de nous vêtir, de nous guérir, de nous loger & d'être propres à nos besoins ! Si le ciel frappe la terre de stérilité, des millions d'hommes périssent de misère & de faim. Si des contretemps fâcheux interrompent la végétation, si les fucs informes de la terre ont passé dans les plantes contre l'ordre de la Nature, il s'ensuit des maladies universelles ou des dérangemens de fanté & souvent la mortalité parmi les humains, comme parmi les animaux.

Tout ce que la terre fait éclore de son sein fécond est également immense & incompréhensible. Le moindre des fruits, le plus petit herbage, les légumes, avant que d'arriver à leur formation & à leur maturité, ont été modifiés à l'infini. Ils ont été, comme nous mêmes, œuf ou germe, embryon, fœtus. Ensuite il leur a fallu, passer par les différens degrés de la végétation, croître successivement & se former. Tout cela n'a pu se faire sans le concours des saisons, sans les différens aspects du soleil, les pluies,

les rosées, la succession de la nuit & du jour, les diverses influences de l'air, son action & son jeu. Il a fallu que les feuilles ayent préparé la sève aux boutons qui ont dû, au sortir de leur prison, s'allonger, se former par gradations insensibles, & de simples bourgeons arriver à la consistance de bois dur, & devenir chefs d'une postérité nombreuse de graines & de fruits. Toutes ces choses se font avec un ordre, un concert & une économie si parfaite, que chacune de ces causes coopère à cette grande œuvre, sans qu'aucune se déränge. Au défaut d'une seule, tout est manqué, il n'y a plus de végétation.

Malgré cet ordre général & cette économie dont la Nature paroît ne point se départir, ses variations la font paroître dans un certain nombre de végétaux suivre un cours tout différent que dans les autres. Toutes les plantes ont pour principe un germe, une graine qui se développe par gradation dans le sein de la terre. Là, par succession de temps, ce germe arrive suivant sa façon de végéter à sa croissance parfaite. Cependant tout ce bel ordre est changé ailleurs. Au moyen

d'une branche séparée de sa tige, ou d'une bouture, d'un rejeton, d'un filet alongé, on voit des plantes formées presque à l'instant : en couchant simplement en terre un rameau, je vois avec surprise un arbre tout venu, sans avoir passé comme les autres par ces états progressifs, dont je viens de parler. C'est ainsi, qu'en coupant un sarment de vigne, une branche de saule, un brin d'osier, un rameau de sureau, de groseillier, & le mettant en terre, il prend racine. Tous les jours les violiers, les fraisiers, le houblon, le chiendent se multiplient par des filamens.

Nul fruit encore qui n'ait été fleur, ayant un calice, des poussières, des étamines, ou un pistil. Il faut pour l'ordinaire que ce fruit venant à se nouer, se débarrasse de toutes les espèces de maillot dont la Nature l'entoure lorsqu'il n'est qu'embryon, jusqu'à ce que sevré pour ainsi dire, il n'en ait plus besoin. Ici, au contraire, le fruit, saillant à la branche même, sort de l'écorce & du bouton, & se montre d'abord tout formé ; telle est la figue qui naît le long des branches de l'arbre, sans avoir été précédée

d'aucune fleur apparente , & la pomme-figue , fans pepin.

Ailleurs aucune fleur n'est double fans être stérile , & presque toujours dans les fleurs doubles la plante est privée de la faculté de produire des graines pour sa multiplication. Toutes les giroflées , par exemple , tant les panachées que les jaunes , les juliennes , les campanelles & autres , ne portent graine que lorsqu'elles sont simples. Cependant d'autres fleurs doubles donnent des preuves de leur fécondité par leurs semences , tel est le pêcher à fleurs doubles , les œillets , les pieds-d'alouette , les roses à cent feuilles. C'est ainsi que pour éclore du sein de la terre & se former , chaque plante , & tout ce que cet élément produit de nécessaire , tant à notre subsistance qu'à celle des animaux , a subi un nombre infini de métamorphoses internes & secrètes , que la Nature nous voile , & dont , malgré tous ses efforts , notre raison orgueilleuse ne peut concevoir la cause.

L'Auteur de la Nature a attribué des actions particulières aux différentes espèces de plantes qu'il a créées. Il leur a imprimé un mouvement de direction

pour se porter en divers sens, suivant leur genre & leur caractère distinctif. Fidèles aux volontés invariables de leur auteur, celles-ci tendent vers le haut; celles-là rampent sur la superficie de la terre, tandis que d'autres, en même-temps qu'elles plongent dans son sein, s'étendent horizontalement, & s'élèvent à la hauteur qui leur est prescrite; quelques-unes enfin sont de nature à se cacher dans l'obscurité du sein de la terre, sans montrer au-dehors aucune partie d'elles-mêmes.

Il en est des plantes comme des autres êtres vivans, par rapport aux fonctions machinales. Elles ont chacune, ainsi que leurs parties, leur action particulière, leur ministère & leur mouvement. Tous les animaux de même se meuvent & parviennent à la fin qui leur est propre par des voies & des moyens aussi différens, qu'ils le sont eux-mêmes. Les fonctions de leurs parties internes ne sont pas moins différenciées. Leur production, leur accroissement, leur façon de vivre, de se mouvoir, de se transporter d'un lieu à un autre, de travailler à leur conservation & à leur multiplication, n'ont rien de parfaitement ressemblant,

quelques rapports particuliers qu'ils puissent d'ailleurs avoir entre eux. Les principes, quoique les mêmes en un sens, sont néanmoins très-différents dans les effets. L'instinct particulier des animaux, qui ne se ressemble en rien dans chaque espèce, est quelque chose d'incompréhensible. De même tout ce qui dans les plantes, ainsi qu'en nous, est purement machinal, dépend uniquement de la constitution particulière, de l'assemblage intérieur & de l'arrangement mécanique des parties tant internes qu'externes. Que doit faire le Jardinier à la vue de tous ces effets merveilleux? Les contempler & les admirer avec une soumission aveugle aux loix de celui qui a voulu lui en cacher les causes.

Une des raisons pour lesquelles la profession de Jardinier est réputée vile, c'est qu'il en est peu parmi ceux qui l'exercent, qui en possèdent les talens. Elle est aussi regardée comme très-bornée, par le défaut de connoissance de la Physique, du moins dans ceux qui doivent donner le ton aux autres. Je ne demande point qu'un homme de campagne qui souvent ne fait pas

lire, ait des notions de Physique, proprement dite, mais je desirerois en lui un instinct machinal de cette science, fondé sur des notions particulières d'une sorte d'anatomie des plantes en général, le tout à sa portée. Ces notions sont tellement nécessaires pour être Jardinier, qu'il est impossible sans leur secours de se bien conduire dans l'art de gouverner les végétaux, surtout les arbres fruitiers.

J'entends par Physique instrumentale & expérimentale, la connoissance des parties des plantes, du moins des plus essentielles, & de l'ordre qui est entre elles, ainsi que du cours de la Nature & de son action dans les plantes, suivant leurs espèces particulières; c'est cette science qui apprend à connoître les choses dans leurs principes & dans leurs causes, pour parvenir à diriger son travail quant aux végétaux.

Le Physicien spéculatif & le Jardinier Physicien, diffèrent en ce que l'un est un beau raisonneur, & l'autre un bon ouvrier; le premier ne vise qu'à l'esprit pour tout approfondir, sans tendre directement à la pratique, & l'autre n'étudie jusqu'à un certain

point la Nature, que pour mieux opérer. Celui-là ambitionne plus de faire briller son génie fertile, en l'exercant sur les phénomènes de la Nature, qu'à la rendre plus féconde par des connoissances & des leçons utiles, au lieu que celui-ci ne cherche qu'à s'instruire pour mieux diriger ses opérations, afin de procurer l'abondance en tout genre dans son Art. Comparez le système des Montreuillois dans le gouvernement des arbres, leurs principes & les conséquences qu'ils en tirent pour la pratique, avec les idées brillantes de nos Physiciens sublimes, & vous verrez combien les premiers l'emportent sur ces derniers.

Un bon Jardinier, selon moi, & un bon Physicien sont synonymes; je vais plus loin, au risque de paroître singulier, & je prétends que pour parvenir à une connoissance parfaite des végétaux, comme à leur gouvernement exact, il faut avoir une teinture suffisante de l'anatomie des substances végétales & des substances animales; la ressemblance de leurs organes, l'identité de leurs fonctions m'ont toujours paru bien décidées. Un Jardinier tant soit peu

versé dans ces connoissances , sera très-réservé pour ne leur point faire de plaies sans nécessité. Il imitera l'exemple des Siamois qui n'osent élaguer les rameaux de leurs arbres , de peur de leur faire des incisions douloureuses.

L'anatomie des plantes a été inconnue aux Anciens , de même qu'une grande partie de celle du corps humain ; faute de microscope , ils n'ont pu raisonner qu'imparfaitement sur la mécanique des unes & des autres substances , n'étant point éclairés par le flambeau de la Physique. C'est la connoissance de l'anatomie des plantes , science extrêmement curieuse & amusante , qui nous élève à celle de leur organisation ; par le secours de cette Physique , ainsi que par les inductions qu'elle nous fournit , nous apercevons une grande conformité de cette organisation avec celle de notre corps. Ces notions peuvent nous guider dans le régime , & la conduite que nous devons observer à leur égard. Quelques exemples vont confirmer ce que j'avance.

Il est question de savoir pourquoi les branches à bois dans les arbres de fruits à pepin , ne sont jamais fructueuses ,
pourquoi

pourquoi elles montent verticalement, à moins que la surabondance du suc nourricier ou quelque cause étrangère ne les fasse pencher, & pourquoi au contraire les branches à fruit ou ne poussent point du tout en bois, ou ne poussent que foiblement; pourquoi aussi elles ne montent point verticalement, sont placées obliquement, latéralement, & pointent en devant ou sur les côtés en forme de dard.

La connoissance de la configuration intérieure des parties des unes & des autres répand là-dessus un grand jour. J'ai, pour cet effet, examiné leur disposition intérieure. Les branches à bois seulement, & celles de faux-bois m'ont paru, au microscope, avoir des fibres droites, alongées & aplaties les unes sur les autres, occupant toute l'étendue de la branche & diminuant à mesure qu'elle diminue de grosseur jusqu'à son extrémité. Je les ai trouvé si filandreuses qu'elles se détachent comme des brins de chanvre qui n'est point travaillé; leurs aires, leurs pores, ceux par lesquels la sève se communique à ces fibres, leurs parois m'ont semblé aussi pratiqués dans toute la longueur des branches. Elles

se tordoient aisément, & la plupart obéissoient jusqu'à plier en forme spirale, sans se casser. Quand je les rompois, elles s'éclatoient, & laissoient des esquilles inégales, à chacune des parties séparées.

Les branches à fruit au contraire ont des fibres courtes & transversales, elles sont toutes criblées de trous semblables à ceux d'un dé à coudre. Quantité de petits vaisseaux, dont quelques-uns sont presque imperceptibles, des particules de sève amassées çà & là, dont le tissu est plus ferré, des sinus, de petites cavités dont les orifices paroissent imiter ceux d'une éponge, sont répandus dans toute la capacité de ces sortes de branches. J'y ai trouvé nombre de cellules dans lesquelles étoit contenu le suc nutritif, plus épais & plus gluant que la sève renfermée dans l'intérieur des branches à bois seulement. En tirant avec une épingle du fond de ces loges des particules de ce suc, & les considérant dans le microscope, elles m'ont paru comme de la bouillie, de la couleur & de la consistance de la glaire d'un œuf. Les branches à fruit ou brindilles, au lieu de plier & de se rompre par éclat, se

eussent net, comme le verre, ou comme le fer aigre.

Quant aux lambourdes, j'ai trouvé leur tissu serré, leurs fibres fort menues, aplaties, pressées & compactes. En les suivant de près sur les arbres, j'ai remarqué les changemens successifs qu'elles éprouvent. Elles grossissent d'abord fort peu, parce que la sève qui leur est préparée étant extrêmement travaillée, forme un moindre volume que celle qui étant crue passe directement dans les branches simplement à bois. Mais si elles n'acquièrent pas une plus ample capacité, leurs yeux ou boutons grossissent considérablement, & à la troisième année qu'ils deviennent boutons à fruit, ils prennent la même conformation intérieure que ces brindilles dont je viens de parler; c'est-à-dire que de sèches & de compactes, elles deviennent dilatées & poreuses.

Voici maintenant l'usage que j'ai fait de ces découvertes. J'ai imaginé d'abord pour rendre fructueuses ces branches à bois, & celles qu'on appelle de faux-bois dans les poiriers & pommiers, de les casser à deux ou trois lignes en-deçà de leur naissance, vers

l'endroit où sont communément les sous-yeux. Il s'y fait des esquilles qui ne se recouvrent que difficilement, en ce qu'elles forment autant d'obstacles au passage de la sève, qui est obligée de refluer ailleurs. Telle est la différence pour la réunion des parties & la promptitude de la guérison d'une coupure simple faite à nos chairs d'avec une plaie, à l'occasion de laquelle elles auroient été arrachées ou déchirées par lambeaux.

Puisque le rapprochement des fibres & la contraction des parties occasionnent la formation des branches fructueuses, & qu'en opposant des barrières à la sève, elle se filtre, & ne passe que peu à peu dans ces branches d'un tissu serré, j'ai essayé de faire par art, ce que fait la Nature dans son cours ordinaire. J'ai donc cassé une partie de ces branches stériles par elles-mêmes. La sève ne trouvant plus pour faire éruption au dehors que les sous-yeux, dont le calibre est fort étroit, & dont les orifices sont extrêmement fins, ne peut y passer, qu'elle ne soit très-affinée, & par-conséquent propre à la formation du fruit. L'événement a tellement répondu à mon

attente, que pendant plus de trente ans ce cassément m'a produit ou lambourde, ou brindille, ou bouton à fruit pour l'année.

Ces mêmes expériences m'ont guidé dans l'usage & la direction des bourses à fruit afin d'en faire des branches à bois, en cas de nécessité. Nos Jardiniers font presque toujours avorter ces branches si précieuses : elles sont tellement abondantes en certains arbres, qu'ils ne poussent plus de branches à bois : leur sort est d'être bientôt épuisés, si au-lieu de les soulager on seconde leur intempérance, en leur laissant toutes leurs branches à fruit. Mais celui qui connoît la nécessité des magasins & des réservoirs de la sève, se comporte tout différemment. Il taille à bois ces sortes d'arbres, qui n'ont que des lambourdes & des bourses à fruit, & pour cet effet il choisit les plus fortes & les mieux placées, qu'il taille à un œil seulement, & ce seul œil produit infailliblement un bourgeon à bois.

Si l'arbre, au-lieu de lambourdes, n'a que des brindilles & des boutons à fruit, il faut le rapprocher, le rabattre & le tailler sur le vieux bois ; alors

on est assuré d'avoir des branches à bois. Je conviens qu'elles ne seront point dans l'ordre ordinaire, & qu'elles ne seront pas sorties des boutons à bois dont l'arbre est totalement dépourvu ; mais j'aurai des branches de faux-bois, qui perceront de l'écorce, & par leur moyen je regarnirai cet arbre de branches à bois, que je taillerai fort court, jusqu'à ce qu'il soit entièrement renouvelé.

A l'égard des bourses à fruit, elles produisent assez souvent deux sortes de branches ; savoir, des lambourdes & des branches à bois. Si ce sont des lambourdes, nos Jardiniers se contentent de les casser par le petit bout, & si ce sont des branches à bois ils les suppriment, afin, disent-ils, que la sève ne s'y perde point. Ce raisonnement prouve qu'ils sont peu au fait de la végétation. En conséquence de ce principe, *il faut amuser la sève* ; je taille avec Montreuil les lambourdes à un ou deux yeux, afin d'attirer la sève de ce côté-là, & afin que devenant branches à bois, elle y trouve un réservoir & un entrepôt, pour passer ensuite dans la bourse à fruit, & la fournir au besoin.

Celle-ci est dans l'abondance, & tire de ces branches à bois toute la substance nécessaire pour elle-même, & pour les fruits qu'elle nourrit ou les boutons à fruit qu'elle forme. Dans le cas où la bourse à fruit fait éclore une branche à bois, je la taille à six, sept ou huit yeux, parce que je ne l'ai jamais vu supprimer sans que la bourse à fruit ait péri.

D'après la connoissance du tissu & de la configuration des branches fructueuses dans les arbres tant à pépin qu'à noyau, j'ai reconnu que les gens de Montreuil avoient beaucoup de principes de Physique, fondés sur la seule expérience: sans cette étude je n'eusse jamais porté de leur travail qu'un jugement faux. C'est aussi d'après leurs opérations, quant au traitement des gourmands, que je me suis décidé pour en faire la base de mes arbres, conséquemment aux intentions de la Nature, si visiblement marquées dans ces branches précieuses, réprochées universellement par les Jardiniers dénués d'intelligence. Les Montreuillois ont des moyens d'arrêter & de diviser la sève, qui supposent une excellente judiciaire. Parmi

les exemples sans nombre, que je pourrois rapporter, je choisis celui qu'ils ont inventé, savoir, la suppression du canal direct de la sève, & de toutes branches verticales à leurs arbres d'espaliers. Ce point seul fait voir que leur système tient à un goût de Physique, qu'il est impossible de ne pas admirer. Quoique non suivi par les Jardiniers, ce système n'est pas nouveau dans le Jardinage, il ne l'est que pour les arbres d'espaliers; mais l'application en est due aux gens de Montreuil.

Il me reste à considérer le Jardinage du côté des fonctions corporelles, & des exercices fatigans qui en sont inséparables.



CHAPITRE III.

Du Jardinage considéré du côté de l'opération.

Les talens particuliers & les qualités de l'esprit ne suffisent pas pour être Jardinier; il faut, de plus, être doué

par la Nature de plusieurs avantages corporels qu'elle refuse quelquefois ; je veux dire d'un tempérament robuste & d'une forte de rusticité. J'ajoute qu'on doit tout faire par soi-même. Quiconque ne voit que par les yeux d'autrui, voit presque toujours mal. Il faut donc avoir pratiqué les diverses fonctions du Jardinage, en qualité de ce qu'on appelle manouvrier, de même qu'il n'est pas possible d'être bon Médecin, ni habile Chirurgien, quelque génie & quelque pénétration qu'on ait d'ailleurs, si l'on n'a disséqué les différentes parties du corps humain, pour en découvrir les ressorts & les mouvemens.

La profession de Jardinier, quand on veut en remplir les devoirs, ne s'accorde guère avec les aisances & les commodités de la vie. La paresse & l'indépendance sont inalliables avec elle. Il n'est peut-être point de profession plus assujétissante. Dans tous les autres états on peut différer, avancer, suppléer suivant les occurrences, ici tout assujétit & presse dans chaque saison. Manquez le temps des labours, une sécheresse fend la terre, & vous n'y revenez plus. Différez la taille

des arbres, la sève perçant alors de toutes parts, leurs fleurs tombent aisément. D'ailleurs vous risquez, quelques précautions que vous puissiez prendre, d'abattre quantité de boutons à fruit extrêmement tendres alors; je parle ici des fruits à pepin: si vous êtes obligé de faire de fortes amputations, vous êtes sur d'éventer la sève. Que vous remettiez à ébourgeonner quand la sève est répartie trop abondamment dans les bourgeons surnuméraires; c'est autant de perte pour ceux qui doivent rester. Si d'un autre côté vous ébourgeonnez trop tôt pour avancer l'ouvrage, vous le reculez réellement en ce que la sève n'ayant point jeté son feu, vous ne tardez pas à recommencer. Soyez une seule nuit sans couvrir vos couches par trop de confiance dans le temps, & que cette nuit-là même une gelée vous surprenne, vos plantes sont moissonnées sans ressource.

Les saisons ayant donc leurs ouvrages déterminés, vous tracent votre devoir & vous commandent. Mais il est quelque chose de plus; c'est que dans chacune, chaque ouvrage a également ses instans marqués, par

rapport au temps qui lui est propre. Manquez un seul jour d'arroser vos plants de laitues, de fleurs & autres, lorsqu'un soleil brûlant darde à plomb ses rayons sur la terre, vous êtes assuré qu'en vingt-quatre heures tout est monté, desséché ou avorté; vous avez beau les arroser après coup, c'en est fait, dès qu'une fois le soleil a frappé le cœur de ces plantes. Ne cueillez point les fruits dans leur saison, ils tombent, se froissent & se perdent. Cueillez-les trop tôt ou par l'humidité, ils se fanent, n'ont point de goût & pourrissent. Il en est de même de tout ce qui n'est pas fait dans son temps, ou qui ne l'est pas suivant les règles de l'art.

Mais les fatigues, les soins de cette profession de Jardinier, les disgrâces même qui en sont inséparables, sont bien autre chose. L'exposé de quelques-unes de ses principales fonctions en donnera une juste idée.

Si l'on considère plus particulièrement le Jardinage du côté de ses occupations ordinaires, combien de servitudes encore! De quel droit au reste cette profession prétendrait-elle ne point se ressentir des amertumes, qui

accompagnent toutes les choses d'ici bas ? Toujours dans l'action & dans un cercle perpétuel d'occupations & de travaux ; exposé aux vicissitudes des saisons , le Jardinier brave les intempéries de l'air , travaillant mal à son aise , & dans les postures les plus gênantes.

Là , pour étancher la soif ardente de ses plantes dévorées par le soleil , & lui-même en proie à ses ardeurs brûlantes ; il lui faut tarir des puits profonds , pour emplir successivement à force de bras de vastes cuiviers , puis , chargé de deux arrosoirs , se transporter dans les différentes parties du jardin. A l'instant même , il remplit , à la sueur de son front , ces mêmes cuiviers destinés à renfermer une provision d'eau imprégnée des particules ignées , répandues dans l'air. S'il est assez heureux pour que des sources abondantes l'exemptent de ce pénible exercice , il est d'autant plus obligé aux arrosemens fréquens , qu'il est plus à portée de les réitérer.

Ici les mains dans la terre humide & le fumier , à la rosée , durant & après les pluies , il se trouve dans la boue & dans la fange ; comme aussi durant les

fécheresses, il est au milieu des immondices & de la poussière.

Là, des fatigues d'un genre différent lui sont préparées. Ce sont des fardeaux pesans, des transports de terre, de fumier, de terreau, des caisses & des vases à remplir de terre & à porter aux lieux de leur destination, pour les renfermer ensuite dans la serre.

Ailleurs des fruits à cueillir dans leur saison. Sans parler des précautions nécessaires pour ne les point froisser, le Jardinier est obligé de les arranger dans de vastes mânes avant que de les déposer dans la fruiterie, chacun à la place destinée à ceux de son espèce.

S'il aime son état, quels momens trouvera-t-il le long du jour pour goûter les douceurs du repos? Toujours en guerre avec des ennemis sans nombre, qui ne lui donnent aucun relâche; les uns sont apportés par les saisons & par l'air: tels sont les vents desséchans durant l'été, & les noirs aquilons suivis des frimats & des gelées: telles sont encore les brûlantes ardeurs du soleil, & les longues fécheresses, comme les humidités con-

tinues, les brouillards vermineux & les autres influences malignes. Il est d'autres ennemis non moins à craindre pour les végétaux, les uns osent braver effrontément le Jardinier, & comme lui insulter en plein jour; les autres profitent de l'obscurité de la nuit, pour exercer impunément leur brigandage. Quel que soit leur nombre, le Jardinier vigilant peut les détruire par quantité de moyens efficaces, mais il en est contre lesquels il ne lui est pas facile de se défendre. Ce sont ceux qui ensevelis dans le sein de la terre, semblent conjurer contre les végétaux, comme les vers destructeurs, qui rongent les racines des plantes; les taupes & les mulots dont Virgile dit qu'ils se creusent des demeures & des greniers souterrains, où on ne peut les attaquer :

Sapè exiguus mus

In terris posuitque nidos, atque horrea fecit,

Aut oculis capti fodère cubilia talpæ.

La terre elle-même, loin de répondre aux intentions du Jardinier, par une prédilection qui nous paroît bizarre, préfère à nos plantes utiles &

les plus salutaires des herbes inutiles & préjudiciables. Un soin & une attention assidus arrêtent le progrès de toutes ces plantes ; d'autant plus funestes , qu'elles renaissent à mesure qu'on les détruit.

Que de peines donc , & que de sujétions pour un Jardinier qui veut tout prévoir , & se mettre en garde contre tant d'ennemis ligués contre lui ? De combien de secrets n'a-t-il pas besoin pour s'en garantir ? A combien de ruses , d'artifices & de stratagèmes ne faut-il pas qu'il recoure selon les divers obstacles qu'il rencontre ? Tantôt appliqué à préserver de la gelée & des frimats les arbres de les espaliers , dont les fleurs tendres encore & les bourgeons naissans peuvent être moissonnés dans une nuit ; il faut que le soir il place ses paillassons , & les ôte le lendemain , souvent même dans la journée.

Portant ses pas ailleurs , il rend le même office à quantité de plantes faibles & faciles à endommager , auxquelles il a soin de procurer une chaleur artificielle par le moyen des couches & des réchauds. Avant le lever de l'Aurore , & lorsque la douce rosée

humecte encore la terre , il cherche les limaçons & les autres insectes qui dévorent les plus beaux fruits dans leur naissance , comme dans leur maturité.

Ici ses espaliers exigent de lui les mêmes attentions durant le cours de la journée , après des pluies abondantes. Là , d'autres soins non moins importans appellent le Jardinier en divers lieux à la fois. Ce sont des figes exquises , des muscats dorés , des chasselas délicieux qu'il est obligé de garantir de l'avidité des oiseaux & des mouches. Par-tout il emploie des phioles emmiellées , il a recours à des sacs de papiers ou de crin , à de grosses toiles claires attachées avec des clous à crochet , ou à des filets de pêcheur , préférables en ce que la maturité , la faveur & la couleur des fruits y sont bien différentes que dans des sacs ou sous des toiles.

Un réduit , séparé du jardin par des murailles , ou des brise-vents , renferme sous des cloches de verre des fleurs & des plantes curieuses , que dans l'instant même il faut couvrir , parce que le ciel obscurci s'appête à frapper la terre d'une horrible grêle.

Souvent il s'échappe brusquement des bras du sommeil au bruit effrayant du tonnerre , pour courir dans le jardin rendre à ces plantes le même office : heureux si la terre secondant ses travaux , ses soins pénibles ne sont pas infructueux.

Je passe sous silence ces contre-temps , ces révolutions subites & désespérantes , & les différens revers auxquels le Jardinage est sujet presque tous les ans. Le Jardinier ne doit point alors se décourager. Soumis aux ordres d'en-haut , il adore le Dieu qui commande aux élémens ; comme eux , il obéit & se tait. Ainsi les travaux du Jardinage quelque amusans qu'ils paroissent , quand on ne fait que s'y prêter , sont d'un poids accablant pour ceux qui les exercent par état , ou qui veulent s'y livrer. C'est à ce sujet que le Prince des Poëtes a dit :

Pater ipse colendi

Hand facilem esse viam voluit.





CHAPITRE IV.

Des diverses pratiques usitées dans le Jardinage.

LES GREFFES, à ce que je crois, sont aussi anciennes que le Jardinage. Je pense bien qu'elles n'ont pas été trouvées toutes à la fois, ni telles que nous les pratiquons, mais on connoissoit les trois principales; savoir, celle en approche, celle en fente & celle en écusson. Du temps de Virgile elles étoient en usage, suivant la riche description qu'il nous en a laissée dans le second livre de ses Géorgiques, & qu'il termine par ces vers :

*Nec longum tempus & ingens
Exiit ad cælum ramis felicibus arbor,
Miraturque novas frondes & non sua poma.*

On ne peut disconvenir que, quoique les fruits ne soient pas d'une nécessité absolue pour la vie de l'homme, ils n'en aient fait dans tous les temps une des principales douceurs. J'ai dit

la manière dont la découverte avoit pu s'en faire. Le besoin ensuite & la nécessité de pourvoir à la multiplication des fruits doux , ont rendu l'homme assez industrieux pour inventer l'art de greffer. Son origine peut être attribuée au hasard , ainsi que la plupart des découvertes utiles , dont il est le père. On aura vu deux arbres de différente espèce étendre au loin leurs branches souples, qui se seront croisées. Ces branches grossissant , seront devenues plus pesantes à proportion du plus grand nombre de leurs rameaux. Celle de dessus passant en travers sur l'inférieure , aura appuyé sur son écorce. Le vent , à force de les agiter , leur aura causé par le frottement réitéré des contusions, des déchiremens , puis une double excoriation à leur peau. Enfin le poids de la branche supérieure devenu plus considérable , l'aura fixée sur l'inférieure. La sève alors venant pour cicatrifier chacune de ces plaies n'aura pas pu pénétrer dans l'endroit où leur bois se touchoit , & les deux sèves se rencontrant , auront formé deux bourrelets qui se seront soudés & confondus , en sorte qu'il n'aura plus été possible de

les séparer au nodus qui les joignoit. Un des deux arbres sera mort, sa branche inoculée par la Nature n'en aura pas moins subsisté, & en aura produit d'autres avec leurs fruits. De ce phénomène, on aura conclu que si la sève d'un arbre se communique à une branche étrangère, on peut, en plaçant un œil de quelque bon arbre fruitier sur les branches ou sur le tronc de celui qui n'en porte que de mauvais, faire d'un sujet inutile, un sujet précieux. C'est ce qui se passe tous les jours sous nos yeux par le moyen des différentes greffes, que d'heureuses expériences ont amenées à leur perfection.

Elles ne permettent pas de douter que la branche unie à un corps étranger ne végète comme si elle étoit sur sa propre tige, de sorte que la greffe, loin de changer les espèces des fruits, ou d'en créer de nouvelles, les conserve, les multiplie & les perfectionne en substituant de la douceur à l'âcreté qu'elles avoient. Je me persuade aisément que par son union intime avec le sujet, elle est devenue une de ses branches naturelles, que l'identité de la lymphe, du suc propre, de l'orga-

nifation du bois est essentielle à son succès , & qu'il n'est pas indifférent de considérer dans cette opération les différens temps de la première pousse des végétaux. Ces conditions réunies diminuent à mes yeux le merveilleux de cette opération, je l'assimile alors à l'incision qu'on fait à la peau d'un bras dont on coupe un lambeau pour ralonger un nez trop court, ou à l'insertion d'un ergot d'un coq sur sa crête, lequel prend son accroissement tant au-dedans qu'au-dehors.

Mais ce qui excite ma curiosité, c'est de savoir pourquoi certains fruits, tant ceux qui naissent parmi nous, qu'une infinité d'autres dans les pays éloignés, n'ont pas besoin d'être greffés, & que quantité de fruits excellens deviennent amers & chétifs, si on met en terre leurs noyaux ou leurs pepins. Le figuier, par exemple, l'amandier, le mûrier, le noisetier rapportent, sans être greffés, les fruits qui leur sont propres ; un beurré, au contraire, un cerisier, un pêcher en donnent de détestables, quand ils ne sont point greffés. Ce changement d'un fruit excellent dans un autre d'un goût désagréable, & les contrastes que la

Nature nous fait apercevoir à ce sujet, font-ils de la première institution ? Faut-il les assimiler aux misères humaines , & aux maux qui sont une suite de la prévarication du premier homme ?

Ces questions aussi curieuses qu'intéressantes , ne peuvent se résoudre par des raisons Physiques prises du fond même de la Nature. Il faut nécessairement interroger la Morale : elle nous dira que tout est conséquent aux intentions d'une Providence spéciale du Créateur. Attentive aux besoins de ses créatures , elle a pourvu par-là à ceux des nombreux Citoyens de la région des airs , & à la nourriture d'une infinité d'animaux qui sont faits pour l'homme , tels que les habitans des forêts , d'où nous viennent ceux qu'on appelle domestiques. Tous , & particulièrement les animaux de la plus grosse espèce , aiment ces fruits sauvageons , quand ils peuvent en trouver en pâturant dans les bois. L'âcreté & l'amertume , qui nous les rendent insupportables , ont une analogie avec leur goût. Ceux au contraire qui sont analogues à notre palais sont moins spiritueux & moins

substantiels pour eux. Leur durée est également moins longue, au-lieu que les sauvageons dont les parties sont plus compactes & plus cohérentes, & qui sont aussi plus petits pour la plupart que nos fruits à couteau, restent bien plus long-temps sur les arbres sans être abattus par les vents, ainsi que sur terre, sans se gâter. Ceux qui nous sont réservés sont communément plus tendres & plus gros ; leur consistance est aussi moindre, à l'exception de quelques-uns ; & de plus, dès qu'ils tombent, ils ne tardent point à se pourrir.

Il en est de ces fruits sauvageons, comme des herbages des campagnes, des prés, des bois & des friches. C'est pour la même raison que l'Auteur de la Nature a multiplié à l'infini ceux-là, tandis que ceux qui sont propres à notre subsistance & à nos besoins, sont en bien plus petit nombre. Il a donné à l'homme les talens de les chercher & de les faire croître par son travail & son industrie, au-lieu qu'ayant privé l'animal de ces avantages, il lui a seulement départi l'instinct qui lui est propre, & s'est chargé de fournir directement à tous ses besoins.

Sans attribuer l'obligation de greffer certains arbres, à la défobéissance du premier homme, il me semble qu'on peut se dispenser d'admettre de son temps la nécessité des greffes pour avoir des fruits doux, parce que tous les arbres lui ayant été abandonnés, il étoit libre de laisser les fruits sauvages aux animaux qui s'en nourrirent, & de se réserver les autres. On peut assimiler ces fruits amers & sauvages aux ronces & aux épines que la terre produisoit, en sortant des mains du Créateur; mais elles ne pouvoient nuire à l'homme innocent. Au moment de sa prévarication, elles lui sont devenues nuisibles. De même en supposant que ces fruits sauvages lui eussent semblé défagréables, il faudroit dire que sa défobéissance ayant occasionné le dérangement de sa santé, & sa mortalité, elle auroit aussi opéré dans son palais des sensations différentes, & que les fruits devenus amers pour lui dès cet instant, pouvoient ne le pas être dans son état d'innocence. Enfin il en seroit comme de sa nudité dont il n'eut de honte qu'après son péché.

Cette difficulté restera toujours à résoudre,

réfoudre , pourquoi un grand nombre d'autres fruits n'ont pas besoin d'être greffés. Est-ce que la malédiction dont, suivant l'Écriture , le Tout-Puissant frappa la terre, n'est point tombée sur eux, & pourquoi en auroient-ils été exempts plutôt que les autres ?

En remontant à l'origine des fruits, nous verrons que ceux que nous trouvons si excellens & que nous greffons sur des sauvageons, sont eux-mêmes sauvageons. La Nature a donné à un certain nombre d'arbres la faculté de travailler les semences de leurs fruits, de façon que les uns en rapportent de semblables à eux-mêmes, & d'autres de tout différens. Pour cet effet, les sucs des arbres qui ont des graines & des semences, produisant leurs semblables, passent par des couloirs capables de les modifier tels; & les moules internes des autres sont propres à donner aux graines & aux semences une configuration différente.

Tout suit des loix fixes dans la Nature. J'ai fait à ce sujet plusieurs essais : j'ai semé des pepins des meilleurs fruits, & tous ne m'ont produit que des sauvageons. Quelques-uns m'ont donné des fruits passables & du moins

aussi mangeables que beaucoup de ceux qu'on greffe dans nos jardins, il a fallu greffer ces arbres venus de pepin.

Un Fermier qui avoit une pièce de terre, dont le fonds étoit extrêmement chaud, s'avisa de la fumer avec du marc de différentes pommes tombées, dont il venoit de faire du cidre. Son dessein étoit, après que les pluies d'hiver auroient pourri ce marc, de semer sa terre en graines de Mars, pour la nourriture des animaux. Je lui conseillai de n'y rien mettre, & de laisser germer tous les pepins du marc, de creuser un large fossé autour, de laisser croître les sauvageons qui proviendroient de ces pepins, & de les faire sarcler exactement. Il le fit : l'année d'après & les suivantes, il en vendit quelques milliers pour former des pépinières. D'un nombre considérable de plants qui furent distribués dans différens jardins, pas un seul ne donna ni rainette, ni api, ni calleville, mais toutes pommes douceâtres & amères, & on fut obligé de les greffer.

J'ai semé des noyaux de pêches ; la plupart ne m'ont donné que des fruits fades & insipides, secs & âcres,

tels que ceux de Corbeil. J'en ai eu quelques-uns d'excellens, & une espèce parfaitement ressemblante à celle qu'on nomme l'admirable, que j'ai greffée heureusement sur des pruniers & des amandiers.

A l'égard des noyaux d'abricots que j'ai semés, la plupart des fruits provenant des sauvageons qu'ils ont produits, étoient secs; leur chair mince & aplatie touchoit presque au noyau. Un entre autres me donna des abricots passablement gros & d'un goût exquis, même supérieurs à ceux en plein-vent; leur chair étoit attachée au noyau.

J'ai voulu faire une autre épreuve, en greffant ces sauvageons, dont aucun n'a réussi. Durant quelques années, ils ont médiocrement rapporté; mais peu à peu ils ont dépéri, malgré mes soins. Plusieurs sont morts tout d'un coup au milieu de l'été. J'ai remarqué de plus qu'ils étoient beaucoup plus gommeux que les fouches d'amandiers & de pruniers. Ces sauvageons mis de bonne heure en terre, font quelquefois des arbres formés dès la première année, & portent fruit à la seconde. Comme la Nature se hâte à

leur égard, elle les abandonne promptement. Dans les pays chauds où la terre est plus spiritueuse & plus substantielle, on ne greffe point ces sauvageons, & cependant leurs fruits sont gros & exquis. Leur durée n'est pas longue.

Toutes ces épreuves ont été faites sur des sauvageons provenant de noyaux de pruniers, & de cerisiers. Tantôt ces noyaux, quoique d'une même espèce, produisoient des prunes passables, tantôt de fort mauvaises, & quelquefois de très-bonnes. Ceux de cerises venues sur des arbres greffés ont donné des sauvageons qui ont porté des cerises, les unes aussi belles que celles dont j'avois mis les noyaux en terre, les autres moindres, quoique vraies cerises, & plusieurs des espèces de merises presque semblables à celles du bigarreaudier & du guignier.

J'ai semé pareillement des pepins de muscats & de chasselas, les uns & les autres n'ont fait éclore que des ceps dont les raisins étoient petits & âcres, ayant de gros pepins, & presque point de chair ni de jus. Comment se peut-il que des noyaux ou pepins

de fruits de même espèce, il provienne diverses sortes de fruits à la fois, bons, mauvais, passables? Il n'est pas plus aisé d'en trouver la cause, que de dire la raison pour laquelle quantité de graines de fleurs doubles, ne donnent que des fleurs simples, tandis que de simples en produisent de doubles. Les œillets sont un exemple de cette bizarrerie de la Nature.

Il est tellement constant que les fruits sauvages sont sauvageons dans leur origine, qu'on trouve des fruits nouveaux qui sont exquis. Le hasard a donné lieu à plusieurs découvertes en ce genre. Quiconque se donneroit la peine de parcourir tous les bois dans différens climats & d'examiner les fruits des diverses saisons, en trouveroit, sans doute, quantité d'espèces excellentes répandues çà & là.

Plusieurs fruits venus de cette sorte ont été naturalisés dans nos jardins, & n'ont été connus que récemment. Telle est, selon la Quintinye, la poire nommée échasserie: elle n'avoit de son temps, qu'environ une vingtaine d'années d'antiquité: il nous dit encore que la poire de colmar lui avoit été

Guienne. L'épine d'hiver, ainsi appelée à cause des piquans de l'arbre qui la produit, est un de ces fruits sauvages dont on greffe d'autres poiriers de la même espèce. Qu'on ne dise point, avec un célèbre Naturaliste, qu'au bout de vingt ans, un sauvageon pourra rapporter des fruits doux, & que la sève à force d'être filtrée, s'adoucirait enfin, & formerait de bons fruits. Cette opinion est contredite par l'exemple de tous ceux qu'on cultive dans nos jardins. J'ai vu des merisiers de plus de quarante années, remarquables par la beauté de leurs têtes, qui ne portoient que des merises si petites, qu'elles n'avoient qu'un noyau couvert d'une peau noire, fort sèche, & dénuée de chair.

On a fait dans tous les temps divers essais pour greffer des fruits sur des arbres non analogues, comme des poiriers sur des noyers, des cerisiers sur des châtaigniers, & des fruits à noyau sur des arbres de fruits à pépin, qui n'ont jamais réussi. On a pareillement tenté de greffer sur des arbres stériles, mais toutes ces épreuves n'ont eu de succès que dans l'imagination des

Poëtes. Ainsi un fruit à noyau ne prendroit pas sur un sauvageon ni sur un arbre franc à pepin, non plus qu'un fruit à pepin sur un sauvageon, ou sur un franc à noyau. Tous les fruits à noyau ne peuvent pas être greffés sur leurs pareils. L'abricotier, le prunier, l'amandier & le pêcher, qui se greffent les uns sur les autres, ne pourroient pas l'être sur le cerisier, non plus que le cerisier sur aucun de ceux-là.

Mais voici quelque chose de plus intéressant, que personne n'a encore pratiqué. C'est de greffer un même arbre dix à douze fois de suite, en posant toujours un nouvel écusson sur la greffe, faite en dernier lieu. J'ai greffé un jeune poirier, qui l'avoit déjà été, & j'y ai mis pendant neuf ans de suite une greffe en écusson, changeant toujours les sujets d'espèce: à la dernière année je laissai pousser l'arbre. Trois ans après j'eus six poires de bon-chrétien d'été, monstrueuses & d'un goût exquis, leur figure régulière répondoit à la grosseur & à la beauté de leur coloris; elles égaloient les poires de catillac. Cet arbre n'a pas cessé de rapporter beaucoup, & quoi-

qu'on le déchargeât considérablement, ses fruits n'égalèrent point ensuite cette première production ; ils surpassèrent néanmoins leur grosseur ordinaire. Plus une liqueur est filtrée, plus elle est épurée, & la sève passant par tant de couloirs différens, qui tous la varient & la modifient, doit être bien autrement travaillée que dans les autres arbres où elle ne passe que par les couloirs d'une seule greffe.

Sans entrer ici dans le détail des greffes qu'on lira dans la suite, je ne parlerai que d'une qui m'a réussi sur quelques arbres. Je perçois avec une vrille l'écorce lisse & unie d'un poirier, & j'y faisois un trou d'environ un pouce de profondeur. Puis avec un fermeoir de menuisier, j'unissois la plaie sur-tout à l'endroit de l'écorce. Je prenois ensuite la mesure de la profondeur du trou, & je diminueois par le bout mon rameau en forme de cheville ronde, en observant qu'il fût de la même grosseur que la vrille. Après l'avoir fait entrer un peu à force, & l'avoir enfoncé jusqu'au fond du trou, j'observois que l'écorce de la tige de l'arbre & celle du rameau se touchassent de toutes parts, après

quoï j'enduisois cet endroit d'onguent de Saint Fiacre. Le rameau étoit toujours de la pousse précédente, & je lui laissois trois ou quatre yeux. Cette façon de greffer a lieu à la fin de Février ou au commencement de Mars, comme la greffe en fente à qui elle est bien supérieure, quand elle réussit: il faut avoir étêté l'arbre qui l'année suivante devient très-touffu.

J'ai essayé la même greffe d'une autre manière. Avec un ciseau plat, fort mince & d'un quart de pouce de large, j'ai fait tout près de l'écorce de la tige une entaille profonde d'un demi-pouce. Ensuite d'après son épaisseur, j'ai aplati dessus & dessous en forme d'espatule, l'extrémité inférieure du rameau, & je l'ai enfoncé jusqu'à la profondeur de l'entaille, faite à la tige. J'ai observé pareillement que les écorces se rapprochassent exactement, sans négliger le cataplasme ordinaire.

Les Auteurs font mention des greffes à rebours, qui consistent à poser dans l'entaille les greffes en fente par le petit bout, au lieu du gros bout, ou l'écusson, l'œil sens dessus dessous.

Ces greffes ne laissent pas de prendre, avec cette différence que les rameaux qui en proviennent, décrivent un demi-cintre, ou font un coude, en sortant de chaque œil pour s'élever ensuite verticalement. Tout ce qui est contre nature, & qui sans nécessité tend à changer l'ordre de la végétation, n'eut jamais d'attrait pour moi. Voyez à ce sujet le livre du Docteur Agricola, part. I, sect. III, chap. I.

Je ne considère ici LE LABOUR DES TERRES que du côté des raisons physiques sur lesquelles il est fondé. Le Laboureur se borne à le regarder comme nécessaire pour l'accroissement des plantes. Celui qui fait plus d'usage de sa raison que l'ouvrier accoutumé à travailler machinalement, pense que l'objet du labour doit être le développement des sucs de la terre. En effet, tant qu'elle est compacte, que ses parois sont scellées les unes avec les autres, l'air, le soleil, les rosées humectantes, les pluies douces, les brouillards sulfureux, ne pouvant pénétrer cette croûte dure qui se forme sur sa superficie, elle est privée des bienfaits qu'elle a droit d'en attendre. Alors tous les sucs sont comme en-

gourdis , & la terre éprouve une espèce de léthargie. Mais par le soulèvement de ses parties qu'occasionne le labour en mettant la superficie à la place du fond , & le fond à la place de la superficie ; l'air aidé des influences d'en-haut fait fermenter les acides renfermés dans le sein de la terre. Rien de plus juste , de plus conforme à l'expérience & de mieux pensé.

N'y auroit-il pas néanmoins d'autres raisons plus fortes & plus décisives du labour des terres ? En voici quelques-unes qu'une longue expérience & que des réflexions sur la végétation m'ont suggérées. Deux choses constituent essentiellement la terre, indépendamment de ce qui forme le sol ; savoir , l'air intérieur renfermé dans son sein & son humidité. Ces deux principes contribuent singulièrement à l'action des suc de la terre : tant qu'elle est durcie en-dessus, que l'air intérieur y est renfermé, & que son humidité reste sans être renouvelée, ce qui s'y trouve planté ne profite point ou profite bien moins que lorsqu'elle est douce & friable : or, par le labour, qui brise & met en miettes la superficie de la terre, qui en ouvre

les pores pour la sortie de cet air intérieur , & qui donne lieu à la transpiration de l'humidité , dont le renouvellement doit également se faire , le mouvement & l'agitation deviennent universels. Arrosez une terre excellente sur laquelle le hâle aura formé une croûte épaisse ; mettez dessus du fumier & plantez ensuite , jamais rien n'y profitera par défaut d'air , dont les parties nutritives & élastiques auroient opéré la végétation.

Il se fait un flux perpétuel des influences d'en-haut , qui , après avoir été déposées sur la terre , remontent dans la région supérieure de l'air , pour ensuite retomber sur cette terre qui les reçoit & les aspire. Quant à ce point que fait le labour ? Il lui forme d'une part des ouvertures & des soupiraux pour l'évaporation de l'air & de l'humide qu'il renferme , & il donne lieu en même temps à l'entrée de cet air nouveau , en pratiquant un passage libre à d'autres humidités , pour remplacer celles qui sont aspirées par l'air extérieur. On ne peut concevoir que l'air intérieur de la terre soit toujours le même , sans qu'il perde de son ressort , ni que son humidité n'éprouve point

de changement. Il faut à cet élément, ainsi qu'à l'eau, une fluidité perpétuelle, pour que l'un & l'autre se conservent dans leur pureté & dans leur action.

De même que la transpiration sensible & insensible est nécessaire à nos corps, & que l'air que nous recevons par l'aspiration, s'il n'étoit poussé dehors par la respiration, se corromproit en séjournant dans nos poumons, de même l'air, renfermé & comprimé dans le sein de la terre, seroit plus capable de faire périr les racines, en les pourrissant, que de contribuer à leur avancement, parce qu'il est essentiellement uni à l'humidité de la terre. C'est pour cette raison que les terres glaiseuses & argilleuses qui se scellent, & les autres qui sont mottes, ne donnent que de mauvais fruits, en communiquant, sur-tout à la vigne, divers goûts de terroir, ou que les arbres après y avoir poussé vigoureusement périssent tout formés; j'ai examiné plusieurs de ces arbres infortunés, & j'ai trouvé leurs racines noires par le bout, chancreuses & pourries. Il en est de l'air & de l'humide de la terre, quand l'un & l'autre sont ou ne sont pas renouvelés par cette

transpiration dont je parle , comme d'une rivière dont le cours est rapide , avec une autre qui roule pesamment une eau dormante. Ceci n'est point établi sur une conjecture , mais sur un point de fait , qui constate ce qu'on appelle vapeurs de la terre.

Non-seulement le labour donne une issue libre à la transmission des vapeurs de la terre & au renouvellement de son humidité ; mais il procure encore un cours facile à ses exhalaisons. On fume cette terre , on y met des engrais : leurs parties étant développées & mises en mouvement par la fermentation , les unes plus spiritueuses & plus volatiles sont enlevées dans les airs , les autres onctueuses , balsamiques , anodines passent dans la substance des végétaux. Le labour opérant donc des vides & des ventouses , pour servir de passages à ces exhalaisons qui par leur subtilité s'évaporent , contribue directement à la fécondité de la terre , par la soustraction de ces parties trop spiritueuses & pas assez substantielles , qui nuiroient plutôt à la végétation qu'elles n'y contribueroient. Dans les terres nitreuses & pleines de salpêtre , les

végétaux sont chétifs, leurs racines ne grossissent ni ne s'étendent, les arbres y croissent peu, & n'y durent pas long-temps, sans compter qu'ils ne peuvent jamais être d'une belle venue.

Une autre raison plus particulière du labour des terres m'a été suggérée par un fameux Laboureur du côté de Louvres en Paris & de Dammartin. Une des choses qui me firent le plus d'impression dans sa façon de régir sa ferme, fut de lui voir faire ses semences différemment des autres. Tous les Laboureurs commencent par préparer leurs terres à recevoir la semence, puis suivant la disposition du temps, ils les ensemencent sur ces labours ci-devant faits. Celui dont je parle ne donnoit au contraire la dernière façon à ses terres qu'en même temps il ne les semât. Toujours le fendeur suivoit le charretier labourant en dernier lieu. Il m'assura qu'au moyen de sa méthode, quatre cens arpens dont sa ferme étoit composée lui rapportoient plus que celle de son voisin, qui en exploitoit huit cens.

Je dis d'abord que la raison la plus essentielle du labour est la nécessité d'enfouir les mauvaises herbes, en

retournant la terre où il s'en trouve de trois sortes : les unes apparentes & déjà grandes, les autres prêtes à éclore dans son sein & un plus grand nombre en graine seulement. Personne ne s'avise de semer sur les mauvaises herbes qui couvrent la surface de la terre, ni de planter parmi celles qui offusqueroient les végétaux. Par la même raison, quoiqu'on ne voye aucune mauvaise herbe sur la superficie de la terre, on ne doit semer ni planter, qu'après un labour fait immédiatement avant la semence ou la plantation, à cause des mauvaises herbes en graine, qui sont déjà sur la terre ou dans son sein.

Ce Laboureur ayant remarqué que les terres récemment labourées & ensémençées tout de suite, rapportoient plus que celles qui l'étoient anciennement, que les grains y levoient plus promptement, & qu'il y avoit beaucoup moins de mauvaises herbes, voulut en découvrir la cause, & il reconnut par la comparaison des semences faites sur des labours anciens, avec celles faites sur des labours actuels, qu'il y avoit le double contre le simple pour la prompte végétation, & l'abondance.

En semant sur un labour ancien , le grain trouve de mauvaises herbes déjà levées ou prêtes à lever entre deux terres ; comme les premières ont de l'avance sur le grain que vous y semez , il a bien moins de nourriture , & il a plus de peine à lever ; & durant le cours de la végétation jusqu'à la moisson les mauvaises herbes ont toujours le dessus.

Lorsque la semence au contraire accompagne ou suit le labour , les mauvaises herbes étant mises en-dessus & exposées aux injures de l'air , périssent pour la plus grande partie. Le grain que vous semez , qui a été lessivé ou avec de la chaux , ou avec toute autre composition , l'emporte sur les mauvaises herbes qui ne sont qu'en graine , ou sur celles que l'air y apportera par la suite. Non-seulement il se défend contre les unes & les autres , mais il les étouffe au point qu'elles ne croissent que fort peu , sans être en état de lui nuire. Quelques soient les avantages du labour , il est certain qu'il peut devenir nuisible lorsqu'il est trop fréquent. Les engrais de l'air qui ont bénéficié le dessus , n'ont pas le temps de passer dans l'intérieur de

la terre, & vous remettez en-dessus les mauvaises herbes, ou leurs graines que vous aviez enfouies.

DES ENGRAIS. Tout est terre ou originaire de la terre. Comme elle est le principe des êtres corporels, elle en est aussi le terme & la fin. Ce qui émane d'elle redevient terre, pour y reparoître ensuite sous une autre forme, s'y replonger enfin, & s'y confondre. Rien donc qui ne soit, qui ne doive, ou qui ne puisse être engrais de la terre, ce que Virgile appelle *pabula terræ* dans un autre sens.

De même que tous les mets ne conviennent pas également à tous les estomacs, ni les mêmes nourritures aux diverses espèces d'animaux, de même aussi toutes sortes d'engrais ne sont pas indistinctement propres aux terres, qu'on pourroit dire en avoir chacune de spécifiques & de personnels.

Il n'est aucun corps qui n'exhale à chaque instant des parties subtiles de lui-même, qui vont se perdre dans les airs. Les pierres & les métaux même n'en sont point exempts. Les parties humides & liquides des ruisseaux & des fleuves retombent sur la

terre après en avoir été enlevées & forment les pluies , les rosées , les neiges & les frimats. Ces brouillards épais & souvent mal-sains , qui engraisent les terres , sont formés des parties nitreuses , sulfureuses & vitrioliques , émanées des différens corps qui les renferment. Les parties ignées , métalliques , terrestres , composent les météores & font la matière du tonnerre. Que d'exhalaisons nuisibles autant que désagréables affecteroient notre odorat , quel spectacle dégoûtant frapperait nos yeux de toutes parts ; si la terre officieuse ne nous débarrassoit de nos immondices , & ne les convertissoit en sa propre substance , pour servir ensuite sous d'autres formes à nos différens usages !

Voici les principaux engrais de la terre propres au jardinage.

Les mousses doivent être entassées dans un lieu humide , ou mêlées dans le trou à fumier par couches minces pour y pourrir. Non-seulement elles ne valent rien employées crues , mais leur graine invisible , enlevée dans l'air , leveroit sur tous les arbres du jardin bien plus qu'auparavant. Sèches par leur nature & fades , elles attire-

roient les fucs de la terre & les retiendroient, comme fait l'éponge à l'égard de l'eau, jusqu'à ce qu'elles vinssent à pourrir, ce qui ne leur arrive qu'à la longue, & que difficilement : réduites en terreau, elles sont très-utiles aux planches de graines & de fleurs. Leur engrais fort léger & peu substantiel, ne peut être employé que pour les terres fortes & grasses ; il faut en mettre plus que de tout autre, parce qu'il est promptement évaporé.

Les gazons. J'en distingue quatre sortes, ceux des prés, des places vagues & des chemins, ceux des bruyères & des friches, les gazons de chien-dent & de ce qu'on appelle faux-blés, où croissent aussi des chardons & des orties, & ceux des bois & des endroits marécageux.

Les premiers sont préférables à tous les autres ; ils forment les pâturages les plus succulents ; aussi les animaux & le gibier qui s'en nourrissent, ont-ils la chair plus délicate que ceux qui paissent dans les bois, dans les prés & dans les fonds. Ces gazons dont l'herbe est toujours broutée par ces individus, prennent toute la substance de la terre

qu'ils couvrent ; leurs suc's frappés par les rayons du soleil & humectés par les bienfaits de l'air qu'à cause de leur rouffu ils retiennent plus que les autres , sont bien autrement travaillés , que ceux que les humidités détrem-pent , ou que le hâle dans les fables arides dessèche & dévore.

La manière d'en faire usage consiste à les jeter dans la tranchée , l'herbe en dessous , afin que la terre qui tient aux racines la fasse pourrir , qu'elle ne repousse point surtout étant proche de sa superficie , & qu'elle fonde aisément sans se moirir. Guidés par la simple Nature , les gens de campagne lèvent des gazons en automne , & en forment de petits monticules , après avoir gratté la superficie de la terre , dont ils les couvrent. Ces gazons jusqu'au printemps , reçoivent les influences bénignes de l'air , qui les fondent & les réduisent en miettes : on les éparpille alors , on les enfouit par un labour subséquent , on plante , on sème , & tout vient à souhait.

C'est une très-bonne pratique que de déposer des gazons dans une fosse vers laquelle on ménage une pente

pour l'écoulement des eaux. A mesure qu'on les y décharge, un homme a soin de les arranger par lit, & de les fouler, en les empilant plus haut que les bords de la fosse. Au bout de l'année, on en répand sur les carrés, dont la terre devient douce, maniable & friable. Qu'on ne les accuse point de faire pousser quantité de mauvaises herbes : en ce cas, il ne faudroit jamais employer aucune espèce de fumier. Il est hors de doute, que plus les terres sont préparées, plus il y croît de ces fortes d'herbes qui y trouvent une meilleure nourriture que dans les friches.

La seconde espèce de gazons n'est autre chose que ce que nous nommons pelouse. Elle est extrêmement sèche, ce qui paroît en ce qu'elle ne croît ni ne se fortifie. Ces gazons pris dans les bruyeres & dans les friches, ne doivent être recherchés qu'au défaut d'autres ; il n'y a que les terres fortes qui puissent s'en accommoder.

Ceux de la troisième espèce exigent des précautions dans l'emploi qu'on en fait. Le chiendent, même à un pied de terre, ne meurt pas, il y trace au contraire & reparoît quelque-

fois sur sa superficie. J'ai vu des racines d'arbres qu'il avoit percées d'outre en outre, comme une alêne. Ces gazons auxquels sont associés communément les faux-blés, les chardons & les orties, sont réfrigérans, crus & fort âcres. Néanmoins, avec ces mauvaises qualités, ils ne laissent pas d'humecter la terre & de rafraîchir celle qui est brûlante; en se fondant, ils font un terreau passable, quoique froid: je ne voudrois donc pas les bannir des terres chaudes, & sèches, ou sans faveur, en observant de les couvrir au moins de trois bons pieds de terre & de les ferrer les uns près des autres.

Les gazons des bois & des marécages composent la dernière espèce. Le principal aliment des végétaux, après la terre, est l'air. Toute plante qui en est privée, ne peut être que fade par elle-même. Par conséquent les gazons ombragés par le touffu des arbres, doivent être fort insipides. Cette raison leur donne l'exclusion des jardins. Ceux des marécages sont pareillement à rejeter: le tissu de leur herbe est épais, large & incisif; ce sont des espèces de roseaux, qui tou-

jours impregnés d'une humidité morfondante, ne peuvent profiter des rayons vivifiants du soleil. Les bestiaux qu'on met pâtre dans ces endroits, ne donnent qu'un lait mat & pesant; les chevaux nourris des foins qui y croissent, sont veules, maladifs & toujours maigres.

Les feuilles sont le fumier naturel des arbres. Quoique desséchées, elles conservent des sucs & des parties spiritueuses; on les brûle, & leurs cendres sont d'une grande utilité pour la lessive. Pourries & transformées en terreau, elles allègent beaucoup la terre. Cette sorte de fumier peut être prodiguée aux fleurs délicates, & aux plantes curieuses, attendu qu'elle ne peut contenir que des esprits déliés, ce qui la rend peu propre aux plantes fortes, telles que les carottes, les oignons, les choux. Cependant en les semant, les jardiniers couvrent de trois ou quatre pouces de ce terreau leurs planches & leurs carrés, parce qu'il ne se durcit point, que les mauvaises herbes y sont plus facilement sarclées, que les pluies coulent aisément à travers ses pores, qui sont larges, & qu'il empêche que
la

la sécheresse ne gagne les racines des plantes.

Il y a beaucoup d'autres engrais ; tels que les fleurs fanées, les herbages, les épluchures d'herbes, les tontures, les lavures de vaisselle, les balayures des cours des maisons, des appartemens, des greniers ; un Jardinier économe, qui en connoît les avantages, fait en profiter. Il a dans un endroit particulier de son potager, une fosse large & profonde, garnie d'un contre-mur, ou de dosses avec des pieux pour retenir les terres & où les eaux voisines viennent se perdre. Là, il porte habituellement les dépouilles de ses plantes & de ses fleurs, qui, étant bien consommées, font, d'une année à l'autre, un terreau excellent pour ses semences & ses légumes.

Les terres rapportées sont un des meilleurs spécifiques pour amender les jardins, j'entends les terres saines & franches, suivant l'avis des gens de l'art. Telles sont celles des prés, du moins jusqu'à une certaine profondeur. J'entrerai à cet égard dans un plus grand détail, en parlant de la façon de planter les arbres & de remonter les terres.

Rien de plus commun en Bourgogne & en Champagne, que de voir le long des grands chemins & des voiries quantité d'enfans occupés sans cesse à ramasser la fiente des animaux dans des paniers, qu'ils vendent pour remonter les terres des vignes, ou qu'ils portent pour le même usage chez leurs pères & mères vigneron.

On fait très-bien d'amasser les boues le long des grands chemins ou dans les rues des Villes & des Villages. Après une grande averse, avant qu'il se forme une croûte sur la boue, on balaye & on la relève des deux côtés pour la porter dans un trou où elle reste au moins un an. Ces immondices sont brûlantes & crues en même temps; il est à propos que les eaux puissent s'écouler du côté du trou, pour qu'elles se consomment plus aisément. Vers l'automne de l'année suivante, couvrez de cette terre vos planches, vos carrés, vos platebandes, & rien n'y manquera.

On peut placer parmi les engrais, les démolitions des maisons bâties en plâtre, les décombres des vieux bâtimens, les chaumes qui servent à couvrir les habitations des gens de campagne, & beaucoup d'autres, dont je ne

fais aucune mention, à cause qu'ils appartiennent moins au Jardinage qu'au Labourage. Tels sont les marcs de raisin, de bierre, de cidre, d'huile, la marne, la charrée, les curures de puits, de puisards, la poudrette, la bourbe des rivières, des étangs, des pièces d'eau, & le sable de ravines.

On peut considérer tous LES FUMIERS sous trois rapports différens; savoir, immédiatement après qu'ils sont sortis de dessous les animaux, quand ils sont entassés en forme de meules isolées, ou déposés par monceaux dans des fosses & quand après avoir fermenté en cet état, ils ont laissé évaporer leurs parties humides, ainsi que les plus âcres, & les plus spiritueuses, & se sont convertis en terreau. Les principaux fumiers qui appartiennent au Jardinage sont;

Celui de cheval: fraîchement sorti de dessous l'animal, il sert à faire des couches. Il s'échauffe alors aisément par le moyen de l'air, qui agit & met en mouvement toutes les parties spiritueuses. Le fumier ainsi employé ne sert pas seulement à avancer les dons de la Nature, mais il nous procure quantité de plantes dont nous

serions privés, sans le secours des couches & des cloches de verre, dont la forme concave & orbiculaire concentre les rayons du soleil, tandis que les vapeurs douces & bénignes de ce fumier entassé, portent vers le haut leurs particules humides & chaudes. Par leur moyen nous avons quantité de plantes qui périroient en pleine terre.

La seconde façon de considérer le fumier de cheval, & celui des autres animaux, c'est lorsqu'il est en meule ou en tas dans des fosses. Comme il n'est pas possible que le Jardinier ait toujours du fumier neuf sortant de dessous les chevaux, & qu'il n'a pas besoin d'un si grand nombre de couches à la fois, il a soin d'avoir à sa portée de semblables amas pour y recourir au besoin, & voici ce qu'il pratique à cet égard. Après qu'on a fait une première couche pour y mettre la semence, on fait par expérience que sa chaleur va toujours en déclinant, & avant qu'elle soit tout-à-fait passée, on la ranime par des réchauds, c'est-à-dire qu'on environne la couche de fumier mis en meule, qui nouvellement remué, mêle sa chaleur avec

celle de la couche ; & fuffit pour la conferver en vigueur durant une quinzaine de jours. Quelques-uns font les réchauds en même temps que la couche , & les rebattent par la fuite, en les remettant en place , ce qui fuffit pour lui procurer une nouvelle chaleur.

Cependant la femence a levé , elle a formé du plant qui s'est fortifié. On pratique alors une feconde couche au-devant de la première , & lorsque celle-ci a jeté fon feu , & que celle-là a acquis une chaleur convenable , on y repique ce qui étoit fur l'autre & ainfi fucceffivement , à mefure que les plants grandiffans ont plus befoin d'être efpacés. On défait la première couche , & on la rebat , en y mêlant de nouveau fumier pris de la meule. Elle n'a jamais la même chaleur , que fi elle étoit entièrement compofée de fumier neuf ; mais comme le temps s'adoucit lors de cette opération , la chaleur du foleil fupplée à fon défaut.

Le fumier mis dans les fosses peut fervir à faire des couches , quand il n'y a pas féjourné long-temps ; & lorsqu'il n'est qu'à demi confommé , il est bon à fumer des carrés & des

plate-bandes. Mais quand il est resté long-temps dans la fosse ou qu'il a servi à faire des couches, il devient terreau. Il ne convient point à toutes sortes de terres, sur-tout à celles qui sont brûlantes; on le réserve pour les froides, les humides, les épaisses & les glaiseuses.

Après le fumier de cheval, celui de mulet & de bête asine tient le premier rang: la construction interne des animaux & leurs différentes nourritures mettent aussi des différences dans leurs excréments. Le fumier de mulet moins onctueux & moëlleux, que celui de cheval, passe pour être plus chaud. Celui des bêtes asines l'est encore moins. L'un & l'autre, quoique non tout-à-fait consommés, peuvent servir pour les terres fermes & fraîches, & quand ils sont récemment tirés de dessous les animaux, on les admet pour faire des couches; ils se réduisent aussi en un terreau léger & fort spiritueux.

La troisième sorte de fumier utilement employé dans le Jardinage, est celui des bêtes à cornes, & particulièrement celui de vache, qui est gras, pesant & froid jusqu'à un cer-

tain point. Il faut, pour être admis dans les jardins, qu'il ait séjourné quelque temps dans la fosse. Peu de plantes s'accommoderoient de son humidité grasse, épaisse & visqueuse. Il est pour cette raison long-temps à se consommer; souvent les plantes & les graines pourrissent, sur-tout dans les années tendres & humides, lorsqu'il a été déposé tout frais en des terres fraîches par elles-mêmes. La vraie façon de tirer parti de ce fumier non-consommé, c'est de le répandre sur la terre vers la Toussaint, après un labour, & de l'y laisser tout l'hiver, afin que les pluies, les gelées & les humidités d'en haut le pourrissent. Le jus qui s'en détache, pénètre la terre, & on l'enfouit au printemps. Les parties du fond qu'on met dessus en labourant & qui reçoivent en outre les bienfaits de l'air sont animées & mises en mouvement. Celles qui n'ont point été fondues & qui sont enfouies se consomment dans le fond de la terre, & elles envoient vers le haut des vapeurs douces & pleines de sels. Il est inutile de dire que le fumier de vache ne convient qu'aux terrains secs, légers ou brûlans. Celui de bœuf est

un peu moins humide & froid, à cause de la complexion plus sèche de cet animal, & du plus grand feu de son estomac. Aussi sa chair est plus compacte que celle de la vache, qui est plus molle, plus lâche & plus dilatée.

Le fumier de mouton plus chaud que les précédens, s'emploie rarement seul. Pour en corriger l'acrimonie & la sécheresse, on le mêle avec celui de vache. Il faut de plus qu'il ait essuyé pendant l'hiver les diverses influences de l'air, afin que le crottin qui le compose puisse être attendri, autrement il brûle les plantes, dessèche la terre, & au lieu de s'incorporer avec elle, il reste en mottes sèches, ou par menues parcelles. Les terres froides & humides s'accoutument très-bien de cette sorte de fumier; mais l'usage le plus ordinaire qu'on en fait dans le Jardinage, est pour les orangers.

Le fumier de porc ne doit être employé dans nos jardins, que lorsqu'il est bien pourri, qu'il a passé l'hiver sur la terre, & qu'il a été bien mêlé avec elle ou d'autre fumier. On est assez d'accord sur sa qualité pesante & matte, médio-

crement chaude, peu substantielle & fort âcre. On l'accuse de produire une infinité de mauvaises herbes, sans doute à cause de la qualité des nourritures qui sont propres à l'animal, comme si par la digestion qu'il a faite des graines de ces mauvaises herbes, renfermées dans ses alimens, elles n'avoient pas été broyées & consommées, de sorte qu'il est aussi impossible qu'elles lèvent, que les pepins de poires & de pommes, qui, après avoir séjourné dans notre estomac, ont passé par la stercoration. La vraie raison pour laquelle le fumier de porc semble procurer plus de mauvaises herbes qu'un autre, c'est qu'apparemment ses sucs sont plus propres à les faire germer & à les nourrir, & qu'elles y trouvent plus de conformité & d'analogie.

La fiente de pigeon, de poule & de volaille ne s'emploie point seule, excepté la première. Tous ces engrais sont fort chauds, aussi ne les répand-on point, mais on les sème, à peu près comme les graines, dans les terres fortes, froides & humides. Ils sont ordinairement confondus & mêlés avec les autres engrais dont j'ai parlé.

& on les jette sur le grand fumier qui est dans la basse-cour. Je pense qu'ils doivent être exclus du Jardinage à cause des insectes, de la vermine imperceptible dont ils fourmillent, & de leurs œufs, qui ne manquent pas d'éclorre au grand air. Cette fiente, à mesure que les animaux la laissent tomber, s'entasse & s'aigrit; & alors une foule d'insectes s'en nourrissent, attirés par l'aigre & la fermentation: comme on ne la lève que rarement, ils ont le temps d'y déposer leurs œufs, & de-là des insectes sans nombre, qui inondent les jardins, & qui font périr les graines, en les criblant à mesure qu'elles lèvent.

Je n'ai plus qu'un mot à dire de la taille des arbres, & de l'ébourgeonnement.

Quel peut être le but de LA TAILLE? quels sont les effets des diverses formes que l'Art a jugé à propos de faire prendre aux arbres, soit à ceux en plein vent, qu'on dirige dans nos jardins, soit à ceux qu'on dresse en buisson, & en contrespalier, soit aux arbres qui s'appliquent contre les murailles, & dont les branches sont étendues? quelle peut être l'origine de la taille?

La fin de cette opération sur les arbres, est de leur faire rapporter des fruits, & d'en procurer de plus beaux, en supprimant certaines branches & raccourcissant les autres. C'est aussi pour leur donner une forme plus régulière. De plus, il est des fruits dont nous serions privés, s'ils étoient exposés à la violence des vents, comme ceux des vergers & des campagnes, & tels sont en particulier les fruits qui ont la queue fort longue, ou dont le volume est considérable. Plusieurs n'acquièrent point en plein vent cette maturité, ce coloris charmant, ni ce goût fin & délicat, qui nous les rendent si précieux. Ainsi, l'Art aidé de la taille, dirige le cours de la sève & la fixe par la suppression des rameaux surnuméraires, & le raccourcissement des autres. Il faut en outre que les arbres & leurs branches soient attachés à la muraille ou au treillage, si l'on veut que les fruits reçoivent du Père de la Nature ces coups de pinceau charmans, que lui seul peut donner, cette faveur douce, & ce parfum qu'il leur procure. De même les autres placés dans les carrés du jardin, ou dans les platebandes, n'auroient que des fruits d'un

vert mat, ou d'un goût fade, privés de cette couleur tendre, de ce lisse & de ce poli qui brillent sur la peau des fruits aérés de toutes parts, si une main habile & intelligente ne dégageroit les arbres au pourtour, & ne les évaidoit entièrement dans le milieu. Tels sont nos bons-chrétiens tant d'été que d'hiver, nos beurrés, nos rouffelets, nos martinsec, nos prunes de reine-claude.

J'ai dit qu'une des raisons de la taille & l'un de ses effets est la beauté des fruits. En ôtant aux arbres quantité de rameaux, & en raccourcissant les autres, que faisons-nous? Nous supprimons autant de canaux & de réservoirs où la sève se seroit déposée, parce que les racines en pompent & en envoient toujours dans l'arbre la même quantité, soit qu'on le taille ou non. La sève ne trouvant plus ses entrepôts aussi nombreux qu'auparavant, lorsqu'elle enfile les fibres des rameaux qu'on lui laisse, rencontre des yeux à bois & des boutons à fruit vers lesquels elle se porte en entier. Les uns & les autres profitent de ce qui auroit passé dans les branches supprimées ou raccourcies par la taille. De-là,

on conçoit aisément qu'il doit y avoir une plus grande abondance de sucs dans les fruits des arbres taillés & dans leurs rameaux, que dans ceux qu'on ne taille point, où cette sève est répartie en tant de branches différentes.

D'un autre côté, l'expérience nous apprend que les arbres taillés grossissent moins que ceux qui ne le sont pas. Dans ceux-ci la sève est entièrement conservée; ceux-là en sont privés en grande partie par l'amputation de leurs rameaux. Dans les arbres qu'on taille, on la force à faire des efforts & des frais pour remplacer ce qu'on lui ôte; ce qui n'a point lieu pour les arbres non-taillés. Par la suppression des rameaux on déränge le cours de la sève, qui se répand où elle trouve quelque issue, ou s'en fait une; & on en occasionne une grande dissipation, qui opère un retardement considérable dans leur accroissement. On expose à l'air l'intérieur de l'écorce, la partie ligneuse & la moëlle; par toutes ces ouvertures, il se fait une évaporation de sucs considérable, qui l'est bien davantage, quand la sève est obligée de faire bourrelet, pour couvrir chacune de ces plaies

dues à la taille , comme on le verra ailleurs.

Je pense que ses Auteurs ont voulu prévenir prudemment les fâcheux événemens qu'éprouve trop fréquemment le Jardinage. Dans les années critiques , les vents font des ravages affreux à ces arbres en plein vent , ainsi que les gelées tardives , les giboulées & les grêles , les neiges fondues , les vents brûlans & desséchans , sans parler de quantité d'animaux , dont le cours est périodique. Les uns fourragent la verdure naissante , tels que les hannetons & les chenilles ; les autres piquent le dedans des fleurs au fond du calice , comme ces mouches longuettes qui ont le corps noir & qui sont rougeâtres à leur extrémité. Elles ne vivent que quinze jours , durant lesquels elles font beaucoup de dégâts. Les gens de campagne les nomment mouches de saint Marc , parce qu'elles ont coutume de paroître vers la fête de ce Saint. Elles laissent après elles une nombreuse postérité.

Si dans les contretemps dont je viens de parler , on n'avoit point de ressource pour les fruits du côté de la taille , on seroit privé de ceux des

arbres isolés des vergers & des campagnes, qui souvent sont moissonnés dès leur naissance, au-lieu que les premiers, moins exposés à tous ces dangers, nous dédommagent alors de la disette de ces derniers.

Enfin, il est à présumer que la facilité de cueillir les fruits, & l'avantage de les laisser arriver sur l'arbre même à leur parfaite maturité, sont entrés pour beaucoup dans la taille des arbres. Par cette opération on les tient toujours de court en les empêchant de s'élever, & on peut attendre pour en détacher les fruits, qu'ils ayent acquis plus de qualité en murissant, je parle de ceux d'été & d'automne; au-lieu que sur les arbres en plein vent, on est obligé de les cueillir avant leur maturité; autrement ils tomberoient les uns après les autres.

Ces raisons suffisent pour avoir engagé l'homme à tailler les arbres, sans parler de celle alléguée par Cicéron *ne silvescant sarmentis*. S'il perd du côté de leur force, de leur étendue, de leur durée, & même de la quantité de leurs fruits, il en est amplement dédommagé par les avantages que j'ai exposés.

L'ÉBOURGEONNEMENT, en supprimant à propos ou mal-à-propos les branches des végétaux, leur procure ou l'abondance ou la disette. Décharger un arbre de ses rameaux superflus, faire choix avec discernement de ceux qui sont les plus propres, soit à le former, soit à lui donner une figure régulière, pourvoir habilement par ce sage retranchement à sa fécondité présente & future, lui laisser suffisamment de bourgeons pour le rendre plein par-tout, distribuer avec art dans ses parties les branches à bois & les branches à fruit, surcharger en certains cas, & soulager en d'autres quelques parties de l'arbre pour parvenir à un bel équilibre, mettre un frein à l'intempérance fougueuse des uns qui s'emportent ou du haut ou d'un seul côté, aider cependant & soutenir la partie foible, procurer en un mot cette belle harmonie, cette sage ordonnance de chacune des parties avec le tout; voilà le but & les effets de l'ébourgeonnement.

Le palissage ne contribue pas moins à la régularité de la figure de l'arbre qu'à sa fécondité. C'est l'art d'assigner aux bourgeons leur place, de les di-

riger avec ordre pour laisser entre eux un espace proportionné , afin qu'à peu de chose près , ils soient également proches & également distans , sans forcer ni contourner les uns , ni leur faire prendre une forme désagréable. Cette seconde opération exige du goût & de l'intelligence. Considérez un arbre palissé par une main habile. Vous y apercevrez la naissance de chaque branche , & vous la suivrez de l'œil , aucune ne croisera sur sa voisine , toutes les parties de l'arbre tirées & alongées par les extrémités formeront comme autant de bras étendus sur la muraille , avec laquelle ils sembleront ne faire qu'un. Comparez ensuite un arbre ainsi dressé , avec ceux de tous nos jardins , où vous ne voyez rien que de forcé & hors de sa place naturelle , où des parties sont absolument dégarnies , tandis que d'autres sont dans la confusion , où loin de diriger la Nature avec art , chaque bourgeon a été palissé comme il s'est présenté , quelle différence pour le coup d'œil , la pousse & le progrès de l'arbre , ainsi que pour l'abondance des fruits !

Quelque grands que puissent être

les avantages de cette double opération, on ne peut disconvenir que ce ne soit troubler l'ordre de la végétation, que de priver la sève d'une partie des réservoirs destinés à lui servir de passage & de dépôt. Par ces retranchemens, on fait aux arbres des plaies vers lesquelles elle est obligée de se porter en se détournant pour les fermer. Les formes auxquelles nous les assujettissons, sont également contre les intentions de la Nature. Elle les a faits pour élever vers le Ciel leur tête altière, pour étendre à leur gré leurs rameaux souples, & faire briller dans toutes leurs parties cette multitude de branches & de bourgeons, dont chaque année elle embellit leur tige. L'Art qui s'est attribué sur la Nature un empire absolu, en même temps qu'il l'assujettit, fait aussi la diriger, l'orner & la perfectionner. Docile à ses loix, elle le seconde dans tout ce qui ne tend point à sa destruction. Ce concours de la Nature & de l'Art a procuré aux arbres en espalier cette forme régulière, qui offre le long des murailles une tapisserie riche & une riante verdure, en abattant les branches de devant & de derrière, pour étendre avec

ordre & symmétrie celles des côtés.

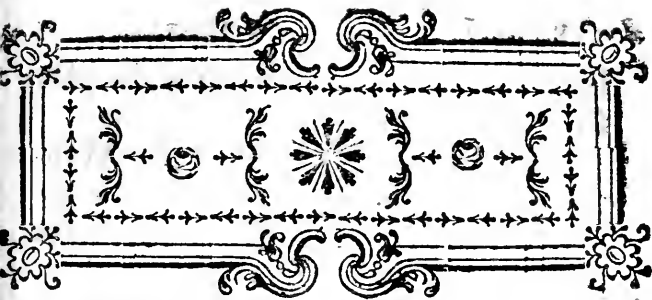
L'usage d'appliquer les arbres aux murailles a été peu pratiqué jusqu'au siècle précédent. Le plus grand nombre des anciens châteaux & leurs jardins ne sont fermés que par des haies fortes, ou par des murs de terrasses, avec de larges fossés. Les guerres continuelles, l'inondation des Peuples barbares, la difficulté de trouver des ouvriers propres à ces sortes d'ouvrages, le défaut de consommation en certains lieux éloignés des grandes Villes, ont pu faire négliger les espaliers.

Quoi qu'il en soit, jusqu'au siècle de Louis XIV, les bonnes pêches furent très-rares, parce qu'on ne s'étoit point avisé de placer les pêcheurs en espalier. Les seules pêches de vignes & celles de Corbeil étoient en recommandation. Tandis que la Quintinye, l'oracle de son temps, s'occupoit à former les espaliers de Versailles, & qu'il dirigeoit les jardins des Seigneurs de la Cour, les Montreuillois humbles, cachés & inconnus formoient sans bruit le grand œuvre du Jardinage, & dresseoient leurs espaliers, tels que nous les voyons aujourd'hui.

Girardot vint ensuite, qui se rendit fameux par le débit considérable qu'il fit de ses pêches. Depuis ce temps ; leur art de gouverner les arbres est inconnu, & leurs talens éminens pour le Jardinage ont uniquement tourné à leur profit.

Toutes ces opérations, telles que je viens de les exposer, sont aisées, quand on veut suivre la Nature & la seconder. Un Jardinier qui les met en usage d'après de bons principes & une bonne judiciaire soutenue par l'expérience, jouit de l'abondance & de la fécondité. Mais si, au-lieu de se conformer à ce que cette Nature exige de lui, si au-lieu de l'écouter & de n'écouter qu'elle, il prétend se faire des systèmes particuliers & donner l'essor à son imagination pour forcer la Nature, sans se régler sur les climats & les terrains ; alors il confond tout, & renverse l'ordre naturel. Les végétaux deviennent les victimes de ses tentatives hasardées & de ses entreprises audacieuses.





DISCOURS

SUR LE VILLAGE

DE MONTREUIL.

MONTREUIL est un Village à deux lieues de Paris où la culture des arbres fruitiers est portée à la perfection. Ses Habitans sont les seuls qui jusqu'ici ayent entendu la direction de la sève dans le gouvernement des végétaux. Leur savoir & leur pratique sont fondés sur une Physique expérimentale, plus parfaite, j'ose le dire, que les spéculations renfermées dans les écrits des Physiciens les plus profonds. Ceux-ci ont mis sur le papier leurs idées & leurs pensées, sans trop s'embarrasser si elles pouvoient cadrer avec la pratique, au-lieu que ceux-là ne travail-

lent que d'après un système le plus suivi qui fut jamais.

A la faveur de ce système, les Montreuillois ont trouvé le secret de tirer des arbres fruitiers tous les avantages possibles.

Leur méthode a, jusqu'à présent, été ignorée; ceux qui s'imaginent la connoître, n'y entendent rien. Elle est tellement raisonnée, qu'il est impossible d'y rien comprendre au premier coup d'œil, & en les voyant travailler. On ne peut même en porter qu'un jugement faux, si l'on n'a approfondi leur travail & si l'on n'a eu des relations particulières avec eux. Telle est l'origine de l'erreur des Jardiniers au sujet de cette méthode. Tout ce qu'ils ont imaginé à cet égard & qu'on a imprimé d'après eux, n'est qu'un tissu de chimères. Aussi se sont-ils accordés pour la bannir du Jardinage, sans savoir ce qu'ils ont réprouvé.

Comme on pourroit me taxer de prévention en faveur de Montreuil, ou d'une censure trop sévère à l'égard de tous mes Confrères, qui se sont ligués contre sa méthode, je me crois obligé d'entrer dans quelque détail

sur le travail des Montreuillois, leurs talens & leur industrie. Je ferai voir qu'il n'y a aucune de leurs opérations qui ne soit fondée sur des règles invariables, puisées dans la Nature : au lieu que nos Jardiniers n'ont pour guide qu'une routine aveugle destituée de raisonnement ; cette Société est en état de rendre raison jusqu'à un certain point de toutes ses pratiques.

Mes recherches remontent jusqu'à l'établissement du Jardinage à Montreuil : on y verra comment de simples campagnards ont trouvé ce qui n'a point été aperçu des plus grands Physiciens, qui se sont exercés sur les phénomènes de la Nature. Sans être découvert, sans que sa méthode ait transpiré, un Peuple aussi nombreux, renfermé dans plusieurs Villages, qui fait depuis plus d'un siècle un commerce immense de toutes sortes de denrées dans un espace de terrain assez borné, eût attiré les regards de la République Romaine. En publiant les talens de ce Peuple enseveli, jusqu'à présent, dans l'obscurité & dans le silence, je me propose de détruire les fausses préventions prises sur son

compte, & d'instruire en même temps ceux qui ne connoissent point son travail.

La première idée qui se présente à l'esprit, quand on fait l'énumération de tout ce qui croît dans le terrain de Montreuil, est son excellence pour les productions de la Nature que ses habitans cultivent. C'est-là, selon l'Auteur du *Traité de la Culture des Pêchers*, la principale cause de ses grands succès. Or, je prétends que si le pêcher se plaît plus dans le terrain de Montreuil que dans un autre, parce qu'il y produit une si grande abondance de fruits, il faut convenir aussi que ce terrain est propre à tous les végétaux qui y croissent & y réussissent également. Il est plus d'un canton chez les Montreuillois fort inférieur en bonté à ceux où l'impéritie d'un grand nombre de Jardiniers laisse tout périr. Les terres les plus mauvaises cessent de l'être entre leurs mains. Dans le Jardinage, tout dépend plus de la culture que de la qualité du terrain: d'où je conclus qu'il est infiniment plus rare de trouver des Cultivateurs aussi intelligens, qu'un terrain semblable au leur.

Je commence par les (a) enclos de Montreuil que peu de gens connoissent ; il est essentiel d'y conduire mon lecteur. Ses habitans ont imaginé de partager leur terrain par carrés , & d'y pratiquer des murailles en tout sens. Qu'y aperçoit-on en y entrant ? Des murs tapissés d'une riante verdure , & couverts d'une riche moisson de fruits , un arbre seul qui paroît remplir un plus grand espace que quatre des nôtres , des pêchers âgés de dix-huit ans , dont l'étendue est de huit à neuf toises , & nombre d'autres qui , à l'âge de douze ans , s'étendent à vingt & trente pieds.

Si je m'arrête à tous les objets singuliers offerts à mes regards , je ne puis me lasser d'admirer les diverses inventions de l'art qui les a produites. Pourquoi , demanderai-je , ces murailles si multipliées & pratiquées en tout sens ? pourquoi ces tablettes faisant saillie le long de leur larmier ? à quoi servent ces auvents , portés sur des morceaux

(a) Les enclos dont tous les Cultivateurs ne sont pas propriétaires , sont loués depuis cinquante écus , jusqu'à vingt & vingt-cinq pistoles l'arpent. Ils ont été taxés pour la taille à 50 & 60 livres : les terres en dehors sont louées 40 & 50 liv. l'arpent.

de bois scellés dans les chaperons , & qui règnent dans toute l'étendue de ces murailles ? pourquoi ces divers abris , si artistement placés , & qu'on nomme des brise-vents ?

En examinant toutes ces choses , je trouve que ces murs qui coupent le terrain ont été inventés pour garantir les arbres des mauvais vents , & en détourner les influences nuisibles de l'air. Par leur moyen , les gens de Montreuil ont réuni dans chacun des carrés , que forment ces murailles , les rayons du soleil dont ils ménagent la réverbération , lorsqu'il est passé , pour en conserver long-temps après la chaleur. Les autres inventions qui m'ont frappé , me paroissent tendre à procurer aux fruits des arbres la facilité de nouer plus promptement & plus sûrement , ainsi que les moyens de croître & d'acquérir plus de faveur. Curieux de connoître l'époque & les auteurs de ces pratiques ingénieuses , tous me répondent que leurs ancêtres apprirent d'âge en âge à leurs descendans , depuis plus d'un siècle , à les mettre en usage , comme eux à leur tour les transmettront à leurs enfans.

J'examine ensuite les carrés , les

ados, les plate-bandes, & toutes les autres parties du terrain, ainsi fermé de murs, afin de voir ce qu'on y cultive, quels végétaux y croissent, comment ils y croissent, & quel profit ils rendent à leurs maîtres. Alors, que d'objets s'offrent à moi qui caractérisent le génie de ces laborieux Cultivateurs !

Là, ce sont des cerises hâtives, en abondance, dont les arbres par leur étendue prodigieuse & le touffu de leur riche feuillage forment une tapisserie la plus régulière. Le contraste de leurs petits fruits d'un rouge incarnat, avec les feuilles d'un vert brun mat, est charmant. Que de soins pour arranger leurs rameaux souples avec tant d'art !

Près de ces arbres si renommés à Montreuil & qui font partie de ses revenus considérables, se trouvent des abricotiers non moins avantageusement placés. Ils offrent à mes regards, outre leurs feuilles d'un vert médiocrement foncé, des fruits pâles d'un côté & d'un vermillon aussi vif que brillant de l'autre. J'en vois de deux sortes, dont les branches sont pompeusement étalées sur la muraille. Ailleurs, j'aperçois ces mêmes fruits en plein vent. Le hâle & le soleil les ont brunis; ils me

paroissent panachés & marqués de petites taches d'un rouge brunâtre.

Non loin de-là, les feuillages simples & d'un vert brun, des pruniers précoces placés entre les pêchers, servent à relever le vert tendre de ces derniers; leurs branches artistement étendues, présentent à mes yeux, les unes des fruits rougeâtres d'un brun obscur, les autres d'un jaune doré, ceux-ci d'un rouge de cerise, ceux-là d'un blanc pâle. Mais rien n'excite plus ma surprise que ces reines-claudes, tant en espalier & en éventail, qu'en buisson & en plein vent. Le vert de mer des unes & la verdure foncée des autres, avec les taches de la plupart mélangées d'une petite teinte de rouge, forment un coup d'œil ravissant.

Ailleurs, ce sont des poiriers de primeur, ainsi que d'été, d'automne & d'hiver. Si je considère ces arbres immenses, surchargés de fruits, taillés & palissés avec tout l'art imaginable; je demande pourquoi on n'en trouve point ailleurs de semblables. Mais ceux qui me charment le plus sont, les rousselets exquis, les beurrés d'une grosseur prodigieuse, recherchés pour leur coloris & la régularité de leur forme, les cra-

fannes dénuées de cette âpreté, qui en diminue si souvent le prix, les colmars succulens, les martinsec d'un vermillon brillant & d'une grosseur au-dessus de l'ordinaire, les bons-chrétiens d'été & d'hiver, où se trouvent réunies les perfections des fruits les plus renommés.

Un spectacle nouveau attire encore mes regards. Ce sont les pommes d'api d'un lisse & d'un luisant qu'on prendroit pour un beau verni. Elles ne sont parvenues à une grosseur si surprenante, que parce qu'on a su leur prodiguer une sève qui trop partagée n'eût fait que des fruits maigres, imparfaits & de mauvais goût. Pour leur procurer le rouge éclatant qu'y a appliqué le grand Peintre de la Nature, il a fallu qu'une main habile ait coupé sagement les feuilles qui pouvoient leur porter une ombre funeste.

Pourrois-je ne pas jeter les yeux sur les chasselas, dont Montreuil fournit si amplement nos tables somptueuses. Ils sont roux, dorés, clairs, transparents, croquans, nourris & ornés de leur fleur. Leurs muscats ne leur cèdent en rien. Je remarque qu'il en est d'une grosseur extraordinaire, & que pour éclaircir les grappes, dont les grains

sont trop drus , on en a coupé délicatement un entre deux.

Enfin , par-tout où je porte mes pas dans ces riches enclos , je ne trouve que des productions perfectionnées par le génie du Cultivateur , ou des effets de son industrie. Les carrés & les plate-bandes offrent des pois hâtifs , des haricots , des fraises , des framboises , des groseilles , des violettes recherchées par préférence à celles des bois & des jardins pour le sirop violat. J'aperçois de tous côtés des bordures & des planches d'oseille , qu'on réchauffe en hiver , & qu'on couvre pour en avoir de primeur. Enfin , je ne trouve rien de confus , rien de négligé , pas un coin de terre qui ne soit occupé. Les murs même du côté du Nord , sont garnis d'arbres aussi touffus , que ceux qui sont le plus favorablement exposés dans nos jardins : on y a placé les fruits dont la chair plus grossière est en état de se défendre de la rigueur du froid , tels que les poires , les pommes à cuire , les messire-jean , les martinsec , & quantité de fruits d'hiver.

Mais , pourquoi ne trouve-t-on point ailleurs des arbres aussi bien palissés ? Ici , on ne voit ni treillage , ni gaulettes

pour les tenir, ni osier, ni jonc pour les attacher ; ce sont de petits morceaux d'étoffe qui embrassent chaque bourgeon & chaque branche, & qui les retiennent avec un clou, comme plaqués sur la muraille avec laquelle ils semblent s'unir. Quelle peut-être la raison d'une pratique aussi singulière ? Tout ce qui violente la Nature, disent les Montreuillois, hors le cas de nécessité, est contraire à la végétation. Un lien qui appuie sur la peau de la branche, la presse & y fait contusion. Les jeunes bourgeons qui l'ont plus tendre, souffrent quelque altération de tout ce qui les contraint, les branches ferrées par l'osier venant à grossir, ses ligatures gênent le cours de la sève : si elles sont lâches, il en résulte que les grands vents agitent & souvent brisent les bourgeons & les branches de l'arbre. Leurs murs sont enduits de plâtre, qui ne peut jamais offenser l'écorce, & procure aux fruits, outre la chaleur du soleil pour les faire mûrir plus promptement, cette faveur, cette grosseur & ce coloris, qui les distinguent de ceux des autres jardins.

J'approche de plus près, pour mieux contempler ces arbres si bien tenus. Je

n'y vois ni ongllets , ni chicots , ni bois morts , ni chancres , nulle gomme , mais une écorce brillante. La plupart sont des pêchers où les fruits sont distribués dans leurs différentes parties , avec tant d'ordre & de profusion , qu'on les croiroit placés par la main de l'Art plutôt que par celle de la Nature. Ils profitent tous également , & parviennent tour à tour à une heureuse maturité. Ici la petite mignone , par son velouté éblouissant charme les yeux ; là , se présente la madeleine , non avec ce teint pâle & cette couleur blafâtre qu'on ne lui voit que trop , mais avec un vermillon éclatant. Ailleurs la grosse mignone , l'admirable , la pourprée , la nivette , la bourdine , le téton de Vénus & une infinité d'autres qui se succèdent , contrastent par leur coloris varié avec le vert tendre du feuillage.

Au reste , ces arbres surchargés de fruits , n'en sont point épuisés , vous les verrez l'année suivante faire des pousses vigoureuses , qui semblent annoncer , qu'ils acquièrent incessamment de nouvelles forces. Considérez leurs membres allongés , jetez les yeux sur cette foule innombrable de branches à fruit , regardez la grosseur des tiges &

l'espace immense que chacun d'eux occupe , toutes ces choses sont les effets d'une taille raisonnée faite sur les gourmands , qu'on a trouvé le moyen de convertir en branches fructueuses. Cette abondance , cette vigueur , sont également dûes à un ébourgeonnement sage & modéré. Là , on ne fait ce que c'est que de pincer & d'arrêter les bourgeons par les bouts ; là , on ignore l'art pernicious de violenter la Nature , de déranger ou de troubler les arbres dans leur action de végéter.

Nous ne pouvons quitter ces enclos charmans , sans considérer avec quelque attention un objet singulier. C'est la disposition de tous les arbres en espalier , qui au-lieu d'être formés en éventail , comme tous ceux de nos jardins , & de n'avoir que des branches montantes , n'en ont aucunes verticales , perpendiculaires à la tige. Toutes sont obliques , latérales , diagonales , & le canal direct de la sève est supprimé , sans que les arbres soient dégarnis du bas.

Si nous parcourions les dehors de Montreuil , quelle foule d'objets nouveaux se présenteroient à nos yeux ! des plants de vignes , sur des côteaux ,

des noyers fort élevés, de vastes oseraies, des luzernes, des prés, des blés, des seigles, de petits emplacements entourés de paillassons, & destinés à élever des fraises, des plantes de chicorée, de petites pépinières. Les Montreuillois ne cultivent point de fleurs, ce sont eux cependant qui en font un des plus amples commerces. Rien n'égale leur activité industrielle pour se pourvoir de tout ce qu'ils n'ont pas, comme d'œufs frais, de laitage, de crème, de petits fromages, qu'ils vendent dans les saisons où ils ne recueillent point de fruits. Il ne leur seroit pas possible de se livrer en même temps, à tous les soins des basse-cours, étant obligés d'être sans cesse hors de leurs habitations pour vaquer à leurs affaires.

Après ce que je viens de dire, il est bien aisé de décider si c'est la Nature ou l'Art qui rend le terrain de ces laborieux Villageois inépuisable, & propre à tous les végétaux, & non pas simplement au pêcher, & s'il est possible qu'ils y aient adapté leur méthode. De huit cens ménages, il y en a six cens qui gouvernent le pêcher & qui cultivent également les denrées. Là, nul n'est oisif ni exempt de peine, pas même

telles que la foiblesse de leur sexe ne dispense que trop souvent du travail. Plusieurs parmi elles entendent parfaitement la direction des arbres, & se livrent aux ouvrages les plus pénibles. Chaque jour on les voit prévenir le lever de l'Aurore, pour apporter sur leurs têtes à nos marchés les riches productions de leurs enclos, dans des mannes d'osier appelées noguets. Quelques-unes ainsi chargées conduisent en même temps des bêtes de somme. Cependant les pères, les maris & les enfans de tout âge, font les préparatifs du voyage subséquent. Il n'est retardé ni par les ardeurs brûlantes du soleil, ni par les pluies, les vents & les orages. A peine ces femmes laborieuses sont-elles de retour, qu'elles prennent un frugal repas & un rapide sommeil, & revolent dans les champs s'occuper d'une nouvelle récolte dont elles se chargeront à deux & trois heures du matin, comme le jour précédent.

Le terrain de ces Villageois, voisin de carrières à plâtre, leur a fait naître l'idée d'en faire usage. Ils en tirent la pierre, la cuisent, la battent, & leurs mains adroites élèvent les murs de leurs enclos. Ils ménagent tellement leurs

arbres, qu'au milieu même de l'été ; quand ils sont forcés de se clore, ils n'abattent ni fleurs ni fruits.

On leur fait un reproche qui a quelque chose de spécieux, au sujet des longues tailles qu'ils donnent quelquefois à leurs arbres. La confiance qu'ils ont en la bonté de leur terrain est cause, dit-on, qu'ils s'embarassent peu de les surcharger, au risque de les faire périr. Je puis démontrer que les gens de Montreuil, dans leur façon de tailler leurs pêchers, leur laissent moins de bois, que ne font ceux qui leur attribuent un tel défaut.

En donnant à certaines branches, telles que sont quelques gourmands, deux ou trois pieds de longueur de taille, ils ne fatiguent nullement leurs arbres, en ce qu'ils se gardent bien lors de la pousse d'en rogner les bourgeons ; au-lieu que les Jardiniers qui pincent, arrêtent, cassent les bouts, forcent la Nature à repousser de nouvelles extrémités. De plus, ils évident davantage & déchargent plus leurs arbres tant à la taille qu'à l'ébourgeonnement. Ils n'alongent que les gourmands ; les autres, au contraire, alongent les branches foibles, & taillent court les fortes,

d'où il arrive que celles-là s'épuisent, languissent & meurent, & que celles-ci ne poussent que de nouveaux gourmands, dont le retranchement continu fatigue & ruine en peu de temps les arbres. Mais en secondant la Nature par des tailles longues sur des branches à qui elle prodigue la nourriture, les Montreuillois en tirent des fruits sans nombre, & n'altèrent nullement leurs arbres, qui croissent rapidement, rapportent promptement, grossissent considérablement, & ont une étendue prodigieuse, en donnant des fruits abondans. Autant qu'ils sont attentifs à ne palisser que les bons bois & à supprimer tous les autres comme défectueux, ou comme surnuméraires; autant les Jardiniers laissent des forêts de bourgeons à leurs arbres, qui les épuisent. Jetez les yeux sur les espaliers de Montreuil, vous verrez des espaces réglés avec jugement entre les branches & les bourgeons, afin qu'ils puissent jouir des bienfaits de l'air, & vous les conduirez de l'œil, depuis l'endroit où chaque bourgeon sort de la mère-branche jusqu'à son extrémité.

Rien de plus étonnant que de voir

comment les Montreuillois ont pu ; sans avoir étudié la Physique , saisir le point fixe de diriger les arbres par principes , & comment ils ont pu réussir à l'égard du pêcher dans le gouvernement duquel les personnes les plus versées dans le Jardinage , & la Quintinye même ont échoué.

J'ai toujours été surpris que ceux qui par état l'ont dirigé , n'ayent pas découvert leur méthode ; que la Quintinye qui aimoit si fort son art , & tant d'autres Savans ayent pris un parti si contraire à la nature de cet arbre , & qu'en suivant une route tout opposée , une société de Jardiniers isolés , ait fait aux portes de Paris , depuis cent cinquante ans , tout le commerce des pêches & des autres fruits.

Quiconque se donneroit la peine de recueillir ce que la Quintinye a dit du pêcher , seroit assurément un gros volume , mais il seroit sur , en s'y conformant , d'avoir peu de fruit , de replanter souvent & de supporter beaucoup de dépenses infructueuses. Quant aux autres Auteurs qui ont écrit sur ce sujet , ils se sont copiés réciproquement , & n'apprennent autre chose qu'à hâter la perte du pêcher.

J'ai fait différentes perquisitions à Montreuil pour avoir des Anciens quelques éclaircissemens sur l'époque de la culture de cet arbre. Je n'ai pu apprendre que diverses particularités, qui m'ont amené à des inductions d'après lesquelles j'ai tracé cette esquisse.

Jetant par hasard les yeux sur un livre de Médecine intitulé *les Œuvres de Nicolas Abraham de la Framboisiere*, Médecin de Henri IV, ensuite de Louis XIII, & de la Reine-Mère; je lus ce qui suit, » les meilleures pêches sont celles de Corbeil, qui ont » la chair sèche & solide, tenant au- » cunement au noyau. Les abricots » sont beaucoup meilleurs que les pêches : car ils ne se corrompent pas » si-tôt au ventricule, & ne s'aigrissent » point, & ont le goût plus suave, » & pour ce sont plus agréables à » l'estomac.

Telle étoit l'idée de l'ancienne Médecine au sujet des pêches ; celle d'aujourd'hui est bien différente, & dans nombre de maladies elle les permet avec le correctif du sucre. Il faut dire aussi que nos pêches d'espalier & celles de Corbeil sont aussi différentes que nos excellens fruits à couteau le sont

de ceux destinés à faire la boisson en Normandie. L'Auteur avoit remarqué que *Dioscoride* & *Galien* étoient en grand débat sur le fait des pêches ; *Dioscoride* pour , & *Galien* contre.

La Quintinye nous apprend d'un autre côté, que quoique de son temps les espaliers de pêchers fussent très en vogue , néanmoins ils n'étoient pas fort anciens. Voici un fait certain , qui prouve la vérité de ce qu'avance cet Auteur , & qui fait voir combien Montreuil étoit alors peu connu.

Pepin , dont la famille étoit établie en ce lieu depuis long-temps , quitta sa patrie pour se mettre au service de la Quintinye à Versailles , en qualité de garçon Jardinier ; c'étoit dans le temps que Louis XIV venoit de faire la dépense prodigieuse de ses potagers. La manière de conduire le pêcher pratiquée aujourd'hui à Montreuil existoit déjà , mais elle n'avoit pas encore pénétré jusqu'au Directeur des potagers du Roi. Le jeune homme qui ne goûtoit point sa façon d'opérer , travailloit à Versailles suivant les principes qu'il avoit reçus dans son enfance. Le disciple n'étoit rien moins que d'accord avec son maître. Celui-ci lassé

d'être toujours contredit, se débarrassa un peu brusquement d'un ouvrier indocile, & ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre. Le jeune Pepin reprit le chemin de Montreuil, où la mémoire de ses ancêtres sembloit l'inviter à se fixer, pour y soutenir la gloire que leurs talens leur avoient acquise.

En rapprochant ces époques & ces anecdotes, il est constant qu'en 1613, temps auquel écrivoit la Framboisiere, on ne connoissoit d'autres pêches que celles en plein vent, qui croissent encore actuellement dans le territoire de Corbeil. Servies alors sur les tables des Rois, elles sont devenues depuis le partage du menu peuple. On ne parloit point des pêches de Montreuil, non plus que du temps de la Quintinye, qui a écrit vers l'an 1680.

J'ai conféré sur tous ces différens faits avec les principaux personnages (a) de Montreuil & de Bagnolet, & le résultat a été que depuis cent cinquante ans, on y cultive le pêcher comme on fait aujourd'hui. Ils m'ont déclaré que leurs pères ne l'y avoient

(a) Boudin, Pepin, & de Beauffe le père; ce dernier est décédé à quatre-vingts & tant d'années, en 1754.

point vu naître. Quelques anciens arbres de leurs jardins font juger par la façon dont ils sont dressés, que les fondateurs de l'établissement du pêcher à Montreuil, n'avoient point atteint cette perfection à laquelle on est parvenu depuis pour le palissage. Plusieurs souches de pêchers antiques sur amandier, qui ont un pied de diamètre, sont tout-à-fait en terre, & sèches, à l'exception d'un peu d'écorce vivante par derrière, qui porte la nourriture à un rejeton greffé en pêches depuis vingt ans. Les uns & les autres peuvent en avoir quatre-vingts, & ils ne laissent pas de bien pousser & de donner amplement de beaux fruits.

Des gens de Montreuil, m'a-t-on dit, après avoir mangé des pêches de vigne, ou de celles de Corbeil dont j'ai parlé, jetèrent les noyaux dans leurs jardins. Quelques-uns ayant levé le long d'un mur, produisirent des arbres. Il prit fantaisie aux propriétaires de soutenir leurs branches chargées de fruit, & de les attacher à la muraille. On ignoroit alors en France l'art d'y appliquer les arbres. Ces bonnes gens n'ayant ni jonc ni osier, firent des loques avec

des morceaux de leurs vieux habits & chassèrent des clous dans la muraille sur les deux bouts de ces loques unis dont ils enveloppèrent chaque branche. Telle est l'origine de la méthode de travailler à la loque, pratiquée dans tout le pays. Les pêches ainsi exposées au grand soleil, prirent couleur, acquirent du goût & grossirent davantage. Ce succès engagea à planter de nouveaux noyaux ; les fruits portés au marché, furent enlevés d'abord & bien vendus. L'Auteur de cette découverte, attacha bientôt toutes les branches de ses pêchers le long de ses murailles, qu'il multiplia aussi.

Plusieurs particuliers de Montreuil voyant l'heureux débit de ces fruits, plantèrent pareillement le long de leurs murs de ces arbres venus de noyau. Il se trouva des espèces plus succulentes, plus charnues, plus colorées, qu'on s'appliqua à multiplier par la voie des greffes, & on essaya sans doute d'écussonner les pruniers sauvageons & les amandiers. Ces pêches prirent le nom de ceux qui en firent les premiers la découverte : celle, par exemple, qu'on appelle la Bourdine (son vrai nom est la Bou-

dine) laquelle est très-estimée à Montreuil & à Bagnolet, doit son existence au nommé Boudin.

Les succès de ces particuliers donnèrent de l'émulation aux autres. Non-seulement ils s'appliquèrent à cultiver le pêcher; mais tous enchérissant les uns sur les autres, s'empressèrent de planter & de gouverner les arbres de leur mieux. Dès-lors les pêches de Corbeil disparurent de nos marchés. Les Jardiniers & les Maîtres des maisons de campagne autour de Paris, voulurent avoir de ces fruits si colorés, d'un goût si suave, & qui se vendoient fort cher. Bientôt les Pépiniéristes élevèrent des amandiers & des pruniers sur lesquels ils greffèrent diverses sortes de pêches.

Il n'y avoit originairement qu'une douzaine de jardins à Montreuil, où l'on cultivât le pêcher; à la mort d'un des propriétaires qui possédoit un terrain d'environ quatre arpens, situé vers l'endroit qu'on nomme la Croix-du-bois, ses enfans eurent chacun un arpent qu'ils firent enclore de murailles. Les héritiers d'un de ces derniers, au nombre de quatre, partagèrent entre eux l'arpent de terre prove-

nant de la succession de leur père. Tous plantèrent des pêchers le long de leurs murs de clôture. On s'aperçut alors que dans les quatre quartiers de terre du dernier décédé, les pêches avoient plus de couleur & de goût, que les arbres profitoient mieux, ge-
loient moins tous les ans, & que ce qu'on avoit planté dans le reste de chaque carré, étoit plus hâtif. Bientôt le terrain commença à être coupé de murs en tout sens; usage présentement général à Montreuil.

On remplit ensuite les carrés non-seulement de fruits d'un débit sur, tels que les fraises & les framboises; mais encore de plantes d'un commerce lucratif & abondant. On planta des primeurs, des vignes, & des arbres de fruits à pepin de toute nature. Les expositions du nord & du couchant moins favorables au pêcher que celles du levant & du midi, furent destinées aux fruits à pepin & à noyau, qui peuvent y réussir. L'intelligence des Montreuillois jusqu'alors renfermée dans la seule culture du pêcher, s'étendit insensiblement aux denrées, & aux fruits de toute espèce. Depuis ce temps-là, ils multiplièrent

tellement leurs murailles que tous les terrains de la campagne même éloignés en furent coupés. Pour bien juger de leur effet, il faut se transporter sur le haut de la montagne, en venant par Bagnolet, & considérer de-là Montreuil à vue d'oiseau.

Lors des révolutions, que fit éprouver à la France le système, qui changea la face des affaires de l'État & des Particuliers, les habitans de ce lieu qui faisoient des rentes sur leurs biens, les remboursèrent, soit par les facilités qu'ils trouvèrent à faire des emprunts en billets, soit par les gains immenses que leur produisoit la vente de leurs denrées. Ils firent plus. Ils achetèrent les maisons bourgeoises assez nombreuses. Alors, ils construisirent des murs de toutes parts, tant dans leurs enclos qu'en dehors. Les tablettes, les auvents, les paillassons plats & les autres abris furent des suites de ces aggrandissemens.

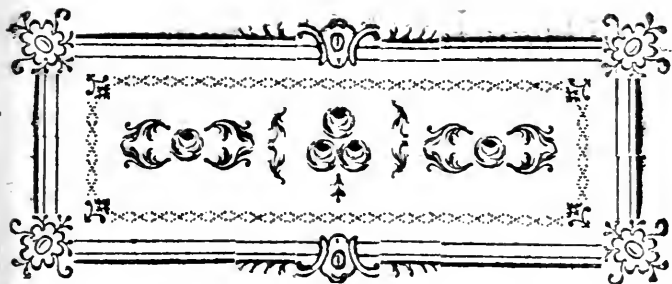
Girardot, si renommé pour le commerce des pêches à Bagnolet, n'en fut point l'inventeur. Ce ne fut que vers la fin du dernier siècle que cet habile Agriculteur commença son établissement. Il avoit plus besoin que

tout autre du secours de l'art pour ses arbres plantés dans un lieu fort bas & aquatique. Il fit donc faire des rideaux de grosse toile qu'on tiroit tous les soirs & durant le jour dans les temps nébuleux. Long-temps avant sa mort il ufoit de simples paillassons comme les autres, & avoit abandonné ces rideaux qui ne garantissoient pas ses arbres des vents coulis. Les vents de plus les déchiroient, & en les faisant flotter, occasionnoient la chute des fleurs. Il avoit fait aussi sceller dans ses murs des supports de fer qui portoient des planches peintes en huile.

Pendant une longue suite d'années, il présenta assidûment à Louis XIV, qu'il avoit servi en qualité de Mousquetaire, les fruits de ses arbres naissans. Il n'y avoit pas encore long-temps qu'il jouissoit de ses dépenses excessives, lorsque l'hiver de 1709, si fatal à tous les végétaux, n'épargna point les pêchers, ni ceux des environs. Les pêches se vendirent cette année jusqu'à quatre francs la pièce, & Girardot, qui n'en recueillit point & ne put en trouver, ne fit pas au Roi ses présens accoutumés. Il est certain qu'il travailloit peu par lui-même à ses ar-

bres , qu'il les faisoit façonner par des gens de journée & des garçons Jardiniers. Sa fortune aisée & brillante , qu'on fait mal-à-propos monter à 30000 livres de rente , doit moins être attribuée au profit qu'il retiroit de ses fruits , qu'au discrédit dans lequel tombèrent les biens-fonds durant les longues guerres de Louis XIV. Girardot fit alors diverses acquisitions à bas prix , qu'il revendit ensuite ou qu'il donna à bail à rente , sur lesquelles il gagna considérablement. Son terrain consistoit en quatre arpens d'une seule pièce ; on y construisit des murailles en tout sens , qui le partageoient en soixante-douze carrés , ce qui le fit nommer *damier*. La nature de cette terre franche , pesante & tardive , dans un fonds extrêmement humide , ne me paroît pas fort propre au pêcher. Girardot fit ensuite au même endroit l'acquisition d'un fief appelé *les Guédons* , dont l'emplacement , qui n'est que carrière à plâtre , & rempli de sources à quatre ou cinq pieds de profondeur , n'étoit pas plus convenable au pêcher que le précédent. Avouons donc que la bonté du terrain a moins de part au succès que le gouvernement,

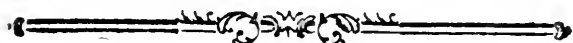
LE PÊCHER



À
LE PÊCHER

ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR PREMIER AGE.



PREMIÈRE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*Description du Pêcher, son gouvernement
commun aux autres arbres.*

LE PÊCHER, originaire de Perse (a),
est un arbre médiocrement touffu, de

(a) *Ex Perside advecta* (dit Pline liv. XV,
Hist. Nat.) Son nouveau Commentateur pré-
tend que le pêcher vient de la Celtique Belgi-
que, parce qu'aujourd'hui en langue Belgique
ou Flamande, qui est un reste de la langue
des anciens Gaulois, une pêche s'appelle *Persé*

Tome I.

G

moyenne hauteur & grosseur, assez semblable à l'amandier, par son écorce d'un rouge grisâtre, ses feuilles longues, pointues, lisses & dentelées, ses fleurs d'un rouge mat, & sa façon de pousser. Ses feuilles, étant écrasées, répandent une odeur d'amande, & ses fleurs, en cela différentes de celles des arbres fruitiers à pepin, se montrent & s'épanouissent avant qu'aucune feuille les devance. Ses boutons, au-lieu d'attendre que le printemps leur donne le signal, semblent s'efforcer de le prévenir ; & dès la fin de Février ils commencent à paroître & grossissent lentement. On diroit, à voir la façon dont ils se développent alors, que prévoyant les contretemps qu'ils auront à essuyer, ils semblent s'aguérir contre le froid ; & telle est la raison pour laquelle ils sont huit jours sans s'ouvrir. Quand on néglige de tailler le pêcher, soit en plein vent, soit en buisson, ses rameaux d'une écorce lisse & tachetée de rouge du côté du soleil s'allongent toujours, il les fait tomber négligemment vers sa tige, les yeux du bas

& *Perze*, & que Columelle dit que les plus grosses & celles qui viennent le mieux se sont toujours trouvées dans les Gaules.

avortent, chaque branche meurt insensiblement, & l'arbre périt en peu d'années.

Il est inconcevable à combien d'accidens le pêcher est sujet dans nos climats. On le voit tantôt presque sans vie d'un côté, tandis que de l'autre il pousse des branches nombreuses & fécondes. Le plus souvent il porte toute sa sève vers l'extrémité de ses branches, pendant que le bas est vide & dégarni. D'autres fois, il n'en a que de gourmandes, & si on les lui ôte, il n'en produit que de chiffonnes; souvent il paroît desséché, puis il renaît pour ainsi dire, & repousse avec une singulière vigueur. On le voit aussi durant quelque temps maigrir & rechigner; & lorsqu'on est près de l'arracher, il reproduit de sa souche, surtout étant greffé sur amandier, des rameaux verdoyans qui opèrent son renouvellement pour une longue suite d'années. Ses branches d'un vert éclatant deviennent fanées & desséchées, sans qu'on puisse en deviner la cause, & souvent l'arbre meurt, ou avec ses fruits avancés, ou après les avoir amenés à une heureuse maturité.

A tous les arbres fruitiers, soit à

pepin, soit à noyau, le fruit noue soit au bout des branches, soit dans le milieu, & murit s'il ne survient point d'accident. Pour que la pêche au contraire tienne & murisse, il faut qu'il y ait à côté ou au-dessus une branche à bois à laquelle elle soit attachée, comme à sa mère nourrice. S'il arrive que sans elle une pêche grossisse, elle tombe ordinairement avant sa maturité. Quelquefois un Jardinier s'avise de couper la mère nourrice du fruit après qu'il a noué; ou séduit par le brillant éclat des branches qui ont des toupilions de fleurs entassées les unes sur les autres sans boutons à bois, il taille sur ces branches: les pêches alors avortent ou tombent toutes grosses.

Nous n'avons point d'arbres fruitiers aussi féconds que le pêcher. Il est étonnant qu'il puisse fournir à toutes les pertes qu'il fait par le retranchement des branches dont on le décharge à la taille, & de celles qu'on lui ôte lors de l'ébourgeonnement. Il ne l'est pas moins qu'il suffise à la prodigieuse quantité de ses fruits pesans & très-aqueux. On voit des pêchers à Montreuil qui produisent un millier de pêches toutes fort grosses, sans que

l'année suivante ils soient épuisés. Durant l'été, il s'extravase quantité de gomme de plusieurs de leurs branches; leur verdure n'est point altérée, quoiqu'ils soient appliqués contre un mur à la merci des rayons brûlans du soleil, qui les dessèchent continuellement. Toutes ces choses prouvent l'abondance excessive de leur sève.

Le pêcher est plus difficile à conduire que les autres arbres. C'est un étranger qui conserve parmi nous une sorte de férocité qui le rend peu traitable, sur-tout quand il est gouverné par des gens qui n'ont point étudié son goût, son caractère, ses penchans ni ses vices. Les naturels du pays résistent mieux à un traitement qui en peu d'années cause infailliblement la perte du pêcher. On peut bien gouverner ceux-là, sans être au fait de celui-ci. Quiconque au contraire excelle à diriger le pêcher, réussira aux autres; avec le secours d'une bonne judiciaire, il variera sa méthode suivant la différence de leur pousse.

Bien des pratiques sont communes à tous les arbres, telles que la préparation de la terre avant la plantation, la disposition des racines, les pré-

cautions sages qu'exige leur jeunesse, & les divers soins suivant les saisons. L'allongement des branches, la taille des gourmands, le rapprochement & la façon de concentrer le pêcher en lui-même, sont des exceptions dont je ferai mention, & qui ne conviennent aux autres arbres que dans certaines circonstances. J'ajoute que le pêcher est d'une telle sujétion, qu'une seule mauvaise taille, un ébourgeonnement défectueux, le défaut même de direction des premières pousses après sa plantation, décident de son sort. Aussi sa destinée, entre les mains des Jardiniers ordinaires, est de périr promptement après avoir donné médiocrement de fruits. Sa délicatesse s'habitue difficilement à nos terres franches. Dans les unes il sèche, ses branches meurent l'une après l'autre, ses fruits, quoique bons, sont petits & rares. Dans les autres il pousse extrêmement en bois, on a beaucoup de peine à le retenir, ses fruits agréables aux yeux sont dénués de cette eau suave & de ce parfum qui en font l'excellence. Dans de certaines terres, il ne réussit guère mieux; les brouillards, les mauvais vents, les gelées.

tardives , les pucerons , la gomme accélèrent sa fin.

On dit ordinairement que notre climat ne convient pas au pêcher , & qu'au bout d'une quinzaine d'années sa fin arrive. Il y a même des jardins où l'on le renouvelle tous les sept ou huit ans. Il est vrai qu'il parvient rarement à la vieillesse comme les autres arbres ; mais il ne faut attribuer son peu de durée , ni à sa nature , ni à la terre , ni au climat. Sa vie est entre nos mains ; elle dépend de notre travail & de notre industrie. J'avance hardiment qu'un pêcher bien gouverné doit durer un siècle. Il y en a à Montreuil qui rapportent cinq ou six cens pêches , quoiqu'ils ayent plus de soixante ans , & qui dureront autant. On voit à Bagnolet des arbres qui ont passé par les mains de différens Jardiniers , & qui néanmoins sont peu éloignés d'un siècle.





CHAPITRE II.

*Des différentes sortes de greffes
& de celle du Pêcher en particulier.*

LA greffe (a) est un moyen ingénieux de changer la nature des sauvageons, de multiplier les fruits, d'en mêler les espèces, de les conserver & de s'en procurer de tous les climats. On en distingue six sortes; savoir en fente, en couronne, en écusson, en flûte, à emporte-pièce & en approche. Les trois premières sont les plus usitées. On greffe en fente en Février & en Mars; en couronne au commencement de Mai; & en écusson dans les mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre.

La greffe *en fente* ou *en poupée*, qui est la plus ancienne, convient princi-

(a) Quoique tous les livres du Jardinage entrent au sujet de la greffe dans le plus ample détail, j'ai pensé qu'une notice abrégée de cette opération omise par l'Abbé Roger, contribueroit à la perfection de son ouvrage.

palemment aux poiriers & aux pommiers francs, & s'applique également à la naissance des branches & au haut de la tige. C'est en Janvier & avant que les arbres soient en sève, qu'on lève les rameaux destinés à être entés; leur longueur doit être de deux ou trois pouces, & il doit s'y trouver au moins trois bons yeux. J'ajoute que ces rameaux seront pris sur des branches saines, émanées d'arbres qui donnent du fruit. On taille la greffe par le gros bout en forme de coin sur deux faces de la longueur d'un demi-pouce (*Plan. II, fig. 1.*): au-dessus de l'endroit où commence sa tête, on pratique deux petites retraites pour l'arrêter, & on observe que de chaque côté il y ait de l'écorce bien adhérente au bois. Le côté destiné à être en dedans sera moins épais que celui qui sera placé en-dehors.

Lorsque le sujet qu'on veut greffer a été scié (*fig. 2.*) un peu en pied de biche, & qu'on l'a ragréé, on le fend avec une serpe assez avant & dans toute la largeur du tronc. Un coin de bois placé dans la fente, la tient ouverte jusqu'à ce que la greffe y soit entrée librement. Pour qu'elle se lie au sujet,

il est essentiel qu'il n'y reste point de jour, qu'elle ne puisse être ébranlée, & que son *liber* coïncide avec le *liber* du sujet. Lorsque la greffe est placée, on couvre l'aire de la coupe du sujet avec de la terre glaise mêlée de mousse que l'on enveloppe d'un linge. Il est d'usage de ne mettre qu'une greffe sur un fauvageon, & deux ou quatre sur les gros troncs d'arbres (*fig. 2.*) en y faisant une fente en croix. Si l'on greffe de jeunes plants de pépinière, on coupera le pied qu'on voudra enter, à six pouces de terre & du côté du septentrion pour que la greffe soit opposée au midi, on le taillera ensuite en talus jusqu'à la moitié de la tige, & on coupera l'autre moitié toute plate. Cette manière de greffer rend la fente plus aisée à faire, & le recouvrement de la plaie plus facile. Lorsque les arbres sont plus menus, on choisit une greffe de la même grosseur que l'endroit du sujet, de sorte que la moëlle du bois & l'écorce de la greffe répondent aux mêmes parties du sujet, comme dans la *fig. 3.*

La greffe *en couronne* est préférée à celle en fente, parce qu'elle est plus sûre, plus aisée, & qu'elle fatigue

moins l'arbre. Elle se fait entre le bois & l'écorce, principalement sur de gros arbres fruitiers à pepin : son nom lui vient de ce qu'on met plusieurs greffes à trois pouces les unes des autres sur le sujet relativement à sa force, ce qui forme une espèce de couronne (*fig. 4.*). On les prend d'un demi-pouce de grosseur & garnies de quatre ou cinq beaux yeux, & on les taille comme le bout d'un cure-dent par le gros bout, afin que l'entaille ait près d'un pouce de long (*fig. 5.*). Pour appliquer ces greffes on choisit sur le sujet un endroit bien uni & sans nœud, on fait à l'écorce une incision verticale avec la pointe d'un couteau, & sans l'endommager on achève de la séparer du bois avec un petit coin qu'on chasse légèrement. Ensuite on y introduit la greffe, & on recouvre la plaie avec une poupée comme les greffes en fente.

La greffe *en écuffon* est la plus usitée pour les arbres nains & pour les fruits à noyau. Il y en a de deux sortes : la greffe à œil poussant, & la greffe à œil dormant. Elles se font de la même manière, & ne différent qu'en ce que la première se pratique au printemps,

au-lieu que la seconde se fait en été & en automne.

Avant que les boutons se soient ouverts, on lève l'écusson sur les branches de la dernière pousse, ce qui se pratique ainsi. On donne avec le greffoir trois coups dans l'écorce qui environne l'œil, le premier en travers de la branche jusqu'au bois à l'épaisseur de deux écus au-dessus de l'œil, & les deux autres de chaque côté en descendant jusqu'au-dessous, de façon que les trois forment une espèce de triangle dont la pointe soit en bas (*fig. 7.*) L'œil ainsi cerné se lève aisément, en appuyant un peu fort avec le pouce sur les côtés de l'incision; on a soin d'y laisser le moins de bois qu'il est possible. Lorsqu'on a trouvé un endroit bien uni sur le sujet qu'on veut écussonner, on y fait deux incisions en forme d'un T (*fig. 6.*), on en soulève l'écorce avec le manche du greffoir afin de faire entrer par la pointe l'écusson entre le bois & l'écorce, de sorte que sa partie supérieure réponde parfaitement à l'incision horizontale du sauvageon, qu'il en occupe toute la place, & que les côtés de l'écorce le recouvrent entièrement à l'exception

de l'œil. L'écusson étant ainsi posé, on assujettit le tout avec de la laine dont on fait plusieurs tours, jusqu'à ce que la greffe soit couverte, en serrant le haut un peu plus que le bas. Si cette greffe se fait au printemps & avant la Saint Jean, on coupe le sujet deux travers de doigt au-dessus de l'écusson, qui produit un bourgeon dès la même année ; au-lieu que lorsqu'on écussonne à œil dormant on n'étête le sujet qu'après l'hiver, parce qu'avant cette saison il ne pousseroit qu'un jet herbacé qui périroit probablement. La ligature de l'écusson à œil poussant se desserre au bout de huit jours, & dans la quinzaine on est assuré de la réussite de l'opération. Si elle manquoit, on la répéteroit pendant la durée de la sève. L'écusson à œil dormant ne se dégage qu'au printemps, lorsqu'il a poussé. Pour garantir les greffes de la pluie & du soleil, il est bon de les couvrir d'un cornet de papier.

La greffe *en flûte* ou *en sifflet*, n'est bonne que pour les sujets fort séveux qui se dépouillent aisément de leur écorce, tels que les figuiers & les châtaigniers, les noyers & les oliviers.

Elle se fait en Avril & en Mai lors de la pousse de ces sortes d'arbres. On choisit sur un arbre greffé une branche de la pousse précédente, chargée d'yeux bien disposés, on lui fait une incision circulaire & on enlève à son extrémité un petit tuyau d'écorce (*fig. 8.*) garni d'un bouton, & on le détache doucement de la partie ligneuse en le tirant à foi par son plus petit bout. On l'insère ensuite sur un sauvageon de la même grosseur dont on coupe la tige, & auquel on enlève un anneau d'écorce (*fig. 9.*), & on le lui fait adopter avec l'œil qui s'y rencontre (*fig. 10.*) ; enforte qu'à l'endroit incisé de part & d'autre les lèvres de la peau se joignent. Souvent l'anneau cortical ne s'adapte pas exactement à la place qui lui est destinée : s'il est trop grand, on le fend du côté opposé au bouton, & on en ôte un peu d'écorce. S'il est trop petit, on retranche un peu de bois du sujet (*fig. 9.*).

La greffe à *emporte-pièce* n'est d'usage que pour les gros arbres de fruits à pépin, qu'on altéreroit nécessairement en les fendant. Lorsque la greffe est disposée comme pour la fente & dans

la même saison, on fait avec un fermail de menuisier (*fig. 11.*) une entaille longue & large dans l'écorce & dans le bois d'une tige étronçonnée, & on y infère la greffe le plus juste qu'il est possible, on lie le tour de sa tête avec de l'osier, & on y fait une poupée. On observe de plus de ne pas étêter trop court ni trop près de la tige les arbres qu'on a dessein de greffer à emporte-pièce.

La greffe *en approche*. Lorsqu'on entamera l'écorce & le bois de deux arbres voisins l'un de l'autre & d'égale grosseur, comme le représente la *fig. 12*, & qu'on appliquera les plaies l'une sur l'autre, ces arbres se grefferont si exactement vers *a*, que si l'on en coupe un au-dessous de l'endroit où ils s'unissent, les racines de l'autre nourriront les deux têtes. Il est plus d'usage d'étêter le sujet, de lui faire dans le haut une entaille triangulaire (*fig. 13.*), & de tailler ensuite en forme de coin vers la moitié de sa circonférence la tige ou une des branches de l'arbre qu'on veut multiplier (*fig. 14.*). On les assujettit dans cette position avec un osier (*fig. 15.*), & lorsqu'ils ont con-

tracté une union assez parfaite, on coupe par le haut la branche qui forme la greffe vers *a*. Il est encore plus aisé de greffer par approche en coupant simplement en forme de coin la tige du sujet (*fig. 16.*), & fendant celle de l'arbre voisin qu'on veut multiplier, de façon que les deux *liber* coïncident, & que le coin soit exactement embrassé par les deux côtés de la fente. On ne se sert guère de cette manière de greffer que pour des arbrisseaux curieux.

Il y a encore une greffe qui se pratique *sur les racines* lorsqu'on ente une branche à fruit sur une souche. On choisit à cet effet une forte racine d'un arbre analogue à celle de celui qui a fourni la greffe, & on la coupe en plusieurs divisions, dans chacune desquelles on insère une greffe. Si le sujet est assez vigoureux, on peut en ôter une racine qui fournira une vingtaine de pieds. Un habile Cultivateur a fait greffer quelques arbres très-bas, & leurs greffes étant bien reprises, il les a fait planter assez avant, pour que la greffe fût enterrée. Le collet a produit des racines, & on a levé les arbres pour retrancher tout ce qui

appartenoit au sujet. Cette plantation a procuré plusieurs bonnes espèces d'arbres fruitiers, dont tous les rejets n'ont pas eu besoin d'être greffés.

Le pêcher se greffe à œil dormant sur sauvageon, c'est-à-dire sur un arbre venu d'une bouture, d'un reje-ton, ou d'un noyau; ou sur un arbre greffé d'un fruit à noyau qui lui est analogue. Quand il vient d'un noyau de pêche sans être greffé, il reste pêcher, & rapporte des fruits tels que ceux de vignes & de Corbeil. Les arbres, soit sauvageons, soit greffés, qui lui conviennent le plus, sont l'amandier, le prunier, l'abricotier, le pêcher venu de noyau & celui qu'on veut changer de greffe. Jusqu'ici on a cru que les pêchers sur amandier réussissoient mieux dans les terres légères que le prunier, & qu'au contraire ceux entés sur prunier convenoient mieux aux terres fortes. La raison qu'on en apporte est que le sauvageon de l'amandier se nourrissant de peu & ne poussant presque point de chevelu qui pompe & suce sans cesse, n'a pas tant besoin de suc ni d'une terre si substantielle, au-lieu que le prunier étant un arbre de plus

longue durée , a peu de grosses racines ; mais quantité de moyennes & de petites qui exigent plus de nourriture. Je m'embarasse peu de la distinction des terres fortes ou légères , de celles qui ont du fond , d'avec celles qui n'en ont pas , & j'ai toujours préféré de planter sur amandier dans quelque terrain que ce fût. De plus le pêcher sur prunier est toujours gommeux , dure peu , & à l'endroit de sa greffe il se fait une extravasation de sève , qui forme un bourrelet énorme , enfin sa tige ne profite point également comme la greffe qui est ordinairement plus forte du double.

La greffe est une opération essentielle. On ne connoissoit autrefois que les pêches de Corbeil , il n'y a pas plus d'un siècle qu'on s'est avisé de greffer le pêcher ; j'ai dit que c'est Montreuil & ses environs qui l'ont tiré de son état obscur , en le greffant & le plaçant avantageusement , afin de lui faire rapporter de plus beaux & de meilleurs fruits.

Les pépiniéristes , sans attendre que leurs sauvageons ayent une grosseur convenable , les greffent dans le tronc même , au moyen de quoi on est fort

embarrassé pour les planter. Si on les enfonce en terre, tels qu'ils doivent être, la greffe est enterrée; si on les plante en superficie, leurs racines brûlent. Dans le cas où l'on seroit obligé de planter de tels arbres, on n'auroit qu'à les buter jusqu'à ce que la terre fût affaissée. Les Chartreux greffent ordinairement leurs sauvageons à six ou sept pouces au-dessus de la terre, lorsqu'ils en ont deux ou trois; au lieu de rebouter ceux qu'ils ne vendent pas, ils greffent un nouveau fruit sur la greffe, qui a poussé l'année précédente; ainsi, les arbres restent deux années de plus en place, & forment ce qu'on appelle franc sur franc. J'en ai plantés d'une grosseur prodigieuse, avec des racines immenses, & à qui je laissois des têtes de vieux bois, qui m'ont donné des fruits l'année même, & qui à la troisième pouffe avoient vingt-cinq pieds d'étendue.

Dans les pépinières, on greffe le pêcher trop tôt sur de maigres ou sur de mauvais sujets, sur des amandiers d'un an, ou sur des pruniers trop fluets. L'expérience démontre que sur un sauvageon qui n'est point d'une grosseur formée, la tige ne prendra

que fort peu de corps durant toute la vie du pêcher. La greffe s'y trouve communément du double de la grosseur de la tige qui reste maigre & rabougrie. De là vient ce calus ou ce gros bourrelet si difforme à quantité de pêchers vers l'endroit de la greffe. La Quintinye ne veut pas qu'on en plante venant de la pépinière, qui n'ayent par le bas un pouce de diamètre, quand ce sont des nains, & dix-huit lignes quand ce sont des tiges ou des demi-tiges. Il y a en effet double profit pour la vigueur, la santé de l'arbre, son prompt rapport & sa durée, pour l'abondance de ses fruits & leur bonté. Le choix des pépinières n'est pas indifférent. On doit toujours préférer à celles qui sont fumées, terreautées ou d'excellente terre, les pépinières maigres & légères, telles que celles de Vitry.

Lorsqu'on transplantera les arbres au loin, on aura soin, pour qu'ils ne souffrent pas hors de terre, de les lever dans la saison où ils ne poussent point, de bien couvrir leurs racines avec des herbages frais & abondans en sève, & de mettre par-dessus ce premier lit, quelque onctueux qui ne

s'évapore pas aisément, tel que du fumier gras & bien consommé, recouvert de mousse & enveloppé dans une toile cirée. On fait que la mousse ne se pourrit que difficilement, & qu'elle conserve l'humidité sans fermenter. De temps à autre on les humectera, en jettant de l'eau dessus. Arrivés à leur destination, ces végétaux doivent aussi-tôt être plongés durant vingt-quatre heures dans une mare d'eau de fumier, ou dans quelque eau bourbeuse, pour que ses particules développent leur humide radical. Les plantes délicates seront déposées dans du fumier un peu moite, médiocrement chaud, ou dans du terreau humide. Enfin, si on mettoit à couvert les plantes robustes durant une journée, après les avoir arrosées, & ensuite dans un ruisseau ou dans un baquet plein d'eau, je pense qu'il en réchaperoit un grand nombre.

Il est aisé de se ménager une pépinière. On dresse un canton, & de trois pieds en trois pieds on y plante, au printemps, à trois pouces de profondeur des amandes qu'on a fait germer à la cave dans du sable; à mesure que les amandiers sont en état

d'être greffés, on les écuffonne ; & lorsqu'on veut les planter, on les lève en motte & on les met en place. On peut encore les laisser en pépinière jusqu'à ce qu'ils ayent rapporté des fruits, de cette manière on ne peut se méprendre ni sur la qualité, ni sur la bonté des espèces. Dans une pépinière où il n'y a que des sauvageons nains, je plante au milieu des rangées à six pieds de tout sens, un arbre greffé de l'espèce qui me convient. Fort & vigoureux, tel que je le suppose, il ne manque pas de faire des pousses très-allongées. Alors, je greffe en approche tous ces bons bois au printemps sur autant de ces sauvageons, qui sont en état d'être greffés, & sur lesquels ces rameaux peuvent s'étendre.

Quand on a des arbres vieux ou caducs, on plante, entre deux dans le printemps, une amande qu'on aura mis germer dès le mois de Novembre pour greffer ensuite le sauvageon, souvent dans l'année même. Cette façon de regarnir ses espaliers est très-bonne : lorsqu'une fois ces arbres ont pris, ils font d'une très-longue durée, pourvu qu'ils soient secondés & con-

duits avec intelligence. Je suppose qu'on a auparavant fondé la terre, & qu'on l'a défoncée. Un sauvageon de prunier peut aussi être greffé en place, s'il est bien vif & suffisamment fort.

La réunion de différentes greffes sur un même sujet, réussit rarement : la dominante l'emporte toujours sur la plus foible. Je ne sache qu'une occasion où l'on puisse y conserver plusieurs greffes. Vous avez des arbres fort vieux, dont les fruits ne vous conviennent point, soit parce qu'ils ne sont pas excellens, soit parce que vous en avez trop de la même espèce. Ces arbres poussent de leur souche des branches gourmandes, qui viennent du sauvageon. On les greffe (a) la même année, & on projette de les renouveler sur ce rejeton greffé, en observant de ne pas les sapper tout d'un coup, de peur de faire à la fois sur une vieille souche des plaies & trop nombreuses & trop considérables ;

(a) Quand on voit que la sève est trop abondante & que l'écusson grossit, au point qu'il y a lieu de craindre qu'elle ne soit noyée, il faut couper par derrière la laine & l'écorce, jusqu'au bois, à quatre ou cinq pouces au-dessous de l'endroit où est placé l'écusson par-devant.

mais d'année en année d'abattre successivement des branches.



CHAPITRE III.

Des terres propres au Pêcher, & des moyens de corriger celles qui ne lui conviennent point.

D'APRÈS des observations certaines, je pense que les arbres & les plantes se nourrissent des suc^s de la terre, non par voie de broyement; mais d'abord par voie de pompement, ensuite d'action de la sève, & enfin d'élasticité des organes, qui préparent les parties spiritueuses de cette même sève. Ce pompement est fondé sur ce que toutes les racines des plantes sont ouvertes par leurs extrémités; & qu'elles dégènèrent en pointes arrondies, au bout desquelles est un petit trou semblable à celui qui paroît dans chaque graine, & par lequel la substance des suc^s de la terre y est reçue. Tellés qu'une éponge qui de plate qu'elle est, grossit dans l'eau,

en recevant par ses pores les parties liquides qui les imbibent & les font gonfler; les racines d'un arbre déplanté depuis quelques jours, plates, sèches, rentrées en elles-mêmes, se dilatent & rendent l'eau, quand on les presse fortement, après un certain séjour qu'elles y ont fait.

Il est assez inutile de s'étendre sur la nécessité d'un bon fonds de terre, pour tous les arbres généralement. Je dirai quel est le meilleur pour le pêcher, en traitant de sa plantation actuelle. J'ajouterai seulement ici, en faveur des personnes qui veulent planter en toutes sortes de terres, que le pêcher se plaît sur-tout dans celle qui étant douce, médiocrement grasse, & un peu sablonneuse, tient le milieu entre les terres fortes, & les terres légères. Son fruit est moins agréable dans les terrains argilleux & humides, que dans les terres un peu sèches. A l'égard des poiriers, sur-tout de Saint-Germain, leur fruit a plus de goût dans une terre maigre & sèche que dans une terre grasse, forte & humide, mais aussi il y devient plus pierreux.

Une terre, quelque excellente qu'elle

puisse être, dégénère à mesure qu'elle est défoncée. Il y a ordinairement un premier lit, qui, à cause des pluies, des influences de l'air, & des engrais, a des qualités plus avantageuses. A un pied ou deux, on trouve un lit de couleur moins foncée & rude au toucher. A celui-ci en succède un troisième, dont la terre est jaunâtre, roussâtre, blanchâtre, sablonneuse, cendreuse, & enfin arrive le tuf, la craie, la pierre, la grou.

Si la terre ne vaut rien, il faut en former une, qui approche de celle dont je viens de parler. Est-elle trop grasse, il faut l'alléger; quant aux maigres & aux légères on les remonte pour leur donner du corps. A l'égard des terres humides & froides, je les dessèche, & je leur substitue de quoi les ranimer; enfin je fais en sorte de diminuer la grande ardeur des sables brûlans, en leur procurant une fraîcheur tempérée.

Pour alléger les terres trop grasses, & affoiblir leurs sucés trop substantiels, je propose quatre moyens, qui m'ont également réussi; savoir:

- Les gazons renversés,
- La charrée,

Le fable ,

Les plâtras battus.

Les avantages des gazons qu'une longue expérience m'a fait connoître, me déterminent à les conseiller pour en faire la base de toutes les plantations. Quand on les a levés & amenés au bord du trou, on les jette au fond, en mettant l'herbe dessous & la racine dessus. On les étend ensuite & on en fait plusieurs lits, jusqu'à la moitié du trou. Les gazons étant le fumier naturel de la terre, & sa production la plus ordinaire, m'ont paru d'autant plus propres à remonter la terre du pêcher, que cet arbre demande un suc doux & benin. Lorsque les extrémités des racines les ont atteints, elles s'accoutument parfaitement de leur substance friable. Ils durent dix, douze & quinze ans, sans être consommés tout-à-fait, & ne pourrissent que lentement. A mesure que les pluies & les neiges humectent la terre, ces gazons qui forment comme une espèce d'éponge, portent avec eux une impression d'humidité douce, qui jointe à la chaleur des rayons du soleil, fait passer dans les racines de l'arbre ces sucs qu'ils contiennent. J'ai remarqué

que, quelque sécheresse qu'il arrive; les arbres au pied desquels on a pratiqué de ces couches sourdes & souterraines sont toujours verdoyans, & poussent des jets vigoureux.

La jauge étant à moitié remplie de gazons, je mêle de la terre du dessus qui vient de la fouille, avec un tiers de charrée ou de plâtras battus, & quand le tout est bien mêlé, je remplis le reste de la jauge & je plante. Cette charrée, renferme beaucoup de parties spiritueuses, & est très-propre à rendre légère une terre grossière. Si l'on employoit de la cendre pure, elle brûleroit les racines, à moins qu'elle n'eût passé l'hiver, exposée aux influences de l'air.

Le sable dont je parle est différent de ceux de rivière, & des sables rouges & infertiles. Il est doux & léger, approchant de ce qu'on nomme sablon; on le trouve dans des fonds où les ravines l'ont entraîné, & le long des chemins & voiries qui sont un peu en pente. Transporté dans les terres trop fortes, la chaleur du soleil qui les pénètre profondément, dissout les parties intégrantes de la sève & en ranime le mouvement.

Je mêle les plâtras , de même que les ingrédiens dont je viens de parler. Quiconque fait les employer à propos , peut être assuré de fertiliser ses terres pour long-temps. Il faut commencer par les battre & les passer ensuite à la claie. On fait que les salpêtriers trouvent dans ces plâtras de quoi faire leur nitre , qui forme la poudre , & qu'ils en tirent une quantité considérable de sel extrêmement corrosif. On peut en inférer que ces plâtras sage-ment dispensés doivent remonter une terre encore mieux que la marne dont on la couvre. Il ne faudroit pas en faire usage dans celle qui seroit légère , brûlante ou sablonneuse.

Inutilement planteroit-on des pêchers dans des terres glaiseuses & argilleuses , si l'on n'employoit les moyens convenables pour en adoucir & en corriger la roideur. Il s'agit de les développer & de les émier , afin que leur surface ne présente point de croutes dures , impénétrables aux rayons du soleil & aux pluies. Je suppose d'abord que la jauge est à moitié remplie de gazons renversés. Si toute la terre est grasse , forte & de même nature , je fais écrouter , pour la rem-

placer , celle des grands chemins & des voiries. Il est des cours de fermiers dans lesquelles les animaux ont déposé depuis un temps immémorial des engrais lavés & détrempés , & dont les suc s'ont été développés par les pluies , les neiges & les gelées. Les cours des particuliers contiennent de très-bonnes terres provenantes de balayures , de vannures de grains & autres engrais semblables. Dans les carrefours , les rues & les places vagues des Villages , on trouve des immondices consommées & pourries. Après les avoir fondées , je les fais passer à la claie & enlever.

Au défaut de ces engrais , j'ai recours aux terres de prés & de mares , au fumier des chevaux & des bestiaux que je mets pourrir dans un grand trou où je fais tomber toutes les eaux voisines. Quand il s'agit de remplir ma jauge , je me sers de ces différentes terres , & à leur défaut je mêle moitié fumier réduit en terreau avec ma terre argilleuse. Quant à ce dernier engrais , je suis obligé d'y recourir tous les trois , quatre ou cinq ans , selon que ma terre reprend plus ou moins son ancienne roideur. Ainsi

dans un fol jugé impropre au pêcher, viennent des arbres admirables, & des fruits aussi abondans qu'excellens.

A l'égard des terres maigres & légères, il faut leur donner de la faveur & de la fécondité, suppléer à la nature, donner un corps à ce qui n'en a point. Par-dessus les gazons j'emploie la vase des ruisseaux, & les dépôts faits par les ravines dans des fondrières où les suc des terres voisines ont été entraînés. Je fais aussi un amas de fiente de vache, que je laisse pourrir, & je mêle le tout par moitié avec ma terre maigre. Il est à propos, dans ces sortes de terrains, d'arroser les pêchers avec un seau d'eau de fumier tous les ans au printemps, ou dans le courant de l'été. Cet arrosement qui les tient frais, les fait pousser & produire comme dans les meilleures terres.

Il s'agit de dessécher & d'échauffer celles qui sont humides & froides : voici comme je m'y prends. Dans ma jauge, je mets des plâtras & des démolitions à la hauteur d'un pied, j'en excepte les pierres à plâtre ou à chaux, les moëllons tendres, les recoupes

qui se mettent en bouillie dans l'humidité. Par-dessus je fais placer les plus grosses pierres en forme de parpaings, en observant qu'elles ne se joignent pas exactement pour faciliter l'écoulement des eaux. Sur cette espèce de pierrée ou de puisart, j'établis un lit de gazon d'un pied également de hauteur. Restent deux pieds de remplissage pour combler ma jauge. J'ai recours à la charrée incorporée avec la terre du dessus, ou à des feuilles pourries & consommées, ou à la poudrette. Je mêle ces engrais jusqu'à la concurrence d'un tiers, avec ma terre humide & froide. Ils sont excellens lorsqu'ils sont réduits en terreau, qui devient très-maniable, & dont la qualité est chaude. On peut aussi employer les terres d'égout, pourvu qu'elles aient été cuites au moins durant un an au soleil, aux pluies & aux gelées. Au défaut de toutes ces choses, on usera de fumier consommé, de cheval, de mulet, d'âne, de crottin de mouton, excepté de fiente de pigeon qui se met toujours en bouillie, s'empuantit & est très-pernicieuse aux arbres pour plus d'une raison.

Deux moyens dont j'ai fait usage avec succès, peuvent suppléer au défoncement. Le premier dont la dépense est à-peu-près égale, consiste à charger la terre le long des espaliers, & d'en former une sorte de terrasse élevée de deux pieds. Pour la soutenir on construit un petit mur à joints apparens, ou un talus garni par le bas de gazon bien battu. Cette terrasse doit avoir au moins six pieds d'étendue, & peut former une coftière pour avoir des primeurs, ou pour conserver dans l'hiver quantité de plantes délicates. Le second expédient moins dispendieux, est d'incliner les arbres, & de les placer fort loin du mur, à douze pieds de distance les uns des autres, en les tirant au cordeau. On choisira, pour cette plantation, des arbres greffés fort haut, & un peu cambrés. La muraille fait, à leur égard, le même effet, que le penchant d'une colline qui ne les empêche ni de venir, ni de produire. Les racines cambrées qui s'étendront alors horizontalement, suffiront seules à la nourriture de l'arbre. Je ne disconviens point que les sécheresses ne soient défavorables à des arbres ainsi

plantés, mais on peut y suppléer par des ballins, & y verser de l'eau au besoin.

Cette plantation exige une précaution essentielle, c'est de la fumer abondamment tous les trois ans. Vers la Toussaint, on déchauffe les arbres, & on jette autour le fumier. Les neiges & les pluies le détrempe, & en font passer le jus aux racines; lors du printemps on ne craint point qu'il les brûle, & on l'enfouit en labourant.

Les sables brûlans dans lesquels les mauvaises herbes n'osent éclore, doivent être traités de même que les terres maigres & légères. Les arrosemens y seront employés fréquemment durant l'été; & de peur que le soleil ne pénètre jusqu'aux racines, on étendra six pouces de fumier sur la superficie de la terre à un pied autour de la tige des arbres. L'aspect peut en être désagréable, je ne crois pas qu'on lui préfère la vue d'arbres brûlés, qui meurent & ne rapportent rien. On ôte ce fumier l'hiver pour le renouveler tous les ans au printemps.

Sans fonder la terre, il est aisé de connoître, si elle est mauvaise, à la

pâleur, la jaunisse, la pousse maigre & fluette des arbres, la petiteffe & le défaut de saveur de leurs fruits, leur chute & celle des feuilles, aux bouts de leurs branches qui se brûlent, à la précipitation avec laquelle l'écorce s'aoute avant que les rameaux ayent atteint leur grosseur ordinaire; enfin, à tout leur extérieur qui languit & dépérit. Quelquefois aussi les arbres, quoiqu'en bonne terre, sont sujets à des dérangemens de santé, lorsqu'elle s'épuise & se trouve dépourvue de sucs: alors on la remonte conformément à ce que j'ai indiqué ci-dessus.

Je me comporte différemment à l'égard des vieux arbres, que des jeunes qui se trouvent dans un mauvais fonds. Si ceux-ci peuvent se lever en motte, pour être remis en place, quand le vice de la terre aura été réformé; c'est le parti que je prends, à l'égard des pêchers greffés sur prunier, qui ont beaucoup plus de chevelu & de racines moyennes que ceux sur amandier. S'ils sont anciens & décrépits, on fait un trou entre-deux pour renouveler l'espalier. Mais si ce sont des arbres de douze à quinze ans,

qui en vailent la peine, je les fouille durant l'automne de quatre pieds en tout sens & avec beaucoup de précautions, pour ne couper aucunes racines, je mets à part les terres du dessous, & celles du fond. Quand je les ai bien dégagés, je creuse en-dessous, laissant une motte à leur pied, autant qu'il m'est possible. Les racines qui m'empêchent de travailler sont retroussées ou attachées à une voisine avec un osier. Dans les entre-deux, où la bêche ni la pioche ne peuvent aller, je me sers de la houlette, & avec la main j'enlève la mauvaise terre à la profondeur de trois ou quatre pieds jusqu'au bout des racines; je coule à sa place celle du dessus, & j'introduis de la miette dans les cavités entre les racines remises à leur place.

Lorsqu'elles sont recouvertes de ce premier lit; je fais mettre un lit de fumier bien consommé, & par-dessus six pouces de bonne terre alternativement, que je mêle ensemble en descendant dans la jauge jusqu'à ce qu'elle soit entièrement comblée. Plusieurs seaux d'eau jetés ensuite servent de liaison au tout ensemble. Des arbres ainsi traités sont plus hâtifs que leurs voisins,

& poussent au printemps des jets merveilleux. Je les soulage alors en les déchargeant amplement de bois & les taillant court. J'ai employé cet expédient dans le tuf, & dans la grou, & je l'ai exécuté avec autant de succès à l'égard des arbres, qui jaunissent & cessent de rapporter. L'usage est de les arracher : s'ils sont bons d'ailleurs & vigoureux, j'estime qu'on doit prendre la peine de les panser & de les rétablir de la même façon.



CHAPITRE IV.

De la plantation des arbres fruitiers.

C'EST une erreur d'avancer qu'il faut s'arrêter aussi-tôt qu'on trouve la glaise ou le tuf, parce que le séjour de l'eau dans cette espèce de caisse que vous formez de ces matières en les perçant, pour y substituer de bonne terre, pourrit en peu d'années les racines des arbres. Je dis au contraire que c'est le cas de faire

une fouille plus profonde, attendu qu'ils périssent dès qu'ils ont atteint la glaise ou le tuf, & qu'il est même essentiel de n'en planter aucun, qu'on n'ait auparavant défoncé la terre de quatre pieds en tout sens, quelque assuré qu'on soit de sa bonté. Ces quatre pieds sont également nécessaires aux pêchers nains, & à ceux de tige, pour rendre la terre douce, meuble, friable & pénétrable jusqu'à cette profondeur aux influences d'en-haut, & à l'air aussi essentiel aux végétaux que la respiration aux animaux. Une des raisons pour lesquelles ils languissent au bout de quelques années, est le défaut de fouille nécessaire dans des terres souvent scellées & usées. Elles cessent d'être meubles à la profondeur de dix-huit pouces. Or, les filets qui se forment aux racines, & qui sont extrêmement tendres & faciles à être offensés, percent très-difficilement une terre compacte, lorsqu'ils essayent d'en piquer le fond. De plus, les humidités ne peuvent pénétrer cette espèce de plancher sur lequel les racines ne font plus que s'étendre surtout le long des murs des espaliers : ou si elles y parviennent, elles y

féjournent , chanchissent les racines & les pourrissent ; bientôt l'arbre jaunit & dépérit.

Personne n'ignore que durant les chaleurs , & tant que soufflent les vents desséchans , tout l'humide des plantes est enlevé , il se fait sur la terre une croute dure , elle se gerce & se fend , les végétaux souffrent prodigieusement de l'attraction de la part de l'air & du pompement du soleil. Il faut alors que les racines puissent fournir un humide au moins équivalent à cette transpiration. Quand donc la terre a été une fois défoncée , les racines sont en état d'envoyer suffisamment à la plante de quoi fournir à l'évaporation , & elle n'est pas incommodée des sécheresses , le hâle ne pénétrant point aussi avant en terre que la fouille.

Il n'y a point de terre qui ne soit pierreuse : ces pierres sont des remparts impénétrables aux racines naissantes , qui les rencontrent. On les trouve en fouillant & on les ôte. Le long d'un espalier , dont le mur avoit une retraite de plus d'un pied d'épaisseur à trois pieds de bas , j'ai fait planter des arbres de dix-huit pouces

en avant dans la plate-bande , en les cambrant par la tête , afin que les racines ne pussent rencontrer les pierres , & que la tête approchât du mur , en observant de leur laisser plus de longueur de tige. Une excellente pratique est de passer à la claie toute la terre du trou & de la tranchée , lorsqu'elle a les conditions requises pour le pêcher.

Les terres des espaliers exposés surtout au midi & au couchant , sont extrêmement remplies d'œufs d'insectes , qui rongent les racines & la verdure. En les défonçant , on détruit une partie de ces ennemis : les humidités & les gelées jointes aux labours achèvent de les faire périr.

C'est mal planter que de mettre un arbre à la place d'un autre qui est mort , sans changer auparavant toute la terre du trou. Rien de plus rare que de voir un pêcher profiter dans la même place où un autre n'a point réussi , quand il a été recouvert de la même terre. En conséquence , je n'ai jamais planté sans avoir rempli le trou de mes arbres de celle de la superficie prise à trois ou quatre pieds , terre impregnée du nitre de l'air , cuite

& digérée par le soleil & les influences bénignes d'en-haut : je fais ensuite joncher à sa place celle du trou, qui ne peut envoyer qu'une sève crue, incapable de rendre les arbres féconds, & qui, avec le secours des influences du Ciel & des vents, deviendra terre neuve. Si vous faites la fouille en automne, pour ne planter qu'au printemps, vous pouvez vous contenter de répandre la terre pour la laisser hiverner, ainsi que le trou.

Je vais plus loin ; je prétends qu'il ne faut point planter un arbre à la place d'un autre arraché, quoique vivant, sans renouveler aussi la terre, & sans enlever toutes les racines de celui qu'on ôte. On conçoit aisément que la terre ayant été épuisée pour la nourriture de l'arbre précédent a besoin d'être remontée, & que dans un sol occupé par un végétal, la même espèce réussit rarement, si l'on ne le change ou si l'on ne le laisse reposer. Cette règle ne souffre d'exception que dans le cas d'une terre extrêmement féconde ou abondamment fumée. Enfin, les racines de l'arbre déplanté, étant encore en terre, y restent du temps sans se pourrir, & ne le seront

point quand le nouvel hôte du jardin étendra les siennes , que leur rencontre empêchera de pousser.

On observera encore , avant que de planter le pêcher , de l'éloigner des plantes gourmandes , qui effruissent & mangent la terre , & d'ôter soigneusement les racines de chiendent , ainsi que les rejetons des arbres voisins ; le Jardinier qui se contente de les enlever de la superficie de la terre , les voit sans cesse repousser.

C'est assez l'usage de planter entre deux pêchers des vignes , qui couvrent la muraille jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour la tapisser eux-mêmes : on élague ensuite ces vignes , & on pratique le long du chaperon un cordon qui donne de très beau raisin. Je condamne cet usage , & je dis que pour vouloir trop avoir on n'a rien , ou presque rien. Ces vignes par leur large & épais feuillage , forment une espèce d'auvent par-dessus l'arbre auquel elles ravissent les pluies & les rosées de la nuit , lui donnent de l'ombre & empêchent ce renouvellement d'air , qui sert merveilleusement à sa respiration. Les gouttières qu'elles occasionnent sur les branches & sur les fruits da

pêcher , lors des grandes averfes , cavent & carient fes bleffures & fes cicatrices , & font fluer la gomme de tous les côtés. Je n'ai jamais vu cet arbre réuffir à des pignons où il y a des égouts. De plus , les racines des vignes l'affament , fe mêlent avec les fiennes & fe croifent dans peu de temps. Je n'approuve pas davantage les vignes en contrefpalier , que celles appliquées au mur , à moins que les platebandes ne foient fort larges , & que les vignes ne foient plantées entre les arbres , & non en face. On allègue , en leur faveur , qu'elles parent les arbres des grandes ardeurs du foleil , & qu'elles tiennent la terre fraîche à leur pied. Le pêcher s'accommode peu de ces foins officieux ; il eft jaloux de jouir feul de tous fes droits , & des rayons du foleil fon bienfaiteur. L'ufage des bons ouvriers de Montreuil eft de placer entre leurs pêchers , un poirier ou un pommier , à qui ils laiffent une tête , & d'en tirer ce qu'ils peuvent durant quelques années , en l'élaguant à mefure que grandiffent les arbres qui doivent refter en place.

Il eft effentiel avant la plantation de vifiter la tige de fon arbre. Si elle

est noueuse, remplie de blessures, de calus, de froissures, & que l'écorce au-lieu d'être claire & nette soit livide & noirâtre, il faut le rebuter. Si au contraire ce ne sont que de légères contusions causées par le transport, on y applique l'onguent de Saint-Fiacre; s'il y a quelque chancre peu considérable, il faut couper l'écorce noire, en usant du même remède, & mettre un tuteur à la tige tortueuse, qui peut être redressée.

A l'égard des racines, il est une préparation essentielle omise par les plus habiles Jardiniers, pour habiller le pêcher & le mettre en état d'être placé en terre.

1°. Sonder toutes les racines, & examiner s'il n'y en a point de mortes, de brisées, d'éclatées, de rongées par les vers ou d'attaquées de chancres. Dans tous ces cas, il faut supprimer celles qui sont totalement défectueuses, raccourcir celles qui sont cassées ou fendues. A l'égard des racines endommagées par des plaies ou des contusions, & dont le retranchement feroit tort à l'arbre, on les guérira par l'onguent de Saint-Fiacre; précaution tellement essentielle, qu'un pê-

cher à l'égard duquel on l'aura employée, viendra plus vite en trois ans, qu'un autre en six.

2^o. Ménager soigneusement les pivots, bien loin de les couper en-dessous près du tronc, suivant la pratique ordinaire des Jardiniers. Il est impossible que toute plante pivotante à qui l'on a supprimé son pivot, croisse & se fortifie, à moins que la perte n'en soit réparée par un nouveau. Ceux qui ont étudié la Nature, ont vu qu'elle reproduit un pivot, & souvent plusieurs à nombre de plantes qui en ont été privées. Dans les amandiers, par exemple, vous trouverez des racines plongeantes & pivotantes & non des latérales. Comme elles sont perpendiculaires au tronc, elles prennent des suc plus abondans que celles qui sont placées horizontalement. J'ai remarqué que les arbres fruitiers qui pivotent, ont toujours rapporté les fruits les mieux nourris & les plus succulens; & que les plus vigoureux qu'on lève dans les pépinières sont ceux qui ont des pivots.

J'ajoute que si l'on fouille au bout de trois semaines à l'endroit de ces plaies considérables faites au tronc, on trouvera la terre imbibée des pleurs

qui en sortent continuellement. On verra la chancillure prendre à ces plaies, & des insectes, sur-tout de petites fourmis jaunes, picoter leurs lèvres, dont ils empêchent la réunion. Par elles, de gros vers entrent quelquefois dans le tronc de l'arbre, & en montant toujours vers sa tige, ils la carient au point qu'il meurt. J'ai vu à des arbres de vingt ans ces plaies non recouvertes encore, & le corps ligneux devenu comme du terreau. Ces observations ne s'accordent guère avec le sentiment d'un Naturaliste moderne, qui recommande dans ses écrits de retrancher le pivot des arbres, & de mutiler leurs racines. Suivant lui, on ne risque rien en coupant lors du labour, les racines du blé, de la vigne & des arbres; on leur rend même un grand service, parce que pour quelques suçoirs qu'on leur ôte, il s'en forme une foule d'autres.

3°. Planter les arbres avec toutes leurs bonnes racines, quand elles auroient une aune de long; c'est le moyen de leur faire pousser des jets vigoureux, dès la première année, & de les voir tout formés à la seconde. Le 11 Décembre 1762, le Roi ayant demandé

pour Bellevue un peuplier de la Caroline, nous en avons fait lever un à Choisy, dont les racines avoient seize pieds d'un côté & quatorze de l'autre. Il a été ensuite voituré à Bellevue & replanté avec toutes ses racines, sans qu'aucune ait été cassée. La règle générale est de ne rafraîchir le bout des racines que de l'épaisseur d'une ligne, en proportionnant la grandeur du trou à leur longueur : coupées dans l'endroit où elles sont le plus menues ; elles s'allongent, en croissant par la suite, dans leur grosseur naturelle. Le contraire arrive, quand on les a raccourcies dans leur fort : il se fait alors autour de la coupe un petit bourrelet environné de filets, qui deviennent racines moyennes, mais jamais aussi grosses qu'elles auroient dû l'être. Il m'est arrivé de faire lever des arbres, que j'avois plantés avec toutes leurs racines par voie de perpendicularité, & sans supprimer le pivot, ils les avoient allongées jusqu'à cinq pieds de bas, & six à sept au pourtour. J'en ai vu un grand nombre qui en quatre ou cinq ans avoient des racines de treize pieds de longueur.

4°. Ne toucher en aucune façon au

chevelu. Il y a entre toutes les racines un rapport des unes avec les autres, semblable à celui qui dans le corps humain se trouve entre les vaisseaux qui contiennent le sang, & les liqueurs nécessaires à la nutrition & à l'accroissement; ainsi l'ordre est totalement dérangé par la suppression de ces mêmes filets.

5°. Faire sa coupe par-dessous, nette & en bec de flûte. Cette maxime est fondée sur ce que l'ouverture de la plaie faite à l'extrémité de la racine, se referme plus aisément, quand elle répond directement à la terre sur laquelle elle pose, que si elle se trouvoit en-dessus ou sur le côté, comme la coupe ordinaire des branches.

6°. Observer la position des racines & une juste proportion entre elles. Tous les arbres ont plus ou moins de grosses racines espacées autour du tronc & entre-mêlées de moyennes. Quelquefois elles se trouvent toutes du même côté. On plante un pêcher suivant son sens, & on a plus d'égard à la tête & à l'emplacement de la greffe, qu'on n'en a pour la position des racines. Qu'arrive-t-il de-là? Lorsque l'arbre pousse, il produit du côté où
l'on

d'on a laissé plus de racines vigoureuses, des jets trois fois plus forts que de l'autre. On ne voit dans tous les jardins que des pêchers dont un côté a des membres vigoureux, tandis que l'autre ne profite point, dépérit au contraire & meurt insensiblement. Telle est une des causes de la courte durée de cet arbre parmi nous.

Pour éviter cet inconvénient, j'observe en taillant mes racines, de distribuer les fortes & les foibles dans une sorte d'égalité. Si mon arbre ne le permet pas, & que toutes les grosses racines soient d'un côté, je le plante de façon qu'elles se trouvent en-devant, mettant le long du mur la partie où il y en a moins. La pousse alors se fait par-devant, & en tirant mes branches de chaque côté, sans les mutiler, ni les écourter, je les distribue de manière que l'arbre est également garni. Si c'est un arbre nain, ou en plein vent, je place au midi le côté où il y a moins de racines, pour le faire profiter davantage. Il est certain que de la distribution proportionnelle des racines, dépend celle des branches que j'expliquerai dans la suite. La raison pour laquelle la fève se porte avec plus

d'abondance dans le côté de l'arbre qui a plus de racines, ou de plus grosses, est que les orifices des passages de la sève sont plus nombreux & plus ouverts, & qu'étant violemment poussée par tant d'endroits à la fois, elle élargit de plus en plus ces passages. Ainsi dans le corps humain, le sang se porte avec plus d'abondance dans les parties où les vaisseaux sont plus dilatés.

Ce que j'ai à dire de la plantation actuelle des pêchers, concerne leur profondeur en terre & leur éloignement du mur, la position de la greffe, la distance des arbres entre eux & leur hauteur.

1°. Lorsque la sève est arrêtée, faire lever & déplanter les arbres, & ne les arracher jamais, terme qui ne doit s'appliquer qu'à une destruction totale. On a vu (*Pl. I, fig. 9.*) le modèle d'une fourche très-commode, pour fouiller la terre & lever les arbres. Les Pépiniéristes (*a*) toujours

(*a*) Les arbres étant aussi près les uns des autres qu'ils le sont dans les pépinières, je conviens qu'il faut en sacrifier plusieurs pour en lever un seul. Ce qui va au détriment du Pépiniériste. Mais qu'il les vende le double, & qu'il n'en plante que la moitié sur son terrain, cela ne

pressés, au-lieu d'aller en fond pour avoir les racines, se contentent de dégager leurs arbres au pourtour du tronc, puis par secousses ils les arrachent, éclatent les racines, & en laissent une bonne partie en terre. Je pense qu'on ne peut trop les ménager en les déplantant, pour ne point faire tort aux racines. Dès qu'on les écourte, il est impossible de parvenir à une prompte jouissance.

2^o. Planter plus avant le pêcher dans les terres légères, que dans les fortes. Les terres sablonneuses, par exemple, étant plutôt desséchées en superficie par le soleil, il est clair que les racines seroient d'abord brûlées, si elles n'étoient pas plus avant que dans les terres grasses. Si on n'observeroit pas le contraire dans celles-ci, les racines se sentiroient difficilement des rayons vivifiants du père de la Nature. Il faut observer néanmoins que

revient-il pas au même? Il y gagnera de plus amplement; au-lieu d'être douze à quinze ans à vider sa pépinière, elle le sera en cinq ou six, & ses arbres mis à des distances convenables croîtront du double. Les Châtreux de Paris qui espacent un peu plus leurs arbres, vendent les nains quinze sous; les demi-rigés, vingt-cinq sous & les tiges trente sous. On fait quel est leur débit.

dans les unes comme dans les autres, le labour puisse se faire sans offenser les racines.

3°. Planter moins profondément le pêcher sur amandier que celui qui est greffé sur prunier. C'est un proverbe que l'amandier pique & que le prunier trace. Le premier pivote ; ses racines plongent dans le fond de la terre : le second, au contraire, les étend entre deux terres, en produit peu de grosses, mais beaucoup de moyennes & de petites, avec un chevelu immense. En général, tout arbre ne doit jamais être plus profondément en terre que depuis un pouce au-dessus du tronc, jusqu'à trois. Hales, (*Stat. des Vég. conclusion*, p. 309.) dit « qu'il y a bien
 » des arbres qui sont stériles, parce que
 » leurs racines sont à une trop grande
 » profondeur, & que par conséquent
 » elles sont trop humides & trop éloignées de l'action du soleil. Ces arbres ne tirent donc qu'une sève
 » crue, qui n'est pas propre à former
 » le fruit, quoiqu'elle soit bonne
 » pour nourrir & faire augmenter le
 » bois.

4°. Les arbres dont les racines sont plantées trop profondément dans les

terres humides, spongieuses & argilleuses, ne rapportent que peu de fruit, parce qu'elles tirent abondamment une sève crue. Ainsi au-lieu de mettre dans le fond les racines en plongeant, il faudra les placer de façon qu'elles soient routes horizontales. Quant à celles qui pivotent, les plier autant qu'elles peuvent le souffrir sans casser, & les courber en genouillère, en les faisant planer environ à un pied de bas, comme lorsqu'on plante des asperges: alors l'humidité ne peut jamais les prendre. Mais comme ces sortes de terres sont sujettes à se sceller, il est à propos de les labourer fréquemment, & lorsqu'elles sont suffisamment essorées, de les couvrir au pourtour de chaque arbre, avec du fumier réduit en terreau.

5°. Laisser toujours un pied de distance entre le mur & l'arbre. L'usage de planter le pêcher perpendiculairement à la muraille a été reconnu nuisible, & on commence à se réformer à cet égard, en l'avancant de quelques pouces; mais ce n'est point assez, à moins que la muraille ayant peu de fondation, les racines trouvent dessous suffisamment de terre pour s'étendre.

Voici mes raisons de cette façon de planter à un pied du mur. 1°. Le soleil qui darde à plomb sur la souche & les racines du pêcher, les empêche de ressentir les faveurs des influences du Ciel, des pluies & des rosées. Qu'après de fortes pluies on fouille au pied de ces arbres, on trouvera que la terre n'est point du tout humectée: quand même elle pourroit l'être, le moindre rayon de soleil l'auroit bientôt desséchée. 2°. Tout le monde sait que lorsqu'un arbre est planté, la première action qui se passe dans son intérieur est de former & de darder de toutes parts à travers les pores de la terre de petits filets blancs au bout & autour de ces racines, qu'on nomme chevelu. Ces filets sont, comme je l'ai dit, extrêmement tendres & cassans. Lors donc qu'ils rencontrent les pierres du mur & ses fondemens, il faut nécessairement qu'ils se rebroussent, comme ceux des plantes renfermées dans des vases ou dans des caisses. A leur défaut les racines du devant & des côtés sont obligées d'y suppléer, mais elles ne sont guère plus à leur aise, comme on va le voir. 3°. Le sentier qui règne d'un bout à l'autre

de l'espalier, afin de travailler aux arbres, est perpétuellement foulé aux pieds : il se durcit & devient impénétrable aux pluies & aux humidités du moins en été. Dans cette saison, il est fendu de tous côtés, sur-tout dans les terres fortes ; par ces gerçures les racines sont pour ainsi dire à jour, & le peu d'humidité est desséché par les vents, le hâle & les rayons du soleil.

4°. Les mulots & les souris des champs établissent leur demeure dans le pied des murs à travers les racines de ces arbres. Leur accroissement & leur santé ne reçoivent pas peu de dommage des différens passages que ces animaux y pratiquent.

5°. La tige de l'arbre ainsi appliquée au mur doit être brûlée dans les chaleurs immodérées qui dissipent une grande partie de la sève. Celle-ci ne pouvant plus trouver passage par le devant, qui est desséché, monte & descend par le derrière de l'arbre du côté où il est appliqué au mur. Le mécanisme de la végétation devient imparfait, dès que les parties qui doivent y concourir n'agissent plus de concert, & enfin celle qui fait seule les fonctions des autres, doit à la fin s'épuiser elle-même.

6°. Quand on est

obligé de réparer les murs , il est presque impossible que des arbres plantés perpendiculairement , ne souffrent beaucoup de dommage tant de la part des ouvriers que du plâtre ou de la chaux , qui leur est funeste : au-lieu qu'étant éloignés d'un pied , on les dépalisse , & on les tire en devant , on les attache à un pieu avec une corde , & les ouvriers travaillent avec une entière liberté. Quand on plante un arbre au pied d'un mur , il a environ un pouce , mais quand il est parvenu à en avoir cinq à six , que veut-on qu'il devienne ? J'en ai vu dont l'écorce étoit tellement aplatie du côté de la muraille , que la faille des pierres y étoit imprimée ; outre l'inconvénient d'une telle contrainte , il faut de nécessité les arracher quand il est question de rebâtir le mur.

Après que les trous destinés à recevoir des arbres sont remplis à dix-huit pouces près , je laisse un pied franc depuis le mur jusqu'à l'ouverture du trou , & je cambre mon arbre de façon que sa tête touche au mur , tandis que sa tige en est à un pied de distance. S'il a un courbe , je mets le

côté creux en-devant, & le fort du côté du mur. A l'égard des nains, lorsqu'au printemps j'abats leur tête, je la tiens plus longue, suivant la hauteur de la greffe, pour qu'elle approche du mur, en supprimant les yeux du bas & réservant ceux d'en-haut, qui, sans être forcés, doivent joindre le mur. Je conviens que, suivant ma méthode, les racines du côté du mur seront fort enfoncées en terre, tandis que du côté du sentier elles seront en superficie. Mais il n'en résultera ni inconvénient ni dommage pour les arbres. Les racines ne se porteront que foiblement du côté de la muraille, tandis que s'étendant en superficie vers le sentier, elles plongeront en terre. Le Jardinier en labourant, ne fera simplement que planer au pied. Pour éviter qu'on n'offense les fouches de ces jeunes arbres, j'y mets un petit piquet de chaque côté.

La raison qu'on m'alléguera, prise du mauvais effet que produiront des arbres espacés d'un pied du mur avec d'autres déjà plantés perpendiculairement, n'est pas capable d'arrêter, à moins qu'on ne préfère un peu de

régularité à la possession d'arbres sains, abondans en fruits, & de longue durée. Cette raison de difformité s'évanouit, en ne plantant que des nains le long des murs d'une hauteur médiocre, & en les plaçant à la distance que j'indiquerai, au-lieu de les mettre à sept ou huit pieds.

Le pêcher, comme tous les autres arbres, se plante de quatre façons; en espalier, en contrespalier & en plein vent, soit à haute tige, soit en buisson.

Il réussit mieux en espalier que des trois autres manières. Ceux qu'on met en plein vent sont des espèces d'enfans perdus, qu'on veut bien risquer. Les fruits qu'ils produisent, s'ils cèdent à ceux des espaliers, pour l'éclat & le coloris brillant, l'emportent sur eux, pour la faveur & l'abondance de leur jus, comme les abricots en plein vent surpassent ceux des espaliers. Les pêches en buisson en approchent, mais ne les égalent pas.

A l'égard des contrespaliers, je n'en ai point vu réussir durant l'espace de cinquante ans que j'ai consacrés au jardinage; ainsi je n'ose les conseiller. On observera de n'en planter qu'à dix

ou douze pieds au moins de l'espalier, de ne mettre aucun arbre en face d'un autre, mais en échiquier, & de ne jamais former de contrespalier avec des pêchers, même au midi. L'expérience apprend que tous les ans ils gèlent, sont cloqués, rongés de charcres, & sujets à se dépouiller du bas, à cause des humidités de la terre dont ils se ressentent, n'ayant pas, comme à l'espalier, la réflexion du soleil par en-bas. J'ai indiqué à des personnes qui avoient de ces contrespaliers un moyen d'en tirer quelque parti. Au lieu de tailler en fleurs ces sortes d'arbres, les tailler en boutons, les pailliser, & appliquer par derrière des paillassons qui restent jusqu'à la mi-Avril, & qu'on replace l'année suivante vers la fin de Février. J'ajoute qu'il faut préférer le pêcher dont les fruits sont hâtifs, parce que leur position ne leur permet de murir que difficilement.

Les contrespaliers ne seront donc formés que de poiriers, pommiers, pruniers, abricotiers & vignes; plants qui résistent aux gelées printanières. Comme leur hauteur est ordinairement de quatre pieds, on espacera

les arbres à quatre toises les uns des autres, avec des vignes entre deux pour garnir feulement en attendant : & on les plantera droits, soit qu'il y ait du treillage ou non.

On connoît deux manières de planter les arbres, en mannequin, & les racines découvertes. Ceux qui pensent jouir plutôt adoptent la première, mais je la condamne. 1°. Parce que ces fortes d'arbres sont communément le rebut des pépinières. 2°. Parce que soit en les levant, soit en les transportant, leurs racines sont mises à jour & leur motte est ébranlée. 3°. Parce que les extrémités des racines qui ont poussé à travers le mannequin se fanent & s'altèrent en prenant l'air. 4°. Parce que les Jardiniers, pour les faire profiter, & souvent pour les faire rapporter la même année, les fument amplement, & les réchauffent; plantés ensuite dans les jardins, ils rechignent & ne tardent pas à mourir. 5°. Les racines sont gênées & écourtées dans un mannequin étroit. Je ne parle point des pêchers mis dans des pots : il est aisé, d'après ce que je viens de dire, de juger du cas qu'on doit en faire.

La vraie façon de planter des arbres en mannequin , est de les avoir chez soi , les racines découvertes , & de les habiller comme si on les plantoit à demeure. Il faut choisir des mannequins d'osier qui ayent un peu de consistance , quoiqu'à claire voie , afin qu'en les tirant de terre ils ne restent pas dans les mains à demi-pourris. Leur largeur doit être de quinze pouces , sur dix-huit de profondeur : on les remplit de bonne terre , on étale les racines de l'arbre , sans laisser de jour entre elles , & on les place ensuite dans une terre meuble à trois pieds les uns des autres pour les lever , sans qu'ils endommagent leurs voisins.

La dernière façon de planter le pêcher , usitée dans les pays chauds , est de mettre , en pleine terre , dans une cave ou en place des noyaux de pêches qu'on laisse croître jusqu'à ce qu'ils rapportent du fruit. J'ai eu de ces sauvageons dont les fruits se sont trouvés excellens , & dont je me suis servi pour greffer de leurs espèces. Leur durée est courte , ils poussent d'abord excessivement ; c'est la raison pour laquelle on ne pratique point

parmi nous cette façon d'avoir des pêches.

L'usage est de placer la greffe du côté du mur quand on plante en espalier, & du côté du nord quand on plante en plein vent : on se fonde sur ce que le soleil & la pluie nuisent également au recouvrement de la plaie. De cette sujétion, il s'ensuit qu'on plante d'ordinaire fort mal, & qu'on a des arbres mal faits & contournés. Pour moi je ne cherche que le bon sens de l'arbre, & je m'embarasse peu de quel côté se trouve la greffe. Mais pour la préserver tant du soleil que des pluies, je la couvre d'onguent de Saint-Fiacre, ainsi que la coupe faite à la tête de l'arbre ; avec cette précaution mes arbres sont plutôt repris, & leurs plaies plutôt recouvertes en un an, qu'elles ne le sont en trois, suivant la pratique ordinaire.

Observez toujours en plantant de laisser la greffe de votre arbre plus élevée de quelques pouces que le niveau de la terre. Dans presque tous les jardins, les arbres sont enterrés par-dessus la greffe de quatre à cinq pouces. Une terre défoncée s'affaisse ordi-

nairement d'un pouce par chaque pied. Ainsi, quand un Jardinier se contente de mettre la greffe à fleur de la terre qui a été fouillée de quatre à cinq pieds, il la trouvera engorgée de quatre pouces, lorsque la terre en s'affaissant aura entraîné l'arbre avec ses racines.

C'est une attention aussi essentielle de ne point planter trop superficiellement, ni durant & après une longue sécheresse, ou une grande humidité. Je ne m'arrête point à prouver les inconvéniens qui résultent de la pratique contraire.

On espace ordinairement les pêchers à quatre, cinq ou six pieds, & on est étonné de leur prompt dépérissement. Pour moi, je ne suis point surpris que des arbres si peu distans les uns des autres ne vivent pas longtemps, leurs branches ne tardent guère à se toucher, & en les arrêtant sans cesse on les épuise promptement. La terre est bientôt usée, les racines s'entrelacent dès les premières années, la sève ne peut être transpirée dans une proportion louable; & enfin les arbres ne profitent point de la tige, & sont toujours étiques. En a-t-on vu

donner du fruit & durer long-temps, tandis que la souche qui est leur point d'appui, reste dans le même état ?

Les Maîtres & les Jardiniers se trompent à cet égard. Dans l'espérance de jouir & de voir leurs murailles couvertes, ils plantent leurs pêchers dru, mais ils se trouvent privés de ce double avantage. Quiconque connoît la nature de ces arbres, extrêmement abondans en sève, doit les espacer beaucoup dans la vue de jouir, afin qu'ils ayent la faculté de croître & de s'étendre. On ne pêche jamais en leur donnant trop d'étendue, & le seul défaut en ce genre est de ne leur en point donner assez.

Quoiqu'il n'y ait point de règle fixe pour la distance que doivent avoir les arbres plantés en espalier, je vais néanmoins prescrire, d'après les plus grands Maîtres, ce qu'il faut pratiquer à cet égard. Dans les terres les plus maigres l'éloignement doit être de neuf pieds, dans les médiocres de douze, & dans les bonnes de dix-huit, jusqu'à vingt-quatre. Les murailles de clôture ont ordinairement neuf pieds compris le chaperon : il

n'y faut mettre que des pêchers nains ; l'expérience apprendra que , suivant ma méthode , ils s'élèveront à la hauteur des murs au bout de quatre à cinq ans.

A l'égard de ceux qui n'ont que sept ou huit pieds , il sera nécessaire de reculer les arbres de deux ou trois pieds. Si au contraire ils s'élèvent à douze ou quinze , on espacera les arbres , comme je viens de le dire , en mettant une tige entre deux nains , pour les garnir de verdure plus promptement. Je fais que difficilement on conçoit que des arbres plantés à une distance si grande en apparence & dont la tige est si petite , puissent s'approcher de fort près en quatre ou cinq ans : c'est qu'on ne les considère que dans le coup d'œil actuel , & nullement dans le point de vue où l'on devoit se les représenter.

Lorsqu'on plante un arbre , on doit , 1^o. jeter légèrement de la miette au pied pour couvrir les racines , & pour qu'il n'y ait point de jour , & en éloigner les mottes & les pierres.

2^o. Le foulever après qu'il est planté , en le tirant obliquement du

côté de la muraille & le rabaisant ensuite de son côté, afin qu'il en approche par la tête le plus qu'il est possible, & que la miette s'insinue entre les racines, ayant toujours égard à la hauteur de la greffe.

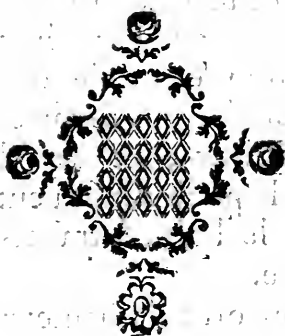
3°. Laisser la terre meuble, & la fouler seulement avec la main, autour de la tige. C'est une pratique meurtrière que de plomber la terre avec les pieds, pratique que je profcris même à l'égard des arbres en plein vent, qu'il suffit de buter jusqu'à l'entière reprise des racines.

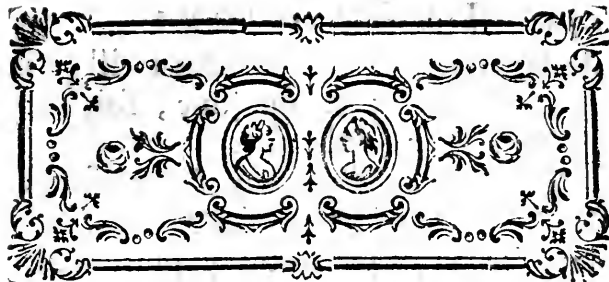
4°. Rogner la tête du pêcher à une certaine hauteur. Au moyen de cette soustraction il reprend plus vite, & a assez de substance pour nourrir ce qu'on lui laisse, au-lieu qu'avec toutes ses branches il ne feroit que des pousses fort minces, & périroit après avoir long-temps languï. Ce retranchement ne doit être fait qu'au printemps. Il peut arriver qu'ayant coupé, en automne, la tête de votre arbre, une forte gelée accompagnée de verglas tombe sur les boutons que vous aurez laissés : vous n'avez plus alors de ressource, & souvent, quoique votre arbre soit jeune, il n'en perce

plus à travers la peau. J'ajoute qu'une tige qui aura été laissée courte en automne, n'ayant que peu de boutons à nourrir, se hâte dès les premiers jours du printemps de les faire éclore, & il peut survenir des gelées tardives, qui mordent dessus vivement, & font périr ces mêmes yeux. En 1749, le 25 Avril, il gela à glace de l'épaisseur d'un quart de pouce; cette gelée ruina ce que les précédentes avoient épargné. Une autre raison est tirée de la crainte de la gomme qui se met à la coupe durant l'hiver, & par laquelle la neige & la pluie s'insinuent entre l'écorce & le bois, à travers la moëlle de l'arbre.

Par rapport à la hauteur à laquelle la tige doit être coupée, la force de l'arbre la détermine à un pied, & souvent à un pied & demi, quand les yeux du bas sont bien sains. Dès la première année il produira suffisamment de bourgeons, pour qu'on fasse choix de ceux qui sont le mieux placés, afin de former l'arbre. L'ayant planté avec toutes ses racines, je puis lui donner plus d'effort. Il est inutile d'ajouter que la coupe fera

faite horizontalement, un peu en bec de flûte, par derrière l'œil, & à une bonne ligne au-dessus, en observant de ne point ébranler les racines de l'arbre.





A LE PÉCHER

ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR SECOND AGE,
OU LEUR JEUNESSE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Abris.

LES arbres sont plantés, ils ont poussé des branches; leurs fleurs, leurs bourgeons commencent à éclorre; ils ont actuellement besoin d'être préservés des gelées printanières, des temps critiques & des froidures tardives. Il s'agit ensuite de les diriger &

de les attacher, soit sur des treillages avec de l'osier & du jonc, soit sur le mur avec des loques.

De quelque façon que soient situés les jardins de Montreuil & de Bagnolet, leurs propriétaires y pratiquent des enceintes de murs à cinq à six toises les uns des autres, dans lesquelles ils rassemblent les trois expositions du levant, du midi & du couchant. Et afin que chacune reçoive à la fois la réverbération de la chaleur du soleil, à mesure qu'il passe de l'une à l'autre, toutes ces enceintes forment autant de culs-de-sac, dont le fond répond par derrière au nord, & par devant en face du midi. Le mur qui est à droite est opposé au levant, & a pour exposition le couchant: celui qui est à gauche est opposé au couchant, & a pour exposition le levant. L'espace vide d'un mur à l'autre est employé à cultiver des arbres en buisson, ces chasselats tant estimés pour leur couleur dorée, des fraises, des framboises, des pois & quantité de nouveautés en tout genre.

La plupart de ceux qui élèvent des murailles, les construisent en pierre.

avec du mortier de terre , quelquefois de sable mêlé avec de la chaux. A Montreuil où le palissage à la loque est en usage , les murailles ont un fort enduit de plâtre pour recevoir les clous. J'estime beaucoup les murs à moëllons apparens , dont on bouche exactement tous les joints ; méthode qui ne peut convenir qu'aux espaliers garnis de treillage. À l'égard de leur hauteur neuf pieds suffisent , en ne plantant que des arbres nains ; elle peut être portée à quinze pieds , si on place une demi-tige entre deux nains. Les murs doivent avoir un double chaperon , qui contribue autant à leur durée qu'à l'écoulement des eaux qu'il partage en deux.

Les abris nécessaires au pêcher , sont les tablettes , les rais ou rayons , & les échelats scellés dans les murs , les paillassons , les brise-vents , & les auvents.

Les tablettes. On fait qu'à l'extrémité du chaperon on ménage une faille d'un pouce ou environ , nommée larmier , qui sert à rejeter loin du mur les eaux pluviales. Ces tablettes faites en plâtre (*Pl. III. A.*) ne sont autre chose que le larmier

alongé de cinq à six pouces, sur deux d'épaisseur. Leur effet est le même que de celles qu'on place sur les murs de terrasses, avec cette différence, que ces dernières qui sont de pierre ont moins de faillie. Pour leur solidité, on met de distance en distance des fantons ou des morceaux de bois de chêne qui prennent dans le mur.

Elles servent, 1°. à éloigner des pêchers & de leurs fruits les eaux du ciel, qui leur sont très-nuisibles, surtout lors des faux-dégels. 2°. A retarder la sève du pêcher, à l'arrêter même & à la faire refluer par le bas à raison du défaut de circulation d'air, dont ces tablettes empêchent la perpendicularité, afin que cet arbre qui se porte toujours vers le haut, se trouve également garni par-tout. 3°. A garantir de la gelée au printemps la partie supérieure de l'arbre. On a vérifié qu'au moyen de ces tablettes, le pêcher pouvoit moins vite par le haut que par le bas. Le contraire arrive aux espaliers ordinaires. 4°. A diviser, briser & écarter, ce qu'on appelle vents-roux, les brouillards malfaisans; qui brouillent au printemps les feuilles & endommagent les fleurs. 5°. A com-
primer

primer l'air & à rallentir son action sur les pêchers, qui poussent vers le haut avec plus de modération. 6°. La faille de ces tablettes brise l'ardeur des rayons du soleil & empêche que les arbres & leurs fruits n'en soient frappés aussi vivement. 7°. Elles contribuent à la durée des murailles, dont elles éloignent la chute des eaux.

Les rais ou rayons sont les débris des vieilles roues de carrosse qu'on scelle dans les chaperons des murs, & qui avancent de toute leur longueur (*Pl. III, B.*) Comme ils sont plus gros par le tenon qui les enfermoit dans la mortaise de la jante, & que leur forme est carrée, ils tiennent plus solidement attachés au mur, à la distance de deux ou trois pieds. On peut y suppléer par des échelas, ou par des supports de fer avec des planches mises à plat par-dessus. Leur usage est de recevoir de petits paillaçons de même largeur que ces bois, qu'on y applique depuis le mois de Février jusqu'à la fin d'Avril & dont la faille garantit le haut des arbres des gelées, des neiges, & des pluies froides. On les entretient avec des osiers attachés

à leurs ficelles, & à un clou enfoncé dans le mur (*Pl. IV, A.*)

Au-lieu de poser les paillassons, comme on fait ordinairement, sur les arbres mêmes, il faut les mettre à une certaine distance du mur, & leur donner plus de solidité que n'en ont les paillassons volans. Ceux des Montreuillois beaucoup plus simples, sont aussi de la plus longue durée, quand on a soin de les ferrer lorsqu'ils ne servent plus. Au-lieu de les faire avec de la ficelle qui tient les pailles à diverses mailles, ils choisissent trois traverses faites avec du cerceau droit de demi-muid, une dans le milieu & une à chaque extrémité. Sur leur plat, ils posent un lit fort épais de paille de seigle, entretenu par trois autres traverses qui répondent à celles de dessous, & ils joignent le tout ensemble, avec du fil de fer de distance en distance. Vous placez dans le mur, aux côtés de chaque arbre, deux crochets de fer de six pouces, ou deux chevilles de bois saillantes d'environ un pied, destinées à recevoir le paillasson. Vous l'enfoncez à tel éloignement du mur que vous voulez, immédiatement au-dessous

de sa première traverse , & vous l'appliquez par le bas seulement , le haut étant suffisamment garanti par les tablettes , & les paillassons dont je viens de parler. Comme il ne touche point aux arbres , l'air circule par derrière ; les boutons , les fleurs & les bourgeons ne peuvent être attendris ni jaunir.

Les brise-vents servent à préserver les fruits & les légumes des temps contraires & de la trop grande impression de l'air. On fait beaucoup d'usage à Montreuil de murailles placées en face des endroits par lesquels les vents nuisibles soufflent sur les espaliers. Les brise-vents qu'on y emploie dans les champs , ainsi que nos maragers , sont de simples paillassons retenus par des échelas enfoncés en terre. Ceux-ci forment toujours des carrés en forme de cul-de-sac , dont l'ouverture est en face du midi , au moyen de quoi les vents fâcheux du nord & de galerne , sont brisés & cessent d'être nuisibles. Tels sont les effets de l'art pour diriger l'air , & ne craindre ni les gelées lors de la fleur , ni la bise , ni les frimats. Le soleil par sa chaleur , & l'air par sa béli-

gnité & sa douceur n'apportent que des parties anodines qui s'insinuent à travers les pores des plantes & des fruits.

Nous avons admis dans le Jardinage une espèce d'*auvent* fort simple & inconnu jusqu'ici. Il est fait de paillassons posés en forme de toit ou de tente prenant du haut du mur où ils sont fortement attachés, & descendant vers les deux tiers de sa hauteur. On les soutient par en bas avec des perches ou des piquets à une élévation suffisante, pour qu'on puisse facilement passer dessous. Ces auvents restent jusqu'à ce que les dangers soient passés, parce qu'il y a assez d'air pour que les feuilles, les fleurs & les boutons ne s'attendrissent point, ou bien on les pose de façon qu'ils puissent être enlevés facilement. Cet expédient garantit les espaliers des influences malignes de l'air, & n'a point les inconvéniens des paillassons ordinaires.





CHAPITRE II.

Des Espaliers & des Expositions.

LES treillages ordinaires dans les pays où les murs sont bâtis en chaux & sable, sont faits avec des échelas, dressés & planés, traversés par d'autres auxquels ils sont attachés avec du fil de fer pour former des mailles, ensuite peints en vert & retenus avec des crochets scellés dans la muraille. Il s'en faut beaucoup que ce soient les plus utiles. Plus le fruit approche du mur, plus il est abrité durant le printemps, plus il acquiert de qualité & de maturité. Or, avec ce treillage le fruit est éloigné du mur par son épaisseur & par les inégalités qui s'y rencontrent, ainsi qu'au mur. Ce treillage est en outre l'asile d'une foule d'insectes très-nuisibles, qu'il est presque impossible de détruire quand ils sont cachés dans le mur entre les bois. L'inconvénient des branches qui se fourrent derrière malgré les pré-

cautions qu'on prend , est encore à considérer.

Il y a une sorte de treillage fait avec des ossemens de pieds de mouton , dont on garnit la muraille , qu'ils excèdent d'un pouce , pour attacher le pêcher. Elle est bonne , quoiqu'elle n'ait pas trop pris faveur , à cause de son peu d'agrément.

Le palissage à la loque , comme on le verra dans la suite , a de grands avantages. Les Montreuillois n'en connoissent point d'autres ; il leur est si familier qu'ils travaillent presque aussi vite que ceux qui palissent au jonc.

On peut choisir des gaulettes de la grosseur du doigt , les plus droites qu'il est possible , & les disposer en demi-cintre , en les attachant avec des clous & des osiers à la muraille , à la distance de huit à dix pouces les unes des autres. Cette sorte de treillage n'a rien de disgracieux , & approche le fruit assez près du mur.

Le treillage en fil de fer par mailles régulières peut avoir son utilité. D'abord , pour une toise de treillage peint en vert , on en a de celui-ci sept à huit. A l'égard de la solidité ,

de la durée & de la propreté, on n'a rien à lui reprocher. Quant à la proximité du fruit à la muraille & quant à l'abri des influences malignes de l'air & des vents, il peut avoir la supériorité. La rouille, j'en conviens, rend les branches gommeuses & les coupe lorsqu'elles sont tendres. Mais il est aisé d'y remédier, en mettant son osier autour du fil de fer, après l'avoir croisé, & en prenant ensuite la branche dans l'osier. S'il faut tenir forcément en place quelque grosse branche, on frappe un clou dans le mur auquel on l'attache après avoir pris par rapport au clou la même précaution du demi-tour avec l'osier.

On ne peut se dispenser de peindre le fil de fer à l'huile : il y a deux façons de s'y prendre ; la première, c'est de le tendre d'un bout à l'autre d'une allée, & de lui donner deux couches de couleur, soit en blanc, soit en vert ; puis, quand il est sec, de l'employer sans le tortuer, en coupant les montans & les traverses de longueur, & les attachant avec des clous à la muraille, en mailles correctes. La deuxième, c'est de faire des bâtis avec des échelas bien dressés &

de les appliquer au mur par panneaux, après qu'ils ont reçu une couche de peinture à l'huile des deux côtés.

J'ai fait en petit une nouvelle espèce de treillage, qui consiste à employer en forme de panneaux qu'on joint ensemble, en les appliquant sur la muraille, des lattes destinées à la couverture des maisons, & je crois qu'exécutée en grand, elle réuniroit les divers avantages que procure le treillage. On scelle d'abord à trois pouces au-dessous du larmier un cordon de petits crochets, il n'en faut qu'un dans le milieu de chaque latte. Ces lattes de cœur de chêne aplaties par les bouts & unies avec des liens de fil de fer, ont quatre pieds de long sur un pouce & demi de large & un quart de pouce d'épaisseur. Une botte en contient cinquante, & par conséquent fera deux cens pieds qui formeront environ six toises courantes. Etant peintes en vert elles dureront, quoique minces, plus que le treillage ordinaire fait de châtaignier. Il y a deux façons de palisser sur ces lattes avec le jonc ou à la loque, en l'attachant sur chacune avec des clous à tête ronde, ou avec du petit clou à latte.

Il n'y a point d'exposition qui ne tienne à quelque autre : celle du nord , par exemple , a pendant un certain temps le soleil depuis qu'il se lève jusqu'à sept ou huit heures du matin en été. De même l'exposition du levant a aussi un peu du midi , ainsi que celle du couchant. Mais chacune porte le nom de la situation la plus dominante , par rapport aux regards du soleil.

La plus favorable est celle du levant , parce qu'elle est suffisamment échauffée depuis que le soleil paroît sur l'horizon jusqu'à ce qu'il passe à son midi , sans qu'elle soit brûlée par ses rayons dévorans. En hiver le pêcher y est moins incommodé des vents & de la gelée , à moins que le vent d'Est ne vienne le frapper , comme en 1749 , ce qui est fort rare. Il y pousse plus sagement , & rapporte des fruits plus abondans ; quoique moins vineux que ceux du midi , leur eau est plus suave , plus parfumée & plus exquise. Il y dure aussi plus long-temps , & est sujet à moins de maladies , attendu la température de l'air qui y règne plus qu'ailleurs.

A l'exposition du midi , il n'est point de saison où le pêcher n'ait cruellement

à souffrir. Durant l'hiver, il a à combattre les rayons du soleil qui, à mesure qu'il avance vers son midi, fait fondre les neiges & les frimats. A sa retraite, ils se congèlent à l'instant & forment tant sur le bourrelet de la greffe que sur les branches faillantes, une incrustation de verglas, qui dégèlera & se fondra de nouveau successivement dans le cours de l'hiver. Ce sont ces faux dégels & ces congélations réitérées qui brûlent le pêcher au midi, & non les rayons du soleil en été, comme on le verra dans la quatrième partie. Durant l'été le soleil le pénètre, le dessèche jusque dans la moëlle, & achève de détacher l'écorce que les frimats congelés ont déjà fait lever. Si à cette exposition il se hâte de verdier & de fleurir, il est aussi dépouillé plus promptement, ses fruits y sont aussi plus prématurés, & c'est cette situation, qui doit être préférée pour les fruits, qu'on veut avoir les plus hâtifs, & pour ceux qui murissent moins aisément.

Comme à cette exposition le pêcher a tout à souffrir, il faut le conduire différemment. Plus hâtif, il doit être taillé, palissé & ébourgeonné le pre-

mier. Plus souvent attaqué de la gomme, il demande à être soigné davantage. Nombre de ses branches étant sujettes à mourir à cette exposition, il faut se précautionner pour en avoir de réserve dans l'occasion : durant les grandes sécheresses, les arrosemens ne doivent point être oubliés.

A l'exposition du couchant, on observera 1°. de ne pas laisser encuirasser la gomme qui l'attaque fréquemment. 2°. De lui donner de bons engrais, pour réparer la dissipation de l'humide radical causée par les rayons du soleil. 3°. De faire usage des gourmands, qui poussent incessamment, en ravalant, autant qu'il sera possible, l'arbre sur ces gourmands, & les dirigeant durant l'été, comme je le dirai dans la suite. 4°. De le bien couvrir tandis que les vents de galerne souffleront. 5°. De le palisser & de l'ébourgeonner plus tard à cette exposition, & non dès qu'il a commencé à faire éclore ses pousses. Autrement un arbre dégarni de toutes parts s'épuise à produire de nouveaux rameaux à la place de ceux dont on l'a dépouillé.



CHAPITRE III.

*De la façon de former le Pêcher ,
& des divers ordres de ses
branches.*

DÈS l'année de la plantation d'un arbre , dès sa première taille , on le disposera de façon qu'en rapportant beaucoup il parvienne à une extrême vieillesse, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour y réussir , il faut substituer à la méthode usitée par les Jardiniers , une méthode sûre , infailible , aisée dans l'exécution , & telle que la pratiquent les Montreuillois depuis un siècle.

Elle se réduit à trois points principaux. 1^o. A couper au pêcher & aux autres arbres le canal direct de la sève par lequel elle se porte perpendiculairement vers le haut , & les obliger par cette suppression à ne pousser des branches que sur les côtés. On doit cependant leur laisser des branches directes montant verticalement , lorsqu'elles sont nécessaires pour garnir le milieu , & qu'elles ne sont pas

perpendiculaires, en partant de la tige, mais perpendiculaires sur obliques. 2°. A ne jamais arrêter par les bouts, ne jamais pincer, rogner, casser par le milieu les branches surtout du pêcher, mais les laisser pousser de leur longueur & les palisser. 3°. A fonder sur les gourmands toute l'économie & la disposition du pêcher, les palisser avec tous leurs bourgeons pourvu qu'ils puissent trouver place sans confusion, sans quoi il faudroit les supprimer. C'est d'asseoir sur ces gourmands sa taille annuelle autant que l'arbre peut l'exiger, leur donnant une charge proportionnée à leur vigueur, & les alongeant le plus qu'il est possible. On verra les raisons de ces pratiques fondées sur l'usage & le succès de Montreuil.

J'établis présentement trois classes de branches : savoir, 1°, des *branches-mères* ; il ne doit y en avoir que deux à chaque pêcher, l'une à droite, l'autre à gauche ; enforte qu'il représente la forme d'un \vee , un peu plus ouvert que de coutume : 2°. Des *membres*, ou branches montantes & descendantes, qui croissent sur les deux branches-mères, communément à

un pied de distance les uns des autres. Les branches montantes garnissent le dedans, & les descendantes le dehors. 3°. Des branches appelées *crochets*, qui sont à bois & à fruit pour l'année, & qui en fournissent d'autres pour les années subséquentes. L'habileté du Jardinier consiste à les ménager, tellement que l'arbre en soit toujours pourvu.

Pour avoir une idée de ce système, il suffit de comparer un pêcher conduit suivant la routine ordinaire, avec un autre traité de la façon qui va être expliquée. Le premier forme un éventail, tel qu'il est représenté (*Pl. III, fig. 1.*) *a* est la souche d'un pied de diamètre; *b* est une excoriation occasionnée par un flux de gomme; *c* branche verticale & perpendiculaire; *d* cicatrice d'une branche viciée qu'on a été obligé de couper; *e* branche qui croise en-dessous de la grosse pour remplir le vide. Cet arbre, comme on le voit, est dégarni du bas jusqu'en-haut à la lettre *c*, pour avoir toujours été tiré de long par voie de perpendicularité: il est représenté ébourgeonné & palissé régulièrement (*Pl. IX, fig. 3.*) comme un exemple

du parti qu'on peut tirer d'un vieil arbre qui a toujours été mal gouverné.

Le pêcher au contraire, que je donne pour modèle, forme, tant de ses membres, que de ses branches-mères, autant d'éventails particuliers. On remarque sur celui de la *fig. 2*, (*Pl. III.*) un bourrelet *a* simple & non gonflé de la greffe, les branches latérales *b* & ce qu'on nomme fortes, *c* les branches-crochets ou lambourdes, qui ont pris naissance sur les deux branches-mères *d*, & sur les six appelées membres *e*. Ces fortes de branches sont le fruit de l'industrie du Jardinier, qui a su les ménager à propos, suivant un ordre de symétrie, tel qu'on le voit dans cette figure. La lettre *f* désigne les clous & les loques qui servent à palisser les branches sur les murs enduits de plâtre.

La *fig. 1* de la *Pl. IV*, offre un poirier traité suivant la méthode ordinaire. Les branches cotées *a* sont verticales & montent perpendiculairement plus ou moins. Celles cotées *b* sont les branches latérales & obliques, mais toujours foibles & ordinairement mourantes. Cet arbre a la forme d'un

éventail, & toutes ses branches partent du tronc, comme les rayons du centre d'un demi-cercle à la circonférence.

La *fig. 2* représente le même arbre tel qu'il doit être : *a* le canal direct de la sève coupé ; *b* les deux branches-mères, d'où dérivent les autres nommées membres, sur lesquelles naissent les petites branches-crochets qui portent les fruits. La différence de ces deux arbres est sensible.

La *fig. 3* est un arbre nain qui est sur une seule branche montante ou mère : on peut supposer que l'autre a péri, & que celle-ci a été contrainte dans cette attitude pour le coup d'œil.

Le pêcher de la *Pl. V* (*fig. 1.*) est tout taillé & palissé à la loque : le vide *a* fera rempli comme on le verra à la lettre *b* de la *fig. 2*, (*Pl. VIII.*) la branche-mère *b*, plus forte, parviendra peu à-peu à une égalité proportionnelle, par le moyen de l'ébourgeonnement. Les tailles y sont différentes sur les différentes branches ; les unes taillées fort long, pour donner du fruit la même année, & les autres court qui sont les branches de

réserve pour tailler dessus l'année suivante.

La différence de ces arbres pour la pousse est telle, que ceux de Montreuil à l'âge de cinq ou six ans sont plus formés, qu'ils occupent plus de terrain, que leur tige & leurs branches sont plus grosses, & qu'ils donnent plus de fruit que les autres arbres de dix à douze ans. De plus, à mesure que les branches qui poussent perpendiculairement au tronc grossissent, celles des côtés meurent successivement après avoir languï, & il ne reste plus que le milieu & le haut qui profitent. Ces grosses branches perpendiculaires croissent aussi aux dépens de la tige, & la surpassent en grosseur. Au contraire les arbres étant dressés en forme de ∇ , il se fait une distribution proportionnelle de sève, qui des deux mères-branches passe obliquement, & par conséquent avec moins d'impétuosité, tant dans les branches montantes que dans les descendantes. Cette manière de former les arbres en espalier est conforme à l'usage pratiqué envers ceux de tige & les buissons auxquels on coupe la tête pour forcer la sève, qui ne forme

roit que des branches verticales, capables d'emporter les arbres, de se diviser, se partager & se répandre horizontalement.

Pourquoi arrête-t-on par le haut une branche qu'on veut faire pousser du bas ? C'est pour empêcher qu'elle ne s'emporte. Ce n'est pas au reste que j'approuve cet usage. Pourquoi rabat-on les giroflées, les pois, les fèves de marais qu'on veut faire multiplier ou faire étendre des côtés ? C'est afin que ni les uns ni les autres ne s'étiolent, ce qui arriveroit si on les laissoit monter perpendiculairement. Cette suppression du canal direct de la sève, qui ne trouve plus à se déposer dans ces extrémités retranchées, la détermine à se rabattre sur les yeux du bas, qui font alors éclore des bourgeons dûs à cette industrieuse invention.

Les fluides, me disoit un jour un Académicien, agissent également & en tout sens ; la sève est fluide, donc il importe peu qu'elle soit mue perpendiculairement ou obliquement. Le fait décide. Un arbre conduit suivant la méthode ordinaire est très-long-temps à se former & à rapporter : un

autre au contraire dirigé à la Montreuil, fait des progrès rapides, & devient extrêmement fructueux ; dans le premier, la sève est portée verticalement ; dans le second, elle l'est obliquement. Mais quels effets surprenans en ce dernier !

Outre les trois classes de branches que j'ai distinguées, il y en a un autre ordre, 1^o, des gourmandes qui naissent communément de l'écorce, des yeux, des boutons, de la tige, souvent même des racines dont elles sont des rejetons. 2^o. Des demi-gourmands qui viennent également par-tout. 3^o. Des lambourdes ou brindilles qu'on ne connoît pas, ou que l'on confond souvent. 4^o. Des branches folles ou chiffonnées que l'on appelle aussi faux-bourgeons, ou branches de faux-bois.

Telles sont ordinairement toutes celles dont le pêcher & les autres arbres sont composés. Pour former les branches-mères qui font le premier ordre, je commence à dresser mon arbre sur deux branches, que je taille à quatre, cinq ou six yeux ; & dans le cas où il en a poussé une plus forte d'un côté que de l'autre, je taille fort

long la plus forte & je tiens très-court la plus foible qui tarde peu à rattraper la première beaucoup chargée pour être réduite. A mesure que ces branches s'allongent, je leur donne plus ou moins de charge afin de leur faire occuper une plus grande étendue sur la muraille. Elles me produisent une infinité de gourmands qui poussent à leur extrémité ; je les taille fort long, à un, deux & trois pieds, suivant la vigueur de l'arbre, & je rabats le bout de la branche-mère sur ce gourmand, qui a poussé le plus près de son extrémité. Je détache ensuite du mur les branches-mères, pour abaisser chaque côté davantage, afin de l'évâser & de l'étendre.

Le milieu de l'arbre, loin d'être vide, se trouve aussi garni que les côtés, au moyen des branches montantes & descendantes, qui sont aussi la plupart des gourmands alongés, & au moyen des branches-crochets placées de distance en distance, pour en garnir les intervalles. Ces branches-mères & ces membres font éclore des branches-crochets qu'on laisse pousser de toute leur longueur, & qu'on taille au printemps à bois &

à fruit, suivant l'âge & la force de l'arbre.

Parmi les branches-crochets qui poussent à côté de chaque œil des gourmands conservés, je supprime au palissage & à l'ébourgeonnement toutes celles de devant & de derrière, pour palisser celles des côtés, & à la taille suivante, j'en abats une entre-deux, je taille les autres à un ou deux yeux sur les fleurs qui se rencontrent. Ces branches-crochets me donnent l'année même du fruit, & du bois pour la suivante.

Qu'on ne dise point que je me contredis, & que je laisse sur les branches-mères des branches tirantes qui poussent perpendiculairement. Ces dernières, quoique perpendiculaires, sont originaires de branches obliques, & par conséquent elles ne peuvent attirer à elles seules toute la nourriture, ni affamer les autres, comme si elles étoient d'à plomb à la tige. Il arrive néanmoins quelquefois qu'elles prennent trop de nourriture : on les réduit alors, soit en les supprimant, s'il y en a de voisines, pour leur succéder, soit en les ravalant sur une basse, soit enfin en les courbant for-

cément pour arrêter la sève, comme je le dirai en parlant de la courbure des branches.

Par rapport aux branches-crochets qui donnent bois & fruit, les fortes dont les yeux sont doubles, avec un bouton à bois au milieu, reçoivent un peu plus de charge que les autres. Les demi-fortes dont la grosseur est moindre, sont moins chargées. Quant aux foibles qui n'ont qu'un œil à fruit & à bois, on les tient court. Mais à force de tailler successivement sur les unes & sur les autres, les branches sur lesquelles on a taillé précédemment, se trouvent trop haut montées, on les rabat d'année en année, & on profite de celles qui percent aux environs & des gourmands pour rapprocher sa taille.

Les gourmands poussent plus promptement, plus vivement & plus abondamment que les autres branches. Ils ne viennent sur les arbres que lorsqu'on les taille trop court, qu'on les décharge trop, ou qu'ils sont extrêmement vigoureux. Ce sont des espèces d'hémorragie de sève qui vient de pléthore ou de plénitude. Ils sont une suite du jeu de la Nature. Tel le sang

est porté dans certaines parties du corps humain, avec plus d'impétuosité que dans d'autres. On distingue trois fortes de gourmands ; les naturels, qui naissent immédiatement de la greffe & des branches ; les sauvageons qui poussent au-dessous de la greffe & du tronc même, & les demi-gourmands également produits de ces parties de l'arbre. Je pourrois y ajouter une quatrième forte de gourmands que j'appelle artificiels, & qu'un Jardinier industrieux fait pousser à tout arbre pour le renouveler, lorsqu'il commence à s'user, ou pour le regarnir.

Voici les principaux indices pour connoître les gourmands. 1^o. Leur position : la plupart poussent de l'écorce & non d'un œil. 2^o. Leur extrémité inférieure : soit qu'ils partent de la peau ou d'un œil, ils sont gros du bas, fournis & nourris même en naissant, & ils occupent toujours par leur base presque toute la capacité de la branche dont ils sortent. 3^o. La précipitation avec laquelle ils s'efforcent de pousser : ils naissent, croissent, grossissent & s'allongent comme tout-à-coup. Il en est qui durant un été poussent jusqu'à six à sept pieds de

haut, & qui parviennent à la grosseur du doigt. 4°. Le tissu du bois d'un gourmand & son écorce, sont des marques certaines auxquelles il se fait connoître. Ces sortes de branches commencent de fort bonne heure à avoir par le bas cette couleur brune de la peau, qui n'existe sur les bourgeons, que quand ils sont convertis en bois dur. Leurs feuilles sont aussi plus longues, plus larges, plus épaisses, & d'un vert plus foncé. Ces caractères distinctifs sont une suite de l'abondance immodérée de la sève. 5°. Leurs boutons tout différens de ceux des autres branches sont petits, noirâtres, & fort distans les uns des autres. 6°. Leur figure les décele. Ils ne sont point exactement ronds comme les branches venues dans l'ordre naturel, mais aplatis plus ou moins d'un côté ou d'un autre, jusqu'à ce qu'ils grandissent. 7°. Leur écorce, au-lieu d'être lisse, luisante, vernissée, est ordinairement graveleuse & raboteuse.

La Nature, en leur prodiguant tant de sève, a des desseins dans lesquels nous devons entrer pour les faire tourner à l'avantage de l'arbre. Rien
de

de plus commun, par exemple, que de voir une branche d'une grosseur ordinaire devenir gourmande au bout d'un an ou deux. Vous l'aurez taillée à quatre, cinq ou six yeux, pour en faire un des membres de votre arbre, mais parce qu'elle est perpendiculaire, quoique sur oblique, elle prend tellement de la nourriture qu'elle surpasse en grosseur la mère-branché & ses voisines. Si on ne peut la retrancher, sans dégarnir l'arbre, il faut chasser dans le mur un fort clou, qu'on garnit de linge, puis forcer presque jusqu'à casser cette branche rétive, l'y attacher & l'arrêter de même par le haut. Tel est le secret de faire d'une branche directe & seconde, une branche oblique & mère. Une économie judicieuse supprimera ensuite toutes celles qui s'entrelaceront, & fera choix de celles propres à former l'arbre.

A l'égard des gourmands sauvageons, je les laisse, quand ils sont nécessaires, soit pour le renouveler dans sa vieillesse, soit pour le remettre des épuisemens causés par le mauvais gouvernement. Je les greffe alors, sinon je les coupe fort près, afin que la plaie

se recouvre. Pour les demi-gourmands, j'en fais le même usage à peu de chose près que des gourmands décidés. Quant aux artificiels, j'emploie pour les faire naître le ravalement & le rapprochement. D'autres fois je mets en usage divers expédiens qui feront la matière du Chapitre suivant, expédiens tirés de la Médecine & de la Chirurgie, dont je fais l'application au Jardinage. On est maître jusqu'à un certain point de ne pas avoir de gourmands, ou d'en avoir peu. En les supprimant, l'arbre chargé d'une sève surabondante, en produit toujours de nouveaux jusqu'à ce qu'enfin il soit épuisé. Pour les diminuer, ou s'en préserver, il suffit de profiter de ceux que la Nature nous présente, de tirer dessus, de les alonger, & de les charger amplement.

Un arbre est épuisé; je suppose qu'il est bon, & que ses branches ne sont point totalement desséchées. On lui a ôté tous ses gourmands qui faisoient sa richesse, sa force, sa santé & sa fécondité. Il n'a poussé que de faux bourgeons. On a rogné, pincé ou arrêté par leurs extrémités le peu de bonnes branches ou de bourgeons

qu'il a fait éclore , auxquels ont succédé des branches chiffonnes. De plus , il est dégarni en quantité d'endroits. La gomme qui le ronge a carié ses branches remplies de chancres. Cet arbre , quoique jeune , va être la proie du feu. Pour peu que j'aperçoive en fouillant ses racines qu'elles soient saines , je le renouvelle par le ravalement & le rapprochement , après quoi je panse les plaies que j'ai été obligé de lui faire.

Je coupe au printemps toutes les branches de vieux bois sur celles qui sont les plus voisines , que je taille à un ou deux yeux. Je le rapproche en supprimant une partie de ses anciennes pousses , & en observant de le mettre sur les branches du bas & du milieu qui annoncent le plus de vigueur. Je suis sur alors d'avoir des gourmands , ou même d'autres branches qui perceront de la peau au-dessous de mes coupes. Il est inutile d'ajouter que , pour faciliter la végétation , on doit lui donner de bons engrais , & que pour le recouvrement des plaies , les coupes doivent être nettes & sans chicot. Je crois que d'après ce que je viens de dire , tout Lecteur

fénsé conclura, 1^o, que les gourmands font comme les entrepôts & les magasins que la Nature a pratiqués pour y renfermer des provisions de fève, afin de la distribuer enfuite dans toute la capacité de l'arbre. Ce font en effet, après la tige, les réfervoirs fecondaires qui la contiennent en plus grande abondance, que les branches dont ils reçoivent l'être. 2^o. Qu'ils prouvent la fécondité des arbres; ceux qui font chétifs, malades, mourans ou épuifés, n'en produifent point. Faites-en l'expérience fur deux branches, pour voir laquelle aura plus profité de celle qui a été privée des bois réputés gourmands, ou de celle à qui on les a laiffés. La première n'aura que des cercles minces, aplatis & ferrés; dans la feconde, vous les verrez gonflés, nourris & plus efpacés.

On remarque qu'en fupprimant les gourmands, la tige cefle de profiter, & refte à-peu-près dans le même état, qu'en pinçant ou arrêtant quelques branches au pêcher, la Nature, à qui cette extrémité eft effentielle, en reproduit fur le champ une autre. De plus au-lieu d'un petit rameau que vous ôtez, il en croît d'innombrables,

qui subissent le même traitement, & qui forment à chaque bout rogné autant de têtes de saule, d'où il arrive que tous les yeux du bas de ces branches rognées, qui dans le pêcher vous auroient donné du fruit l'année suivante, s'ouvrent dès l'année même en pure perte. De-là, votre arbre s'emporte, vous n'avez plus que des branches par en-haut, & tout le bas périt infailliblement.

Les lambourdes & brindilles existent dans tous les arbres fruitiers, tant à noyau qu'à pépin, avec cette différence que dans ceux-là elles donnent leur fruit la même année qu'elles ont été produites, au-lieu que dans ceux-ci les lambourdes sont trois ans à se former en brindilles pour fructifier.

Les lambourdes sont de petites branches menues & longues, qui ne croissent guère sur le pêcher que de cinq à six pouces, quelquefois plus sur les autres arbres; elles naissent ordinairement vers le bas à travers l'écorce du vieux bois, & même des yeux des branches de l'année précédente. Leurs yeux sont drus, de couleur noirâtre, plus gros & plus re-

bondis que ceux des fortes branches. La couleur de leur peau est d'un beau vert de mer, clair & luisant. Leur extrémité supérieure est couronnée par une espèce de bouquet ou groupe de boutons noirâtres, avec un seul bouton à bois. On peut juger de leur fécondité, parce qu'une seule nourrit cinq à six pêches. Leur durée n'est que d'un an ; épuisées ensuite, elles sont retranchées à la taille.

Les brindilles plus précieuses encore sont à-peu-près la même chose, excepté qu'elles sont moins longues, moins élancées, mais plus grosses & plus nourries ; elles n'excèdent jamais deux ou trois pouces de long : souvent elles se trouvent placées par devant, en forme de dards.

Nulle raison ne peut autoriser à abattre ces deux sortes de branches, soit à la taille, soit à l'ébourgeonnement & au palissage, quand même elles se trouveroient sur le devant. Heureuse difformité qui naît de l'abondance ! Je préfère des arbres bien fournis de fruits & un peu irréguliers à ceux qui traités selon les règles en auroient moins. On retrouffe néanmoins ces branches quand le bouton

à bois est grandi , & on les attache , en leur faisant faire tant soit peu l'anse de panier. Il n'y a qu'une exception à cette règle , c'est quand l'œil à bois a gelé ou manque : le fruit du pêcher , comme on l'a vu , ne mûrit point qu'il n'ait à côté ou au-dessus une branche pour lui servir de mère nourrice , qu'on fait sagement de couper à trois ou quatre yeux , lorsque le fruit peut être sevré & qu'il a acquis les deux tiers de sa grosseur , afin que les feuilles placées à chaque œil servent à le défendre des rayons du soleil. Il profite alors de la sève qui auroit monté dans toute la branche.

J'ai dit qu'on distinguoit dans le pêcher trois sortes de branches à fruit , les grosses , les médiocres , & les petites. Les fortes sont celles qui sont de la grosseur d'une plume à écrire , qui ont des yeux triples à chaque nœud ; savoir deux yeux à fleur , avec un œil à bois au milieu. Ces branches , loin de s'aouter comme les gourmands , sont d'un vert un peu foncé , avec des marques noirâtres & un peu graveleuses. Leurs yeux voisins les uns des autres , sont bien nourris & produisent des feuilles longues , larges &

d'un beau vert. A ces fortes de branches on donne sept à huit pouces de taille, selon la vigueur de l'arbre. Mais à l'ébourgeonnement, on en supprime une partie sans les éclater ni les pincer, pour peu que les autres s'allongent. Les branches médiocres à fruit tiennent le milieu entre celles dont je viens de parler & les petites. Elles ont aussi des yeux triples, comme les grosses, leur couleur est la même & leur grosseur peut être celle d'un cure-dent : on les taille à quatre, cinq ou six yeux. Les petites branches sont de deux fortes. Les unes fructueuses, & qui ont à chaque nœud un seul œil à fruit avec un œil à bois, sont particulièrement celles que les gens de Montreuil nomment branches-crochets, dont ils se servent pour amuser la sève, & sur lesquelles ils tirent à fruit au défaut des fortes & des demi-fortes. On les taille à un, deux ou trois yeux, le fruit y noue également & y mûrit parfaitement. Tailées à un œil, elles donnent pour l'année suivante de très-bonnes branches médiocres, fructueuses. Beaucoup de Jardiniers tirent trop à fruit sur elles, sauf, disent-ils, à les rabattre, si le

fruit ne noue point. Mais dénuées de sève pour nourrir tant de fleurs & de bourgeons, elles ne produisent que des feuilles. La seconde espèce est celle des branches folles ou chiffonnées, dont la stérilité est le partage. Elles ne sont pas plus grosses que des brins de balai, & n'ont que de très-petits yeux à côté de chaque feuille & fort éloignés les uns des autres. Il faut leur associer certaines branches dénuées d'yeux à bois, mais qui ont un bouquet de vingt ou trente fleurs. On a dit plus haut la raison de leur suppression.



CHAPITRE IV.

*Diverses Pousses du Pêcher
durant ses premières années.*

UN pêcher d'un an doit avoir poussé quatre, cinq ou six belles branches qu'on aura palissées de toute leur longueur. La conduite tenue à l'égard de cet arbre la première année sert également de règle pour la seconde.

Au lieu de ravalier, comme font les Jardiniers, sur la branche d'en-bas en la taillant à deux ou trois yeux, on laisse une ou deux branches, qu'on taille en branches-crochets à trois ou quatre yeux, puis on en ôte une après qu'on coupe tout près de l'écorce, & on alonge celle des extrémités : s'il s'y rencontre des gourmands, on les rabat dessus. Cette pratique conserve à la sève ses agens & ses réservoirs, sans épuiser, dès son jeune âge, un arbre qui fait tous les ans à pure perte la pousse de quatre ou cinq branches. A sa seconde année, il doit avoir trois ou quatre pieds d'étendue, & sa tige une grosseur considérable : s'il ne pouffoit pas aussi vigoureusement, on le tiendroit plus court, relativement à sa force.

On demande s'il faut conserver aux pêcheurs de cet âge quelques branches à fruit pour en essayer la vigueur. Malgré le sentiment de la Quintinye, qui laissoit un petit nombre de pêches aux arbres vigoureux, je dirai avec les Montreuillois qu'on aura toujours du fruit quand on aura du bois, mais qu'il y aura disette de bois lorsque l'arbre commencera par donner

du fruit. Si, contre l'ordinaire, des pêchers en donnant du fruit dès la première année, ont fait en même temps de belles pousses; il est certain qu'après les avoir amufés à porter d'abord quelques fruits, ils sont long-temps & presque toute leur vie étiques. Ces oracles du Jardinage ne laissent aucune branche fructueuse, la première ni la seconde année. Si dès la première les fruits se nouent, ils les abattent; s'ils en souffrent quelquefois à la seconde, c'est sur un petit nombre d'arbres d'une force extraordinaire. En un mot, quel est le but auquel on doit tendre alors? C'est à former son arbre, & ce n'est que par les branches à bois qu'on y parvient. Quant à l'ébourgeonnement durant ces deux premières années, je laisse fort peu de bois, choisissant toujours le plus fort & le mieux placé, conformément à mon système du V ouvert. Si je vois que le jeune arbre produit beaucoup de gourmands, je lui laisse plus de bois qu'il ne lui en faut, afin d'amuser la sève, sauf à le supprimer à la taille, & j'allonge les deux branches-mères. C'est le seul moyen d'avoir des arbres, qui s'étendent, croissent & grossissent, & de

faire profiter la tête & la tige en même temps.

Si ces moyens ne réussissoient pas, il faudroit recourir à ceux que j'indiquerai ci-après, l'incision, la saignée, & ce seroit un fort mauvais signe. Voici donc un avis que je donne à tous les Jardiniers ; c'est en même temps qu'ils jettent les yeux sur la pousse des jeunes arbres, d'avoir toujours attention à leur tige. Elle est la base & le principe de la végétation ; elle doit dominer. Il est impossible qu'un arbre réussisse, quand la grosseur de sa tige n'est pas en proportion avec ses branches.

Mon arbre, à sa troisième année, doit commencer non-seulement à occuper une vaste étendue, mais encore à donner suffisamment de fruit. Voici mon procédé à son égard dans le temps de la taille. Quand il est dépalissé, j'abaisse de côté & d'autre les deux branches-mères, & je les étends à chaque extrémité, en consultant toujours la vigueur de mon arbre. J'allonge à proportion les membres, & je leur donne en hauteur l'étendue qu'ils peuvent supporter. Quant aux branches-crochets, je les tiens toujours

un peu de court afin d'avoir du fruit, en même temps que des branches fructueuses pour la taille subséquente. En les tirant, elles pourroient me donner plus de fruit, mais elles n'auroient que des branches étiolées pour l'année suivante.

Si cependant l'événement ne répondoit pas à mon attente, je déchargerois amplement mon arbre, en l'ébourgeonnant. Le peu de bois que je lui laisserois, ayant toute la fève à lui seul, profiteroit nécessairement. Dans ces commencemens il pousse toujours une infinité de gourmands. Au moyen de la charge & de l'allongement dont je viens de parler, il en a beaucoup moins, que suivant la méthode ordinaire. Les Jardiniers ont coutume d'allonger le menu bois: il arrive de-là qu'il noue fort peu de fruit, parce que ces branches foibles & fluettes n'ont pas des réciens assez vastes, pour contenir suffisamment de fève, afin de le nourrir. Alors ou il avorte, ou celui qui est noué tombe. De plus, en taillant court les gros bois, ils poussent avec véhémence: c'est un fait incontestable. Ces ouvriers peu intelligens arrêtent par les bouts ces

branches fortes, & raccourcissent sans cesse les branches folles qu'elles ont poussées de tous les yeux du bas qui se font ouverts contre l'ordre de la végétation. Cette opération meurtrière répétée tous les ans, prive le Maître de fruit & bientôt d'arbres.

Malgré l'efflor que je donne au pêcher, il ne laisse pas de produire des gourmands de toutes parts. Je les palisse & je n'ôte que ceux qui s'entrentreignent, ou qui sont placés devant, derrière, aux extrémités, & tout au haut de l'arbre. Pour ne point l'épuiser à force de porter des gourmands en pure perte, on taille vers le mois de Juin & au commencement de Juillet ceux qui se trouvent nécessaires dans les places où ils sont nés, & on les ravale sur deux ou trois yeux les plus bas, quelquefois même sur un seul. Alors on voit éclore de ces yeux des branches-crochets, qui seront formées encore assez à temps pour donner du fruit l'année suivante. Quand on appréhende que ces gourmands ainsi traités ne prennent trop de force du bas & ne deviennent branches dominantes, on commence dès la fin de Mai à les couper à moitié, tout

près d'un œil ; à la mi-Juin on les coupe encore plus bas , & au commencement de Juillet on les met à un seul œil. Au moyen de toutes ces plaies sur lesquelles l'air agit , la sève s'évapore , son action se ralentit , & le gourmand est dompté.

Les autres soins nécessaires aux arbres nouvellement plantés sont de les labourer à temps , de les préserver de la gomme , de la cloque , des pucerons , de mettre sur la superficie de la terre deux pouces de terreau autour de leur pied , de supprimer les pousses qu'ils pourroient faire en devant , soit de leurs yeux , soit de la tige même , non en les cassant , ce qui occasionneroit un flux de gomme , mais en les coupant proprement près de l'écorce , de les buter afin de les empêcher de jaunir durant les humidités continues , en battant un peu la terre par-dessus en forme de talus , ou en plaçant une douve à leur pied qui en éloigne les eaux , de laver fréquemment leur tronc durant les sécheresses , de les frotter avec une brosse , & de mouiller leur tête vers le soir ; on a vu que les végétaux tiroient la pluie & la rosée , sur-tout dans les saisons sèches ;

& enfin de leur faire un bassin pour les arroser. L'effet de ces arrosemens est de détremper les fucs de la terre & les sels nitreux qui doivent passer dans les racines des arbres & leur donner la nourriture. A la faveur des feux qui sont dans la terre ou de ceux du soleil qui la pénètrent, il se fait une fermentation & un bouillonnement qui occasionnent le soulèvement & l'agitation de ses parties spiritueuses, portées rapidement des racines dans la tige, & de la tige dans les autres parties des plantes. L'eau fait à-peu-près le même effet dans la terre que dans la chaux. Celle-ci ne fermente & ne s'échauffe qu'au moment qu'elle ressent les impressions de l'eau, qui soulève & développe ses parties. La trop grande abondance d'eau peut devenir nuisible, en ce qu'elle noye ces fucs & ces sels de la terre.

Les arbres ont produit du bois & des jets vigoureux. Ils ne demandent qu'à être taillés & attachés à la muraille. Mais auparavant il faut les régler dans leurs pousses, & examiner les expédiens les plus propres à les former & à les rendre fructueux.



CHAPITRE V.

De la Distribution proportionnelle des Branches.

C'EST à la troisième & à la quatrième année qu'il faut user envers les arbres de divers moyens pour les diriger. Ces moyens sont de deux sortes : les uns appartiennent à la Médecine & à la Chirurgie dont je les ai empruntés, tels que la diette, la saignée ; les autres sont des inventions particulières, comme la courbure des branches, le *cassement*. Après les avoir long-temps pratiqués avec le plus grand succès, je ne crains point d'en démontrer les avantages.

Ils ont pour but de régler la pousse des arbres, afin d'opérer une distribution proportionnelle de la sève dans toutes leurs parties, de faire en sorte que désormais ils ne s'emportent plus, soit du haut en se dégarnissant du bas, soit d'un seul côté, tandis que l'autre est foible & languissant. Il est question de renouveler des arbres malades, &

de conserver ceux que les Jardiniers condamnent à être remplacés par d'autres, de faire porter du fruit aux arbres de quatre & cinq ans en plus grande quantité qu'on n'a fait jusqu'ici à dix ou douze, de leur donner une étendue immense par rapport aux bornes étroites dans lesquelles on a coutume de les retenir, de les faire grossir de la tige à proportion, enfin de leur procurer, durant un siècle, une parfaite santé, tandis que l'expérience journalière nous apprend qu'à peine tous les arbres, & sur-tout les pêchers, ont fait paroître une brillante verdure pendant quelques années de vigueur, ils sont assaillis à la fois par tous les maux d'une vieillesse prématurée. Si je parviens à ces différens points par ma méthode & par les moyens que j'indique, les gens sensés, pourront-ils les désapprouver & refuser de s'en servir ?

Je commence par ceux qui sont tirés de la Médecine & de la Chirurgie.

- 1°. La diette & l'abstinence.
- 2°. L'incision & la saignée.
- 3°. Le cautere à la tige, aux branches & aux racines.

4°. La scarification.

5°. Les cataplasmes & les topiques.

6°. Les éclisses, les bandages & les ligatures.

Toutes ces nouvelles inventions sont établies sur des expériences, & ont pour fondement les principes de la physique des végétaux. Celles dont la Médecine & la Chirurgie se servent pour la cure de nos maladies, ont pour les arbres des vertus & des propriétés qu'on ne peut trop admirer.

Ces expédiens pour opérer la distribution proportionnelle des branches servent encore à mettre à fruit les arbres qui n'en rapportent jamais, comme je le dirai dans ma troisième Partie. Leur effet est aussi la belle figure de l'arbre, sa santé, sa vigueur & sa durée. On n'y parvient qu'en faisant fluer la sève du côté où elle alloit peu auparavant, & en l'arrêtant du côté où elle se portoit avec trop de vivacité. Par ce moyen le pêcher est également fourni de branches & de fruits, de façon qu'il ne s'emporte point vers le haut, & que dans le bas & dans le milieu il n'offre point de grands membres alongés, dégarnis de branches,

& qu'il ne pousse point d'un seul côté aux dépens de l'autre. Cette distribution est, comme dans l'Architecture, ce bel ensemble dans lequel les parties se rapportent au tout.

Ce que j'ai à dire sur cette importante matière a, pour base, les trois principes suivans; 1^o, fixer le pècher dans ses variations, sans le violenter. 2^o. Faire avantageusement usage de l'abondance & de l'impétuosité de sa sève. 3^o. Partager toutes ses branches de manière qu'elles ne puissent se détruire, comme il n'arrive que trop souvent par les gourmands qu'on lui fait pousser de tous côtés. Mais avant que d'entrer à cet égard dans aucun détail, j'établis ici quelques propositions qui sont autant de corollaires de tout ce que j'ai avancé.

1^o. Après l'ordre de la préparation des racines, la distribution proportionnelle des branches dépend absolument de la suppression totale des perpendiculaires à la tige; & il ne doit y avoir dans tout arbre, qu'on veut rendre régulier en même temps que fructueux, que des branches obliques & latérales d'où procèdent toutes les autres. J'ai déjà traité ce point.

2°. Le moyen le plus analogue à la façon de pousser du pêcher, & le plus efficace pour l'égalité de distribution des branches dans tout arbre, est de faire des gourmands, le fondement de la taille & de l'harmonie des branches entre elles.

3°. Pour avoir un arbre garni de toutes parts, il faut en même temps qu'on le charge d'un grand nombre de branches, lui faire prendre l'effort en l'allongeant beaucoup, proportionnellement à sa vigueur.

4°. Tailler long les branches à bois & les gourmands, & court les branches à fruit.

5°. Rapprocher toujours & renouveler les branches du pêcher, le concentrer pour ainsi dire, en tirant sur les branches du bas par préférence à celles du haut.

6°. Quand un arbre a, durant ses premières années, jeté son feu, & qu'il pousse plus sagement, le tenir un peu plus de court & ne lui plus tant donner l'effort.

7°. Recourir alors aux engrais & au changement de terre, sur-tout pour le pêcher.

8°. Lors de l'ébourgeonnement &

du palissage, éclaircir, élaguer, tirant toujours du plein au vide, du plus fourni à ce qui l'est moins.

9°. Le pêcher étant sujet à la mortalité de ses branches, veiller à ce qu'il y en ait de réserve auxquelles on puisse recourir pour remplacer les mortes, & qu'on puisse attirer sans rien dégarnir.

10°. Dans le cas de remplacement des branches mortes, si dans le voisinage il n'y a que des branches à fruit, faire d'une branche à fruit une branche à bois.

Il est question de remplir un vide & je n'ai que des branches fructueuses. Si je les taille à la longueur ordinaire, c'est-à-dire à fruit, elles me donneront bien moins de bois. En les taillant à un ou deux yeux seulement, je suis assuré d'avoir de bon bois pour garnir, parce que l'année suivante j'allonge les branches venues des yeux de celles que je taille ainsi fort court, & je les mets à bois & à fruit tout ensemble. Les Jardiniers au contraire allongent ces menues branches pour garnir, & au-lieu d'avoir de bon bois, ils n'ont que des pousses chétives qui meurent, ou qui ne garnissent point.

Je vais maintenant rapporter divers expédiens tirés de la Médecine & de la Chirurgie , pour regler la pousse des arbres, & les diriger.

1°. *La diette & l'abstinence.* Je remarquai un jour , dans la cour d'un Vigneron , un murier qui d'un côté faisoit briller une riante verdure , ses feuilles plus grandes qu'à l'ordinaire , & ses fruits abondans contrastoient avec l'autre côté qui étoit étique & n'avoit que des feuilles chétives & de petits fruits. En fouillant une première racine depuis le pied de l'arbre , je rencontre une fosse à fumier comble & toute couverte de gazon qui avoit cru par-dessus. A travers les terres de cette fosse , j'aperçois une multitude innombrable de petites racines & de chevelu qui pompoient les sucs de la terre où les parties spiritueuses du fumier avoient pénétré. De l'autre côté , ce n'étoit que gravois , cailloutage , ronces , épines sur la superficie de la terre , & tuf dans le fond. De-là , je tirai beaucoup de conséquences utiles dans la pratique , telles que celle de faire jeûner les arbres en pareil cas , & de bien nourrir le côté maigre.

Je suppose un arbre plein d'un côté & dégarni de l'autre : je commence par charger amplement le premier ; & afin que le second puisse fournir au peu que je lui laisse , je le décharge & le tiens fort court. Il s'agit ensuite de couper les vivres au côté plein , pour qu'il ne fasse que s'entretenir , & de les faire passer au côté maigre. Je ne parle ici que de ces arbres vigoureux qui portent toute leur sève d'un côté , dont les branches ont affamé l'autre. La diette & l'abstinence que je fais observer à ce côté trop nourri consistent dans la soustraction de la bonne terre , pour en substituer une inférieure en bonté. J'y joins quelquefois le raccourcissement de quelques racines dans leur fort.

Lors du printemps , ou à la chute des feuilles , j'enlève au côté parasite toute la bonne terre à trois ou quatre pieds environ du tronc , je laisse à l'arbre de ce même côté une motte de terre d'un pied , à laquelle je ne touche point , de peur d'ébranler ou d'entamer ses premières racines qui partent du tronc. Du reste , je les découvre tout-à-fait , comme pour déplanter

déplanter l'arbre avec les précautions requises pour leur conservation. Un grand nombre de racines confuses & entrelacées s'offrent à mes yeux, j'en sacrifie quelques-unes, & je les espace. Je les coupe jusqu'à la mortte, en y appliquant l'onguent de Saint Fiacre, à raison de leur force. Cette seule opération de mettre ces racines au jour a souvent occasionné un ralentissement de sève.

Quant aux autres qui sont découvertes, je les raccourcis, en les coupant dans leur fort, elles ne s'allongent plus dès-lors, & ne poussent que des racines moyennes, ou un plus grand nombre de petites. Je ne touche point au chevelu, ni à celles qui piquent en fond. Mon opération faite, je les recouvre avec moitié sable & moitié terre la plus aride & la plus mauvaise que je puis trouver. Il faut, en remplissant, passer la main dans tous les vides qui se trouvent autour des racines pour y couler de la miette, & n'y point laisser de jour. L'effet de cette opération se conçoit aisément. Suppression de substance & privation d'alimens dans ce côté trop nourri de l'arbre d'une part, & de l'autre dimi-

nution de canaux , pour recevoir & porter la sève de ce côté-là , au moyen de l'amputation totale de quelques racines surnuméraires , & du raccourcissement des autres dans leur fort.

Ce seroit peu faire , si je ne portois pas en même temps du secours à l'autre côté qui ne profite point. Je lui ôte également toute sa terre jusqu'aux premières racines seulement , & je lui en substitue de la neuve dont je les couvre à la hauteur de six pouces. Je mets par-dessus pareille épaisseur de gazons renversés , que je comble de fumier gras bien consommé. Je laisse au pourtour un bassin où je jette à l'instant quelques seaux d'eau , pour faire approcher toutes ces terres des racines , & développer les sels de la terre.

Ce premier moyen de faire jeûner les arbres est excellent pour dompter des poiriers & des pommiers qui ne donnent que du bois & point de fruit , avec cette différence qu'au-lieu qu'on ne fait jeûner ici qu'une partie de l'arbre , dans ceux-là l'abstinence est pour la totalité.

A la taille suivante , ce côté de l'arbre condamné à la diette , a besoin

d'être ménagé : il faut être très-réservé sur la quantité de bois qu'on lui laisse, ainsi que sur sa longueur. Quant à l'autre, je lui donne une taille plus forte qu'il est en état de soutenir, au moyen de ce qu'il a toutes ses racines dans lesquelles passera désormais l'abondance de la sève par les engrais qu'on lui prodigue. On ne tarde point à s'apercevoir de l'effet de ces opérations. Le côté foible fleurit plutôt, verdit de meilleure heure, & est en tout plus hâtif, ses bourgeons sont plus vigoureux : dès l'année même il croît prodigieusement, tandis que l'autre s'entretient sans faire aucune pousse vigoureuse. A mesure néanmoins que s'opère le recouvrement des plaies faites aux racines, ses bourgeons vont toujours en augmentant. Il pourroit même à son tour l'emporter sur l'autre, mais on y remédie aisément par les engrais donnés au côté à qui l'on a fait faire diette.

2°. *L'incision & la saignée.* Mon ministère est rempli par rapport au côté de l'arbre qui a trop de vigueur, il ne l'est pas à l'égard de l'autre. Le changement de bonne terre en mauvaise, la soustraction des racines & leur rac-

courcissement ne peuvent manquer d'occasionner une diversion de sève qui, au moyen des engrais abondans que j'ai donnés au côté foible, va s'y porter abondamment. Il faut donc le disposer à recevoir cette affluence de sève, que l'étroite capacité de ses canaux ne peut contenir. J'appelle l'art à mon secours pour les étendre & les dilater. J'y parviens par le moyen de l'incision que je distingue de la faignée.

Au printemps, avec la pointe de la serpette, je tire du côté maigre de mon arbre depuis le tronc jusqu'aux premières branches une incision, en fendant l'écorce jusqu'au bois. Je la fais latéralement, & je la continue à cette partie maigre, toujours sur le côté à la mère-branche & aux grosses branches, & j'enduis toutes ces incisions de bouse de vache, sans l'envelopper, dans l'intention de prévenir le flux de gomme.

Si cette plaie faite par l'incision, au-lieu de se fermer, venoit à se sécher, ce seroit un mauvais signe pour l'arbre, qu'il n'y auroit point d'espérance de rétablir. Si la branche maigre ne grossissoit pas, il faudroit recom-

mencer l'incision l'année suivante ; mais non dans la même place , soit par derrière , soit par devant , avec la précaution d'y appliquer une douve , pour que le soleil ni la pluie ne frappât point la plaie.

La Nature m'a fait naître l'idée de ces incisions. Je voyois des arbres vigoureux se fendre d'eux-mêmes à la tige & aux branches , & souvent du haut en bas , comme si on les eût incisés exprès. J'ai reconnu , en les mesurant , que depuis le mois de Mai , jusqu'à l'automne , ils avoient grossi d'un pouce. La future de ces incisions se fait ordinairement dans l'année ; & aux endroits qui les ont souffertes , la peau est plus claire & moins épaisse que l'ancienne. Les noyers , les pommiers , les pêchers mêmes & les arbres féconds en sève y sont sujets. Il se fait aux branches fortes de ces derniers vers leur base , des gerçures de couleur jaunâtre , par lesquelles la Nature , en indiquant ses besoins , m'a appris à recourir à cette opération pour gonfler les récipients de la sève du côté maigre de l'arbre.

La saignée n'est proprement qu'une incision de la longueur de deux ou

trois pouces. Elle a également lieu pour les racines, comme pour le tronc, & les branches à bois seulement. Voici quelques circonstances où elle est non-seulement utile, mais nécessaire. Un arbre pousse avec véhémence dans sa jeunesse, & sa tige ne grossit point à proportion des branches. Un calus commence à se former à l'endroit de la greffe, & on a lieu d'appréhender qu'il ne grossisse au point de faire un mauvais effet & de s'approprier une partie de la sève. Pour opérer alors une diversion, il ne faut pas se contenter de saigner l'arbre à la tige seulement, mais aux grosses racines. On découvre les plus proches de la superficie de la terre, & avec la pointe de la serpette on ouvre leur peau de deux ou trois pouces de long, qu'on enveloppe ensuite d'onguent de Saint-Fiacre.

Rien de plus efficace que cette saignée pour détourner la gomme : en occasionnant un écoulement de la sève qui se porteroit vers le haut des arbres, elle est aussi d'un grand secours pour empêcher qu'ils ne poussent trop de gourmands. De plus, la plaie de cette saignée l'attire à elle pour sa

guérison, & forme une obstruction dans le canal de la sève, dont elle modère l'impétuosité.

Elle se fait ordinairement entre l'espace vide d'un œil à l'autre de chaque branche, toujours en ligne droite, & non transversalement. L'opération deviendroit alors différente; son effet seroit d'interrompre le cours de la sève dans une partie de l'arbre, ce que j'appelle scarification, dont je parlerai dans la suite. Au-lieu que mon but, en employant la saignée, est d'attirer la sève & non de l'arrêter.

On en reconnoît l'utilité dans des pêchers de cinq à six ans, ou plus, qui poussent plus d'un côté que de l'autre. Pour empêcher la partie forte d'emporter la partie foible, on saigne celle-ci, & on donne l'effor à l'autre; 1°. Afin d'attirer la sève du côté où se fait la saignée. 2°. Afin qu'en y arrivant elle trouve des canaux assez amples pour la contenir. Il est démontré que dès qu'une plaie est ouverte à un arbre, la sève y arrive de même que le sang à une ouverture pratiquée dans la peau humaine. Il ne l'est pas moins que lorsqu'il y a une incision dans la peau de l'arbre, il se fait, ainsi qu'à

notre chair, un gonflement dans les parties séparées, que les deux lèvres de la plaie se retirant, opèrent entre elles un espace vide, & qu'enfin la Nature venant au secours de la partie affligée, les esprits se portent de ce côté-là avec plus d'abondance.

Si au contraire je saignois le côté vigoureux, loin de remédier au mal, je ne ferois que l'augmenter en dilatant des vaisseaux qui ne le sont déjà que trop. Cependant je taille fort long le côté vigoureux, je lui laisse quantité de branches, & j'allonge les gourmands pour amuser la sève. Il est ainsi subjugué à force de fournir à tout le bois épargné tant à la taille qu'à l'ébourgeonnement: quand il est devenu plus modéré, je change de conduite à son égard, & je le ménage davantage.

Un arbre nain s'emporte du haut, ses branches extrêmement étendues profitent, & sa tige demeure toujours au même état. Il lui faut & l'incision à la tige & la saignée aux branches: la première occasionne son extension, & la seconde empêche la sève de se porter aux extrémités. La taille ensuite maintient l'équilibre entre le

haut & le bas , entre les côtés & la tige.

Une gelée aura brûlé nombre de branches , ou un vice intérieur les aura fait périr , je mets la saignée en usage du côté dégarni , ou même le cautere en cas de besoin. Elle n'est pas non plus à négliger dans certaines maladies du pêcher , telle que la cloque , pour répandre dans les branches du bas la sève élançée vers le haut. Il peut arriver que l'enduit appliqué à la saignée venant à tomber , la gomme s'y mette ; on la nettoie alors & on l'essuie avant que de l'enduire , & la gomme ne peut jamais fluer.

La saignée des racines est la même que celle des branches pour la grandeur de l'incision & l'ouverture de la peau , comme pour l'application de l'onguent de Saint-Fiacre. Les racines les plus propres à cette opération sont les plus grosses & les plus voisines de la superficie de la terre. L'endroit où elle doit être faite est vers la base de la racine dans son fort , & de côté plutôt qu'en dessus , parce que la terre y pèse moins qu'en dessus.

Les circonstances où il faut l'employer sont , 1^o. pour arrêter la pro-

duction ou les progrès des gourmands.
 2°. Pour opérer la distribution proportionnelle des branches dans les arbres extrêmement fougueux. 3°. Contre la gomme qui flue à certains arbres vigoureux, parce qu'elle est trop abondante. On observera néanmoins que cet effet n'en résulte pas toujours, quand la gomme a pour principe un mauvais gouvernement, ou une cause accidentelle, telle que des contusions faites par la grêle. Il est des cicatrices qui ne se font que longuement à cause des coupes défectueuses, des chicots, ergots ou bois morts, par lesquels la gomme flue. La saignée est plus nuisible que salutaire dans ces cas; il faut alors aller à la cause du mal.
 4°. On l'emploie avec succès dans la cure de différentes maladies que je ne détaillerai point quant à présent.
 5°. On s'en sert pour faire fructifier les arbres, comme pour empêcher les fruits de tomber. Un poirier ne se met point à fruit, parce que la sève trop abondante, & poussée avec trop d'impétuosité, au-lieu d'enfiler les passages étroits qui composent le tissu des branches fructueuses, est lancée d'abord dans les orifices spacieux des gour-

mands & des branches à bois qui profitent d'autant plus qu'elles se tournent moins à fruit. Un autre fleurit tous les ans : ses fleurs coulent bientôt après , & il ne noue qu'un petit nombre de fruits : à celui-ci ils tombent chaque année à la moitié de leur grosseur. Par le secours de la saignée qui , comme je l'ai dit , amortit ce flux impétueux de sève , je réduis ces arbres intempérans.

3^e. *Le cautere* à la tige , aux branches , & aux racines. Il y a cette différence entre les cauterés humains & ceux des arbres , que les premiers se font par l'application des caustiques, qui brûlent , ou consomment les chairs , au lieu que les derniers sont proprement l'incision & la saignée , mais différemment modifiées. Quant à la fin & aux effets , la parité est telle que j'ai cru pouvoir donner ce nom à cette opération nouvelle du Jardinage , par laquelle j'attire les humeurs superflues de l'arbre , je renouvelle & purifie la sève , & ie la détourne vers les parties dénuées de verdure.

Lors du printemps jusqu'au commencement de Juin , on fait une incision de deux à trois pouces de long

& en droite ligne à l'écorce d'une branche jeune & vigoureuse ou d'une tige lisse & unie qu'on veut garnir d'un côté, ou enfin aux racines. Peu importe dans quel endroit elle se fasse, pourvu qu'on en détourne les rayons du soleil. Cette incision se fait avec la pointe de la serpette ou du greffoir, ou avec un couteau bien aiguilé, de même que si on vouloit greffer à œil dormant. On a ensuite un petit coin d'un bois dur de la longueur de l'ouverture, assez coupant pour entrer jusqu'au fond de l'incision, & sans que le tranchant puisse rester dans la plaie lorsqu'on l'en retirera. On l'enfonce un peu à force, en frappant légèrement dessus avec le manche de la serpette : afin de donner le temps à la sève d'y arriver, il faut l'y laisser deux ou trois jours, au bout desquels on visite la plaie & on ôte le coin. L'écorce paroît alors retirée un peu des deux côtés & flétrie.

Il arrive à cette partie de l'arbre incisée la même chose qu'à la chair humaine. Si la plaie a flué, la sève aura transpiré au dehors & dans les côtés de ses lèvres : aux arbres de fruits à pepin, elle aura suinté ; dans

ceux à noyau ; elle aura produit de la gomme. Dans l'un & l'autre cas on nettoie la plaie avec une espatule de bois amincie, on l'essuie avec un linge, & on remet le coin ; ce pansement qui se fait tous les trois jours, cave toujours un peu la plaie, l'excorie de nouveau & ouvre les passages de la sève qui ne manqueroient pas de se fermer. Le cautere se fait aux branches & à la tige, afin d'attirer la sève dans les endroits où elle n'iroit pas, suivant son cours ordinaire ; aux racines pour servir d'égout aux humeurs de l'arbre, purger la masse de la sève & la renouveler.

On peut en faire plusieurs : néanmoins il faut distinguer ; à la tige de l'arbre, il n'en faut faire qu'un ; aux branches & aux racines on peut l'appliquer sur celles où il est nécessaire pour regarnir l'arbre dénué de verdure. Il ne faudroit pas cependant les trop multiplier parce qu'ils occasionneroient une trop grande dissipation de sève ; il vaut mieux remettre à en faire de nouveaux l'année suivante.

Cet écoulement dure quinze jours ou trois semaines, quelquefois plus. Dans les arbres de fruits à pepin, on

n'aperçoit souvent qu'une lympe qui suinte peu-à-peu, ou point du tout, il ne faut pas s'en étonner, le cautere n'en fait pas moins son effet; cette férosité étant à l'instant pompée & desséchée par l'air. Quant aux fruits à noyau, la sève semblable au sang sorti de nos veines, se fige, se coagule & se met en grumeaux. Il faut remarquer que dans ces derniers elle devient au bout de quinze jours limpide, comme l'eau qui sort de la vigne, quand elle pleure. On fait également le pansement du cautere.

Lorsqu'on voit que l'écoulement n'est plus si abondant, au bout de trois semaines ou un mois, on retire le coin tout-à-fait. Ensuite quand la plaie a été bien nettoyée & essuyée, on la remplit de boue de vache ou de terre grasse, qu'on recouvre d'une petite emplâtre enveloppée d'un linge. Trois mois sont plus que suffisans pour que la plaie soit entièrement fermée.

L'effet du cautere est tout naturel & très-curieux. Une première goutte du liquide qui compose la sève entre par l'orifice de chaque racine: une autre est lancée vivement à la suite

de cette première goutte, & ainsi jusqu'à la dernière qui toujours se renouvelle, & est produite à chaque instant. Les racines envoient de la même manière cette sève dans le tronc, puis dans toutes les autres parties. Le cautere lui occasionne une diversion, enforte qu'au-lieu de passer outre, elle est arrêtée à l'endroit de l'ouverture où elle trouve une issue plus facile. Son cours y est nécessairement déterminé. Comme elle a toujours dilaté les canaux de ces branches, elle trouve plus de force pour y être lancée. Enfin ces parties liquides qui ne font autre chose que les sucs de la terre accoutumés à être poussés de ce côté-là & à s'y fixer, continuent de le faire avec la même impétuosité. De plus, la plaie quoique fermée, opère en cet endroit une tumeur & un gonflement, par lesquels est entretenue vers cette partie une nouvelle émission de sève, qui ne pouvant plus s'extravafer, fait ce que les Médecins appellent éruption à travers la peau.

Des branches percent de toutes parts de la peau de cet arbre : il éprouve le même sort que celui qui a été ravalé ou recépé. Pourquoi ce dernier pousse-

t-il un si grand nombre de jets & de gourmands ? C'est parce que la sève qui jusque-là avoit dirigé son cours vers les branches supprimées y arrive comme auparavant : le passage est frayé ; mais parce qu'elle ne trouve plus à se décharger dans ces parties où elle avoit coutume d'être reçue , elle se porte horizontalement , se fait jour par les endroits de la peau qui prêtent davantage , les dilate en dedans , les pousse au dehors , & ouvre des passages pour en faire éclore des bourgeons.

Le cautere sert encore à procurer aux arbres une plus ample végétation , à lever les obstructions , à augmenter l'action de la sève , & à faciliter son cours en l'arrêtant. Il renouvelle l'arbre , dont il rend la peau lisse & unie ; ses bourgeons sont plus nourris , croissent plus promptement , & font briller une éclatante verdure. Par son moyen on a du fruit en abondance durant plusieurs années. Je n'ajouterai point que l'arbre un peu atténué par cette déperdition de sève , a besoin d'engrais , tels que de l'eau de fumier prise dans la basse-cour , ou de bonne terre substituée à la vieille , qu'on

enlève jusqu'aux premières racines.

Le cautere s'applique sur les racines de la même manière que sur les branches. En Mars & en Avril on fouille un pêcher malade à un pied & demi, suivant que les maîtresses racines sont plus ou moins en terre, & on les met à jour, sans les déranger. J'en choisis trois des plus grosses, ou deux, si l'arbre a moins de force, & je fais à chacune sur les côtés une incision longue de trois pouces où j'insère un coin de bois, comme aux branches. Je mets par-dessous dans le fond du trou une assiette pour recevoir la lympe qui aura flué des racines, afin de me régler pour son écoulement. Je les couvre ensuite de quelque linge, & je place par-dessus des douves ou des tuiles avec de la grande litière ou des gazons renversés. Trois jours se passent sans visiter la plaie, au bout desquels j'ôte le coin, j'essuie la plaie, puis je le remets & recouvre le tout pour recommencer au bout de trois jours. L'écoulement en doit durer au moins quinze. Quand la sève n'est plus épaisse, je ferme la plaie de la même façon qu'aux branches, & je garnis les

racines de bonne terre , après une sup-
puration suffisante. Les arbres poussent
incessamment des jets admirables , &
sur-tout, des gourmands précieux qui
percent de l'écorce. Ces cauterés aux
racines sont très-utiles pour remettre
un pêcher cloqué.

4°. *La scarification.* Le hasard m'a
suggéré cette invention. Je voyois des
contusions & des plaies à certaines
branches , & je m'apercevois qu'elles
profitoient moins que celles qui étoient
saines & intactes , que tant que le
petit bourrelet se formoit autour de
la plaie pour en opérer le recouvre-
ment , les bourgeons , & les fruits de
ces branches meurtries ne profitoient
point comme les autres , & que la vé-
gétation étoit retardée ou avancée à
proportion de l'ouverture de la plaie.
Il m'a semblé que cet effet devoit être
attribué à ce que la sève détournée
de son cours ordinaire , est forcée de
prendre des circuits , semblable à un
courant d'eau , qui trouvant à son
passage des corps étrangers , se dé-
tourne pour couler vers sa pente , d'au-
tant moins rapide que les obstacles
sont plus considérables , ou plus mul-
tipliés. De-là , j'ai conclu que ce qu'a-

lors je regardois comme un accident fâcheux, pouvoit en certaines circonstances être utilement employé.

Une autre fois voyant des branches qu'on avoit trop ferrées, j'aperçus au-dessus & au-dessous de la ligature un double bourrelet, & je remarquai que celles qui n'avoient point un pareil lien s'étoient beaucoup alongées, au lieu que les premières étoient plus grosses du bas que dans la partie au-dessus du second bourrelet. J'ai imaginé de tourner au profit des arbres, par le moyen de l'art, ce qui n'étoit que l'effet de la maladresse de l'ouvrier.

La scarification sert à arrêter le flux défordonné de la sève dans les arbres de pur ornement, qui s'emportent soit d'un côté, soit du haut sur une seule branche. A l'égard des arbres de fruits à pepin, elle est d'une grande ressource pour les faire fructifier. Mais quant à ceux à noyau, il faut beaucoup de prudence pour la mettre en usage. Je l'ai souvent employée sur des gourmands d'abricotiers & de pruniers, à l'égard desquels elle a parfaitement réussi. Il est vrai que tous les jours j'essuyois la gomme, sans lui donner le temps de se congeler.

Le but de cette opération est de rendre féconds des arbres qui ne rapportent point, tels que des poiriers & des pommiers sur franc, dont toute la pousse est en bois, de faire nouer les fruits de ceux qui tous les ans fleurissent inutilement, & de mettre à fruit les boutons de quantité d'arbres qui s'allongent & ne s'ouvrent ni ne fleurissent point. La sève passant avec rapidité dans les arbres, dont les couloirs sont trop dilatés & les fibres trop lâches, n'a point le temps de se cuire & de se digérer. Telle qu'une eau qui dans son cours rapide ne fait que battre la terre & la durcir, cette sève s'empporte toujours, inonde certaines branches & laisse à sec les fructueuses; dont les orifices sont trop petits pour la contenir. De-là, cette stérilité des boutons à fruit qui, ou fleurissent sans se nouer, ou s'allongent sans s'épanouir, & qui rongés intérieurement par le trop long séjour d'une sève inutile & trop délayée, tombent enfin en pourriture.

Toutes les branches qui ne font point à fruit, je parle des arbres de fruits à pépin, ont ordinairement la peau belle, luisante & fort unie. Celles au con-

traire qu'on nomme brindilles sont pleines de rides. La Quintinye les appelle des anneaux, parce qu'en effet ces rides sont placées à ces brindilles comme des anneaux arrangés les uns près des autres; ce sont autant de petits bourrelets gonflés, qui servent de réservoirs à la sève. Les rides sur les arbres de fruits à noyau ne sont pas si marquées que sur les branches de ceux à pépin, cependant elles sont sensibles sur les brindilles & les lambourdes qui sont toujours fluettes. La *fig. 2 de la Pl. V.* offre une brindille d'un poirier grossie à la loupe avec ses rides & ses boutons à fruit marqués *a*. La *fig. 3. a* représente un bois vieux avec des rides & une bourse à fruit ancienne; *b* deux autres bourses à fruit plus récentes avec les anneaux & les rides; *c* les boutons à fruit sortant de leur bourse. Chaque année ces rides se multiplient, & le bouton croît d'une ride jusqu'à ce qu'il en éclosse des fleurs ou des fruits. Leurs inégalités retardent successivement le passage de la sève, au lieu que dans les branches unies n'étant arrêtée par aucun obstacle, elle entre avec aisance & se porte en avant. Je

prétends donc que la scarification l'empêche de séjourner inutilement dans ces brindilles, & qu'elle lui procure une filtration aisée par ces rides qui en absorbent une partie par l'emploi que l'arbre est forcé d'en faire pour leur formation. Combien encore ne s'en extravase-t-il point par les ouvertures faites à la peau, & qui sont pompées & aspirées par l'air ? En même temps qu'il en diminue le volume, il contribue à sa cuisson & à l'affinage des sucs, en portant dans l'arbre la bénignité des siens. Les moyens que j'emploie sont les nodus, les calus & les bourrelets que cette opération fait naître de toutes parts sur les branches pour le recouvrement des plaies.

On la scarifie avec la serpette la peau de l'arbre jusqu'au bois, un peu transversalement du bas en haut, à la longueur de deux ou trois pouces, & à la distance de cinq à six, toujours à l'opposite d'une incision à l'autre. Pour les arbres de fruits à pépin, le temps le plus propre est la chute des feuilles, jusqu'au printemps, avant que la sève soit tout-à-fait en mouvement. A ceux à noyau, le printemps est l'unique saison convenable : on

observera d'essuyer la gomme qui ne manquera pas de fluer. Il est inutile de dire que du terreau bien gras ou de la boue de vache, sont des préservatifs nécessaires pour éloigner les insectes, qui feroient de toutes ces plaies des lieux de retraite.

En faisant ces incisions en-dessous, & un peu de côté, la sève est nécessairement arrêtée ou du moins retardée dans son passage; les plaies sont plus lentes à se refermer, & les arbres n'ont rien à craindre des pluies ni des gelées. Faites du haut en bas, ces incisions formeroient insensiblement autant de petits auges propres à retenir les humidités nuisibles, qui leur causeroient des chancres. Enfin leur position tant soit peu inclinée, intercepte le cours de la sève, en divisant & séparant les fibres allongées de l'arbre.

Au reste ces plaies se guérissent dans l'année même, sur les sujets vigoureux, de la saison du printemps à celle de l'hiver. Sur ceux-ci je les fais plus longues & plus drues; souvent je ne scarifie que la tige ou quelques branches. A l'égard des gourmands, on observera de ne faire les

incisions. que dans l'espace d'un œil à un autre, sans les endommager. Elles opéreront dans l'arbre une plus ample végétation démontrée par son accroissement sensible, sur un jeune abricotier, par exemple, dont les ressorts n'ont point été usés ni relâchés par des pousses forcées, & toujours retranchées; il s'accommodera beaucoup mieux de cette opération, qu'un vieil arbre à qui un mauvais gouvernement continué depuis longues années a ôté la force de la supporter.

J'ai dit que la scarification étoit très-utile pour mettre à fruit les arbres sur franc, tels que les virgouleuses & les bergamottes, qu'on prétend n'être fructueux qu'au bout de quinze ou vingt ans. Je suis parvenu à en cueillir des fruits à la quatrième & cinquième année, mais je n'épuisais point ces arbres dès leur premier âge, en leur faisant pousser sans cesse du bois que chaque année on leur enlève, & qu'ils produisent toujours avec d'autant plus d'abondance qu'on le leur coupe plus fréquemment. Je compare ces arbres ainsi retenus, à de jeunes chevaux vifs & fougueux, qu'un mauvais cavalier pique des
deux

deux en même temps qu'il leur retient la bride : ces animaux se tourmentent & s'épuisent , toujours en fueur , & toujours arrêtés dans leur course ; en leur lâchant un peu la bride , ils avanceroient fans se fatiguer.

5°. Les *cataplasmes*. La Pharmacie & la Médecine du Jardinage ont été jusqu'à présent presque ignorées. Trois sortes de topiques indiqués par les Auteurs , font connus des Jardiniers ; favoir les simples & les naturels , tels que les terres grasses détrempées , usitées pour les greffes en fente , auxquelles on joint de la mousse ou du foin , & les diverses cires : ensuite les topiques onctueux & graisseux. De ce genre font le vieux oing , le beurre , la térébenthine & la poix , qu'on applique tant sur les plaies des arbres , que sur ceux qui font sains. Enfin les topiques composés : ce sont des recettes où il entre quantité d'ingrédients , auxquels on attribue des effets surprenans , soit pour guérir les maladies des végétaux , soit pour dilater leur écorce & leurs fibres ; pour les faire même fructifier , & faire prendre racine aux bourgeons , aux feuilles ,

à des branches même inanimées & comme desséchées. On peut consulter là-dessus l'Ouvrage du Docteur Agricola, Médecin à Ratisbonne, imprimé en François à Amsterdam en 1720, & qui est intitulé *l'Agriculture parfaite*.

A l'égard des topiques de la première espèce, les recettes les plus simples sont non-seulement préférables aux autres; mais les seules bonnes pour les arbres, conséquemment aux épreuves & aux expériences que j'ai faites tant de celles indiquées dans les livres, que de celles qu'on m'a communiquées. Les terres grasses, & la cire sont les topiques le plus en usage. Par terre grasse, on entend communément la terre glaise. Je la crois nuisible dans le Jardinage; décomposée, on la trouvera insipide & dépourvue de parties spiritueuses. En terre, elle fait pourrir par les eaux qu'elle retient, les racines qui en approchent. Lors des sécheresses elle se durcit. Si-tôt qu'elle sent le hâle, elle se gerce & se fend de toutes parts. Appliquée sur quelque partie d'un arbre, elle laisse entrer l'air & le hâle par ses ouvertures,

Je bannis également l'usage de la cire, tant de la blanche, que de la verte employée aux orangers par goût de propreté. C'est un dessicatif, & par conséquent elle retarde la réunion des partiés, & fait fendre, souvent même éclater l'écorce, en la séparant du bois qu'elle gerce. Les plaies au contraire enveloppées d'onguent de Saint-Fiacre, sont recouvertes infiniment plutôt. Je dis à ce sujet que la raison pour laquelle on met de la terre détrempée avec du foin ou de la mousse, aux greffes en fente, est afin que l'air ne dessèche ni l'écorce, ni le bois, ni les entes qui sont appliquées dessus, & que la terre naturellement humectante communique aux greffes une sorte d'aliment extérieur qui, avec le secours des pluies, des rosées, & des brouillards, passe par l'écorce & dans la partie de l'arbre sur laquelle on a enté.

Les topiques gras & huileux, les absorbans, les caustiques me semblent également contraires à la végétation, & pernicious aux végétaux. En voici les raisons. L'air sert doublement aux arbres, d'abord pour les pénétrer, &

pour porter à travers les pores de leur peau ses parties vitales. Aussi ressentent-ils ses différens bienfaits. Jetez de l'eau sur un arbre lorsque le soleil dardant ses rayons le dessèche, à l'instant ses feuilles repliées se redressent, s'épanouissent & reverdissent, sa peau lâche & aplatie se gonfle & devient bandée. Un second effet de l'air, c'est non-seulement de faciliter la transpiration nécessaire aux végétaux; mais encore le mouvement de la sève pour la faire monter & descendre dans toutes leurs parties. Supprimez l'air, tout ce mécanisme cesse, & à mesure que les arbres sont plus ou moins pénétrés par l'air, on aperçoit de la différence dans leur action de pousser.

Or, que font les matières grasses & onctueuses, sinon de boucher les ouvertures de la peau par lesquelles l'air s'insinue & passe dans leur capacité? La sève qui n'est elle-même qu'une lymphe, une sérosité, ne peut que difficilement couler par un endroit où les fibres sont imprégnées de parties huileuses. Aussi qu'arrive-t-il aux arbres auxquels on met des onctueux pour en éloigner les chenilles? Au

bout d'un certain temps l'écorce se lève, la peau s'écaille, l'arbre maigrit & sèche insensiblement.

Les cataplasmes & les topiques analogues aux arbres, se réduisent aux suivans : la boue de vache, soit la nouvelle, soit la vieille, pourvu qu'elle ne soit point desséchée, ni trop délayée ; mais qu'elle fasse tant soit peu corps, pour tenir sur les plaies des arbres ; le terreau gras, la bonne terre détrempee avec de l'eau de fumier, les terres franches, & celles qu'on nomme vierges, celles des marais & des bas-prés, les balayures des basse-cours & des fosses à fumier, les amas d'anciennes immondices restées comme en dépôt dans des lieux abandonnés, le limon des mares qui font l'égoût de quantité de Villages, & où les animaux se lavent & s'abreuvent. Toutes ces substances balsamiques sont excellentes pour faire des cataplasmes aux arbres. Elles préviennent le desséchement de la plaie, & la préservent du contact de l'air. Voilà ma chymie & ma pharmacie.

Mes essences, mes élixirs, mes fomentations, mes lessives, sont les eaux de fumier tirées des basse-cours, ou

les eaux simples dans lesquelles je laisse tremper du crottin d'animaux qu'on remue plusieurs fois pendant quinze jours. Je les expose au soleil, j'en arrose ensuite mes arbres jaunes & infirmes & je les vivifie. Quelquefois je laisse fermenter les lavures de vaisselle, pour les répandre au pied des arbres qui en ont le plus besoin, après qu'elles ont été frappées par l'air, qui en emporte ce qui seroit trop spiritueux & trop mordant. Je recueille soigneusement les neiges; ce n'est pas qu'elles soient impregnées de parties nitreuses, dues à l'impression de l'air, comme on l'a cru, avant qu'on en eût fait l'analyse, qui n'a produit que de l'eau; mais j'ai remarqué qu'étant répandues le long des espaliers, elles les préservent des atteintes d'une chaleur excessive.

6°. Enfin, *les éclisses, les bandages & les ligatures* si usités dans la Chirurgie, à l'égard des membres cassés & déboîtés, ont lieu pour les arbres dans le cas de dislocation des branches, fractures & autres dérangemens forcés. Tous les Jardiniers ne connoissent d'autres remèdes à ces accidens que l'amputation; opération

plus prompte que celle de poser une éclisse, & de mettre un appareil sur la plaie. J'en ai vu néanmoins qui vouloient bien prendre la peine d'entourer d'un osier une branche éclatée, pour la tenir en place. Est-ce là travailler ?

Par un accident imprévu une branche est ou éclatée, ou cassée tout-à-fait ; mais elle tient encore suffisamment à l'écorce. Je rapproche les parties les unes contre les autres, je les enduis d'un des topiques que j'ai indiqués ci-dessus, & je les enveloppe d'un linge double. Je bande ensuite mon appareil, avec un osier fendu en deux, ou avec une vieille corde que je défile pour qu'elle ne soit point coupante. Je me suis muni auparavant de morceaux de lattes fort étroits, ou d'éclats de douves fendues en deux, que j'arrange autour du topique. Quand ces éclisses mises l'une près de l'autre ont suffisamment recouvert la branche, je les tiens en état avec un osier que je serre un peu, & je fais dans le milieu, à l'endroit même de la plaie, une ligature avec une corde un peu forte, que je bande le plus qu'il m'est

possible. Je proportionne la longueur des éclisses, & je multiplie les ligatures suivant la portée & le poids de la branche. Ces éclisses appuyent alors & sur le chiffon & sur le topique, ainsi elles ne peuvent entamer ni même presser l'écorce. Cette opération se réitère aux deux bouts à un pouce près. Ma branche ainsi pansée est attachée ensuite bien ferme, soit au mur, soit au treillage, & je n'attends point que les ligatures soient pourries pour les renouveler. Je suis sûr qu'elle reprendra, qu'elle poussera & qu'elle donnera même du fruit dans l'année. J'aurai occasion de revenir à cet objet, en traitant des plaies des arbres dans le second volume de la Pratique: on y trouvera une figure qui donnera une idée plus précise de cette opération que j'ai souvent pratiquée.

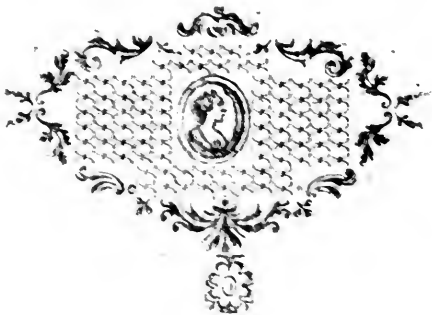
Je fais à ce sujet deux observations importantes: l'une qu'il faut de la prudence quand on travaille aux arbres, sur-tout aux vieux, dont le bois rempli de cicatrices est fort cassant, pour ne point trop forcer certaines branches. L'autre, que dans le cas où ils éprouvent de pareilles

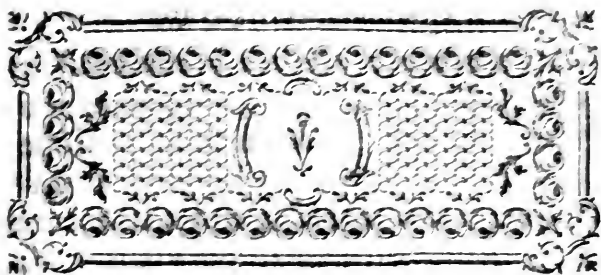
fractures, on ne peut faire trop de diligence pour renouer leurs membres disloqués. Si on laisse agir l'air & le hâle sur les parties ouvertes & séparées, la sève desséchée au-dehors, la flétrissure des feuilles, le retour de la sève & le serrement intérieur des parties, seront autant d'obstacles insurmontables à leur réunion.

Il est des plaies de peu de conséquence, telles qu'une écorchure à la peau ou à l'écorce d'une branche dont on taille la voisine, une entamure à quelque partie que ce soit. Un peu de laine, de coton, de filasse, une bande d'étoffe en fait tout l'appareil. Je conviens que sans ces soins, ces plaies légères se guérissent tous les jours: mais je demande si nous n'éprouvons pas des piquûres, des égratignures, des contusions, des coupures que nous négligeons, & qui après s'être guéries d'elles-mêmes forment des abcès, des ulcères, des maux d'aventure, & donnent lieu à des opérations douloureuses. Aux arbres gommeux sur-tout, & au pêcher, il n'y a point de petites plaies. La gomme fluante opère nécessairement des chancres, quand on néglige d'y pourvoir

par une simple ligature , ou un peu de terre.

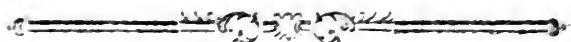
Après avoir prouvé dans la *Théorie*, que les plantes ont beaucoup d'analogie avec le corps humain , & qu'elles ne sont pas plus exemptes que lui de maladies & de blessures ; il m'a semblé pouvoir en conclure que dans bien des circonstances elles doivent être soumises aux saignées , aux amputations , à la diette , & enfin à un régime réglé.





^A
LE PÊCHER
ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR ÂGE FORMÉ.



TROISIÈME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

De la Taille.

L'ÉPOQUE de l'âge formé des arbres en général, & sur-tout des pêchers dont je me propose de parler dans cette troisième partie, est depuis la sixième année de leur plantation, jusque vers le temps où ils commencent à vieillir. Il y a cette différence entre les arbres de fruits à pépin &

ceux à noyau , que les premiers sont plus tardifs , & que les seconds qui viennent plus vîte finissent aussi de même. Le pêcher en particulier travaillé comme il l'est , n'est guère formé qu'au bout de quinze ou vingt ans , au-lieu qu'il l'est à Montreuil à cinq ou six. Il est donc intéressant pour le Public de voir une réforme établie dans la culture d'un arbre , dont le fruit fait l'ornement des jardins & les délices des tables.

La taille sera mon premier objet. Je passerai ensuite à l'ébourgeonnement & au palissage dont je donnerai les règles. Cette matière importante sera traitée conséquemment à des pratiques peu connues , mais fondées sur un succès constant. Le hasard en beaucoup d'occasions fut mon maître : la curiosité & la réflexion me guidèrent , & l'expérience me décida.

La taille est une opération de l'Art opposée à l'intention de la Nature. Les arbres ne furent point faits pour être arrêtés dans leur action de végéter , coupés , élagués , ébottés , & assujettis à des incisions qui dérangent l'organisation de leurs parties. Les arbres des forêts subsistent sans qu'on les taille

& sans qu'on les émonde. Ceux de nos vergers & des campagnes portent également des fruits, avec le secours de la seule Nature. Cette sage mère pourvoit à leur renouvellement par les branches qui remplacent celles qui, après avoir été usées & épuisées, se dessèchent & tombent d'elles-mêmes.

La taille des arbres est la suppression de certaines branches & le raccourcissement des autres, pour les rendre d'une forme plus régulière, plus hâtifs & plus féconds en fruits beaux & favorables. La Quintinye a bien raison de dire, que *beaucoup de gens coupent, mais que peu savent tailler*. Je considère la taille sous deux rapports différens; savoir en elle-même, & quant à la méthode qui doit servir de règle dans cette opération.

Qu'on jette les yeux sur tous les arbres de nos jardins. Qu'y voit-on? Des chicots, des ergots, des ongles, des branches mortes, de la mousse, de la gale, de vieille gomme, des chancres, d'anciennes plaies non recouvertes & desséchées, des faux-bois, des branches chiffonnes, des coupes défectueuses. Ce portrait n'est sûrement

point outré. Les Jardiniers y sont tellement accoutumés, qu'ils ne s'en aperçoivent pas ; peu de Maîtres se connoissent en Jardinage, & un spectacle qu'ils voient chez leurs voisins ne les touche guère dans leurs maisons. Je vais tâcher de les mettre en état de juger par eux-mêmes si leurs arbres sont bien ou mal tenus, & de bannir des objets aussi disgracieux que ceux dont je viens de faire le détail.

Les *chicots* sont les restes des branches soit mortes, soit vives, qu'un Jardinier négligent a laissées de la longueur d'un pouce, au-lieu de les couper près de l'écorce. (*Pl. V. fig. 4. a*). Je demande si la sève peut monter par-dessus pour recouvrir la plaie, tandis qu'elle trouve un obstacle à sa rencontre, & comment peut se faire sa communication dans les parties voisines, lorsqu'elle est interrompue par des obstructions que ces chancres forment? De plus, un bois mort communique sa contagion au bois auquel il tient, de même que les chairs mortes & baveuses dans nos corps aux parties circonvoisines. Et comme la sève ne peut plus y parvenir, il faut de nécessité

que le pourtour de la branche à laquelle ce bois mort est attaché, meure à son tour.

L'*ergot* confondu ordinairement avec le chicot, quoiqu'il en diffère, est un talus en forme de courson, laissé à l'endroit où l'on a coupé une branche. (*Pl. V. fig. 4. b.*) Quoique moins visible que le chicot, parce qu'il n'est pas si faillant, il produit les mêmes effets. & occasionne un flux de gomme, qui fait naître les chancres; l'application & la paresse font fermer les yeux sur les ergots, ainsi nommés à cause de leur ressemblance avec ceux qu'ont à leurs pattes les poules, les coqs & les dindes.

On appelle *Onglet* cette partie qui est à l'extrémité de la taille, & qu'on a coupée à quatre ou cinq lignes au-dessus de l'œil. (*Pl. V. fig. 4. c.*) On doit tailler une branche un peu en bec de flûte, plus avant derrière l'œil qu'au-dessus. Quand ce bec est trop alongé, il forme au bout de la branche coupée une petite faillie nommée *onglet*, parce qu'elle imite la forme de nos ongles. Il est démontré que la sève ne les couvre jamais, qu'ils se sèchent & meurent, que le bourgeon qui

naît de l'œil au-dessus en souffre, & que la réunion de la peau ne peut se faire.

Les Jardiniers disent qu'ils les rabattent à la taille prochaine. D'abord, il est certain qu'ils ne le font pas; mais quand ils le feroient, ce sont toujours deux plaies pour une, & le recouvrement de la coupe se fait un an plus tard, & par conséquent l'arbre en pâtit. Pour éviter de laisser des onglets, il ne faut pas couper tout près de l'œil. On courroit risque de l'abattre, de l'effleurer ou de le faire avorter. Il est un juste milieu, qui est de tailler environ à une ligne plus haut que l'œil, un peu au-dessus de sa petite pointe & par derrière en bec de flûte. On voit à la *fig. 5. de la Pl. V.* une coupe tirée & alongée a qui auroit dû être d'un tiers plus courte par en bas.

Les *bois morts* & les branches sèches sont aussi communs sur les arbres. J'ai vu des Jardiniers les empoigner & les éclater à force; de-là, ces chicots dont j'ai parlé ci-devant: d'autres moins paresseux se contenter de les scier: cela ne suffit pas, il faut avec la serpette aller jusqu'au vif, & après qu'on a

bien uni sa coupe, y employer l'onguent de Saint-Fiacre, en faisant à la plaie une poupée, telle qu'on en met aux greffes en fente. Les raisons qui engagent à la mettre en usage envers celles-ci, sont les mêmes pour lesquelles je l'exige à l'égard des amputations des grosses branches des arbres fruitiers & sur-tout du pêcher. Sans cette précaution, la gomme flue incessamment à ces plaies laissées à l'air, & corrode toutes les parties circonvoisines.

Comme il n'est point d'animaux qui ne soient tourmentés par d'autres, il n'est point de plantes qui n'ayent aussi à redouter leurs semblables qui s'attachent à elles pour vivre à leurs dépens. Telles sont celles qui prennent racine sur l'écorce & les branches des arbres. Les unes s'approprient leur substance, on les nomme parasites, telles que le gui; les autres, comme les lichen & les mouffes, espèces d'éponges qui retiennent les eaux, sont cause qu'en hiver elles se congèlent, pénètrent l'écorce, le bois, la moëlle des arbres, & leur occasionnent des chancres & souvent la mort. Une infinité d'insectes, durant la belle saison,

s'y réfugient , & y déposent leurs œufs. Les mouffes contribuent aussi à faire avorter les boutons à fleurs, par la fraîcheur qu'elles entretiennent, & dans l'hiver & au printemps. Elles font alors , à l'égard des végétaux , ce que les humidités font à nos corps quand elles y produisent des fluxions, des rhumes ou des rhumatismes, qui proviennent de sérosités étrangères & du défaut de circulation dans le sang. Outre les mouffes qu'on connoît, il en est une qui n'est presque pas sensible; c'est une sorte de gale d'un vert un peu plus jaunâtre, mince & éparse, qui s'attache également à la peau des arbres, & qui, vue au microscope, est reconnue pour une plante & pour une mouffe d'une plus petite espèce. Après une pluie, une rosée, un brouillard, on les ôte aisément depuis la fin de l'automne jusqu'au printemps, soit avec un morceau de bois fait en couteau, soit avec des broffes. On observera de commencer toujours par le bas, en remontant vers le haut. C'est un moyen sur de n'arracher & de n'endommager aucun bouton.

On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (*année 1716*)

qu'il faut, pour détruire la mousse, inciser en ligne droite avec la pointe de la serpette l'écorce de l'arbre jusqu'au bois, & depuis les premières branches jusqu'à fleur de terre. Cette plaie se fait à la fin de Mars jusqu'en Mai, au côté de l'arbre le moins exposé au soleil, & se referme au bout d'un certain temps; l'écorce devient bientôt nette & garantie de mousse pour toujours. Je conviens qu'une surface unie est moins propre à recevoir la graine de cette plante, qu'une surface raboteuse, & que l'incision donne plus de liberté au mouvement de la sève, en relâchant l'écorce dont les inégalités viennent de ce qu'elle n'y circule pas aisément. Mais je ne puis adopter la raison qu'on donne de la destruction de la mousse. La sève, dit-on, se distribuant mieux dans l'écorce après cette incision, ne se porte plus tant dans les racines de cette plante, elle périra par famine. J'ai expliqué dans la *Théorie*, ce qu'il falloit penser du tort que la mousse fait aux végétaux.

J'entends par *vieille gomme*, non celle qui flue durant la végétation, & dont je parlerai dans ma quatrième partie,

mais celle qui pour n'avoir pas été enlevée dans le temps, a par son séjour rongé & carié une infinité de branches, & a formé des chancres, des tumeurs & des élévations dans la peau. C'est à la taille qu'on remédiera à tous ces maux. Si les branches sont cariées, il faut, après un temps humide, enlever cette vieille gomme avec la pointe de la serpette, & aller jusqu'au vif, du moins par chaque côté de la plaie. Cette espèce de gangrene cesse alors d'être funeste.

Les *chancres* nés de la gomme qui a corrodé une branche, se guérissent par les mêmes moyens. Ce sont de petites taches noires & livides, soit à la tige, soit aux branches, par lesquelles il s'est fait une extravasation de sève, qui en séchant sur la peau la fait mourir. Les chancres naissent aussi des queues des pêches qui demeurent sur les arbres plus d'une année après qu'elles sont cueillies; ces queues se séchent, meurent & se durcissent.

Vieilles plaies non recouvertes. On a coupé anciennement de grosses branches, & ces coupes sont restées découvertes. Le hâle les a prises, les gelées ont pénétré, les humidités ont

transpiré entre l'écorce & le bois, le soleil a ensuite desséché, & en a fait séparer les parties, des insectes s'y sont établis. Que faire alors ? Si ce sont de vieux pêchers, il faut les laisser vivre & en tirer ce qu'on pourra, en attendant que leurs successeurs les remplacent. S'ils sont de moyen âge, il faut avec la scie à main aller jusqu'au vif, puis avec la serpette unir les plaies, & y mettre un topique. En deux ou trois ans, elles se recouvriront entièrement. Pour peu qu'on connoisse le mécanisme de la végétation, on sentira l'importance de ces soins, loin de les traiter de frivoles & d'inutiles.

Les *faux-bois* sont certaines branches qui ne poussent point d'un œil ni d'un bouton, mais directement de l'écorce à travers laquelle la sève se fait jour, en produisant un rameau verdoyant. Ces sortes de branches sont rarement fructueuses, & ne le deviennent qu'après un très-long-temps : on ne taille dessus que dans la nécessité. Elles sont vigoureuses, bien nourries & gourmandes ; la raison en est bien simple. Quand on taille un arbre qui regorge de sève, on lui

en ôte les récipiens : comme les racines en fournissent plus abondamment que les réservoirs n'en peuvent contenir, elle s'en fait de nouveaux ; aussi n'y a-t-il que les arbres fort vigoureux parmi ceux de fruits à pépin, qui produisent de ces faux-bois lorsqu'ils sont taillés trop court. Les Jardiniers s'accordent à les supprimer. Mais le moyen de n'en point avoir ou d'en avoir moins, est de donner d'abord aux arbres qui en produisent, une taille longue & réitérée sur un plus grand nombre de branches, & de casser ensuite ces faux-bois à un demi-pouce environ des sous-yeux.

Les *branches folles* ou *chiffonnes* ont une double origine : elles croissent naturellement faute de vigueur de la part de l'arbre, ou par accident, & par une suite d'un mauvais gouvernement. Dans le premier cas, il faut mettre en usage les moyens que j'indiquerai pour remédier à la foiblesse de l'arbre ; dans le second, il faut s'abstenir de donner lieu à la production de ces sortes de branches, puis à la taille les récèper, comme infertiles, se pourvoir sur les meilleures branches, & rabattre sur les

plus fortes pour faire pousser de bon bois. Je sens que de tels arbres où l'ignorance & la négligence les a épargnées, sont très-difficiles à remettre, & que c'est l'ouvrage de plusieurs années.

La coupe *défectueuse* peut l'être en elle-même par le vice de l'incision, & dans la forme par l'impéritie du Jardinier. Au-lieu de faire sa coupe courte & horizontale, tant soit peu en bec de flûte, il coupe à un demi-pouce plus bas, tirant son incision en bec de flûte allongé, de façon qu'elle se trouve par derrière plus basse que l'œil qui est par devant; ou bien sans regarder si la branche est dans son sens ou non, il la taille comme elle se présente sous sa serpette à un des côtés de l'œil. La coupe est encore *défectueuse* quand elle est faite par devant l'œil, au-lieu de l'être par derrière, parce que la sève ne peut monter sur les onglets que produit cette double coupe vicieuse, pour opérer le recouvrement. On voit à la *fig. 4. (Pl. V. d)* une coupe vicieuse au-dessus de l'œil *e*, au-lieu d'être près de lui. On tombe dans le même inconvénient, lorsqu'après avoir scié

une branche, on néglige d'unir avec la serpette, la plaie qui reste graveleuse.

Toutes ces pratiques vicieuses font également préjudiciables au pêcher.

1°. En faisant une coupe longue, on ôte à la sève son passage pour arriver à l'œil, au-dessus duquel on coupe, attendu qu'elle est plus basse par derrière, & que toutes les fois qu'on retranche une branche, le bois meurt à une demi-ligne près de l'extrémité de cette coupe, d'où il s'ensuit que l'œil doit périr. 2°. On entame la moëlle de l'arbre, & on l'évente : sa nature spongieuse reçoit durant les gelées printanières les neiges & les frimats qui sont funestes à l'arbre. Le soleil ensuite fait sécher ce bout de branche qui devient chicot. 3°. On donne jour à la sortie de la gomme. 4°. On laisse aux extrémités de chaque branche coupée, ou sur les côtés, ou sur le devant autant d'onglets qui empêchent le recouvrement des plaies.

La coupe régulière au contraire (*Pl. V. fig. 5. b.*) est celle qui est près de l'œil, suffisamment pour ne pas l'affamer, courte, ronde, un peu en bec de flûte, lisse & unie. Il ne doit

doit y avoir ni creux , ni éminence , ni haut , ni bas , toujours l'écorce doit être à fleur de la partie ligneuse. Jamais le bois ne doit être éclaté , fendu , ni la peau entamée , ou pleine de filandres & d'esquilles.



CHAPITRE II.

Suite de la Taille , du temps de la faire , & des Buissons.

IL faut d'abord observer que la taille du pêcher remise au printemps n'a lieu que dans les climats froids , & non dans les pays chauds ; mais cette pratique n'est que locale en ce sens.

1^o. La délicatesse de cet arbre & sa sensibilité au froid sont telles , que l'hiver brûle quantité de boutons à bois & à fruit , & altère beaucoup de branches. Dans cette saison les uns & les autres sont réellement morts , quoiqu'un reste de sève qui les soutient encore les fasse paroître vivans. Ces apparences trompeuses s'évanouissent au printemps ; le hâle & les

premiers coups de foleil achèvent de dessécher toutes les parties sur lesquelles le froid a agi. Si on avoit taillé plutôt, qu'en seroit-il arrivé? J'ai fait à cet égard une observation qui me semble décisive. En visitant mes pêchers durant les temps nébuleux dans les gelées à glace, j'ai vu quantité de gouttes d'eau qui tomboient sur les branches, s'arrêter à chaque petite éminence que forme le nodus des yeux. Ces gouttes d'eau s'y congeloient & formoient un glaçon dont le séjour brûloit les boutons moins garnis de cette bourre, que la Nature a pratiquée autour des yeux, en dedans, pour les préserver de la rigueur du froid. J'ai taillé ces branches à l'endroit de ces boutons que j'avois marqués, & j'ai reconnu au printemps que la plupart étoient brûlés en dedans, quoique lors de la taille il me parussent aussi sains que les autres; & après le développement de la fève les uns étoient gelés en bourre, les autres un peu moins.

2°. Pour ne point tailler le pêcher en hiver, on allègue les effets de la gelée & du froid. La moëlle spongieuse des branches mise à l'air par

L'ouverture de l'incision, reçoit les eaux glacées des pluies & des frimats qui se congèlent dessus, & l'œil qui y répond doit périr.

3^e. Cet arbre pousse d'abord avec impétuosité, & s'empresse de donner des preuves prématurées de sa fécondité, avant que les gelées soient passées. Si donc au-lieu de lui laisser tout son bois, toutes ses fleurs & tous ses boutons dans lesquels la sève se distribue, on l'en déchargeoit d'une partie dans l'hiver, avec quelle véhémence ne pourroit-il pas au printemps, livré aux gelées tardives qui trouveroient d'autant plus à mordre que les bourgeons seroient plus avancés ! Les vignes, par exemple, sont plus ou moins endommagées, suivant que le bourgeon est long & formé, & moins défendu par les feuilles naissantes. Si ce bourgeon encore petit vient à être offensé, la sève qui a peu fourni à sa substance, est en état de réparer ce dommage, soit par une nourriture plus abondante aux bourgeons épargnés par la gelée, soit en faisant percer des yeux à travers la peau des branches vigoureuses, quoique cela ne soit pas dans l'ordre

ordinaire de la pousse du pêcher.

4°. J'ai remarqué, en taillant d'hiver, qu'il est sûrement attaqué de la gomme. Les partisans de cette taille n'y font point attention : accoutumés à en voir sur leurs pêchers, ils la regardent comme une maladie annexée à leur nature, & ils négligent d'en examiner la source, les effets & les progrès. Ils en rejettent aussi la cause sur le climat, sur le terrain, sur la saison, sur le vice même des arbres en particulier, & sur mille autres raisons chimériques, tandis qu'ils se dissimulent la véritable.

5°. Tout étant comme dans l'inaction durant l'hiver, les branches malades, gangrenées, ou mortes, sont abreuvées par les humidités, & paroissent sous un coup d'œil tout différent, que lorsque la sève se développant au temps de la taille fait apercevoir sèches ou remplies d'une moëlle noirâtre, ces branches qui sembloient vives. Ces raisons tendantes à prouver la nécessité de différer la taille du pêcher jusqu'au printemps, sont fondées sur mes observations & appuyées sur le sentiment d'un grand Maître dans le Jardinage.

A l'égard du temps où elle doit être faite, il n'est pas absolument fixe. C'est à la circonstance des saisons, aux climats, aux positions, à la nature du terrain, à l'âge & à la qualité des arbres à en décider. Pour les saisons & les climats, on comprend qu'on taille plutôt ou plus tard, suivant qu'ils sont hâtifs. Dans un fond, dans une vallée froide & aquatique, je taille plus tard que sur le sommet d'une montagne ou sur le penchant d'une colline, à cause des dangers provenant de l'humidité. L'exposition du midi est la plus hâtive, & par conséquent j'y taille les pêchers & les jeunes arbres qui ont plus de feu avant ceux dont la pousse tardive ne se presse point d'éclorre. Certaines espèces de fruits, telles que l'avant-pêche, celle de Troyes & la madeleine hâtive, me prescrivent ce que j'ai à faire. Le terrain sec & chaud doit aussi avoir la préférence sur un sable froid ou sur des terres lourdes & massives. Les fruits sont plus hâtifs dans ces terrains que dans les terres humides, non-seulement parce qu'ils sont plus chauds à raison de leur sécheresse, mais encore parce qu'ils n'en tirent qu'une.

plus petite quantité de sucs. L'abondance de la sève, en augmentant l'accroissement des fruits, en retarde la maturité.

Avant que d'expliquer la manière de procéder à la taille, il est à propos de parler des buissons auxquels on veut faire prendre un bon pli, & une figure agréable. Leur régularité consiste dans la proportion de toutes les branches entre elles, de façon qu'ils soient pleins sans confusion, dégagés sans altération, à jour sans aucun vide, qu'il y règne une sage ordonnance, & que les fruits également distribués dans tout l'arbre, jouissent des bienfaits de l'air & des regards du soleil. Nulle branche ne doit y être perpendiculaire ou verticale, mais toutes seront latérales & obliques, comme autant de ventouses pour pomper & contenir la sève.

Le poirier de la *Pl. VI. (fig. 1.)* a été dessiné d'après un buisson qu'on voit dans la maison de campagne de M. l'Archevêque de Rouen, à Gailon. Il a trente ans, trois toises de diamètre *a*, & une tige *c* qui a dix-huit pouces de grosseur. Les branches horizontales *b* ont été allongées par

succession de temps. Il est évasé en forme d'un verre à boire Pour y parvenir, il faut s'y préparer dès les premières années, & tailler toujours sur l'œil de dehors, jamais sur celui de dedans, à moins qu'une branche s'échappant trop, il ne fallût, pour la remettre en son rang, tailler sur ce dernier. On allongera les pousses & on les chargera suivant la portée de chaque arbre sans arrêter les bourgeons. Tous les Jardiniers font dans l'usage de raccourcir, en taillant, les extrémités des branches à la même hauteur, en sorte qu'elles soient de niveau, ce qu'ils appellent couronner. Ainsi une branche grosse, comme le pouce, & de cinq ou six pieds de haut, n'est pas plus allongée que celle qui n'a que la grosseur d'un fétu, & qui a six ou sept pouces de long. Il arrive de-là que la première ainsi retenue pousse avec plus de vigueur, & que la seconde prend d'autant moins l'effort qu'on lui a donné plus d'allongement. Prétendre que la branche fluette s'appropriera la sève de la grosse qui a été taillée court, c'est un paradoxe. Un arbre ainsi couronné est symétrisé l'hiver quand personne ne le voit; &

lors de la belle saison il est épaulé : les principes du Jardinage fondés sur la raison enseignent de tailler les branches suivant leur force , sauf à réduire les fortes en Mai , Juin , Juillet & Août , & à les rabattre sur les inférieures.

Les Jardiniers ont pareillement coutume de tailler à la même longueur les branches de côté au pourtour des buissons , & ils en font des objets des plus difformes , ce qu'ils nomment double couronne. Il vaudroit mieux couper tout près de l'écorce les bourgeons qui ne peuvent trouver place. Suivant notre méthode on ne taille point les branches du tour , mais on les casse , & on a des fruits en quantité l'année suivante : on pourra ensuite les rapprocher , comme il sera dit.

On se plaint tous les jours de ce que les arbres sur franc ne se portent point à fruit , malgré les moyens employés pour y réussir. Ces plaintes cesseroient bientôt , si l'on faisoit attention à la manière dont ils ont été travaillés & traités dès leur tendre jeunesse. On a commencé par couper fort court tous les ans & par supprimer

presque entièrement les pousles de ces arbres ordinairement fougueux. De-là, qu'est-il arrivé ? La sève a pris son cours vers les extrémités, ou vers la peau même, au-lieu de se décharger dans les branches alongées que la Nature lui avoit pratiquées. Cette liqueur accoutumée à s'y porter, a élargi les premiers couloirs, & a dilaté leurs fibres, en faisant continuellement effort pour se déposer où elle a pu, étant privée de ses vases & de ses récipients naturels. Telle une eau qui est retenue & qui s'est formé une pente qu'elle suit toujours, si on n'a soin de régler son cours. Il auroit fallu d'abord amortir la fougue de ces arbres par de longues tailles & par une grande quantité de branches laissées dans toute leur étendue : la sève trouvant alors suffisamment de vases pour y être reçue, eût coulé plus lentement, & auroit eu le temps d'être travaillée & affinée.

Lorsqu'un arbre est greffé en pied, ou lorsqu'il a été récépé proche du tronc, le nodus étant plus bas, la sève a moins de chemin à faire pour arriver à sa tête & pour la former. De-là vient que les arbres nains faisant

des progrès plus rapides que ceux qui font greffés en tige, on doit les tailler beaucoup plus long, ce que n'observent pas tous les Jardiniers. Aussi il arrive que la fructification des arbres nains, sur-tout de fruits à pépin, est très-tardive, que la plupart de ceux à noyau ne poussent que des gourmands durant les premières années, & ne donnent aussi que fort peu de fruit.

Excepté certains arbres de fruits à noyau, tous peuvent être mis en buisson. Il en est que les Jardiniers n'entendent point à gouverner, tels que les arbres sur franc & la virgouleuse. Ceux-ci demandent à n'être presque point taillés, & à être fortement allongés sur les gourmands.

Un défaut très-commun dans le Jardinage est la plantation trop prochaine. On peut y remédier, 1°. En ôtant un arbre entre-deux. 2°. En plaçant dans l'intérieur de chaque arbre un ou deux cerceaux *e* (*fig. 1. Pl. VI.*) proportionnés à son étendue, auxquels on fait des coches, pour que les branches liées avec des osiers restent en place. Ces cerceaux seront attachés à des pieux enfoncés en terre

pour leur servir d'appui. 3°. En tenant fort court un buisson entre-deux, & le chargeant en lambourdes, il fera des pousses vigoureuses, dont on supprimera entièrement la meilleure partie, & on laissera prendre l'effor aux deux voisins.

Maintenant je réduis à trois points ce qu'il faut faire avant, durant & après la taille.

Je pose d'abord pour conditions essentielles les deux pratiques suivantes. La première consiste dans un coup d'œil général jeté sur l'arbre, & dans une visite plus exacte pour s'assurer de la distribution de ses branches, de leur quantité & de leur qualité, de son état de vigueur ou de foiblesse, de santé ou de maladie, de sa forme, de ses dispositions à s'emporter, pour se régler sur la conduite qu'on doit tenir en le taillant. La seconde est de dépalisser toutes les branches, afin d'être le maître de tailler son arbre, & de lui donner une forme régulière, autant qu'il est possible. Je ne parle point des maîtresses branches, ni des branches-mères, qu'il ne faut détacher qu'en cas de ravalement.

Après avoir visité mon arbre, comme

je l'ai dit, je le décharge de tout le bois mort, des branches ruinées, galeuses & gangrénées, ensuite je coupe les chicots & onglets. Les vides occasionnés tant par la suppression des branches défectueuses que par le vice même de l'arbre, m'obligeront à amener de loin des branches pour les remplir. J'observerai de les tirer avec précaution, en appuyant légèrement dessus par l'extrémité d'en-haut, ou un peu en-deça à un point d'appui solide, sans les forcer ni les tordre, & quand elles seront à leur point je les attacherai.

Je taille ensuite le côté le plus difficile de l'arbre, en commençant par le bas, qui ne doit jamais être placé qu'à six pouces au moins au-dessus de la terre, je remonte jusque vers le milieu, en espacant mes branches dans une sorte d'égalité, afin de ne point laisser de grands vides en des endroits, & en d'autres des branches trop proches. Je me comporte de même envers l'autre côté, & je m'arrange pour que le milieu se trouve garni, & que les branches restantes soient à-peu-près à une égale distance qui sera remplie au palissage futur par

les bourgeons qui vont croître & s'allonger. Je suis très-exact à palisser & à attacher les branches à mesure que je les taille. Sans cette attention, celles sur-tout qui ont été laissées de longueur, deviennent le jouet des vents, & le crépi du mur les froisse & les écorche.

Fort éloigné de penser qu'il faille donner plusieurs tailles successives au pêcher, je dis qu'il n'en faut faire qu'une seule au printemps pour ne plus y retoucher, que lors de l'ébourgeonnement & du palissage. La maxime de tenir long une branche à fruit, parce qu'on ne sait pas où les fruits noueront, n'est point recevable, attendu qu'il est impossible que, laissant sur une branche fluette une aussi grande quantité de fleurs, le fruit puisse profiter & murir, s'il vient à nouer. On en fera de plus en plus convaincu, en considérant qu'outre les pêches que ces branches fluettes sont obligées de nourrir, chacune a une mère nourrice, qui doit participer à la même nourriture.

Une autre pratique non moins vicieuse est celle de raccourcir ces branches où les fruits ont noué, ou de

les supprimer s'ils ne nouent point. Peut-on disconvenir qu'il s'est fait en pure perte une dissipation considérable de sève, qui auroit passé dans le petit nombre de pêches & de bourgeons, proportionné à la capacité de la branche? n'est-il pas plus naturel de ménager des fleurs dans l'étendue de l'arbre, à l'exception de l'extrémité des branches, & de tailler fort court ces branches menues, incapables de fournir à beaucoup de fruit une sève assez abondante? Il faut excepter de cette règle les brindilles & les gourmands à qui la nature a coutume de prodiguer la fécondité, & qui sont dans un genre différent des branches ordinaires. Je ne fais qu'indiquer les suites funestes de cette taille multipliée, l'évaporation de la sève, les issues que ces différentes plaies ouvrent à la gomme, un épuisement assuré pour l'année même, & pour la suivante une maigreur dans la pousse des nouveaux bourgeons, & l'origine d'une infinité de branches chifonnées.

C'est un principe certain qu'il faut conserver soigneusement les branches à fruit ou les branches-crochets, en

évitant néanmoins la confusion, & les tailler court. Sur un arbre bien constitué, les fortes doivent l'être à cinq & six yeux, & même à huit en certains cas pour arrêter l'impétuosité de la sève, sauf à les réduire en l'ébourgeonnant. Les demi-fortes le feront depuis un œil jusqu'à trois. Il est un juste milieu entre tailler trop court, ou trop long, ou sur une trop grande quantité de branches. Dans le premier cas on n'a que des gourmands; dans le second, on épuise son arbre, qui ne pousse que des branches chiffonnées, & dans le troisième la place leur manque au palissage. Si vous en supprimez trop, vous n'aurez point de fruit. C'est au jugement & à l'expérience à décider des pratiques qu'exigent les différens cas où l'on se trouve.

Je dis qu'en taillant long, on ne doit point craindre d'épuiser ses arbres. Les Jardiniers taillent par supposition une douzaine de branches, & ils laissent à chacune environ six pouces: douze fois six pouces font six pieds d'allongement sur douze branches. Je ne conserve au contraire que six branches bien nourries sur les-

quelles j'affieds ma taille , & je leur donne un pied à chacune. Par conséquent , je ne laisse pas plus de longueur que les Jardiniers ; mais avec cette différence , que ce qui est partagé en douze suivant la routine ordinaire , se trouve réuni en six dans ma méthode. Je vais plus loin , & je dis que ces branches multipliées laissées aux arbres sont très-propres à les ruiner. Elles consomment en pure perte une grande quantité de sève ; aussi sont-elles petites , maigres & rabougries , & font de l'arbre une espèce de hérifson. Ses fruits ne sont rien moins que savoureux & nourris. D'ailleurs tant de petits bois s'offusquent réciproquement , & se dérobent les rosées , les influences de l'air , & les rayons vivifiants du soleil.

Le pêcher s'emporte vers le haut & se dégarnit du bas. Pour le retenir , il suffit de le rapprocher en taillant tant sur les branches fortes , que sur les demi-fortes ; c'est-à-dire que si on a taillé les fortes l'année dernière à quatre , cinq & six yeux , & les demi-fortes à un , deux & trois ; on rabaisse à la taille actuelle chacune de ces branches sur celle qui aura poussé de

l'œil le plus bas. Mais si cette dernière étoit ou défectueuse ou plus fluette que celle du nœud au-dessus, on taileroit la foible du bas à deux yeux, & celle d'au-dessus à trois ou quatre; au moyen de ce rapprochement de chaque année, on met un frein à la fougue du pêcher. On a remarqué que plus le fruit est rapproché de la branche-mère, plus la substance lui est fournie abondamment. Elle n'arrive ni aussi-tôt ni en aussi grande quantité aux fruits placés à l'extrémité des branches.

Quoique le pêcher pousse rarement de l'écorce & du vieux bois, il arrive qu'étant ravalé & concentré, la sève s'entretient avec une forte d'équilibre vers le bas, & qu'accoutumée à s'y porter elle y fixe son cours. En conséquence, elle fait éclore de temps en temps à travers la peau, des branches inespérées, qu'on conserve précieusement au palissage, & qui renouvellent une partie de l'arbre l'année suivante. On les taille long, sans appréhender que les yeux d'en-bas s'éteignent. Ce sont des branches gourmandes & vigoureuses, qui remplacent leurs voisines usées, ou trop

alongées, & qui deviennent très-fructueuses.

Les lambourdes & les brindilles ne doivent être taillées aucunement. On cassera les premières par le bout, afin de ne point leur laisser une si grande quantité de boutons à fruit à former & à nourrir. La Nature, comme je l'ai dit, s'étant chargée seule de pourvoir à leurs besoins, & de les gouverner, nous n'avons d'autre ministère à exercer envers elles, que de les conserver précieusement. Les pêches qu'elles rapportent sont presque toujours les meilleures, les plus grosses & les plus hâtives. Tant il est vrai que c'est la nature des couloirs & la filtration qui fait le fruit, & nullement la grosseur de la branche. Dans les années de stérilité, ou lorsque les fleurs sont gelées, ces brindilles demeurent toujours naines, leurs bourgeons tiennent de leur nature; & de leurs yeux on ne voit éclore que des branches maigres & fluettes, d'où je conclus que la sève qu'elles reçoivent n'est pas configurée, de même que celle qui passe aux gourmands. Ceux qui abattent ces derniers, dans l'intention de faire refluer la sève vers les autres

branches, renversent l'ordre de la Nature. Il est aussi impossible qu'une sève affinée & purifiée, destinée aux brindilles & à leurs fruits passe aux gourmands, qu'il l'est qu'une sève grossière, matte, épaisse, propre aux gourmands, se porte à leur défaut aux lambourdes & branches fructueuses, & s'insinue par les orifices déliés de leurs fibres menues.

Cette sève néanmoins, à force de se filtrer dans les petites branches voisines de ces gourmands, & d'y circuler, s'affine & donne des yeux à fleurs aux uns & aux autres, qui produisent des fruits l'année suivante. Telle est la raison pour laquelle on fait usage à Montreuil des yeux des gourmands, qui deviennent une source intarissable de branches fructueuses. Tout ceci recevra un nouveau jour dans le Chapitre suivant, où je traiterai de la taille des gourmands.

Ces principes s'appliquent, à peu de chose près, aux arbres de fruits à noyau, & moins à ceux de fruits à pépin, à cause de leur façon diverse de pousser, relative à la nature de leurs branches tant à bois qu'à fruit,

& à la disposition différente de leurs boutons à fruit. Quant à leurs lambourdes & à leurs brindilles, & à la méthode de tirer sur les branches fortes de ces derniers, il n'y a nulle différence, si ce n'est qu'ils doivent être étendus & prendre l'effor, au-lieu que le pêcher demande à être concentré & rapproché.



CHAPITRE III.

De la manière de convertir les Gourmands en Branches fructueuses.

AVANT que de procéder à la direction & au gouvernement des gourmands, je les considérerai dans deux temps différens ; savoir, durant la pousse depuis le mois d'Avril jusqu'à l'automne, & ensuite à la taille du printemps suivant, parce qu'on doit se comporter différemment dans ces deux circonstances.

Quant à ce qui regarde la pousse, je n'en parlerai ici qu'en passant, pour

en traiter plus au long à l'article de l'ébourgeonnement. Si j'abats ces gourmands , je suis sur que la branche à laquelle je les supprime cessera de pousser , de produire du fruit , & que toute l'économie de l'arbre s'en ressentira. Il dépérira , maigrira , & ne me donnera que des branches fluettes , de faux-bourgeons ; la gomme l'attaquera de toutes parts , les yeux ou boutons qui ne doivent s'ouvrir que l'année suivante , s'ouvriront prématurément. Les fleurs qui naîtront des bourgeons formés à la place des gourmands supprimés avorteront , faute d'avoir été produites dans l'ordre de la Nature , & faute d'une sève assez abondante , dont on aura arrêté le cours & coupé le canal par la suppression des gourmands destinés à la recevoir pour la transmettre aux branches latérales qui naissent d'eux.

D'un autre côté , si j'en conserve un si grand nombre , je ne pourrai les placer non plus que les branches latérales. Pour mettre donc un frein à l'intempérance de la sève & pour l'amuser , je laisse pousser tous ces gourmands jusqu'au mois de Juillet , en les palissant de mon mieux , & je

les rabats dans ce temps à deux, trois & quatre yeux, ou à un seul bourgeon latéral le plus bas. Voici quel est l'effet de ce ravalement. Leurs yeux s'ouvrent par en bas, & il en naît plusieurs branches fructueuses appelées crochets, dont les yeux ont le temps de se former pour faire produire l'année suivante à chaque branche ainsi arrêtée une prodigieuse quantité de pêches; on taille ces branches, enfans de l'industrie, au printemps suivant, à un, deux & trois yeux. Quelquefois aussi pour ne les pas fatiguer & en dompter la fougue peu-à-peu, je commence vers la fin de Mai, à les arrêter à une des branches latérales qu'elles ont poussées, puis dans le courant de Juin je les rabaisse à un ou deux bourgeons plus bas, & finalement comme je viens de le dire. Ces opérations réitérées se font lors de l'ébourgeonnement, & n'exigent qu'un peu d'attention & d'application.

J'ai dit que les gourmands ne devoient être supprimés, que dans le cas de nécessité; par exemple, lorsqu'ils sont mal placés, ou qu'il y a à craindre qu'en les laissant, l'arbre ne vienne

à s'emporter. C'est son âge & sa force qui me décident ; à un arbre foible j'en laisse peu & je les taille fort court ; à un arbre jeune & vif j'en laisse davantage , & je les alonge. J'appelle gourmand mal placé celui qui naît sur le devant d'une branche , qui fait le coude , le cerceau , l'anse de panier , qui est par derrière , ou trop près d'un autre , qui croise sur une ou plusieurs branches , qui pousse perpendiculairement à la tige , ou sur la greffe même , sans qu'il soit nécessaire pour le renouvellement de l'arbre. Dans tous ces cas , je le supprime lors de l'ébourgeonnement.

Un gourmand a poussé dans le milieu d'un arbre , & se trouve bien placé pour le garnir ; je le laisse croître environ à deux pieds de haut , & je le coupe ensuite à moitié , au mois de Mai ; les yeux restans s'ouvrent & font éclore autant de nouveaux bourgeons. Ils peuvent avoir chacun vers la mi-Juin sept ou huit pouces de long. Je coupe de nouveau ce rameau à moitié & je retranche trois ou quatre de ces bourgeons jusqu'à ce que vers la mi-Juillet je le ravale une troisième fois sur un ou deux de ces bourgeons

restans , & il en sortira deux qui avant la chute des feuilles s'allongeront considérablement , & auront encore le temps de s'ajouter. L'année suivante , on taillera dessus. Ce gourmand cesse de l'être , & devient une bonne branche , qui donne du fruit à la taille subséquente dans les arbres de fruits à noyau , & par la suite dans ceux à pepin.

Si on laisse plusieurs gourmands sur la même branche , il faut , en taillant , ravalier sur l'inférieur , à moins que la nécessité de garnir l'arbre par le haut ne détermine à préférer le supérieur. Le grand art du gouvernement du pêcher , je l'ai déjà dit , consiste dans le rapprochement. Ainsi , taillez le plus que vous pourrez sur les gourmands & les demi-gourmands , & taillez fort long , quand il n'est pas possible de faire autrement sans nuire à l'arbre.

S'il n'a poussé que des gourmands , je suis forcé à tailler dessus. Je les allonge pour lors considérablement , & je taille , suivant leur nature , le peu de petites branches qui le garnissent. Je suis sur d'avoir l'année suivante un nombre prodigieux de
bonnes

bonnes branches à fruit. Si au contraire je ne lui laisse point jeter son feu, ou il ne produira encore que des gourmands, ou il ne poussera point du tout. Celui qui, au-lieu de tailler sur les gourmands, alongeroit ces branches foibles, mettroit cet arbre dans un tel état de dépérissement, qu'il ne pourroit plus se remettre ou que très-difficilement.

Pour placer tous les bourgeons nés de ces gourmands, je laisse environ un pied de distance entre chacun d'eux; & lors du palissage je remplis ces vides à droite & à gauche avec ces bourgeons, en les plaçant, non en face les uns des autres, mais à l'opposite, de façon qu'étant entrelacés, chacun remplit le vide qui se trouve entre eux, en préférant toujours ceux d'en-bas, & supprimant ceux qui font confusion. A l'égard des gourmands qui ont, soit au-dessus, soit à leurs côtés de bonnes branches fructueuses, je ne balance pas à m'en défaire, quand ces dernières sont en état de me donner du fruit, & qu'elles ne peuvent être conservées pour la taille qu'aux dépens des gourmands. Je les sacrifie-

foibles & ruinées. Mais dans le cas où je peux me servir des deux à la fois, je taille sur ma branche à fruit comme à l'ordinaire, & j'allonge le gourmand qui me fournira de quoi remplacer la branche fructueuse épuisée l'année suivante, & qui sera jetée à bas.

Une des raisons pour lesquelles on doit être fort réservé à abattre des gourmands, est tirée de la nature de la plaie qu'on fait à l'arbre, & de son étendue. En considérant à la loupe la tiffure des parties fraîchement coupées du gourmand, & le nodus qu'il a fait à la branche où il est né, & dont il vient d'être séparé, on voit à l'un & à l'autre une infinité de trous, comme ceux d'un dé à coudre, à travers lesquels sort une eau limpide. On peut faire la même remarque sur les autres branches, avec cette différence que ces orifices sont presque imperceptibles, & qu'il ne s'y fait point d'écoulement. De plus, à la jonction du gourmand à la branche, est une base beaucoup plus grosse que le corps de la branche dont il est né, laquelle s'étend à droite & à gauche, & occupe horizontalement toute sa capacité. Or, en coupant les gourmands, on tranche

le fil des fibres ; & la fève qui y passoit avec abondance , se trouve ralentie , parce qu'elle n'a plus le même passage , & que la plaie est amortie par le desséchement & la flétrissure de cette partie frappée de l'air & du soleil.

En conséquence de cette base du gourmand , qu'on juge si par l'amputation la branche n'est pas éventée , si la moëlle & toutes les parties intérieures exposées à l'air , ne doivent pas être altérées & desséchées , ainsi que ce qui peut rester de vif à cette branche , à laquelle on ôte un gourmand beaucoup plus gros qu'elle , puisqu'en la coupant à quelque endroit que ce soit , la partie incisée qui reste meurt à une ligne près de l'incision. Telle est la raison pour laquelle une branche à qui on a ôté un gourmand ne profite plus , & qu'avec lui elle croît , quand ce n'est point une branche à fruit.

J'ai avancé qu'il falloit tailler fort long les gourmands , & à proportion les demi-gourmands. Je leur donne ordinairement depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces , & quelquefois trois & quatre pieds de taille sur certains

arbres qui ont fait des pousses excessives , & qu'on ne peut dompter autrement. En trois années ils sont garnis de toutes parts & formés : la tige pousse à proportion.

Au reste , cette longueur de trois & quatre pieds que je donne aux gourmands , n'a lieu qu'à l'égard des deux branches-mères nécessaires pour former mon arbre. Mais après que je lui ai laissé jeter son feu , je le traite suivant qu'il le demande ; & autant j'ai été prodigue à son égard , autant je deviens économe & ménager , jusqu'à rapprocher ces mêmes branches que par nécessité j'avois alongées. Il est alors dans le cas d'un arbre qui auroit eu une trop grande abondance de fruits , & qui a besoin de repos & de soins pour se refaire : je le tiens court l'année suivante , & même encore après , je lui donne quelque engrais , & bientôt il revient. Il n'y a point à appréhender l'avortement des yeux d'en-bas de ces gourmands si gros & si nourris. Leur vigueur est telle qu'ils feroient éclore des branches de tous leurs yeux , si on les abandonnoit à eux-mêmes.

Enfin , je puis assurer qu'au moyen

du traitement que je prescris , les arbres cesseront de pousser des gourmands , ou en pousseront en si petite quantité , qu'ils ne donneront pas grand exercice au Jardinier : les branches fructueuses les remplaceront. Il est certain que dès qu'un arbre se porte à fruit , il ne pousse plus en bois comme auparavant , & qu'il produit d'autant plus de branches à bois qu'il rapporte moins de fruit.

Les règles pour la taille des gourmands , sont les mêmes pour les arbres de fruits à pépin , que pour ceux à noyau , tels que les cerisiers en espalier , les abricotiers , les pruniers & les pêchers. Il n'y a de différences que dans la manière de les conduire , eu égard à leur façon de pousser ; différences qu'une bonne judiciaire fera aisément apercevoir.

On voit (*Pl. VI. fig. 2.*) un poirier en éventail de 38 pieds d'étendue , & âgé de cinquante ans , dont les branches sont disposées en forme de rayons qui vont du centre à la circonférence. Il est dans les jardins de M. l'Archevêque de Rouen à Gail-
lon. *a* , sa souche de 18 pouces de diamètre. *b* , branches latérales partant

immédiatement de la souche, & placées horizontalement. *c*, deux branches-mères dont les membres garnissent l'arbre haut & bas. Elles se trouvent plus fortes que les autres, ce qui pourroit infirmer l'observation faite sur les branches perpendiculaires qui prennent toute la nourriture, & dont il a déjà été parlé. Mais on remarquera que les trois branches cotées *e* ne forment qu'un tout. Suivant ma méthode on n'en auroit laissé qu'une, & l'autre mère-branche en auroit profité d'autant. *d*, membres & branches-crochets ayant des lambourdes & des brindilles. Les trois branches *e* partent du corps même du poirier, & s'élèvent perpendiculairement, l'arbre n'ayant pas été dirigé de jeunesse selon mes principes. Ces branches sont plus fortes que les latérales.

A la *fig. 1. de la Pl. VII.* est un poirier de seize ans planté dans le petit potager d'en-bas de M. l'Archevêque de Paris, à Conflans. *a*, tige de cinq pieds de haut. *b*, sa grosseur de six pouces. *c*, canal direct de la sève supprimé. *d*, cicatrices de deux branches-mères inférieures qui ont été coupées, à cause de deux poiriers

voisins qu'elles offusquoient. *e*, les deux branches-mères avec les membres & les branches-crochets. *f*, étendue de l'arbre de vingt-deux pieds. *g*, hauteur de trois pieds. *h*, branches coulées à droite & à gauche, à cause du treillage qui ne monte pas plus haut.

La *fig. 2.* représente un Albergier-tige, de Montgamet en Touraine, âgé de dix-huit ans : il est exposé au levant & au midi, & appliqué à une terrasse de 20 pieds de haut dans le même jardin. *a*, tige de six pouces de diamètre sur cinq pieds de haut. *b*, jonction de la greffe & son bourrelet qui l'excède, l'arbre ayant été greffé sur prunier. *c*, canal direct de la sève, coupé & recouvert. *d*, hauteur de quinze pieds depuis la greffe jusqu'à l'extrémité d'en-haut. *e*, étendue latérale de 27 pieds. *f*, branches du milieu qui garnissent à la place du canal direct de la sève ; elles sont perpendiculaires sur obliques. *g*, sont six branches-mères parallèles d'un côté comme de l'autre.

On distingue dans les poiriers & pommiers cinq fortes de branches.

1°. Des gourmands ou branches de

faux-bois que je mets dans la même classe. 2°. Des branches à bois qui poussent sur les yeux de celles qui sont taillées tous les ans. 3°. Des lambourdes qui croissent également par-tout, & percent aussi du vieux bois. 4°. Des brindilles qui naissent de ces lambourdes & des autres parties de l'arbre. 5°. Des branches folles ou chiffonnes.

Je suppose d'abord, qu'on leur a fait prendre la forme d'un \vee ouvert, & qu'on a fermé le canal direct de la sève pour ne leur laisser pousser que des branches obliques. Dès la première année, je les alonge par les extrémités, pour donner aux arbres le moyen de s'étendre & de grandir, bien entendu que je me conforme à leur vigueur, au-lieu que les Jardiniers les épuisent en les raccourcissant, soit qu'ils poussent vigoureusement ou non. Ils ont pour maxime de les ravalent toujours; en sorte que si les arbres de fruits à pépin ont fait quatre pousses, ils abattent les trois premières d'en-haut, & taillent sur la quatrième à quatre ou cinq yeux, & l'année suivante ils ravalent sur la plus basse de celles qui ont poussé, au moyen de

quoi ces arbres font toujours des avorons. Il est évident que dépouillés d'année en année de leurs productions, & forcés de pousser en vain de nouveau bois, ils font un temps considérable à grandir & à se former. Il ne faut que du bon sens, disent les Montreuillois, pour concevoir qu'un homme dont on tire continuellement le sang & la substance, ne peut profiter, être en embonpoint & travailler.

Ce raisonnement est juste, & je pense qu'on ne donne point assez d'essor aux arbres à de fruits pepin, soit en espalier, soit en buisson. Voyez la différence pour la force & la grosseur des arbres en plein vent, avec les buissons du même âge. Aux premiers tout reste & leur profite; aux autres leurs plus belles & leurs meilleures pousses sont en pure perte.

Si on me demande ce que je fais de ces branches qui croissent au-dessous de celle qui a poussé à l'extrémité, je répondrai que dans les pommiers & poiriers de deux & trois ans, j'en abats de deux une, & je taille long en faisant de ces branches autant de membres & de crochets sur les bran-

ches-mères, & à la pousse je les applique sur le mur de toute leur longueur, mais lors de l'ébourgeonnement je ne conserve que ce qui peut trouver place au treillage, & cependant j'ai du bois franc, des bourgeons & des fruits en abondance au bout de quatre à cinq ans. A l'égard des buissons, je les laisse monter. L'année d'après je me comporte de même, en chargeant l'arbre à proportion de son étendue.

J'ai confondu les gourmands avec les branches de faux-bois dans les arbres de fruits à pepin, parce qu'ils partent également de l'écorce & non de boutons ou d'yeux comme dans le pêcher. Les Jardiniers les laissent pousser aux buissons, & à la taille ils les coupent près de l'écorce; il en renaît bientôt deux ou trois autour de la plaie. Quant aux arbres en espalier, ils les coupent dans le mois de Juin à trois ou quatre yeux; telle est la raison pour laquelle tous les pommiers & poiriers de nos jardins sont comme des hérissons sur le devant ou des têtes de saule. Ces yeux ne tardent pas à s'ouvrir, & produisent autant de branches qui sont aussi coupées à la taille suiivante. La sève lassée d'être

troublée dans son cours , abandonne enfin ces fouches informes qui ne sont qu'un tissu de cicatrices. Je n'ignore pas qu'il en naît quelquefois des boutons à fruit , mais ces arbres sont on ne peut pas plus difformes. On voit à Montreuil des arbres de fruits à pepin pleins de santé , & qui tapissent la muraille presque aussi régulièrement que les pêchers.

La seconde espèce de branches est formée de celles à bois qui naissent des yeux des rameaux sur lesquels on a taillé l'année précédente. Au-lieu de rabaisser sur la dernière d'en-bas , & de la tailler à trois ou quatre yeux , il faut tailler sur la plus haute ; & quant à celles qui sont au-dessous , les ôter en partie en les coupant bien près ; à côté il poussera des lambourdes. Je proportionne la longueur de la taille de cette branche supérieure à la vigueur de l'arbre ; s'il est fort , je lui en donne une dans les commencemens d'un pied de long ; je la porte ensuite à trois & quatre pour le dompter & le mettre à fruit , sauf à le tenir plus court l'année suivante , & même à lui laisser moins de bois à l'ébourgeonnement.

540
A l'égard des lambourdes , on se contente de les casser par le bout ; si elles sont trop longues , on les raccourcit , afin que la fève ait moins d'yeux à nourrir & de chemin à faire pour arriver aux derniers. Ces lambourdes , au reste , presque semblables à des brins de verges , sont longues & étroites ; elles ont les yeux gros , s'aoutent de bonne heure , se forment en bois avant les autres bourgeons , & sortent de l'écorce du vieux bois. Lorsqu'elles sont en trop grand nombre , on les met à bois en les taillant à un seul œil durant deux ou trois ans , après quoi l'arbre est en état de recevoir la fève dans toutes ses parties , & surtout dans ces lambourdes qui deviennent fructueuses.

Les brindilles même étant placées sur le devant , sont très-précieuses ; elles croissent par-tout indifféremment , & sont trois ans à donner du fruit , chaque bouton passant par différens états avant que d'être parfaitement formé. Dans les vieux arbres sur-tout qui ne se portent qu'à fruit , on est souvent forcé d'ôter de ces brindilles pour faire pousser de nouveau bois : on taille aussi sur le vieux , &

on leur ôte de distance en distance quelques branches. S'ils ont des gourmands, on les taille long, & on supprime la grosse branche la plus voisine. C'est la manière de renouveler peu-à-peu & de rajeunir les vieux arbres. Quant aux jeunes qui ne donnent que des brindilles, leur durée ne sera pas longue si on n'a soin de rabattre sur le vieux bois pour leur en faire pousser de nouveau.

Les branches nommées chiffonnes, qui sont la dernière espèce, éprouveront le même sort que dans les arbres de fruits à pépin, celui d'être retranchées comme inutiles & infécondes, à moins que l'arbre n'en eût pas d'autres, ou qu'il y eût des vides à remplir qui ne pussent l'être qu'avec leur secours. Dans ces deux cas on les tailleroit à un seul œil durant deux ans. Alors la sève, à force d'y arriver, élargit peu-à-peu leurs fibres & leurs pores, & elles deviennent à la fin branches à bois.

Quoique j'aye, dans ma seconde partie, proscrit les branches verticales, je ne laisse pas de m'en servir dans certains cas, & d'en tirer de grands avantages : trop heureux de recourir

à ces fortes de branches, en usant néanmoins de précautions, lorsqu'un arbre de moyen âge est dégarni du milieu, & qu'il n'y a pas d'autre moyen de le rendre plein, ou que des arbres déjà âgés font éclore des branches perpendiculaires propres à les rajeunir. Dans ce double cas, voici deux moyens d'en faire usage. Le premier est de les couper dans le fort de leur pousse à deux yeux vers la mi-Juillet, pour avoir des bourgeons qui deviendront branches fructueuses, & qui, à la taille suivante, donneront bois & fruit. Le second moyen est de tailler au printemps ces branches à un œil en courson, & de laisser étendre de toute leur longueur celles qui en proviendront pour tailler dessus l'année d'après. Si les unes & les autres prenoient trop de nourriture, on les réduiroit à deux ou trois yeux.

Ces branches dont je parle, quoique perpendiculaires dans leur origine, étant arrêtées dans le bas au fort de leur pousse, & cessant de monter, leur feu est amorti; & par la soustraction de la partie la plus considérable d'elles-mêmes, comme par la plaie qu'elles reçoivent, elles font

nécessitées à se partager & à répartir leur sève aux yeux sur lesquels on les a taillées.

Les pêchers en plein vent, loin d'être abandonnés à leur sort, doivent être taillés : les règles sont les mêmes, avec cette différence, qu'ils ont besoin de l'être plus d'une fois, parce qu'ils sont maltraités par les vents roux ou de galerne, & qu'ils sont presque tous les ans gelés en hiver, & au printemps. C'est pour cette raison qu'ils sont fort sujets à la gomme. On les taille aussi fort court, ainsi que les nains en plein vent & sur un grand nombre de branches.

Quand un arbre est achevé, avant que de passer à un autre, je m'en éloigne de deux ou trois pas pour mieux apercevoir les défauts qu'une trop grande proximité, en travaillant, auroit soustraits à mes yeux. Je crois cette attention aussi essentielle que le coup d'œil général dont j'ai parlé avant la taille. A l'exemple de ces fameux Peintres qui perdent de vue leurs ouvrages pendant quelque-temps pour y revenir à tête reposée, soit seuls, soit avec des gens de l'Art; un habile Jardinier doit faire la revue

de tous ses arbres généralement, & les visiter successivement pour une dernière fois, après que sa taille est achevée.

J'ajoute que, comme un père tendre, il doit étudier leurs besoins, guérir leurs maladies, prévenir les dangers auxquels ils peuvent être exposés, enfin les défendre contre cette foule d'ennemis qui les attaquent sans cesse. Durant la taille, les vents froids, les neiges fondues, la grêle, le givre & les gelées tardives donnent un continuel exercice au Jardinier. Tous les jours sur les huit heures du matin, lorsque le soleil commence à paroître, il est obligé d'ôter ses paillassons qu'il replace promptement dans le cours de la journée, si des ouragans destructeurs ou des nuages de grêle menacent les fleurs. Sans m'arrêter aux attentions qu'exigent les bourgeons, soit en les couvrant, soit en les découvrant; je me bornerai à dire que les paillassons ne doivent être appliqués que dans le bas des espaliers, un peu au-dessus de la terre. Les influences nuisibles d'en-haut, ne tombent point perpendiculairement, mais sont envoyées obliquement par les vents

vers le bas. Rarement les endroits élevés font-ils incommodés de la gelée ; elle n'exerce le plus souvent ses fureurs meurtrières contre les végétaux que dans les bas , & c'est pourquoi les Vignerons taillent beaucoup sur des bois longs qu'ils ne courbent pour les attacher aux échelas qu'après que les grands périls font passés. Toujours les bourgeons du cep font gelés avant ceux du haut.

Immédiatement après la taille il faut labourer les arbres , non-seulement pour que le soleil puisse donner de l'action à la sève & se faire sentir aux racines , mais aussi pour détruire la demeure des mulots , remplir les fouilles des taupes , & mettre dans le fond de la terre quantité d'œufs d'insectes près d'éclorre , & d'animaux logés dans le pied des arbres.

J'ai dit que dans le printemps les branches vivement frappées de la gelée périssent lorsque les rayons du soleil se faisoient sentir. Il faut donc , après les avoir abattues , détacher quelques rameaux voisins pour couvrir la nudité du mur. La gomme flue aussi à quantité de plaies faites dans le printemps : si elle séjourne ,

le mal devient presque irréparable.

Depuis le temps de la taille jusqu'à celui du palissage, le pêcher est sujet à de grandes révolutions. Le soleil dardant à plomb ses rayons sur sa tige & sur ses racines, tout-à-coup des vents fougueux, accompagnés de froids desséchans, interrompent le cours de la sève, & flétrissent sa belle verdure. Ses feuilles à l'instant se récoquillent & changent de couleur, c'est là ce qu'on appelle la cloque, maladie dont je parlerai dans ma quatrième partie. Un pêcher alors cesse tout-à-fait de pousser, & est souvent pris par la jaunisse. Le Jardinier soigneux doit en chercher la cause, & employer les remèdes que j'indiquerai. Il arrose, il fume, il jette de l'eau de fumier au pied de tels arbres, il fouille pour voir si leurs racines ne sont point chancreuses, gangrenées, rongées des vers ou attaquées par des fourmis. Il doit encore faire la guerre aux limaçons, aux pucerons, aux chenilles, arroser pendant les sécheresses, buter le pied de ses pêchers durant les grandes humidités, en élevant la terre en glacis pour jeter les eaux au loin, & rabattre ensuite ces

alus , lorsque le temps est remis.

Son ministère exige qu'il visite généralement tous ses arbres en espalier , sur-tout les abricotiers , pour les débarrasser des bois morts gelés durant l'hiver , & dont la mortalité ne se déclare qu'au printemps. De plus , quantité de bourgeons naissans fatigués des gelées d'hiver & du printemps avortent , ainsi que des yeux sur lesquels il a taillé. Les uns demandent à être supprimés tout-à-fait , & les autres à être rabattus sur le bourgeon voisin , le plus vigoureux. Si l'on néglige ces soins & si l'on remet à la taille suivante à ôter ces bois , on recule d'un an la guérison de ces plaies , & on met obstacle à la communication de la sève.

Nombre de fruits qui ont noué , se trouvent à découvert : en proie aux rayons du soleil , ils vont être coulonnés. Le Jardinier tirera dessus quelques feuilles voisines qu'il retiendra avec un jonc , ou y appliquera une feuille large pour leur servir de parasol.





CHAPITRE IV.

Divers expédiens pour former les Arbres, & leur faire rapporter du fruit.

MAINTENANT les arbres sont en bon état, & s'efforcent par leur figure riante, & par l'abondance de leurs fruits de récompenser le Jardinier de toutes ses peines. Ils semblent n'aspirer qu'après l'ébourgeonnement, & le palissage. Avant que d'y procéder, il est essentiel de les suivre de nouveau dans leurs diverses façons de pousser, à cet âge formé dont il est présentement question. A dix ou douze ans, ils se démentent quelquefois au point qu'ils deviennent méconnoissables. Quel parti prendre pour les diriger, suivant les différentes révolutions qui leur arrivent ?

Voici plusieurs moyens très-utiles qui conduisent à cette fin :

- 1^o. La courbure des branches.
- 2^o. Les éclater.

3°. Les tordre.

4°. Casser les branches lors de la taille, & les bourgeons à la pousse en Juin & Juillet.

5°. Déplanter pour replanter aussitôt en la même place.

6°. Ne tailler que durant la sève.

I. COURBURE DES BRANCHES. Je voulois conserver, vers la mi-Juillet, un gourmand pour en faire, l'année suivante, la base d'un des côtés d'un arbre, je m'avifai de le courber & de le coucher presque le long de la muraille qu'il surpassoit beaucoup. Pour lui faire place, je dépalissai entièrement la branche sur laquelle il avoit poussé, & que je me proposois de supprimer à la taille suivante, afin de la remettre sur ce gourmand. Je me trouvai dans la nécessité de forcer tant soit peu la branche-mère pour la faire descendre. En visitant l'arbre j'aperçus qu'elle avoit cessé de pousser, ainsi que le gourmand. Je vis les yeux à bois de ce dernier se convertir en boutons à fruit dans tous les bourgeons de la branche-mère ainsi forcée, & en moins de trois semaines ce changement se fit. Au gourmand courbé & surbaissé se formèrent

autant de lambourdes qu'il y avoit d'yeux dans le bas, & ces lambourdes taillées l'année suivante donnèrent amplement du fruit ; c'est de-là que m'est venue l'idée de la courbure des branches. Ce n'est autre chose que l'action de courber à propos & forcément une ou plusieurs branches à dessein d'arrêter la sève pour la faire refluer dans d'autres. Un pêcher, par exemple, ne pousse que d'un côté, il s'emporte du haut, le reste laisse voir la muraille toute dégarnie. Je courbe alors les rameaux trop vigoureux, & je laisse les autres s'étendre en liberté. Bientôt le fort est subjugué, & le foible ne tarde point à l'égaliser. Toutes sortes d'arbres & de branches sont susceptibles de la courbure. Ceux qui sont âgés, dont le bois est usé, chancreux & cassant, ne peuvent jouir des avantages attachés à cette pratique. Les saisons du printemps & de l'été sont les plus propres à la courbure, qui a lieu principalement à l'égard des branches - mères & des gourmands.

Je commence par la branche-mère qui s'emporte d'un seul côté. Après m'être assuré de son état, je la prends

d'une main en la faisant descendre, appuyant peu-à-peu & la tenant vers le haut, pour voir jusqu'à quel point je puis la courber. Je la remets à sa place naturelle; & à l'endroit du mur où j'ai remarqué que je pouvois la faire descendre, je chasse un gros clou que je garnis bien pour la préserver de la rouille & des contusions; je la mets sur ce clou, placé à un tiers du bas de la branche, tandis que vers l'autre tiers au-dessus, appuyant un peu fortement, je la fais obéir, & je chasse dans le mur un pareil clou garni, mais en-dessus de la branche dans l'endroit où je l'ai un peu forcée.

L'effet s'ensuit dans toute l'étendue de la peau, tant supérieure qu'inférieure. En courbant ainsi la branche avec effort, il faut qu'en-dessus l'écorce s'allonge, & qu'elle appuie sur la partie ligneuse: au contraire la partie en-dessous obéit, se ride & forme quantité de petits bourrelets, qui occasionnent autant de nodus. La tension forcée de l'écorce en-dessus cause une obstruction qui étrecit & bouche même les passages de la sève, tandis qu'en-dessous les vides de cette écorce opèrent le même effet: il ne lui reste par

conféquent d'issue que par les côtés ; mais le tout est tellement comprimé , qu'il se ressent de la pression de l'écorce & des nodus. Cette branche ne reçoit donc de nourriture que pour son entretien.

Je ne perds point de vue cependant la branche qui profite peu. Je la dépallisse aussi pour la laisser dans toute sa liberté , je la redresse même si elle est un peu courbée & gênée , & je l'attache uniquement afin qu'elle ne soit pas le jouet des vents. Or, tandis que la sève ne passe que difficilement dans la branche courbée , il s'en fait dans la foible une effusion surabondante qui s'y porte avec une telle impétuosité , que souvent en un mois elle égale & surpasse l'autre en grosseur. On est même obligé de lâcher tant soit peu la branche courbée , pour tempérer le flux de sève qui se porte entièrement vers l'autre. Ce qui décide du temps que celle-là doit rester gênée , c'est son dépérissement visible , & le progrès de celle-ci. Jusqu'à ce que les pores de la branche qui ont été bouchés , les fibres affaïssées , en un mot les couloirs de la sève aient repris leur jeu & leur ressort ,
il

il se passe trois semaines ou un mois. Si elle reste fougueuse, on la détache pour la courber davantage.

Si cette branche a du fruit, je m'y prends à plusieurs fois d'une façon plus modérée, qui me mène également à mon but. Je mets deux clous dans la muraille, l'un en-dessus & l'autre en-dessous, mais je ne force la branche que médiocrement: huit jours après je les chasse dans le mur deux pouces plus bas, & je répète la même opération une troisième fois. Lorsqu'à la taille prochaine le feu de la branche courbée est amorti, elle exige beaucoup de ménagement. Dans le cas contraire, il faudroit la charger. La branche libre qui aura profité amplement, peut être taillée long, sinon elle sera retenue.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent ne regarde que la courbure des branches-mères. Cette pratique a aussi lieu à l'égard des gourmands placés dans le haut d'un arbre, & qui menaceroient le bas d'un dépouillement total. Les Jardiniers les coupent aux extrémités comme les autres branches; j'ai fait voir les inconvéniens qui en résultent: je les préviens par la courbure;

ce parti est préférable à celui de les tailler ou de les abattre. Dans le premier cas ils s'emporteroient ; dans le second, ils feroient un grand vide dans l'arbre.

Comme les branches dont je parle sont des jets de l'année précédente ou de l'année même, je place vers le bas un clou dans le mur, ensuite je les plie & je mets un autre clou en-dessus vers la moitié, & un troisième au bout. Nonobstant cette gêne violente, je ne laisse pas de charger beaucoup ces branches, sauf à les décharger à l'ébourgeonnement ou à les rabattre à trois bourgeons, suivant leur force. Il y en a auxquelles je fais faire l'arc ; & je les affoiblis au point de les rendre sages, en les soulageant en cas de besoin. Souvent je courbe avec elles celles dont elles sont forties. Quand je vois que le gourmand forcé & la branche dont il sort sont domptés ; je les taille d'année en année plus court, & tous deux me fournissent des branches fructueuses. Enfin, lorsque je puis m'en passer, & que je prévois que leur suppression n'occasionnera point de nouveaux gourmands, je les retranche tout-à-fait.

Cette méthode de courber ainsi les branches est utile : 1°. Quand après avoir taillé long plusieurs gourmands des années précédentes, ils continuent de prendre toute la fève. 2°. A l'égard des pêchers plantés trop près les uns des autres : je force les bourgeons en contre-bas, à commencer depuis la première branche & toujours en remontant. 3°. Pour les arbres qui ont atteint le haut du mur, & s'emportent au-dessus du chaperon : bien loin de couper leurs branches par les bouts, je les courbe toutes, & je les arrange près l'une de l'autre sous le larmier, en forme de cordon ; & vers la fin d'Août, si leur confusion est trop grande, je les arrête par les extrémités sans aucun risque. Ces arbres pousseront par la suite plus modérément, & n'auront point été épuisés.

II. NAVRER LES BRANCHES. Navrer en terme de Jardinier, de Vigner, de Bucheron, de Treillageur ; est donner un coup de serpe à un bois qui n'est point droit, & y faire une entaille en biais, pour peser dessus afin que sa partie la plus longue monte sur la plus petite. C'est d'après cette opération que j'ai essayé

de dompter des arbres trop vigoureux, en leur faisant, de propos délibéré, diverses entailles semblables. J'avertis d'abord qu'utiles aux arbres de fruits à pepin, elles ont rarement lieu pour les arbres gommeux. Cependant, en observant d'essuyer tous les jours la gomme à mesure qu'elle flue, on peut les employer pour le pêcher, comme je l'ai fait heureusement. Je veux affamer une grosse branche, qui prend trop de nourriture; je lui donne, avec une serpe bien tranchante, un coup à cinq ou six pouces au-dessus de l'endroit de sa naissance, & je lui fais une entaille à mi-bois, en-dessous ou sur le côté en biaisant: j'y applique ensuite l'onguent de Saint Fiacre. Cette opération tient un peu de la scarification, mais ses suites sont toutes différentes. Le printemps est l'unique saison où il soit permis d'y recourir, afin que la sève soit ralentie dans son cours, & que les parties se réunissent. On peut faire plusieurs de ces entailles aux branches qui ne poussent que du bois, ainsi qu'à celles qui s'emportent trop.

On n'use, au reste, de semblables expédiens qu'envers des arbres fou-

gueux, qui, avec le secours des opérations ordinaires, ne veulent point se mettre à fruit. Ce sont des remèdes violens qui doivent être réservés pour le cas d'une extrême nécessité. Mais il est un moyen sur de n'y jamais recourir, c'est de donner plus d'effor aux arbres, sans les épuiser par des tailles courtes qui ne les font pousser qu'en bois. Considérez les arbres des champs qui grossissent & produisent du fruit abondamment peu de temps après qu'ils sont plantés. Rien n'est plus commun que de voir en Normandie des pommiers donner une pipe de cidre pesant 12 à 1500, indépendamment du marc & de tous les fruits tombés ou pourris.

L'effet de ces entailles est de couper les fibres, & de ralentir le cours de la sève. En donnant de l'air à l'intérieur de la branche, elles opèrent une dissipation des parties substantielles. Par ces plaies vous obligez la sève de se porter à ces endroits entamés, afin d'y donner du secours, d'y former des bourrelets, des nodus, des cicatrices; enfin, vous faites autant de nouveaux couloirs qui servent à la

filtrer , & autant de barrières qui la forcent à séjourner davantage , à se cuire & à se digérer , plus qu'elle ne faisoit en se portant avec impétuosité.

Dans le printemps , lorsqu'une branche gourmande prend toute la nourriture , on l'éclate pour les mêmes raisons , à l'endroit de la bifurcation , & on y met ensuite de l'onguent de Saint Fiacre & des éclisses , ainsi que je l'ai déjà prescrit. Jusqu'à ce que la future soit faite , la maîtresse branche & les deux qu'on a éclatées se modèrent , la réunion s'en fait avant l'automne suivante. Cette idée m'est venue en voyant de semblables éclats survenus aux arbres de la campagne : j'ai remarqué dans les branches éclatées un ralentissement d'action de la sève. Ce que le hasard avoit fait , je l'ai essayé avec succès. Un gourmand très-gros , par exemple , je le plie du bas jusqu'à ce qu'il éclate , puis avec une ligature je rapproche ses parties , & je suis assuré qu'il poussera moins. Ou il m'est nécessaire , ou il ne l'est point : dans le premier cas , les yeux du bas feront éclore des bourgeons à fruit appelés branches - crochets ; dans le second , si je l'abats , j'épuise

mon arbre, & ce gourmand sera remplacé par de faux-bourgeons. En l'éclairant j'évite ces pousses superflues, & ce gourmand se modère.

○ III. TORDRE LES ARBRES est une autre façon d'éclater, qui contribue beaucoup à leur fécondité. En voyant travailler des Vignerons qui couchoient des ceps de vigne pour faire des provins, j'ai remarqué que certains ceps craquoient dans leurs mains & se tordoiént. Ils pouissoient moins que les autres provins, & en les fouillant, j'ai vu qu'à l'endroit où ils étoient tordus, il s'étoit formé un nodus & un calus assez gros. De-là j'ai tiré des inductions, & j'ai imaginé, pour arrêter dans différentes occasions ces torrens de sève, de tordre les branches & les bourgeons, afin de mettre les arbres à fruit. Ce moyen m'a tellement réussi, que j'ai été forcé de discontinuer, les arbres ne pouissoient presque plus en bois, & ne donnoient que des brindilles & des lambourdes. La façon de tordre est simple, & a lieu depuis Mai jusqu'en Septembre. Vous prenez une branche jeune ou un bourgeon formé, & serrant bien fort, vous la tournez d'une main en-

dedans, & de l'autre en-dehors ; comme pour défilier un cordage, jusqu'à ce que vous entendiez un craquement. Vous êtes sur que la branche ne prendra plus de nourriture que pour sa subsistance, & qu'elle ne mourra point ; mais l'année suivante si l'arbre produit des fruits à noyau, elle en donnera abondamment, & s'il est à pépin, elle fournira beaucoup de boutons à fleur.

IV. CASSER LES BRANCHES à la taille & les bourgeons lors de la pousse. Passant près d'un poirier, j'aperçus un bourgeon cassé par le vent dans un endroit de l'arbre où il étoit fort nécessaire : c'étoit à la mi-Juin. A force de l'examiner, je remarquai qu'à l'endroit des sous-yeux où il avoit été cassé, il se formoit environ quinze jours après un commencement de verdure. Il y parut ensuite une lam bourde, qui fournit plusieurs boutons à fruit. D'après cette découverte, j'essayai de casser de propos délibéré, & la Nature m'apprit à la suivre. Cette opération n'a qu'un rapport éloigné avec celle que la Quintinye a qualifiée de pincement, & qu'il prescrit à l'égard des bourgeons seulement

qu'il pinçoit à cinq, six, sept ou huit yeux en Juin & Juillet, au-lieu que je les casse près des sous-yeux, & que j'étends cette opération jusqu'aux branches. Je préviens d'abord qu'elle ne convient qu'aux arbres de fruits à pépin, & point du tout à ceux à noyau, si ce n'est à l'égard des gourmands surnuméraires dont on veut faire des branches fructueuses, & qu'on casse à moitié dès les premiers jours de Juillet; j'en ai parlé ailleurs.

Deux sortes de branches se présentent lors de la taille, envers lesquelles *cassement* a lieu; les branches naturelles, produites par les yeux de l'année précédente, & celles de faux-bois. Nos Jardiniers, je l'ai déjà dit, ravaient tous les ans sur la plus basse des branches qui ont poussé des yeux laissés à la taille précédente; en sorte que s'ils ont taillé par supposition à cinq yeux chaque branche qui en aura poussé autant, ils jettent à bas les quatre premières pour tailler la plus basse à cinq yeux. Les années suivantes pareille pousse & pareil ravalement; de sorte que la pousse des quatre branches supérieures est toujours inutile pour l'arbre qui profite peu, & ne

rapporte communément que des feuilles.

Le *cassement*, au contraire, en procurant aux arbres, soit en buisson, soit en éventail, une étendue immense, est la source d'une grande abondance de fruits. Les Jardiniers ne l'emploient que pour les lambourdes, & moi je le prescris pour toutes sortes de branches. Lors de la taille je coupe près de l'écorce deux des cinq branches qui ont poussé précédemment, & j'en laisse trois, une entre ces deux supprimées, une autre dans le bas, & celle qui est placée tout au bout que je taille à un pied, & même à dix-huit pouces dans le cas d'une extrême vigueur. Je casse, en appuyant sur ma serpette, les deux branches que j'ai laissées, & je les éclate à l'endroit des sous-yeux à un quart de pouce de leur insertion. Quant aux arbres en espalier, je coupe aussi les branches de devant & de derrière, si on ne les a point ébourgeonnées, & je taille en forme de crochets deux de ces branches, en en supprimant une entre-deux, & j'allonge celle du haut à deux & à trois pieds proportionnellement à la vigueur de l'arbre.

On me demandera pourquoi je casse au lieu de couper. Si je coupe, la plaie se recouvrira, & aux yeux qui sont au-dessous repousseront de nouveaux bourgeons qui communément deviennent branches à bois. En cassant, au contraire, si je fais une plaie inégale & pleine d'esquilles : alors le recouvrement ne pouvant se faire que difficilement, ou même point du tout, la sève reste dans la branche, s'y cuit & s'y perfectionne. C'est la longueur de son séjour qui forme le fruit, & non son passage rapide à travers les fibres longitudinales des branches. La sève trouvant du côté de ces esquilles autant d'obstacles à son passage ne peut monter, ni former de bourrelet, mais elle s'affine & s'infine à travers les sous-yeux, & fait éclore des lambourdes, des brindilles, ou des boutons à fruit pour l'année suivante.

On voit (*fig. 1. Pl. VIII.*) une branche fructueuse nouvelle, provenant de *cassement*, sur laquelle on remarque les rides ou anneaux *a*, ainsi que les boutons à fruit *b*. Il est aisé de concevoir qu'en substituant à la sève des couloirs moins nombreux & moins

spacieux , tels que ceux des branches à bois , & que formant des tamis & des cribles plus serrés , elle doit être plus rapprochée , plus concentrée , & par conséquent mieux travaillée & mieux filtrée.

La raison de la différence de taille pour les arbres en espalier , est tirée de ce qu'ils n'ont qu'une face. Tout le devant & le derrière étant supprimés , on ne peut ménager du bois que sur les côtés , & par conséquent il s'agit de tirer les branches par les extrémités pour les garnir : de-là les branches-crochets qu'on y laisse. De plus , en ébourgeonnant ces arbres , on leur ôte tout le bois qui peut faire confusion ; il est donc nécessaire de leur en laisser plus lors de la taille qu'aux buissons. Enfin , si vous les taillez court , & si vous n'épargnez pas les branches-crochets , vous n'avez point de fruit , mais des gourmands à l'infini. Supprimez-les , vous perdez vos arbres , laissez-les tous , vous faites confusion. Le milieu est donc la conduite que je tiens.

Le *cassement* se pratique pareillement sur les arbres en espalier. Ces branches - crochets sur lesquelles je

taille , produisent d'autres branches ; ne pouvant les placer toutes , & étant fort éloigné de les abattre , je prends le parti de casser. Cette opération se fait en deux saisons , vers la mi-Juin jusqu'à la mi-Juillet pour les bourgeons qui ont poussé de l'année ; & lors de la taille d'hiver , tant pour les branches à bois , que pour celles de faux-bois. Par son moyen , les arbres sur franc qui , dans les mains des Jardiniers , ne peuvent porter de fruit , parce qu'ils les tourmentent toujours à leur détriment , deviennent souvent d'une année à l'autre les plus féconds du jardin. Il faut cependant en user modérément. Un Jardinier indiscret qui s'aviserait chaque année de casser toutes les branches secondaires de ses arbres & celles de faux-bois , les mettroit tellement à fruit , qu'ils ne pousseroient plus que des brindilles & point de branches à bois. Ils cesseroient de plus de grossir & de s'allonger , & donneroient une telle quantité de fruits , qu'enfin ils périroient épuisés.

Le *cassement* des bourgeons se fait en les appuyant sur le coupant de la serpette , à l'endroit où ils portent à faux ; ils s'éclatent tout de suite. La

fève qui a coutume de couler dans les canaux destinés aux bourgeons cassés, y arrive comme à son ordinaire, & ne trouvant plus d'issue, elle est forcée de séjourner autour des sous-yeux où elle fait effort pour entrer, & de s'y arrêter faute d'un passage suffisamment spacieux. Elle se filtre donc, s'insinue par menues parcelles à travers les calibres de ces sous-yeux, & enfin elle fait éclore une petite verdure qui est une lambourde, une brindille ou un bouton à fruit. Nos Jardiniers, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, font tout le contraire; ils cassent à un, deux ou trois pouces: la fève alors enfile les yeux du restant du bourgeon, & forme ces toupillons, d'où s'ensuit l'amaigrissement de la branche-mère, l'épuisement de l'arbre, & enfin la privation de tout fruit.

Quant au nombre des branches naturelles, des faux-bois & des bourgeons qu'il faut casser, il n'y a point d'autre règle à suivre que la force des arbres & la quantité de leurs pousses. J'estime qu'on peut casser le quart des branches sur les arbres les plus vigoureux. S'ils se portent à fruit par eux-

mêmes, ou si l'on a alongé & laissé des branches-crochets, le *cassément* n'a point lieu. S'ils sont foibles & s'ils n'ont que des pousses médiocres, il faut bien se garder de le mettre en usage à leur égard.

V. DÉPLANTER pour replanter en la même place. Ce moyen que j'ai rarement employé m'a toujours réussi. J'avois été obligé de déplacer quelques arbres de mon jardin, & je m'aperçus qu'ils me donnoient beaucoup plus de fruit qu'auparavant. Je pris de-là occasion d'essayer de lever plusieurs arbres infertiles, & de les replanter au même endroit. L'événement répondit à mon attente; & ils ne cessèrent depuis de me donner des fruits abondamment.

Je fis fouiller un pommier d'api, un bon-chrétien & une bergamotte âgés d'environ quinze ans, qui pouffoient beaucoup de bois, & fleuriffoient quelquefois sans jamais rapporter, & je découvris avec la plus grande attention leurs racines depuis le tronc, jusqu'aux extrémités. Quant à celles du dessous, je fis tout mon possible pour ne les point éclater. Lorsque ces arbres furent bien dégagés

& ne tinrent plus , je les fis mettre de côté , & on transporta toutes les terres de leurs trous. J'y substituai celles du voisinage , je remis ensuite ces arbres dans leur même place , après quoi je fis faire un large bassin , & y jeter une demi-douzaine de seaux d'eau. C'étoit immédiatement après la chute des feuilles.

On ne doit recourir à ce moyen , qu'après avoir fondé les racines & les branches des arbres inféconds. Si on les trouve saines , on employera à leur égard les engrais , les arrosemens , le rappel , on les récèpera même pour leur faire pousser de nouveau bois. Ainsi je ne propose cette pratique , que comme un exemple , sans absolument la conseiller , quoiqu'il n'y ait aucun risque à courir en prenant les précautions que j'ai prises : je l'ai essayée plusieurs fois sur le pêcher , qui ne s'accommode nullement du traitement des autres arbres ; aussi n'a-t-elle réussi que sur des sujets de trois ou quatre ans.

NE TAILLER QUE DURANT LA SÈVE. Quelques arbres rebelles & fougueux ne se mettent point à fruit : on peut essayer d'abord de les décharger seu-

lement des bois confus, & attendre vers la mi-Avril, quand la sève aura nourri les nouvelles pousses, à les ravalier sur quelques-unes des inférieures. Cette pratique que j'ai vu réussir est fondée sur ce que la sève est retardée par la distribution qui s'en fait à tant de branches & de boutons auxquels elle a été répartie, & que les plaies des coupes occasionnent une grande extravasation de sève que l'on peut voir sortir entre l'écorce & le bois. En se hâtant de les recouvrir, elle se distribue d'autant moins dans tout le reste de l'arbre, qu'elle est plus ralentie par le soleil, l'air & les vents qui amortissent, desséchent & resserrent les différens endroits qui ont éprouvé des plaies. Ainsi domptée, elle coule avec moins d'impétuosité, & est nécessairement digérée & filtrée, au point que les yeux à bois se gonflent, jusqu'à devenir autant de boutons à fruit pour l'année suivante. Il est essentiel d'observer, que l'effusion trop abondante de la sève dans toutes les différentes parties de l'arbre, les rend si tendres & si cassantes, que le plus léger froissement de l'habit, de la main ou de la serpette les jette à bas.

Ces remèdes s'appliqueront avec un égal succès à certains pruniers qui ne poussent que des gourmands, sans brindilles ni menus bois, & à quantité de pêchers; qui n'ayant que des gourmands ou des branches chiffonnes, font plusieurs années sans rapporter. A ceux-ci je ne laisse ni brindilles, ni lambourdes qui ne soient taillées à un seul œil, & je supprime les trois quarts de ces branches folles, qui pullulent de toutes parts. Quantité de poiriers & de pommiers sur franc poussent des forêts de bourgeons, & ne se mettent à fruit que fort tard. Des poiriers boutonnent tous les ans, & promettent sans rien donner; leurs boutons au-lieu de se former & de fleurir s'allongent sans jamais grossir, & avortent enfin. A ces arbres j'emploie les expédiens ci-dessus indiqués. Je pourrois ranger dans leur classe ces individus stériles & féconds tout ensemble, produisant des fruits qui avortent, ou qui nouent, mais qui ne tiennent jamais, & ceux qui laissent tomber leurs fruits sans les amener à maturité, ou n'en donnent que peu ou point du tout. Lassé de voir de pareils arbres occuper inutilement la terre, on les ar-

rache. Plus d'une fois je l'ai vue, avec peine, couverte de ces individus dont les racines étoient dans le meilleur état. Plus d'une fois j'ai fait fendre leur tige & leurs mères-branches, après les avoir fondées, & j'en ai conclu qu'on ne peut être trop réservé à abattre de tels arbres, qu'il est aisé, comme on l'a vu, de faire fructifier.

Dans les végétaux que j'ai été obligé d'arracher, j'ai remarqué que les conduits de la sève étoient totalement bouchés & obstrués par des grumeaux de suc, par des nodus & des espèces de glandes squirreuses, qui avoient formé des conglomérations. Elles sont très-fréquentes dans tous les fruits dont les arbres sont malades, & dans ceux qui ont pâti de la gelée lorsque les fruits ont noué, tels que quantité de prunes & d'abricots.





CHAPITRE V.

De l'Ébourgeonnement.

LES arbres doivent avoir fait de rapides progrès, & avoir besoin d'être ébourgeonnés. Depuis le printemps, leurs bourgeons alongés & multipliés présentent un touffu difforme : les uns demandent qu'on leur assigne une place, en les étalant pompeusement sur la muraille ou sur le treillage, les autres semblent s'attendre à être retranchés, comme membres superflus, pour donner à ceux-là plus de nourriture & de relief.

L'ébourgeonnement, j'ose le dire, est au-dessus de la taille pour l'importance ; il la dispose pour l'année suivante. On peut jusqu'à un certain point suppléer à une taille défectueuse, au lieu que rien ne peut réparer un ébourgeonnement vicieux. De-là dépend la fécondité de l'arbre, comme sa santé & sa durée. Il est question ici de la saison de l'ébourgeonnement & de la méthode qu'il faut y suivre.

C'est en conséquence de l'empire absolu de l'Art sur la Nature, que les hommes se sont avisés de donner aux arbres en espalier cette forme & cette étendue, qui de chaque branche fait autant d'éventails, & que par le retranchement de celles de devant & de derrière, ils ont forcé la sève de se porter sur les côtés, en la gênant dans son cours. Le pêcher a plus besoin qu'aucun autre arbre d'être ébourgeonné : il produit tous les ans une si grande quantité de bourgeons, qu'abandonnés à eux-mêmes, ils n'offriroient à la vue qu'un objet informe, & que devenant le jouet des vents, ils seroient immanquablement cassés. Le fruit, outre qu'il profiteroit moins, acquerroit aussi moins de faveur.

L'exactitude de l'ébourgeonnement est moins essentielle dans les autres arbres, parce que le touffu de leurs feuilles, qui sont d'ordinaire plus larges & plus serrées que celles du pêcher, en cache la difformité ; & de plus le préjudice qu'on peut leur faire, en les dégarnissant en quelques endroits, est réparable par ces branches, que j'appelle adventices, qui percent à travers la peau.

Cet art de l'ébourgeonnement n'est autre chose que la suppression sage & raisonnée des rameaux superflus, que le choix judicieux de ceux qu'il faut palisser, que ce goût & cette intelligence pour n'en conserver qu'une quantité suffisante. Il se répète autant de fois que les bourgeons s'allongent & se multipliant, donnent lieu à le renouveler. Le point essentiel est de fuir également la confusion & le vide. Pour celui-ci, il faut toujours tirer du plein au vide, mais sans forcer, sans croiser, sans causer aucune difformité. On évite la confusion, en laissant entre les bourgeons un espace suffisant, pour qu'ils ne se touchent point, & que leurs feuilles ne jaunissent ni ne tombent.

L'époque de l'ébourgeonnement n'est pas plus fixe que celle de la taille. On doit se régler sur la saison, l'âge, la vigueur des arbres, le climat, les expositions différentes & les circonstances particulières de l'abondance ou de la disette des fruits.

Les Montreuillois le diffèrent jusque dans le mois de Juin, lorsque les bourgeons de leurs arbres ont un pied ou quinze pouces de long. C'est

moins la propreté & la régularité que le besoin des arbres qui les guide. Voici leurs principales raisons : 1°. En ébourgeonnant de bonne heure, on met le fruit au grand air. Comme en Avril & au commencement de Mai, il est encore fort tendre, il est en danger d'être frappé du soleil & de tomber. 2°. En retardant & en laissant alonger les bourgeons, & ne supprimant que tard les surnuméraires, les arbres ne s'épuisent point à en pousser de nouveaux. 3°. La gomme est plus à portée de fluer au mois d'Avril que quand l'écorce est plus formée. 4°. A peine les arbres commencent-ils à se remettre des fatigues qu'ils ont essuyées par les tailles faites à leurs rameaux, à peine les cicatrices commencent-elles à se recouvrir, qu'on leur en fait de nouvelles. 5°. Tant que le fruit est à couvert sous cette espèce de forêt hérissée de bourgeons, il jouit d'une fraîcheur qui contribue beaucoup à son accroissement. Les bourgeons d'ailleurs se trouvant à l'aise poussent & s'alongent; leurs yeux, leurs boutons pour l'année suivante, se forment & se façonnent. Tous ces avantages dispa-

sent dans l'ébourgeonnement précipité.

Doit-on ébourgeonner par provision, & remettre à palisser à un autre temps? Cette façon de travailler a des suites fâcheuses. 1°. Les fruits dénués de l'appui des bourgeons qu'on leur a ôtés sont abattus par les vents. 2°. Les feuilles des bourgeons du bas, après avoir jauni, tombent & font avorter les yeux pour l'année suivante. 3°. De nouvelles occupations font oublier le palissage. 4°. En ébourgeonnant à vue de pays, on court risque de supprimer certains bourgeons mieux placés que ceux que l'on conserve, ou d'épargner ceux qu'il faudroit jeter à bas. Il peut arriver aussi qu'on ne trouve pas son compte dans le nombre des branches qu'on a laissées, comme suffisantes. Ces mêmes branches non palissées venant à être cassées par les vents, opèrent encore des vides. En palissant au contraire, à mesure qu'on ébourgeonne, on prévient tous ces inconvéniens.

Beaucoup de Jardiniers qui n'envisagent que la régularité & l'uniformité, commencent à palisser par un bout de l'espalier & finissent par l'autre.

Je

Je crois que les arbres exposés sur des hauteurs à la fureur des vents, ceux qui ont le plus poussé, qui portent des fruits plus hâtifs & plus nombreux, ont droit d'être travaillés les premiers, ensuite les plus foibles, puis les vieillards & les infirmes. Parmi les expositions, celle du midi exige la préférence. Je ne dis point qu'un arbre vigoureux doit être moins ébourgeonné qu'un foible, qui n'étant pas foulagé ne feroit que des pousses chétives.

On ne perdra point de vue la nourriture actuelle du fruit, & la provision pour la récolte suivante. On pourroit ajouter une troisième considération, qui est la grace & la régularité de l'arbre. Il faut être bon économiste, & se ménager successivement des fruits chaque année. On excelle en cela à Montreuil : tous les ans les arbres en donnent, au lieu que dans nos jardins on en a abondamment dans une année, & peu ou point les suivantes. On laisse à cette fin moins de bourgeons à un arbre bien chargé de fruits qu'à un qui l'est moins, afin que le premier puisse les nourrir. On en réserve ensuite de distance en distance, soit pour regarnir l'arbre, soit pour

remplacer l'année prochaine ceux qui seront épuisés ou retranchés.

En ébourgeonnant les arbres de deux & de trois ans, leur disposition & la distribution de leurs branches doivent être consultées. Je donne en général beaucoup de charge à des arbres quelque jeunes, quand ils sont extrêmement vifs. Mon but est de leur procurer un plus prompt avancement, & de faciliter dans leur totalité le cours de la sève.

Rien de plus à éviter dans le Jardinage, que la pratique de pincer, de raccourcir & d'arrêter les bourgeons. Toutes ces mutilations sont la cause du dépérissement des arbres. La prétendue régularité qu'on leur attribue dispaeroît trois semaines après, par un nombre infini de faux-bourgeons d'autant plus assidus à pousser qu'on est plus obstiné à les retrancher.

Pour l'ébourgeonnement il ne faut se servir que de la (a) demi-serpette ;

(a) Durant l'impression de cet Ouvrage, j'ai appris que *Bonié*, Maître Coutelier à Paris, rue des cinq Diamans, frère de celui dont j'ai parlé pag. 25, vendoit, comme lui, & au même prix, les outils de Jardinage gravés dans la Pl. I. de ce volume.

& couper avec la pointe de cet outil tout près de l'écorce les branches surnuméraires & les faux-bourgeons. Si ces derniers naissent à côté d'un œil, on les retranchera à une ligne au-dessus de peur de l'endommager. Lorsque vers le mois de Septembre on n'a plus à craindre la gomme ni l'avortement des yeux, près desquels on éclate de petits bourgeons tardifs, on peut sans conséquence casser quelquefois, mais hors ce cas, il n'est pas permis de pincer par les bouts.

A l'égard des gourmands, on doit
 1°. les conserver, tant qu'on peut, proportionnellement à la force de l'arbre. 2°. Ne les abattre que dans le cas de nécessité. 3°. Les palisser de toute leur longueur avec leurs bourgeons latéraux, en ôtant ceux de devant & de derrière. 4°. Palisser aussi, sans rogner ni pincer, les bourgeons qui poussent à droite & à gauche des yeux d'en-haut de ces gourmands. 5°. au cas qu'il n'y eût point de place pour les étendre sur le mur, les supprimer, en les coupant à une ligne près de chaque œil, le plus tard qu'il se peut, afin d'éviter la pousse des nouveaux bourgeons.

Je me suis déjà expliqué sur le traitement à faire aux branches chiffonnées & de faux-bois. Si cependant l'arbre n'en avoit point d'autres & que sa jeunesse pût faire présumer son rétablissement, on palisseroit de toute leur longueur ces branches foibles, mais en petit nombre. L'arbre seroit alors en état de les nourrir ; & à la taille on les couperoit fort court, jusqu'à ce qu'il se remît. S'il n'y a point lieu d'en espérer ce succès, il faut lui chercher un successeur.

Quatre sortes d'arbres se présentent actuellement pour être ébourgeonnés : les uns sont nouvellement plantés, ou le sont depuis trois ou quatre années. Les autres qui ont huit à dix ans, composent la classe des jeunes. Ceux d'un âge formé, & d'une vaste étendue, viennent ensuite. Les vieillards enfin se présentent au dernier rang.

Parmi ces différentes sortes d'arbres, je distingue ceux qui sont extrêmement vigoureux, de ceux qui sont plus sages, ceux qui sont malades depuis long-temps d'avec ceux qui n'ont que des maladies passagères. Les uns ont été bien conduits ; les autres, & c'est le plus grand nombre, l'ont été fort

mal. Quantité de gourmands, & de branches tant fécondes que stériles, se remarquent à tous; enfin la plupart, pour avoir été plantés trop près, se touchent, & leurs rameaux allongés s'entrelacent: il s'agit de prescrire des règles pour ces différentes classes.

Une des plus essentielles, est de considérer la nature des bourgeons qui ne doivent pas être indiscretement jetés à bas. Comme le pêcher est l'arbre le plus difficile à ébourgeonner, je le prends pour exemple. Ses fruits, au premier palissage sur-tout, n'étant pas fort gros, & étant cachés sous les feuilles dont ils empruntent la couleur, tombent aisément, si on n'a soin de tâter les branches qu'on veut ébourgeonner, afin d'épargner tous les bourgeons chargés de pêches. Il faut en outre, avant que d'en jeter aucun à bas, le présenter en place; on connoîtra par-là s'il est dans son ordre naturel, s'il ne forcera pas ou s'il n'éclatera point du bas.

J'ajoute qu'il est de conséquence dans cette opération de conserver soigneusement, non-seulement les feuilles destinées à préserver les fruits des

rayons brûlans du soleil , mais aussi toutes les autres , quelque part qu'elles soient. Cette proposition sera traitée de minutie par ceux qui ignorent quel peut-être le ministère des feuilles dans l'ordre de la végétation. Grew (*Ch. VI. p. 188.*) dit « que les parties les » plus grossières du suc demeurant » dans les feuilles , il n'entre dans le » fruit que les plus pures & les plus » délicates.

Deux sortes de branches doivent être supprimées dans les arbres lors de l'ébourgeonnement , d'abord celles qui sont irrégulières , infécondes , tortues , chancreuses , gommeuses , contre l'ordre de la nature , mortes ou mourantes ; ensuite les bourgeons surnuméraires , quoique branches fructueuses pour l'année suivante , & les gourmands inutiles. Après avoir fait choix de ceux qui sont le mieux placés , on en supprimera un entre deux ou même deux de suite selon que la muraille est plus ou moins garnie.

Les mêmes règles doivent s'observer à l'égard des arbres en contrespalier & en éventail , avec cette différence , que les premiers étant moins gênés que ceux d'espalier , on peut

leur laisser plus de bourgeons, & que les seconds qui présentent une double face, demandent à être ébourgeonnés par-devant comme par-derrière. Les buissons qu'on évide, en feront dédommagés par la quantité de bourgeons bien placés au pourtour qu'on leur laissera: il faut plus d'intelligence pour les ébourgeonner à propos que les autres arbres. On coupera à ceux en plein vent tous les bourgeons maigres qui poussent par pelotons, & on n'en laissera qu'un ou deux bien placés. On leur retranchera les pousses qui se croisent & s'entrelacent, & certains gourmands qui emporteroient tout l'arbre, en appauvrissant leurs voisins. Élaguer peu-à-peu les bourgeons du haut de la tige pour ne laisser que ceux qui doivent former une belle tête, est le moyen de n'avoir que des arbres chargés de fruits nombreux, gros & exquis, & qui présenteront un coup d'œil charmant.

Un point capital de l'ébourgeonnement, relativement aux arbres en espalier, est de ne jamais abattre le bourgeon qui termine la branche, à moins que celui de dessous ne fût meilleur. A la taille, comme je l'ai dit plus

haut, on rapproche, on resserre, on concentre; à l'ébourgeonnement on ne peut donner trop d'extension aux arbres, quand ils poussent vigoureusement, & que tous les milieux sont garnis. Il se rencontre souvent de grosses branches de vieux bois, mortes depuis la taille du printemps, qu'on ne fait si on doit abattre ou laisser; je pense que de fortes incisions faites aux arbres en Juin & en Juillet leur sont très-préjudiciables, & qu'elles doivent être remises à l'année prochaine. Néanmoins on peut diminuer la difformité causée par la présence de ces branches, en palissant dessus ou à côté des bourgeons voisins.

Rien de plus ordinaire aux gourmands que de produire à leur extrémité deux ou trois branches: on ne laissera que celle qui sera le plus avantageusement placée, on coupera les deux autres. A l'égard des bourgeons que la Nature donne uniformément à tous les arbres pour servir de mères-nourrices aux fruits; loin de les supprimer ou de les couper à deux ou trois yeux, un bon ouvrier les coupera le long d'une branche de vieux bois, ou les retournera en anse de

panier sur le devant ou sur un côté ; cette difformité, au reste, n'est que passagère ; elle disparoît lorsque le fruit est mur, ou à la taille suivante. Les bourgeons que la gomme aura pris, seront raccourcis à un œil au-dessous du mal, afin qu'il en pousse de nouveaux.

Point d'arbres ni d'arbustes qu'on ne puisse ébourgeonner pour qu'ils prennent une figure régulière. Les cerisiers, guigniers & bigarreautiers, par exemple, tant en espalier, qu'en contrespalier, ressemblent, sans l'ébourgeonnement, à des hérissons. Comme ils poussent différemment qu'un pêcher & qu'un pommier, ils doivent aussi être ébourgeonnés d'une autre manière. Ils n'exigent pas non plus la même précision ni la même correction. Leurs boutons toujours gros & nourris, parce que leurs fruits sont par paquets sortant du même œil, & qu'ils sont abondans en sève, ont besoin d'un plus grand nombre de branches qui leur servent de réservoirs & de mères-nourrices. Ils poussent moins de branches à bois seulement, que de branches à fruit.

Le cerisier fait aussi éclore sur le

vieux bois quantité de brindilles en devant qui sont précieuses, & des branches fortes, souvent aplaties avec des côtes, & cannelées qui prennent beaucoup de sève : on ne conservera celles-ci qu'autant qu'elles seront en nombre égal de chaque côté. La figure qu'il doit avoir est celle d'un éventail régulier. Jamais ses branches perpendiculaires ou demi-perpendiculaires ne s'approprient toute la sève, comme celles du pêcher. S'il s'emporte du haut, quoiqu'il se dégarnisse rarement du bas ; rapproché à la taille il pousse assez aisément. La façon de l'ébourgeonner, est de lui ôter les rameaux trop nombreux, de laisser tous ceux qu'on peut palisser, quand même ils seroient trop drus, & de conserver les lambourdes des côtés & celles qui sont droites & courtes en-devant ; ces dernières donnent les plus beaux fruits & les plus abondans. On les retranche ensuite lorsque de nouvelles lambourdes les remplacent.

Un cerisier en espalier, bien dressé, ébourgeonné à propos, & palissé suivant les règles, forme un riche coup d'œil, sur-tout lorsque paré de ses fruits il étale ses rameaux souples,

dont le feuillage d'un vert brun & obscur, contraste avec le bel incarnat de ses fruits pendans négligemment au bout d'une queue alongée.

Les précoces font une classe séparée; leur bois est toujours plus fluë; cependant bien gouvernés, ils acquièrent une étendue semblable à celle des arbres d'une constitution plus robuste. Il est fort commun d'en voir à Montreuil qui ont trente pieds de face & au-delà: ils ne se plaisent qu'au midi & dans une terre neuve.

Tous les arbres fruitiers qu'on pallie contre l'usage ordinaire, demandent à être ébourgeonnés. Tel est le figuier que des particuliers, plus curieux de l'excellence de son fruit que de sa quantité, placent en espalier. C'est celui qui craint le plus la gêne, & qui pousse d'autant plus, qu'on lui donne moins l'effor. Pour lui faire prendre une forme régulière afin de l'assujettir au treillage, on est forcé de couper quantité de rameaux placés par-derrière qui empêchent les gros bois d'approcher du mur, ainsi que ceux qui dardent de toutes parts en-devant, d'où il arrive que les faux-bourgeons se multiplient à l'infini.

Le bois du figuier est rempli d'une moëlle spongieuse , & sa sève est laiteuse. Par la suppression de ses rameaux , on met la moëlle à l'air qui la dessèche , la pluie s'introduit ensuite dans les petites cellules que la Nature y a pratiquées , & de-là s'enfuit la pourriture qui occasionne bientôt la mortalité de ces branches incisées. Comme ses pores sont fort ouverts & ses conduits intérieurs très-dilatés , il se fait une extravasation de cette sève laiteuse qui flue jusqu'à évacuation totale. Telle est la raison pour laquelle tout figuier qui n'est pas empaillé l'hiver ou qui l'est mal , gèle aisément , sur-tout s'il tombe de la neige , du givre & des frimats. Il fait le plus souvent éclore du bas quantité de branchettes creuses qui gèlent en hiver ou qui sèchent au printemps , faute de consistance suffisante , soit pour supporter le froid , soit pour résister au grand air du printemps.

Beaucoup de Jardiniers ont la mauvaise habitude de retrancher sans cesse au figuier tous ses bourgeons , afin , disent-ils , qu'il ne s'emporte point en bois. Ils prétendent fixer dans le bas de l'arbre & dans son fruit la sève qui

nourrit les bourgeons nombreux au haut des branches de ceux qui poussent à leur gré. Je désapprouve également l'usage de ceux qui, pour prévenir la gelée, rompent en été l'extrémité des jeunes pousses, & je pense qu'on doit réduire le régime du figuier à ne le tourmenter aucunement, à lui ôter seulement les branches confuses & celles de faux-bois, sans toucher aux branches à fruit, à appliquer sur ses plaies l'onguent de Saint Fiacre, à l'empailler amplement durant l'hiver, & à le tirer de sa prison vers la fin de Mars quand les dangers sont passés.

J'ajoute que la conservation de ses branches exige qu'avant l'hiver on cueille les dernières figues qui ne sont pas parvenues à maturité. Le séjour de ces fruits tardifs destinés à pourrir est funeste aux branches qui les portent.

Au reste, toutes sortes de terres conviennent au figuier. Planté dans un terrain sec, à l'exposition du midi, le goût de son fruit est plus fin & plus sucré. Dressé en buisson, il est préférable à ceux en caisse ou en espalier. Lorsque la figue est aux deux tiers de sa grosseur, on réussit à hâter sa

maturité & à augmenter sa grosseur, en mettant avec un pinceau une goutte d'huile à l'œil de ce fruit.

L'ébourgeonnement fait de la manière dont je l'ai dit, influe tellement sur la suite de l'ouvrage, qu'on n'a plus qu'une simple recherche à y faire de temps en temps. Les arbres ayant eu le loisir de jeter leur feu, deviennent plus sages, sans être épuisés, altérés, ni fatigués.



CHAPITRE VI.

Du Palissage.

L'ART du palissage consiste à attacher d'abord au treillage le côté le plus difficile de l'arbre, puis passer à l'autre, & finir par le devant & le milieu. Il n'est pas dans l'ordre de la Nature. Toujours elle porte en avant ses rameaux pour suivre la direction & l'impression de l'air. Toujours les bourgeons attachés & arrêtés s'écartent du mur par leur extrémité.

On distingue deux sortes de palif-

sages, l'un d'hiver & l'autre d'été. Tous deux ont également pour objet l'utilité & l'avantage de l'arbre; le dernier se propose de plus de former un coup d'œil régulier. Tous deux tendent à lui donner plus d'étendue, à faire naître l'abondance, à accélérer la maturité du fruit, & à lui procurer, avec un coloris charmant, une saveur douce & un parfum exquis.

De la façon dont on a traité jusqu'ici les arbres en espalier, qui ne parviennent jamais à garnir les murailles, il n'est pas aisé de concevoir que le palissage contribue à leur donner plus d'étendue. On croiroit que ce seroit plutôt l'office de la taille. Rien cependant n'est plus vrai. Par la taille & l'ébourgeonnement, on ôte aux arbres d'espalier toutes les branches tant de devant que de derrière. Parmi celles qu'on laisse pour être dressées en éventail, il y en a au moins la moitié qu'on supprime aux différens ébourgeoisemens. Cette suppression peut être estimée la troisième partie de leurs membres. Joignez encore à ces prodigieux retranchemens, celui de l'extrémité de leurs rameaux, & vous en conclurez que les arbres, au-lieu de s'allonger,

doivent périr en peu de temps, & que la stérilité d'ailleurs leur est réservée. Si donc au-lieu de tant les décharger & de leur faire pousser tant de bourgeons en pure perte, on laissoit à leurs rameaux plus d'étendue & plus de longueur, ils prendroient l'essor, & donneroient au centuple de ce qu'ils donnent ordinairement : ils se fortifieroient, & leur durée seroit plus longue. Puisque nous leur ôtons par nécessité les rameaux de devant & de derrière, qui font la moitié d'eux-mêmes, il faut, pour les dédommager, les laisser pousser par les côtés & étendre, suivant la force des arbres, les branches des extrémités & de face, ainsi que celles qui poussent entre-deux. Pourquoi les beaux espaliers font-ils si rares? C'est parce que tous les Jardiniers déchargent leurs arbres à tort & à travers, & les tiennent de court le plus qu'ils peuvent. S'ils les alongeoient proportionnement à leurs pousses, on verroit l'abondance succéder à la disette, & des espaliers vastes, étendus, superbes, faire disparaître ceux qui, quoique bien placés & bien garnis d'arbres, sont d'un modique rapport.

Une des règles fondamentales du palissage , est d'allonger toutes les branches des extrémités , tant celles des côtés que de face. On va m'objecter que cette méthode fera éteindre les yeux du bas , & que les arbres n'auront plus de verdure qu'au bout de leurs branches. A cela je réponds qu'autant qu'un habile Jardinier est prodigue , quant à l'allongement des bourgeons à la pousse , autant est-il réservé à la taille , excepté à l'égard des branches de côté , & occupé de rapprocher & de concentrer. L'ignorant au contraire allonge à la taille les branches à fruit , & tient de court toutes les autres. Alors les premières n'ont pas de quoi y fournir , & les autres poussent avec véhémence. Rien n'est plus propre à rendre l'arbre plein , que de laisser à la sève ses vases & ses récipients pour s'y porter , en observant d'allonger par préférence les branches qui ont dans le bas des yeux francs. S'il arrivoit qu'ils fussent éteints , comme le pêcher ne repousse point communément , il y auroit un moyen pour les faire revivre ; savoir , de greffer à la pousse sur ces branches.

Le palissage contribue à une plus

prompte maturité du fruit, à son goût & à son coloris. Par son moyen, l'arbre & le fruit ont également part aux bienfaits de l'air qui s'insinue par ses pores, l'humecte, le rafraîchit, lui porte la rosée durant la nuit & lui verse, le jour, des pluies fécondes. Dans les arbres de tige & en buisson l'air circule & pénètre de toutes parts, au-lieu que contre la muraille il a moins de jeu & d'action.

Le palissage si utile pour tous les arbres a pour le pêcher des avantages particuliers. Nul ne forme un plus riche tapis vert, & ne fait un plus beau coup d'œil qu'un pêcher bien palissé; ses branches flexibles & dociles à nos volontés, semblent collées sur la muraille & incorporées avec elle. Dans les autres arbres nombre de branches pointent sur le devant, & y font des éminences; comme elles font la base du fruit, on ne peut les supprimer: mais au pêcher nulle branche saillante, nul rameau indocile; excepté les maîtresses branches, sa superficie ne doit point avoir plus d'un pouce d'épaisseur. La beauté de son feuillage toujours d'un vert naissant, le coloris & le velouté de

ses fruits le font admettre dans les jardins les plus réguliers, pour y figurer pompeusement avec les fleurs rares & précieuses.

Quelle riche palissade qu'un espalier d'arbres dont les branches sont distribuées d'une manière raisonnée & bien entendue, où l'intelligence a présidé pour leur donner plus ou moins d'étendue, pour avancer ou reculer les bourgeons, & dont le vide, la confusion & la difformité sont bannies ! La *Pl. VIII.* en offre deux modèles (*fig. 2* & *fig. 3*) dessinés d'après des pêchers de treize ans, greffés sur amandiers, & plantés par l'Auteur dans le petit potager de l'Abbaye de Livry : ils ont seize pieds d'étendue sur onze de haut. Dans celui de la *fig. 2.* les branches *a* sont fort pressées, mais à la taille on peut les éclaircir. Le vide *b* se remplira à mesure que les bourgeons s'allongeront. Ceux de la lettre *c* s'élèvent à la hauteur du chaperon ; loin de les rogner, on les a coulés de côté en les couchant. La branche-mère *d* est plus forte que sa parallèle ; cette dernière, parce qu'elle porte deux membres, a poussé moins vigoureusement : on les

rendra égales en chargeant beaucoup la forte & soulageant la foible. & deux membres dont le supérieur est plus fort que l'autre.

Pour que le palissage soit dans les règles, il faut, pour ainsi dire, qu'on puisse apercevoir du premier coup d'œil l'origine de chaque branche, & saisir ce bel ensemble, où les parties se rapportent au tout. J'ai dit en parlant de la distribution des branches, qu'on ne devoit laisser que les obliques, de façon que chacune formât autant de petits éventails qu'il y a de membres dans l'arbre. Suivant la méthode ordinaire, il n'en forme qu'un, en prenant la figure d'un demi-cintre où toutes les branches partent du tronc, comme autant de rayons qui vont du centre à la circonférence. Rien n'empêche que ce qui a été pratiqué jusqu'ici dans la totalité de l'arbre ne soit répété dans chacune de ses parties, & que de toutes en particulier on ne fasse en petit, ce qu'on a fait en grand dans chaque arbre. Ces subdivisions qui composent un tout si parfait, offrent un aspect qui charme toujours, parce que l'image de l'abondance s'y trouve jointe à celle de l'agrément.

Je vais plus loin, & je prétends qu'il faut moins de temps pour diriger & palisser un arbre selon ma méthode, que suivant l'ancienne. Gouverné, comme je l'enseigne, tant pour la taille que pour l'ébourgeonnement, je diminue l'une & l'autre. Un seul occupe la place de trois, il est évident qu'en y employant les mêmes momens, on ne peut pas dire que la somme du temps que le travail exige soit augmentée.

Je tire les branches-mères par leur extrémité tant que je puis les étendre, ainsi que les bourgeons qui en naissent, & les membres qui croissent perpendiculairement de distance en distance sur ces branches-mères obliques. Enfin, je tire également sur le milieu, en alongeant à droite & à gauche chaque bourgeon, & c'est ainsi que je forme autant de petits éventails particuliers de chacune des branches. Les obliques qui ont poussé des deux jambes de mon \vee sont palissées avec leurs faux-bourgeons, & servent à garnir le mur. Je continue la même opération d'année en année, & ce travail commencé de bonne heure devient par la suite d'une extrême fa-

cilité. On ne le réitère qu'autant de fois qu'il se présente des bourgeons à arrêter, à mesure qu'ils poussent de nouveau & qu'ils s'allongent.

Le palissage à la loque l'emporte sur les autres façons d'étendre les branches, & les bourgeons des arbres, tant de ceux qui donnent des fruits de primeur, que du pêcher. Comme cet arbre délicat est souvent attaqué de la cloque, plus ses rameaux sont rapprochés du mur, moins il est sujet à être pris par les mauvais vents. Ses boutons étant comme collés sur la muraille, s'allongent plus promptement, & ses fleurs s'ouvrent aussi plutôt qu'au palissage sur le treillage. Une des raisons pour lesquelles le pêcher réussit mieux à Montreuil que par-tout ailleurs, c'est parce qu'on y attache ses branches sur le mur même : le fruit y reçoit immédiatement la réverbération des rayons du soleil. Il doit aussi avoir plus de goût, parce que la cuisson & la digestion des sucres s'y fait infiniment mieux que dans ceux qui en sont éloignés d'un ou de deux pouces sur un treillage carré. La Nature nous montre des exceptions quant à ce point, dans l'abricotier & dans le

prunier. Les fruits de l'un & de l'autre n'ont point de goût & fort peu de couleur en espalier, en comparaison de ce qu'ils en ont en plein vent.

Il est maintenant question de savoir en quoi le palissage à la loque est utile à l'arbre. Je serai obligé d'entrer à ce sujet dans quelques petits détails, nécessaires pour répondre aux difficultés faites par les adversaires de ce palissage. Toute ligature gêne plus ou moins l'écorce des arbres sur laquelle elle appuie. Cette écorce, ou est dure dans le bois formé, ou est tendre dans les bourgeons de l'année. Si elle est dure, on lie les branches avec de l'osier : cet osier venant à sécher presse nécessairement l'écorce de la branche, & fait par rapport aux parties musculeuses des arbres, ce que fait une ligature sur nos membres auxquels elle cause un serrement, qui empêche jusqu'à un certain point la circulation des esprits. La jeune branche venant à grossir, l'osier qui entre dans son écorce, la coupe, & il s'y forme deux bourrelets. De-là naît un chancre, & si c'est un arbre de fruit à noyau, la gomme s'y met nécessairement.

Quant aux bourgeons qui sont

tendres , dont la peau est fort mince ; & qui sont remplis de sève , le jonc de marais, sur-tout celui de Marseille, que j'exclus du palissage , parce qu'il coupe l'écorce , & émousse les serpettes , forme toujours , lorsqu'on fait la ligature , une petite tache noire sur la surpeau , laquelle devient contusion quand le bourgeon grossit. La raison pour laquelle les Montreuillois bannissent toute ligature pour dresser & palisser leurs arbres , est la même que celle qui autorise les Orientaux à retrancher de leur habillement ce qui peut , en serrant les membres de leur corps , troubler la circulation du sang ou en arrêter le cours. Ils se contentent de ceintures semblables à celles de nos gens qui courent la poste , pour empêcher seulement leurs hardes de flotter autour d'eux. La loque qui est douce , & qui d'ailleurs ne presse ni les branches ni les bourgeons , n'a point les inconvéniens du jonc.

Ceux qui ne sont pas habitués à la loque , ne peuvent se persuader qu'elle soit prompte & facile. Que l'on compare le temps de tirer un osier & un jonc de sa poignée , celui de passer l'un ou l'autre derrière le treillage & le

Le bourgeon , de les tordre ensuite deux ou trois fois & de les couper ; que l'on le compare, dis-je , à l'action de prendre une loque dans sa trouffe , de la plier sur la branche ou sur le bourgeon , & de chasser le clou , & on décidera de la facilité & de la promptitude de l'opération. A une longue branche on met cinq à six joncs , au lieu qu'à la loque un ou deux clous suffisent , & quand le bourgeon s'allonge & prend son pli par en-bas , il suffit de faire une petite pesée pour lever le clou avec la tête du marteau , & le reposer plus haut.

Un avantage de la loque qui décide de sa prééminence sur le palissage au jonc , c'est qu'elle vous force , pour ainsi dire , de ne placer que les bourgeons nécessaires , & de supprimer les autres , parce que la muraille , une fois garnie , ne vous permet pas d'en employer de surnuméraires , dont les feuilles mises les unes sur les autres , causeroient une confusion révoltante. De plus , lorsque la loque est bien travaillée , quelque vent , quelque ouragan qui survienne , il n'y a ni branches détachées , ni bourgeons cassés ou offensés.

Si ce palissage, me dira-t-on, est le plus avantageux, au moins n'est-il pas le plus honnête. J'en conviens pour le temps de l'hiver & du printemps; les campagnes sont rarement habitées alors, & on ne profite guère de cette décoration si vantée du treillage carré. J'avoue qu'elle est devenue indispensable, eu égard aux plantations réitérées & aux endroits dégarnis des murs. Mais si la façon de bien conduire les arbres pour garnir en peu de temps les murailles, avoit lieu, je pense que le treillage ne seroit rien moins que nécessaire. Quant au coup d'œil qu'on trouve peu décent, il ne s'agit que de s'y accoutumer. Néanmoins j'accorderai par composition que le treillage soit conservé dans les jardins de propreté où les espaliers sont admis, pourvu qu'il soit exclu des jardins potagers, fruitiers & vergers.

Je ne dirai rien de l'usage où sont quelques Jardiniers de chasser un clou dans la muraille, & d'attacher chaque bourgeon dessus: la rouille a bientôt gagné l'écorce de la branche & du bourgeon, la gomme survient, ensuite un chancre, & enfin la gangrène.

La façon de placer les bourgeons ne varie point suivant les différentes formes de treillage. Observez toujours de ne jamais faire prendre de faux plis aux bourgeons, de ne les point forcer ni contourner, & que la naissance de chacun soit, comme je l'ai dit, aperçue, en les considérant depuis leur base jusqu'à leur extrémité. Il faut que les branches soient toutes placées dans un ordre de proportion, & espacées à une sorte d'égalité, de façon que les vides soient remplis sans confusion, & qu'aucune branche ne fasse le cerceau ni l'anse de panier, excepté dans les cas que j'ai indiqués.

Ceux qui palissent au jonc auront soin de ne point appuyer ferme sur les bourgeons; en le serrant fort, ils s'exposeroient à couper ou à entamer leur écorce. Ils doivent aussi ne placer leur ligature que dans l'intervalle d'un œil à un autre, & jamais sur un œil, sur le nodus, ni sur la feuille.

Quand il est question d'atteindre à une maille du treillage, & que le bourgeon est encore trop jeune pour être palissé par le petit bout, il vaut mieux le laisser incliné, que d'essayer de le palisser. Lorsqu'il vient à grandir

il se tortue ; & il n'est plus possible de lui faire prendre ensuite une autre forme. Il est des cas où pour remplir quelque vide & donner un pli à un jeune bourgeon, on le palisse, quoique trop court, en lui mettant une alonge avec du jonc ; alonge placée d'une façon aisée vers son milieu, dont on attache l'extrémité en forçant médiocrement, à cause que le jonc prêle quand il sèche. On doit encore veiller à ce que le bourgeon ne se fourre point derrière le treillage, d'où il est difficile de le retirer, surtout quand on l'a laissé grandir. Au palissage à la loque, on est dispensé de ces précautions.

J'ai parlé de l'utilité des feuilles & de leur conservation lors du palissage. Souvent l'échelle dont on se sert les fait tomber, casse les bourgeons, & détache les fruits. On a coutume de chercher un vide au mur pour l'y poser entre deux bourgeons, & ensuite de peser dessus, afin que le pied entre dans la terre. Cependant le poids du corps du Jardinier la fait pencher à droite ou à gauche, & le haut qui descend endommage les fruits, les feuilles & les bourgeons. Si pour éviter

ces inconvéniens , on prend une échelle qui monte jusque sur le chaperon , il faut lui donner du pied : l'ouvrier trop éloigné de son ouvrage , travaille alors mal à l'aïse , & avance peu en se donnant beaucoup de peine.

L'échelle la plus commode a , par le haut , deux chevilles de bois de la longueur de six pouces , placées à trois pouces de l'extrémité de ses montans. Chaque pied est encastré dans une boule de six pouces , afin que l'emboîture en ait au moins trois en carré. Il est à propos que le bas de l'échelle soit un peu plus large que le haut pour lui donner plus d'aïette. Je me suis toujours servi , tant pour palisser , que pour cueillir mes fruits de marche-pieds de vingt-quatre pouces de haut : par leur moyen le Jardinier à son aïse , n'ayant point l'ouvrage trop près de lui ni trop loin , comme à l'échelle , travaille mieux & plus vite. On fait ces marche-pieds légers , & on emboîte les montans dans un bout de coulisse , afin qu'ils ne puissent entrer en terre.

On a dit que l'action de croiser étoit vicieuse. Voici quelques occasions où elle cesse de l'être.

S iij

Une grosse branche de vieux bois est hors d'état de servir ; je me propose de la récéper l'année suivante. Si je l'abats présentement, elle occasionnera un trop grand vide. Je la laisse donc, mais je fais passer dessus un bourgeon voisin destiné à la remplacer.

Je suis obligé d'abattre sur un arbre beaucoup de branches semblables à la précédente, & pour ne pas multiplier les plaies, j'en remets une partie à l'année prochaine. Je ménage alors plusieurs bourgeons ou des gourmands capables de remplir le vide qu'elles feront. Si je les palisse suivant les règles, ils auront pris un pli tout différent de celui qu'il faut qu'ils prennent ; & lorsque je voudrai les amener, je courrai risque de les forcer ou de les casser. Lors de la pousse, & quand ils sont dociles, je les passe en travers, soit par-dessus, soit par derrière ces branches à retrancher.

Je suppose que j'aye nombre de branches chargées de fruits ; l'année suivante elles demanderont à être remplacées par leurs voisines qui sont fécondes. Je n'ai point d'espace & je ne puis m'en procurer : je palisse alors en coulant quelques-unes de ces bran-

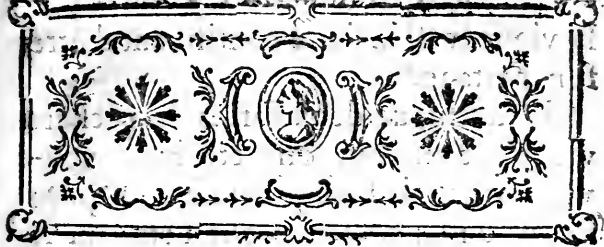
ches, pour les disposer à prendre dans leur temps la place de celles-là, sans les fourrer, les forcer ni les contourner : toutes ces opérations mauvaises, deviennent néanmoins quelquefois indispensables. Une forte branche, par exemple, dénuée de verdure dans toute sa longueur, fait éclore un bourgeon favorable sur le devant ou sur le derrière. Si je le coupe à cause de sa difformité, j'ôte tout l'espoir de mon arbre ; si je le tire de côté, ou que je le coule le long de la branche, il fait un mauvais effet. Je laisse donc croître ce bourgeon jusqu'à la longueur de six pouces. Alors j'appuie légèrement vers l'endroit où il a pris naissance, & je l'incline un peu en le liant à la grosse branche. Quelques jours après je le fais approcher un peu plus, jusqu'à ce qu'il ait pris un bon pli. Si l'année suivante j'abats la grosse branche, je la scie en bec de flûte près de ce bourgeon, qui d'ordinaire est un gourmand.

Lorsqu'en palissant on a découvert certains fruits qui demanderoient encore à être cachés, on tire par-dessus une petite branche voisine pour les couvrir. Cette difformité passagère

n'est-elle pas préférable à leur perte ?

Des arbres sont plantés trop près ; on ne fait comment les palisser. J'ôte dans ce cas un arbre entre deux , ou j'en ébotte un , j'examine aussi les plus vigoureux que j'allonge , tandis que je tiens de court leurs voisins , & je préfère ceux qui ont les bourgeons les plus francs à ceux qui le sont moins , & que je décharge amplement.

Le palissage étant achevé , on ne doit pas manquer de donner aux arbres un labour léger. Sa nécessité est fondée , 1°. sur ce qu'en palissant on a battu la terre à leur pied , qui ne peut plus être pénétrée des rayons du soleil , ni humectée de la pluie. 2°. Sur ce que les plaies ayant jusqu'à un certain point occasionné une dissipation de sève & troublé son cours , le labour en développant les sucres de la terre , les met en mouvement pour les faire passer plus promptement dans les parties de l'arbre. Il est encore utile , pour lui donner la facilité de recouvrir toutes ses plaies , d'y répandre une cruchée d'eau , sur-tout après les sécheresses.



LE PÊCHER
ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR VIEILLESSE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des moyens de renouveler les vieux
Pêchers.*

LE temps où le pêcher approche de la vieillesse n'est pas aisé à déterminer. S'il a peu de beaux jours, il ne faut l'attribuer qu'à ceux qui le cultivent. Bien conduit, il n'est jamais vieux dans un sens, quelque nombreuses que soient ses années; la fécondité,

la vigueur & la santé continuent d'être son partage.

Je distingue deux sortes de pêcheurs vieux ; ceux qui ont été bien gouvernés depuis leur jeunesse , jusqu'au temps où ils commencent à être sur le retour , & ceux qui l'ont été mal. Comme les pêcheurs de la première classe forment le plus petit nombre , je puis également les envisager sous ce dernier rapport , & ne prescrire à leur égard qu'un grand ménagement , & une partie de ce que je vais appliquer aux autres. Les vices d'origine & les vices accidentels occasionnent donc les diverses maladies des pêcheurs dans leur vieillesse. Les plus ordinaires sont d'être épuisés & ruinés , d'être mangés de gomme & de chancres , d'avoir l'écorce desséchée , d'être couverts de gale & de mousse ; enfin de n'avoir plus qu'un reste de vie que leur communie un peu d'écorce verte encore , dans la partie seulement qui répond à la muraille.

Ce ne sont plus ces branches vigoureuses , ces gourmands nourris & multipliés , ces beaux jets surchargés de boutons , ces rameaux verdoyans , & ce touffu de bourgeons pullulans de

tous côtés. Ils sont remplacés par des jets chétifs, des yeux uniquement à fleur sans presque aucun bouton à bois, & quantité de faux-bois. Les traitemens & les remèdes que je vais prescrire pour leur guérison contribueront à les renouveler.

Avant que d'entrer en matière, je ne puis qu'applaudir à l'usage presque universel, de planter un jeune arbre entre deux vieux qu'on élague à mesure qu'il s'étend, jusqu'à ce qu'il devienne assez fort pour les remplacer.

Je suppose présentement un pêcher ancien qui a encore de la ressource, quoique privé de ses gourmands, chargé de branches perpendiculaires au tronc, emporté du haut, & dégarni du bas & des côtés. On peut l'ébotter, c'est un triste expédient, après lequel il n'est plus bon qu'à brûler, s'il ne se remet pas; le ravalement & le rapprochement sont deux moyens plus propres à le rétablir. Mais le discernement nécessaire pour faire tourner ces opérations au profit de l'arbre, y préside bien rarement. Faut-il ravalement? on abat tout l'arbre jusque sur la greffe ou sur deux ou trois grosses

branches à six pouces de longueur chacune. S'agit-il de rapprocher ? on le récepe entièrement sur le jeune bois , ou sur la fouche , ce qui s'appelle étronçonner. Il arrive de-là que l'arbre qui souvent a l'écorce fort dure , ne peut pousser de bourgeons & meurt , ou que la multiplicité des plaies lui cause un tel épuisement , qu'éventé il ne fait que des pousses maigres , & que les grosses branches brusquement rapprochées meurent en partie.

Si on m'objecte l'exemple des arbres des forêts qui , étant coupés par le pied , font éclore de leur tronc de nouveaux jets qui percent immédiatement de l'écorce , & s'élèvent prodigieusement ; je répondrai que le tronc étant continuellement imbibé en terre de l'humidité qui y réside , son écorce est beaucoup plus aisée à s'ouvrir pour la sortie de ces jets , au-lieu que l'écorce écailleuse de ceux qui sont ravalés sur le gros bois , frappée de l'air , & dès-lors plus compacte & plus dure , ne peut être que difficilement percée par l'éruption de la sève. De plus , la coupe de ces vieux bois étant exposée au soleil , aux pluies , & aux diverses

Intempéries de l'air ne peut se guérir, & tandis que dans les arbres vigoureux, le bourrelet cicatrisant commence à se faire, la partie ligneuse & la moëlle s'attendrissent, s'exco-rient, & l'humidité les mine peu à peu. Quoiqu'il arrive aussi à de vieilles fouches coupées dans les bois de se convertir en poussière, l'arbre ne périt pas : ses rejetons sortant du tronc pour la plupart, prennent racine en terre, & sont en état de subsister par eux-mêmes.

La délicatesse du pêcher exige que le ravalement & le rapprochement ne se fassent que par partie & en trois ou quatre années. Alors on donne le temps à chaque plaie de se cicatriser, & la sève n'étant ni éventée ni évaporée, suffit, tant pour produire de nouveau bois, que pour former le bourrelet essentiel au recouvrement de ces ouvertures successives.

La première année, je ravale trois grosses branches, une dans le milieu, & une à chaque côté ; la seconde & la troisième, je double & triple ce retranchement si l'arbre est considérable. Les bourgeons qui naissent sont communément des gourmands. Je les

laisse pousser de toute leur longueur, en supprimant seulement les faux-bourgeons de devant & de derrière, & conservant précieusement ceux des côtés pour amuser la sève. La seconde année, je taille fort long ces pousses; & les faux-bourgeons des côtés me donnent des fruits qui, à la troisième, sont plus abondans encore sur les branches-crochets, nées immédiatement des yeux de tous ces gourmands.

On distingue deux sortes de rapprochemens : l'un se fait sur le vieux bois des années précédentes, l'autre sur les bourgeons de la dernière pousse. Tous deux s'exécutent au printemps à la taille, mais différemment selon la nature des branches, & l'état actuel de l'arbre, en rapprochant celles qui choquent davantage par leur dépouillement & leur épuisement. S'il faut les ravalier, & qu'il n'y ait point de pousses dans le bas, on a bientôt pris son parti : mais si dans le bas de ces branches épuisées on trouve quelque bon bois, on coupe au-dessus & on le rapproche à deux ou à trois branches. Si on n'en laissoit qu'une & qu'elle vint à manquer, on n'auroit

plus de ressource, l'arbre seroit dégarni. Je taille à deux ou trois yeux ces branches de la pousse précédente. Lorsqu'il est question de l'ébourgeonnement, je rapproche sur le bourgeon d'en-bas ; & l'année suivante, j'allonge ou je tiens de court à proportion de la vigueur des bourgeons. Je commence toujours par ravaler les branches perpendiculaires, qui sont ordinairement la cause du mauvais état des arbres.

Pendant quatre ou cinq années, me dira-t-on, que durent ce ravalement & ce rapprochement, vos arbres sont stériles. Je distingue les arbres fruitiers à pepin de ceux à noyau. Si je ravale & rapproche les premiers, où le fruit est trois ans à se former, je n'en puis avoir que vers ce temps-là aux nouvelles branches que je fais pousser. Mais comme je me restreins à décharger & à rappeler l'arbre, alors les lambourdes & les brindilles qui restent, sont plus fructueuses qu'auparavant. Si ce sont des arbres de fruits à noyau, comme les boutons à fruit se forment dans chaque année, je ne puis manquer d'en avoir, puisque je fais

pouffer de nouveau bois franc à la place d'un bois usé. La seconde année & la troisième, l'augmentation est sensible, jusqu'à ce que mon arbre étant tout-à-fait formé, je suis en état de le charger. J'oublie alors qu'il est vieux, & je le conduis comme un jeune.

Sur les vieux arbres on rencontre fréquemment des chancres, de la gomme, des plaies non recouvertes, des chicots, des onglets : je fais disparaître toutes ces difformités ; la considération de tant de plaies, indépendamment de celles du ravalement & du rapprochement, est une des raisons pour lesquelles je ne fais pas mon opération en une seule année. Je gratte avec la pointe de la serpette les vieilles écorces qui s'exfolient, & je coupe tout ce qui est mort, jusqu'à ce que j'arrive au vif. Je fais la même chose aux chancres que je nettoye bien. J'ôte les bois morts, j'enlève la vieille gomme, & j'applanis les lèvres desséchées de ces plaies. Je creuse jusqu'au vif dans toutes les cavités avec la pointe de la serpette. Lorsque l'arbre est exactement visité, j'applique mes cataplasmes sur ses plaies. Au

reste la saison du printemps est la seule convenable pour de semblables pansemens. Par de tels moyens, la sève qui se porte naturellement vers les plaies pour opérer la réunion des parties, coule à la faveur de ces topiques; & au bout de quelques années l'écorce, soit de la tige, soit des branches de ces vieillards, se trouve aussi lisse que celle des jeunes arbres.

Les différentes suppressions que je viens de détailler, opèrent nécessairement de grands vides aux espaliers. Je les remplis, ou je tâche de les rendre moins sensibles en cette manière. Je dépalisse mon arbre entièrement, & lorsque les pansemens sont achevés, je distribue à distances à-peu-près égales, tous les bois restans, mais je n'en force aucun, je ne m'avise point de trop plier les branches pour les attirer & remplir un vide, elles éclateroient aisément. On a vu que la tension de la peau altéroit la circulation de la sève. Assez souvent ces arbres foibles font des pousses sauvages qui partent du tronc & des racines; leurs branches usées à force d'y recevoir la sève, ne sont plus en état de la contenir. Les fibres sont rapprochées

& comme crispées, & les pores de la peau sont fermés. Les racines néanmoins sont encore pleines de force. La fève ne rencontrant que des obstructions dans les parties de l'arbre, produit quelquefois ces sauvageons dont je parle : on les greffe & ils le renouvellent ; alors ils sont préférables à de jeunes arbres. Au-lieu de le récéper, il vaut mieux laisser la souche deux ou trois ans afin de servir de tuteur à la nouvelle pousse, & lui donner le temps de grossir suffisamment pour pouvoir être sevrée sans altération.

Outre les moyens que j'ai indiqués pour remettre les vieux pêchers, il en est un autre qui consiste dans le renouvellement de leurs racines. A la chute des feuilles, je découvre superficiellement le pied de l'arbre, ensuite je vais chercher les extrémités des grosses racines. Je raccourcis les petites & les moyennes, ainsi que le chevelu ; & je rafraîchis les grosses. Je supprime les parties usées, pourries, ou rongées par les vers blancs. Je fais ensuite enlever toute la terre pour en substituer de nouvelle mêlée avec du terreau ou du fumier bien

consummé ; de cheval aux terres dures & compactes ; de vache aux terres légères , & de crottin de brebis à celles qui sont froides.

Ce raccourcissement des racines occasionne d'abord la production d'un nouveau chevelu. En ôtant ensuite celles qui ne peuvent faire fluer vers l'arbre qu'une sève viciée , je lui prépare des canaux plus purs & plus sains par la reproduction des racines qui vont se former. L'application de l'onguent de Saint Fiacre & la terre neuve mêlée donnent lieu à la sève de se porter dans tous les réservoirs de l'arbre, sans être retardée ni arrêtée. Ayant suivi cette opération dans ses effets , j'ai remarqué qu'au printemps suivant les arbres avoient produit une infinité de filets qui dardoient en terre , & que loin d'avoir pâti , ils étoient plus hâtifs & portoient des fruits nombreux à parfaite maturité. J'ai cru être l'inventeur de cette taille des racines , mais j'ai eu la satisfaction , depuis que je l'ai pratiquée , de la trouver dans la Quintinye.

Lorsqu'il y a des boutures ou usées ou naissantes du tronc , ce qui arrive fréquemment à ces vieux arbres , je

les coupe tout près de l'écorce. Si elles viennent du fond, je les retranche sur les racines qui les ont produites. Les pêchers greffés sur prunier sont fort sujets à pousser de ces boutons ; il est essentiel de les aller chercher, pour les détruire, jusqu'au fond de la terre.

La plupart des arbres ne dépérissent que parce que les suc de la terre qui les nourrit depuis long-temps sont épuisés. Quoique son fonds soit bon, il est indispensable de le renouveler. Ce moyen seul m'a souvent réussi pour remettre de vieux pêchers. Si ce changement de terre ne suffit pas, il faut un secours plus puissant, tel que celui des engrais.

La nécessité de fumer le pêcher se fera sentir à tous ceux qui ont étudié la nature de cet arbre. Etranger parmi nous, il doit être traité différemment que les naturels du pays : si on le considère ensuite par rapport à la grande dissipation & à la déperdition de sa sève causées par les bourgeons nombreux qu'il fait éclore, par son flux de gomme, par le dessèchement qu'occasionne dans toutes ses parties l'impression vive des rayons du soleil,

& par la difette des fucs de la terre épuifée, il eft certain qu'il a befoin d'être fumé de temps à autre.

L'automne eft la faifon la plus convenable pour cette opération. On fait un baffin d'environ un pied de profondeur, à commencer vers l'endroit où aboutiffent les groffes racines, & on va en mourant jufqu'au pied de l'arbre. On laiffe le fumier durant l'hiver fans le couvrir; & au printemps, lorsqu'il eft bien fondu & prefque en miettes, on laboure & on l'enterre. Quand on fume au printemps, le fumier, quoique pourri, a toujours une crudité qui ne fournit point des fucs bien travaillés. Le pied des arbres fumés alors eft couvert de mauvaiſes herbes, ils deviennent eux-mêmes tout noirs; par les divers infectes qui les rongent; prefque toujours les pucerons & la cloque les attaquent. A Montreuil on fume les pêchers tous les trois ou quatre ans. Ne feroit-il pas mieux de prendre le befoin pour la règle & la meſure de la diſtribution du fumier?

Les vieux pêchers ſe mettent beaucoup plus à fruit qu'à bois. La raifon en eft que la ſève n'y coule plus avec la même célérité que dans les

jeunes! Les sucs nourriciers y sont incessamment retardés par l'épaississement des liqueurs, & parce que leurs pores étant plus ferrés, & presque sans moëlle, le parenchyme est plus aplati, leurs couloirs, leurs séparations sont extrêmement pressés, & il se forme par conséquent dans les passages de la sève des obstructions & des embarras qui opèrent une lenteur dans son action. Qu'aperçoit-on dans l'extérieur de ces vieux arbres? Une quantité de cicatrices qui ont occasionné des nodus fréquens par lesquels l'action de la sève n'est pas peu retardée. Leur écorce n'est point; comme celle des jeunes, impregnée de liqueur & de cette lymphe, qui à la moindre contusion se fait apercevoir, mais elle est sèche, plate & dure, telle que la peau des vieillards. Un affaïssement universel, en un mot, fait que leurs conduits organiques n'ont plus leur jeu, ni leur ressort, comme autrefois. L'évaporation des parties spiritueuses y est rare, tout y est employé & mis à profit; au-lieu que dans les jeunes il s'en fait une dissipation considérable, qu'ils sont obligés de réparer aux dépens de l'abondance de la sève. La

dureté des parties qui composent la racine des vieux pêchers, est telle, que les sucs de la terre y sont admis avec moins d'affluence, & qu'ils y font un plus long séjour. Ce sont là les causes de l'abondance & de l'excellence des fruits, nés souvent sur de vieilles souches, fruits si favoureux & si substantiels, que ceux des jeunes arbres les plus vigoureux ne peuvent leur être comparés.

Les jets que produisent les pêchers dans leur vieillesse, sont ordinairement très-courts, les boutons à fruit sont plus gros & plus ferrés. Rarement poussent-ils des gourmands; chaque année ils perdent quelque branche usée, qu'il faut tâcher de remplacer par une voisine. Un Jardinier qui réfléchit peu, voit beaucoup de boutons à fruit bien nourris, & tire dessus amplement. L'année d'après, quantité de branches épuisées par cette charge surabondante sèchent & périssent. La mort de l'arbre suit de près cette funeste abondance, dont le Jardinier s'étoit applaudi. Il eût réussi à donner à son Maître des fruits cueillis sur un sujet étique, s'il l'eût taillé court & conduit avec la plus grande retenue.

Deux ou trois yeux laissés aux bonnes branches, un seul aux foibles, & une distribution raisonnée, pour que l'arbre soit toujours plein, constituent toute l'économie de celui qui tire à sa fin. Quant à ceux qui par leur vigueur imitent les jeunes, je leur lâche un peu la main, en les rapprochant & les concentrant le plus qu'il m'est possible. Leurs pousses vigoureuses ne me font point perdre de vue leur âge. Ceux qui ont été bien conduits & qui donnent des gourmands, je les traite comme les jeunes, en ne les alongeant néanmoins à la raille que médiocrement.

L'ébourgeonnement de ces vieillards est fondé sur les mêmes raisons. On ne doit leur laisser que de bon bois, & ne pas être séduit par des bourgeons nombreux & de belle apparence. Leur petit nombre sur lequel j'assieds ma taille, est préférable à la quantité qui ne feroit qu'entretenir l'arbre foiblement. Dans les années abondantes en pêches, les vieux semblent, à l'envi des jeunes, s'efforcer de prouver leur fécondité : il faut pour lors les décharger proportionnellement à leur état.

Non-seulement

Non-seulement on ne doit point souffrir de mauvaises herbes, ni même de plantes utiles au pied des arbres, tant jeunes que vieux, mais il faut labourer ceux-ci, en hiver & au printemps à la bêche préférablement à la houe. Cet instrument coupe les racines, & ne réduit point assez en miette la terre dont il n'atteint pas le fond aussi avant. Outre ces labours que j'appelle fonciers, il en est de superficiels, autrement dits binages, qu'il faut faire tous les quinze jours ou trois semaines, à moins qu'il ne survînt de grandes sécheresses. Mais après des pluies abondantes, ce soulèvement des parties sulfureuses de la terre que le labour développe, quand il est frappé des rayons du soleil, porte jusqu'aux racines une chaleur douce & bénigne qui s'influe dans les parties intérieures de l'arbre. Ces binages légers dont je parle, empêchent, sans effruiter la terre, les mauvaises herbes de croître. Celle qui seroit labourée foncièrement tous les quinze jours, seroit bientôt privée de ses sucs par l'évaporation.

L'humide radical qui n'est plus le même dans la vieillesse des arbres,

que dans leur jeunesse, demande à être entretenu durant les sécheresses par les arrosemens deux fois la semaine. Ils sont encore plus nécessaires vers le temps de la maturité des pêches, je suppose que les terres sont sèches & sablonneuses. Il n'en est pas du pêcher comme de la vigne, à qui les engrais & l'humidité sont préjudiciables pour le goût de son fruit. La pêche dans un terrain trop sec, est âpre & petite; dans un terrain humide, elle grossit, mais n'a point de goût; elle est délicieuse lorsque la terre est suffisamment humectée, en même temps que ses sucres sont animés & spiritueux.



CHAPITRE II.

Des défauts naturels du Pêcher.

UN pêcher, malgré ces attentions, peut ne pas répondre à nos soins: il n'en faut pour lors chercher la cause que dans ses défauts naturels. Il en est de deux sortes; les uns extérieurs,

comme les loupes, les excréscences, les calus & les bourrelets des greffes; les autres intérieurs, tels que les sauvageons de prunier sur lesquels le pêcher a été greffé, la délicatesse de l'arbre, & son mauvais tempérament causés par le fumier & le terreau dans lequel il aura été élevé. Ces derniers qui attaquent la conformation intérieure sont sans remède, les autres peuvent être réformés & corrigés. Tous lui occasionnent souvent des maladies & la mortalité.

J'ai fait plusieurs fois l'opération de couper les loupes qui croissent sur les arbres. Quelques-uns l'ont soutenue & ont guéri, d'autres sont morts. Quand ces loupes ne sont que naissantes & grosses comme un œuf de pigeon, on ne risque rien d'en faire l'amputation, sur-tout à de jeunes arbres; en y appliquant l'onguent de Saint Fiacre & le renouvelant au besoin, la plaie guérit parfaitement, souvent au bout de l'année.

Ainsi que les os des animaux, le corps des arbres est sujet à des exostoses formées d'un bois extrêmement dur, dont les fibres sont irrégulières: la partie ligneuse qui, dans ces en-

droits, s'est développée avec plus d'abondance qu'ailleurs, paroît en être la cause. D'autres qui forment des éminences suivant la direction de la tige, sont occasionnées par un coup violent de soleil.

La plus considérable des difformités du pêcher & des arbres fruitiers, est le bourrelet qui se forme à l'endroit de leur greffe. Pendant les trois ou quatre premières années elle grossit considérablement, tandis que la tige reste à-peu-près dans le même état. Au bout de dix ans, ce bourrelet, dont les progrès ont été si sensibles, commence à se fendre, ensuite la peau s'écaille, & l'arbre va toujours en dépérissant. Les branches latérales meurent les unes après les autres. Les perpendiculaires au tronc subsistent seules; leur grosseur est quelquefois du triple de celle de la tige.

Curieux de connoître la cause d'un événement si singulier, j'ai tiré de terre quelques poiriers sur coignassier, & des pêchers sur prunier, dans lesquels cette difformité du bourrelet étoit plus sensible: j'en ai disséqué les différentes parties, & j'ai aperçu

au microscope des sinuosités & des ouvertures semblables à celles qui composent l'éponge. Dans les jeunes arbres, elles étoient extrêmement molles, humides, aqueuses, & percées de quantité de petits trous, tels que ceux d'un dé à coudre; en les coupant l'eau distilloit de toutes parts. Dans les arbres vieux & desséchés, ces parties devenues aussi dures & aussi compactes, qu'elles étoient faciles à couper dans les premiers, avoient leurs pores extrêmement serrés, à-peu-près comme ceux du tronc même. Ces observations m'ont amené au point de regarder ce bourrelet comme un dérangement de nature. Toutes les fois qu'il grossit, sans que la tige profite à proportion, ou qu'il se tuméscie & se dilate, tandis qu'elle reste toujours la même, ou à-peu-près, on peut assurer que l'arbre ne vivra pas long-temps; mais lorsqu'elle croît proportionnellement au bourrelet, quoiqu'il soit un peu dominant, c'est un signe non équivoque de la bonne complexion de l'arbre.

Quatre causes m'ont paru concourir à la formation de ce difforme bour-

relet, 1°. Une greffe qui, dans la pépinière, a été appliquée sur un sauvageon trop fluet ou vicieux; 2°. Les branches perpendiculaires à la tige, 3°. Le retranchement des gourmands, 4°. Le pincement, & la suppression des extrémités des bourgeons durant la pousse.

J'ai greffé des sauvageons de toute espèce à la grosseur seulement d'une forte plume à écrire, & j'ai vu la sève se porter vers l'écusson. Quand au printemps j'avois coupé la tête du sauvageon, je voyois en moins de six semaines la greffe former un bourrelet du double de la grosseur de la tige, & à mesure qu'il augmentoit, elle ne profitoit que médiocrement. Le contraire arrivoit quand la tige du sauvageon étoit en proportion avec la greffe. J'ai une autre fois choisi une bouture de prunier, & une d'aman-dier, toutes deux remplies de nodus & de callosités, mais jeunes; elles avoient la moëlle noire. Je les ai récépées pour leur faire pousser de nouveaux bourgeons que j'ai greffés & qui ont pris. Au bout de huit à dix ans la tige n'avoit que très-peu grossi.

La sève ne peut séjourner dans un sujet, ni lui être adaptée, qu'autant qu'il est capable de la conserver & de la faire tourner à son profit. Or, toutes les fois que la tige n'est pas assez grosse, ou qu'elle a des nodus, la sève qui ne cherche qu'à se porter vers le haut, trouvant dans l'écusson plus de jeu & plus de flexibilité, y passe plutôt que dans la tige où elle n'a pas les mêmes facilités. L'écusson ou la greffe est de nature poreuse, spongieuse, aisée à se dilater; donc il est plus naturel que la sève s'y porte, que dans la tige où elle n'éprouve que de la roideur & un serrement universel dans toutes ses parties. La greffe, au contraire, molle & fibreuse prête toujours; de-là cette extension de la peau formant un bourrelet, qui se gonfle horizontalement, & recouvre la tige de deux ou trois pouces. Quand elle est proportionnée à l'écusson, ou que le sujet a la bonté & l'intégrité requises; on conçoit qu'y ayant de l'espace & du jeu pour la sève, que la peau & le parenchyme de la tige étant flexibles, cette sève agit suivant son cours ordinaire, en se répandant également dans la tige & dans l'écusson.

Examinez tous les arbres qui ont des branches d'à plomb à la tige, de ces branches perpendiculaires, ou qui le furent dans leur origine; vous n'en trouverez presque point dont le bourrelet de la greffe ne soit du double au moins plus gros que le tronc, & dont les branches verticales n'ayent aussi beaucoup plus de grosseur. Il est contre nature que les branches-mères soient plus grosses que la tige.

Les gourmands, ai-je dit, sont les entrepôts & les magasins de la sève. Lorsqu'elle en est privée, il faut qu'elle se dépose autre part. Après s'être portée vers l'écuillon, elle se décharge horizontalement à l'endroit de la future qui s'est faite entre lui & le sauvageon. L'écuillon se trouvant inondé de sève, doit grossir toujours, & former nécessairement un bourrelet. Cette sève impregnée de sels, de parties nitreuses, vitrioliques, dont les acides, les pointes & les esprits sont dans une fermentation continuelle, agit sur son principal récipient, & produit incessamment ce gonflement & cette tumeur.

On voit (*Pl. IX. fig. 1.*) un pêcher sur prunier avec un bourrelet **a**

saillant de la greffe, causé par l'engorgement de la sève. *b*, canal direct de la sève qui n'a point été coupé dans le temps, & qui devra l'être quand les branches inférieures *c* seront suffisantes pour garnir l'arbre. *d*, tige qui profite peu, tandis que tout l'accroissement se fait dans la greffe qui est en forme de loupe, & est ordinairement trois fois plus grosse. Les sous-yeux de cet arbre ne sont pas marqués. On les verra distinctement dans la *fig. 2* de la même planche à la lettre *b*. *a* est le bourrelet qui forme l'espèce de soudure de la sur-pousse avec la pousse primitive.

Tout ce que je viens de dire n'arrive point, du moins à ce degré, lorsque la sève se dépose dans les gourmands comme dans des entrepôts. De ce gonflement du bourrelet de la greffe qui attire & contient une si grande quantité de sève, s'ensuit nécessairement le peu d'accroissement de la tige, faute de ce mouvement successif du haut dans le bas, comme il se fait du bas vers le haut. Ce mouvement étant interrompu, la sève cesse d'être distribuée, & est interceptée dans le bourrelet de la greffe d'où elle ne peut

plus sortir. On conçoit bien par la grosseur des gourmands un envoi de sève du bas vers eux : mais aussi pour qu'elle se communique des gourmands aux branches inférieures, il faut que la sève y retourne. Leur conservation contribue à faire grossir ces dernières sensiblement, au préjudice de celles qui sont au-delà du gourmand.

En tirant toujours du bas en haut, le bas s'épuise, comme on vient de le voir. A mesure que la sève monte, loin de lui donner le temps de passer dans les fibres transversales de la tige, par le moyen desquelles seules peut se faire son accroissement en grosseur, on la force de venir au secours de tous les jets qu'on pince continuellement, & à la place desquels elle s'occupe à faire de nouveaux rameaux nécessaires à sa circulation. On trouble par-là son cours, on l'arrête & on l'oblige à revenir sur ses pas. Ne trouvant point de canal qui lui soit plus analogue que la greffe, elle y séjourne, & y opère une dilatation extérieure.

Lorsque les arbres sont vifs, on peut bien corriger la difformité de ces bourrelets, & donner lieu à la tige

de grossir & de prendre plus de nourriture, mais il n'est pas possible de la faire disparaître. Je ne fais qu'un moyen pour y réussir, qui est l'incision, dont j'ai parlé plus haut. Elle consiste à scarifier au printemps, l'écorce de la tige, depuis le tronc jusqu'à ce bourrelet, d'abord par derrière l'arbre; l'année suivante on réitère cette opération sur un des côtés, à la troisième sur l'autre, & à la quatrième par-devant. Elle n'est utile qu'à l'égard des arbres dont l'écorce est lisse, unie, & dénuée de nœuds. Au reste on ne la répète qu'à proportion des progrès de la tige.

Il est certain, 1°. que par l'incision vous fixez la sève sur la tige, & vous l'empêchez de s'élever comme auparavant, & de se décharger dans le bourrelet, ce qui occasionne une diversion. 2°. En la forçant de se porter à l'incision pour la guérir, vous opérez une extension & une dilatation dans la tige. 3°. Quand les deux lèvres de la plaie sont ouvertes, une peau nouvelle se forme peu-à-peu, qui opère une future de deux ou trois lignes. 4°. Cette peau étant plus mince que l'ancienne, prête par la suite à

mesure que la sève fait effort pour y arriver. J'ajoute enfin que l'onguent de Saint Fiacre y est tellement essentiel , que sans lui vous perdez tout le fruit de votre opération ; les lèvres de la plaie se sèchent , & la réunion des parties est bien différente.



CHAPITRE III.

Des maladies du Pêcher , qui lui sont communes avec les autres arbres.

TANT de causes si différentes & si opposées en apparence concourent à la végétation , qu'il n'est pas étonnant que les arbres éprouvent souvent des dérangemens de santé. D'ailleurs les parties qui composent leur individu sont si fines , leur organisation est si compliquée , qu'il en doit résulter des obstructions & quantité de maladies. On peut leur assigner deux causes ; les unes sont internes ou cachées , les autres externes ou apparentes.

Les premières sont celles qui ne se

manifestent point, & qu'on ne connoît souvent que lorsqu'on ne peut plus y remédier. Si l'on s'y fût appliqué dans le temps, il eût été très-possible de les découvrir, ou du moins de les conjecturer & de les détourner. Telles sont les suivantes : le vice de la terre sans fond, stérile par elle-même, aride, sablonneuse, pierreuse, ou glaiseuse, la trop grande abondance comme la disette de fève, les racines chancreuses, pourries, gangrenées, & enfin la mauvaise plantation de l'arbre.

Il est d'autres causes internes des maladies des pêchers, produites par les animaux leurs ennemis, comme les gros vers de terre qui mangent leurs racines, les taupes, les mulots qui les mettent à jour, sans que rien paroisse au-dehors.

Les causes externes sont ou naturelles & ordinaires, ou accidentelles. Parmi les premières, on compte la gomme, les gelées tant de l'hiver que du printemps, les neiges, les frimats qui font avorter les boutons ou sécher les bourgeons, l'humidité, la sécheresse qui occasionne diverses maladies, telles que la jaunisse, la rouille, la

brûlure & la lèpre , enfin toutes les suites de l'intempérie de l'air. Les autres causes externes nommées accidentelles, sont celles qui n'ont pas coutume de nuire au pêcher, mais qui lui deviennent souvent funestes , soit qu'elles soient forcées , soit qu'on ne puisse les prévoir. Les suivantes sont de ces deux genres ; savoir la grêle en été qui abat les bourgeons, les feuilles & les fruits, & qui , par ses meurtrissures , occasionne des flux de gomme , des callosités & des plaies , les ouragans , les vents impétueux , les galernaux auteurs de la cloque, les vents coulis , & les contagieux qui portent avec eux la vermine de l'air & de la terre.

J'ajoute à ces causes externes de maladies les mouffes , la teigne , la gale , & les autres que j'ai détaillées dans ma troisième partie. On peut y comprendre les ennemis qui font la guerre au pêcher , tels que les fourmis , les punaises , les limaçons , les limaces , & les perce-oreilles.

Ne pourrois-je pas joindre aux causes des maladies des arbres, le voisinage des plantes plongeantes , traînantes, puantes, de celles qui portent une

ombre trop épaisse , en un mot de celles qui ne sont pas moins funestes aux arbres , comme les pois , les fèves , les haricots , les vignes , enfin les suites de l'ignorance , & de la maladresse de ceux qui les gouvernent , telles que le défaut de culture , la mauvaise taille , les labours superficiels ou trop profonds , le fumier trop chaud ou employé sans choix , les branches forcées ou éclatées dans le temps de la taille , la trop grande proximité des arbres dont les racines & les rameaux se nuisent réciproquement , le pincement des branches & des bourgeons , la suppression des gourmands , & la greffe engorgée.

Celle-ci est faite pour jouir du bienfait de l'air , sentir les rayons du soleil , & être isolée. Il faut qu'après les pluies humectantes & les rosées douces qui s'insinuent à travers ses pores , elle éprouve le hâle desséchant des vents dont l'haleine essuie l'humidité qui n'a pu passer dans sa substance , & qui la morfondroit par un trop long séjour.

Quand donc la greffe est enterrée , cette humidité se mêlant avec la sève , la rafraîchit , & lui cause des crudités.

Elle passe alors, sans être digérée, à travers les parties humides qui la pénètrent; au moyen de quoi l'arbre devient sujet à quantité de maladies, sur-tout à la jaunisse, ne profite plus de la tige, ses branches d'en-bas meurent promptement, & les autres dépérissent avec lui. Son fruit ne noue point, ou s'il noue, il est petit, pierreux, rabougri, & fort mauvais; il tombe pour peu que la saison soit humide, il n'est point de garde & mollit.

Si des racines ont poussé contre l'ordre de la nature à ces greffes enterrées qu'on veut dégorger, on les coupe au printemps tout près de l'écorce, & on y applique de l'onguent de Saint Fiacre. Les bassins qu'on a coutume d'y pratiquer, sont trop petits, se remplissent bientôt par les pluies & les labours; ils ne conviennent d'ailleurs qu'aux vieux arbres, pourvu qu'on creuse la terre de quelques pouces de profondeur, & à une certaine distance de la souche.

Cette partie des arbres ne se plaît point en général à l'air, elle ne craint pas moins la trop grande humidité. Le premier resserre trop ses pores & la seconde y opère trop de relâche-

ment; la réussite d'un arbre dépend beaucoup de la manière dont sa souche est placée en terre. Je ne puis concevoir que la Quintinye ait conseillé de déchauffer les arbres aux approches de l'hiver, afin que les humidités de cette saison humectent leur tronc & leurs racines. Disciple aveugle de ce grand Jardinier, j'ai suivi quelque temps ses avis & j'ai vu avec peine cette partie des arbres si précieuse se rider, se flétrir & devenir prématurément écaillée.

Il ne faut point balancer à lever en motte les jeunes plants pour les replacer à leur alignement, après avoir mis au fond du trou de la terre qui les exhausse, & y jeter ensuite quelques cruchées d'eau. Dans les terres qui ne font point corps, on laisse la motte un peu plus forte qu'elle ne devrait être, & on attend que la gelée l'ait durcie pour faire cette opération.

Quant aux arbres d'entre deux âges, ils peuvent être levés & mis en place de la façon suivante. On fait une large tranchée, afin de fouiller jusqu'au bout des racines. On prend ensuite pour point d'appui un treteau de

charpentier, ou un tonneau qu'on approche du trou, & on garnit de chiffons le tronc de l'arbre. On coule sur cette garniture un cordage, & on y passe une longue pièce de bois, sur le bout de laquelle on fait une pesée. Cependant deux hommes coupent en dessous la motte de l'arbre qu'on tient suspendu un peu plus haut que l'engorgement de la greffe, à cause de l'affaïssement qu'éprouveront les terres qu'on mettra dessous. Quand il est à la hauteur requise, on laisse tout doucement aller le levier, on fait le remplissage avec la terre de la superficie, & l'on arrose. L'arbre ne se ressent point de cette opération, si l'on a l'attention de le fumer & de le soulager à la taille.

Dans une maison de campagne où étoit un carré de pommiers de vingt ans qui n'avoient jamais rapporté, j'aperçus que la terre étoit beaucoup plus haute que celle du carré voisin. J'entrepris de le rabaisser; je fis donc faire des tranchées dans les entre-deux des arbres, & mettre à part la terre de dessus, qui servit à remplacer celle du fond qu'on enleva à la profondeur d'un fer de bêche, & on dégorgea

ensuite toutes les greffes qui se trouvèrent à la hauteur convenable.

Fouillant au pied de quelques arbres malades pour en visiter les racines, il m'est arrivé en les taillant de les trouver fort saines, j'y ai remarqué seulement une sorte d'affaissement; en effet leur peau étoit fort aplatie, & tenoit fortement sur la partie ligneuse qu'elle pressoit intimement. Au lieu que dans un arbre sain elle est rebondie, se détache aisément, est abreuvée d'une sève abondante; & imbibée d'un suc glutineux qui colle les doigts; dans les arbres malades la peau est sèche en plusieurs endroits, & ne s'enlève qu'avec une sorte d'effort. Après avoir mis tremper dans de l'eau ces fortes de parties affaissées, les racines du jour au lendemain sont devenues renflées & comme rebondies; semblables en un mot à celles qui, sur les mêmes arbres, étoient douées de vigueur & de jeunesse. Cet affaissement de la peau m'a semblé avoir beaucoup d'affinité avec celui de la peau des branches, & en être la cause directe; j'ai visité celles-ci pour m'en assurer, & j'y ai remarqué les mêmes symptômes de maladie.

J'ai commencé par mesurer avec un compas ces racines dans leur fort, un peu au-dessus de la moitié en remontant vers le tronc, j'en ai entouré quelques-unes avec de la ficelle qui avoit trempé dans l'eau durant quelque temps. Assuré de la cause du mal, je me suis appliqué à en chercher le remède. Les engrais, les arrosemens, & les fomentations dont je parlerai ayant été mis en usage, je visitai quinze jours après ces racines affaillées, & je trouvai que la peau étoit augmentée d'une ligne sur la grosseur d'un pouce; la ficelle, de lâche qu'elle étoit, bandoit & appuyoit fortement sur la peau. Après les avoir ouvertes en plusieurs endroits, j'y retrouvai ce gluant & cette humidité qui en sont inséparables quand l'arbre est en pleine santé, & la peau se détachoit aisément.

Dans la couleur de la moëlle, dit Hales (a), vous pouvez conjecturer la maladie des arbres. En taillant un pêcher, vous jugez que le froid a offensé la branche & le bois, lorsque la moëlle est noire ou jaune, au-lieu qu'elle est verdâtre dans le jeune bois. Cependant

(a) Stat. des Végétaux.

les symptômes des maladies du pêcher ne décident pas toujours de leur nature. Ils font souvent prendre le change, ainsi que les diagnostiques de nos maladies, capables d'induire en erreur les gens de l'Art. Il n'y a qu'une longue expérience qui puisse faire éviter la méprise. La jaunisse, par exemple, dans le pêcher a pour principe la sécheresse & la trop grande humidité, la pourriture des racines & la piquêre des insectes dans le fond de la terre. Comment discerner alors quelle est la vraie cause de cette maladie? comment se décider pour la cure & les remèdes? C'est à quoi je vais m'appliquer, en faisant connoître, autant qu'il est possible, leur nature différente.

Les principales maladies du pêcher peuvent se réduire à la gomme, à la cloque des feuilles, à la brûlure, à la jaunisse, à la lèpre, autrement dite le meunier. Je les traite séparément, & je donne des remèdes pour les faire cesser, d'après des expériences suivies pendant un long cours d'années.

LA GOMME, quoique peu dangereuse par elle-même, devient la maladie la plus fâcheuse du pêcher, & la

cause de sa mort. Ce n'est dans son principe que l'éruption du suc propre dans les vaisseaux lymphatiques, qui forme un dépôt contre nature. Le pêcher & tous les arbres gommeux ayant le bois aussi poreux que l'écorce tendre, il n'est pas étonnant que la sève se décharge par ces pores extrêmement ouverts, qui ont aussi plus de capacité pour la recevoir. Cette double considération ne peut rendre les Jardiniers trop circonspects, pour ne leur point faire de plaies mal-à-propos, ni à contre-temps.

Il en est de la sève du pêcher comme du sang extravasé qui se caille hors de notre corps. Sa nature visqueuse, gluante, limoneuse, se coagule dès lors que ses parties cessent d'être agitées, elles s'affaissent dans le repos & se dessèchent par la pression de l'air. Les globules épais, onctueux, épars dans la partie séreuse de la sève, & confondus avec elle, se ramassent & se rapprochent les uns des autres.

De même que le sang destiné par sa nature à porter la nourriture & la vie, endommage par le levain mordant qu'il acquiert en croupissant, les parties charnues, les membranes, les

muscles & les ossemens même , ce qui produit ensuite la gangrène ; dès que la sève cesse d'être contenue & de circuler dans les vaisseaux destinés à la transmettre aux parties du pêcher , qui en reçoivent la nourriture & l'accroissement , elle produit nécessairement sur la peau & sur la partie ligneuse des effets semblables à ceux du sang extravasé. De-là , je conclus que le Jardinier doit apporter par rapport à la gomme , les mêmes soins requis pour empêcher le sang de faire aucun dépôt aux parties de notre corps.

Dans les amandiers , les abricotiers , les pruniers & les cerisiers , le dommage causé par la gomme se répare plus facilement. La Nature remplace les branches desséchées par de nouvelles qui percent de la peau , & souvent même aux endroits malades. Le pêcher éprouve très-rarement ces heureux événemens ; sa peau plus tendre & plus poreuse rend plus considérables les plaies que lui fait la gomme : les suites en sont aussi plus fâcheuses ; non-seulement les branches ne poussent plus , mais il n'en revient point d'ordinaire à leur place.

Les pêchers sur prunier y sont

moins sujets que sur amandier, arbre abondant en sève, dont l'écorce, la moëlle & le bois sont plus tendres relativement à ses pores plus dilatés. Il est à remarquer que ce dernier est plus souvent attaqué de la gomme par la tête & les branches, que par la tige qui dans le prunier y est sujette.

Je dirai à ce sujet que les abricotiers se greffent sur des sauvageons ou des pruniers, & qu'il est rare d'en voir sur amandiers. Ceux-ci cependant surpassent pour la grosseur & la durée, ces fortes d'arbres fruitiers, leurs fruits plus abondans sont aussi plus gros & plus savoureux, soit en espalier, soit en plein vent.

La gomme est très-préjudiciable au pêcher par la grande dissipation de sa sève que la Nature est obligée de réparer. Ses causes naturelles viennent ou de trop de plénitude, comme dans les arbres vigoureux dont l'écorce se fend d'elle-même, ou de sa constitution défectueuse, ou de l'intempérie de l'air, du dérangement des saisons par les froids tardifs, les vents destructeurs, la grêle & le vice de la terre. Lorsqu'au printemps, à des chaleurs

chaleurs prématurées succèdent des froids excessifs, la sève s'arrête au milieu de son cours, la gomme alors congelée paroît de toutes parts, & quantité de branches & de bourgeons meurent.

A l'égard des causes étrangères, elles peuvent être prévenues. J'en ai rapporté plusieurs, auxquelles j'ajoute les suivantes. Un Jardinier taille l'hiver, ou attend que la sève soit tout-à-fait montée, comme à la mi-Avril, pour récéper du vieux bois, abattre des maîtresses branches, jeter à bas des gourmands : cette sève arrêtée tout-à-coup par des plaies & des incisions, éprouve une révolution universelle. On évente la moëlle dans un temps où le hâle & le soleil dessèchent tout. A chacune de ces coupes faites contre l'ordre de la saison, elle bouillonne, & forme d'abord de petites pleurs comme des gouttes de rosée, qui se convertissent en autant de boulettes perlées de la grosseur d'une tête d'épingle. Ces globules de gomme, en séjournant sur les branches, causent autant de petits chancres sur la peau, qui produisent une infinité de taches noirâtres. De-là ces

pouffes fi chétives & ces branches dont la moëlle est noire & jaunâtre. Comment ces ulcères multipliés n'interromproient-ils pas le cours de la fève ?

Si on n'a pas soin de couper net, avec la serpette, ou d'unir proprement les plaies faites avec la scie à main ; si on néglige d'appliquer l'onguent de Saint Fiacre aux amputations de gros membres faites dans leur temps, on voit à toutes ces incisions autant de petits grumeaux de gomme.

Le bon gouvernement & la pratique de tout ce que j'ai dit contribuer à la santé de l'arbre, sont les préservatifs les plus efficaces contre cette maladie. Quant aux remèdes actuels, je n'en connois qu'un qui consiste à enlever la gomme dès qu'elle paroît, sans lui donner le temps de se fêcher & de se durcir. Pour cet effet, que doit faire un Jardinier ? Visiter ses arbres de temps en temps dans ses momens perdus, & toujours après quelque pluie froide, faire le tour de ses espaliers & enlever jusqu'aux moindres vestiges, soit avec ses doigts, soit avec des chiffons mouillés, la gomme qu'il aperçoit. Celle qu'on laisse, sert à en

attirer de nouvelle. Ainsi les Chirur-
giens , pour arrêter la suppuration
d'une plaie , essuyent à fond ; ce qu'ils
se gardent bien de faire tant qu'elle
doit avoir lieu.

Si la gomme amassée en grumeaux ,
s'est épaissie , séchée & durcie , il ne
faut pas l'enlever forcément , de peur
d'occasionner une nouvelle plaie qui
serviroit d'issue à un nouveau flux de
gomme , mais attendre une pluie qui
l'ait suffisamment détrempée. Cette
opération ne suffit pas : pour voir si la
gomme n'a pas carié en fond , vous
fonderez la plaie avec une espatule de
bois que vous porterez dans tous ses
replis , attirant au-dehors ce que vous
pourrez avoir de cette gomme ; & la
pointe de la serpette vous servira en-
suite à enlever jusqu'au vif le bois
rongé & pourri. L'application de
l'onguent de Saint Fiacre empêchera
que les pluies ne continuent à carier
l'arbre. Si la tige étoit attaquée de la
gomme depuis le haut jusqu'en-bas ,
on se contenteroit de panser les en-
droits malades , sans envelopper en-
tièrement la tige , qui veut avoir la li-
berté de l'air ; les trachées qui doivent
en aspirer les parties spiritueuses , soit

celles qu'il contient ; soit celles qui viennent de la rosée & des humidités de la terre, étant bouchées, quantité de branches, ainsi que je l'ai éprouvé, meurent successivement.

La maladie que les Montreuillois appellent *la gorme*, est la même que celle dont je viens de parler, mais différemment modifiée à l'occasion d'un événement qui se passe alors dans toute la Nature, & qui est commun aux végétaux. Cette gorme est la nielle qui attaque les grains, les melons, les fèves, les oignons, & qui laisse sur les épis du blé une couleur rougeâtre vers le temps de la fleur ; comme ils sont tendres alors, ils sont plus faciles à être rongés & altérés par cette humeur âcre & mordante. Il en est de même du pêcher ; sur ses jeunes pousses & sur-tout sur ses gourmands elle fait des taches livides, de couleur canelle, semblables à celles de la rouille du fer : les espèces qui s'en ressentent le plus sont les pêches hâtives, & les mignonnes dont le bois est plus tendre & plus poreux. J'attribue cette maladie qui commence à la mi-Mai, & dure jusque vers la mi-Juillet, à la disposition de l'air, à sa

constitution, & au vice intérieur de la plante occasionné par son action. Elle est fort commune dans les années extrêmement sèches ou humides, quand au lever du soleil les brouillards s'élèvent lors de la belle saison. Les pêchers en ressentent plus vivement les atteintes après ceux des printemps, durant lesquels ils ont étrangement souffert de la gelée, comme en 1749. Dans les terres fortes, dans les climats chauds & secs elle est moins fâcheuse, & de moindre durée.

La gorme fait un grand tort au pêcher, & détruit quantité de bourgeons depuis l'endroit qu'elle attaque jusqu'à leur extrémité, ce sont toujours ceux qui ont poussé depuis le printemps. On n'y connoît point d'autre remède que de couper le bourgeon à un œil plus bas que l'endroit malade, & il s'en forme un nouveau à l'œil au-dessous. Comme cette maladie est contagieuse, & qu'elle prend d'une heure à l'autre, il faut visiter tous ses arbres plutôt deux fois le jour qu'une, & en arrêter promptement le progrès.

LA CLOQUE. Vers la fin de Mars

ou en Avril, les fleurs épanouies du pêcher, ses feuilles verdoyantes, & ses bourgeons déjà alongés, offriront le spectacle brillant d'un vert naissant, lorsque d'une nuit à une autre, du matin au soir, tout ce superbe appareil se trouve changé en un désastre affreux. Ses feuilles lisses & unies se recoquillent; à ce beau vert succède une couleur livide, d'un brun noirâtre & rougeâtre tout ensemble. De minces qu'elles étoient, elles ont acquis subitement le double & le triple de leur épaisseur ordinaire; difformes, repliées, elles sont graveleuses, raboteuses & galeuses. Les bourgeons dont l'écorce étoit unie & luisante, & la figure ronde, sont remplis de bosses, d'inégalités, de calus; leur grosseur par le haut est du triple de celle du bas, & la gomme en découle de toutes parts. Les fruits naissans, dénués de l'ombrage des feuilles repliées, qui se sèchent, sont à la merci des rayons du soleil; & bientôt dépourvus de nourriture par la privation de leurs mères-nourrices, ils se fanent & tombent. Enfin les pucerons vont se loger dans les replis de ces feuilles brouies, & achèvent

de mettre le comble à la disgrâce de ces arbres infortunés.

Quelle peut être la cause fatale d'une métamorphose si subite & si étrange ? Le seul souffle passager d'un vent brûlant peut bien changer l'économie extérieure de l'arbre, & détruire cette brillante harmonie, mais non pas déranger en un moment son organisation.

Je me suis transporté, lors de la cloque, en différens cantons durant nombre d'années, pour observer & suivre cette maladie dans tous les terrains & à toutes les positions, comme aussi pour recueillir les sentimens des plus experts dans l'Art du Jardinage. Tous s'accordent à dire que la cloque est une maladie pestilentielle du pêcher, l'une des plus bizarres & des plus variables de celles qui concourent à sa perte, & ils l'attribuent à un mauvais vent. Mais ce vent pernicieux, auteur de ces désordres, souffle tous les ans, & est accompagné des gelées meurtrières, & néanmoins ce n'est pas toujours alors que cette maladie a lieu. Quelques feuilles sont rôties, quelques bourgeons desséchés, certaines branches viciées meurent, nombre de

fruits avortent , ceux qui sont noués sont grillés , sans que tout l'arbre soit maltraité.

Il est démontré que dans un tel événement il y a un dérangement de nature occasionné par une cause accidentelle qui n'a pas encore été découverte. Cet accroissement subit , tant dans les feuilles que dans les bourgeons , qui immédiatement après cette métamorphose , pesent deux & trois fois plus que les feuilles épargnées , n'est pas le seul effet du vent. De plus , ayant examiné au microscope & disséqué ces bourgeons & ces feuilles cloquées , je les ai trouvées différemment conformées que les feuilles saines du même arbre. Le flux de gomme qui paroît incessamment dans tout le vieux bois , n'annonce-t-il pas une abondance de sève mal préparée , mal cuite & mal digérée ? Il faut supposer qu'il s'est fait dans la tige d'abord , ensuite dans le réservoir de la greffe , puis dans les grosses branches , & enfin dans les bourgeons une sorte de cacochymie qui a causé ce bouleversement universel , & que la sève a passé tout-à-coup dans ces parties différentes , au-lieu qu'elle auroit

dû y couler successivement , suivant l'ordre réglé par la Nature.

Dans les diverses observations que j'ai faites sur un événement aussi singulier , j'ai remarqué : 1°. Que malgré les paillassons , la cloque prenoit aux pêchers , 2°. Que l'exposition du couchant en étoit la plus maltraitée. 3°. Qu'elle n'arrivoit jamais durant un temps mou , brun , obscur , ni même après les pluies froides du printemps , ni après certaines gelées fortes , pendant lesquelles le soleil ne paroïsoit point. 4°. Je n'ai jamais vu les pêchers brouis ni cloqués lors des plus grands vents du nord & les plus froids , si ce n'est qu'ils fussent rabattus sur l'espalier par quelque toit ou bâtiment voisin , par un mur ou par une montagne. 5°. Ces vents destructeurs soufflent du midi au couchant en forme de tourbillons , & apportent avec eux des exhalaisons contagieuses , non-seulement aux plantes délicates , telles que les laitues placées sur des costières , les pois hâtifs , les melons & concombres avancés sur couches , mais aux plantes robustes , comme les lilas & les chèvre-feuilles. 6°. La cloque n'a jamais attaqué un pêcher

après ces vents de galerne , qu'ils n'ayent été précédés , accompagnés ou suivis de coups passagers d'un soleil très-ardent , ou de quelque chaleur immodérée pour la saison. 7°. Elle ne prend pas toujours uniformément , souvent elle arrive tout d'un coup , d'autres fois peu à peu , tantôt avec la naissance même des bourgeons , tantôt lorsqu'ils sont à cinq ou six feuilles.

La cloque n'est donc qu'une indigestion en forme , causée par le contraste du froid & du chaud. Elle ne prend , comme je viens de le dire , qu'après que la terre a été durant quelque temps échauffée par la douceur des zéphirs , ou qu'après que les rayons pénétrants du soleil ont mis la sève dans un mouvement subit. Alors , par une révolution soudaine , ces vents de galerne apportent des froids morfondans qui l'arrêtent. Cette révolusion momentanée de la sève , ne lui permet pas de se préparer dans ses cribles , ni de séjourner dans les canaux propres à la digérer ; elle y arrive grossière. Elle a bien pu monter , mais s'étant morfondue en chemin , elle ne descend plus , & se jette alors

dans les parties les plus voisines ; savoir, l'extrémité des bourgeons & les feuilles vers lesquelles elle a été lancée d'abord. De-là naît le volume énorme de chaque feuille, & le gonflement des bourgeons épaissis par leur extrémité.

Les Montreuillois ne connoissent d'autre remède à la cloque, que de laisser agir la Nature sans toucher aux arbres, ni aux feuilles cloquées, qu'ils laissent tomber d'elles-mêmes. Ils comparent ces arbres ainsi maltraités à un homme attaqué d'une fluxion de poitrine, ou affoibli par d'abondantes saignées & par des épuisemens considérables, à qui on donne le temps de se remettre & de prendre de bonnes nourritures, avant que d'exiger de lui aucun travail. De même pour ces sortes d'arbres ils attendent patiemment que les nouvelles feuilles soient venues, & que les bourgeons, après s'être remis, soient suffisamment allongés pour être palissés. Les arbres se débarrassent seuls de tous les bourgeons desséchés. En 1749, nombre des pêcheurs de Montreuil, dont je désespérois presque, se sont remis d'eux-mêmes, & étoient en Juillet aussi

pleins & aussi verts que ceux que la cloque avoit épargnés.

La cloque, disent les Montreuillois, a fait pâtir les arbres: la première sève qui a coulé inutilement leur a occasionné un épuisement. Leur faire alors pousser de nouveaux jets, en supprimant ou en raccourcissant les jets cloqués, c'est leur demander au-dessus de leurs forces actuelles. Mais laissez-les se remettre de leurs fatigues, donnez le temps aux racines d'envoyer à la tige & aux branches de nouveaux sucs, attendez qu'ils soient en état de les cuire & de les faire circuler au renouvellement de sève, permettez aux parties relâchées & affaïssées, de reprendre leur jeu & leur ressort; alors la Nature travaillant à loisir à réparer ces accidens, les arbres se rétabliront peu à peu.

Je ne puis qu'applaudir à cette pratique qui a pour base un raisonnement aussi juste. Néanmoins persuadé que la Nature veut en nombre d'occasions être aidée, & qu'elle m'a paru en avoir grand besoin après la cloque, je pense qu'il est à propos de donner aux arbres cloqués des secours pour l'exciter sans la forcer. Je les laisse durant

quelque temps fans leur rien faire , afin que la sève se reproduise , & que celle qui est extravasée , rentre en partie pour être mieux travaillée , ou forte tout-à-fait & se décharge. Ce temps ne peut être déterminé que par celui qu'emploient les arbres à se remettre de leur crise , c'est-à-dire quand les feuilles brouies commencent à se faner. Je préviens leur chute ; & avant la pousse des nouvelles , je vais les ôter & les recueillir dans un panier pour les brûler , avec celles qui ont pu tomber. En voici la raison. La cloque n'arrive jamais qu'elle ne soit suivie d'un déluge de pucerons qui s'attachent aux feuilles devenues extrêmement tendres. En laissant sur terre ces feuilles remplies des œufs de tous ces petits animaux , ils se multiplient à l'infini l'année suivante , & reviennent assaillir les pêchers.

Après cette première opération , je jette à bas les bourgeons rabougris , étiques & morts , & je fais aux arbres une forte de taille. Les arbres sont malades , il faut les soulager ; ils sont épuisés , il faut leur fournir les moyens de prendre vigueur. Or , si je leur laisse trop de bourgeons à

nourrir, combien auront-ils de peine à se remettre, & combien de temps s'écoulera-t-il avant leur rétablissement ! Le reste des bourgeons choisis que je conserve, profite d'autant qu'ils sont en moindre quantité. C'est ainsi qu'en 1749 j'ai conduit une infinité de pêcheurs, & j'ai eu la satisfaction de les voir rétablis un mois plutôt que ceux de Montreuil.

Autour du pied de ces arbres, je mets du terreau ; s'ils ont été fumés, j'y jette un peu d'eau. Je répare de cette façon leurs pertes, & leur épuisement, & je leur donne le moyen d'agir plus promptement. Je ne dirai point qu'après l'enlèvement de toutes les feuilles cloquées, un labour est essentiel.

La cloque ne se borne pas aux effets dont j'ai fait la triste peinture, elle étend sa malignité sur la pousse de l'année & sur le fruit, comme sur celle des années suivantes. D'abord elle fait avorter à chaque bourgeon cloqué tous les yeux du bas jusqu'à la quatrième & cinquième feuille, & par conséquent nulle espérance de fruit à la taille prochaine qu'on est obligé d'allonger à ceux des

yeux qui ont poussé après coup.

Une autre suite non moins fâcheuse de la cloque est l'avortement de tous les boutons à fruit des bourgeons. En faisant tomber leurs feuilles, elle les force d'ouvrir leurs boutons pour en reproduire de nouvelles, & cette reproduction ne peut se faire qu'aux dépens de la substance de chaque œil qui dès-lors étant altéré, n'est plus en état de donner du fruit pour l'année suivante. Aussi ne doit-on compter d'en avoir qu'à l'extrémité de quelques branches.

Plus d'une année un pêcher se refait des suites de cette maladie. Après sa guérison, il perce à travers la peau en différens endroits, & fait éclore des gourmands ou des branches adventives, dont j'ai tant de fois parlé. Un Jardinier entendu taille d'année en année le plus long qu'il lui est possible sur ces sortes de branches, les étend, & rabaisse insensiblement les autres sur lesquelles il rapproche son arbre.

LA BRÛLURE du pêcher par la tige, la greffe & les branches, n'est que trop commune; on en ignore le principe, qu'on dit être le soleil en

été. Il est étonnant que l'inutilité des préservatifs employés pour s'en garantir, n'ait pas défabusé du préjugé généralement adopté à cet égard.

Dès la cinquième & sixième année que le pêcher est planté, sur-tout à l'exposition du midi, l'écorce de sa greffe commence à se rider, insensiblement elle se durcit & se sèche. Les pluies & les humidités qui pénètrent dans ces gerçures, jointes à l'impresion des rayons du soleil, font écailler cette écorce qui se détache, & tombe enfin en pourriture. Au bout de quatorze ou quinze ans, un pêcher qui doit être dans la vigueur de son âge, n'est plus qu'un squelette.

Aux autres expositions la même chose arrive à la tige & aux grosses branches, mais avec quelques différences. Les parties en face du midi, qui sont d'ordinaire de figure ronde comme toutes les branches, s'affaissent & s'aplatissent dans la suite considérablement. Si on lève l'écorce en cet endroit, on la trouvera tellement collée sur le bois, qu'on aura de la peine à la détacher, tandis qu'à cette même branche l'écorce de derrière est ronde, gonflée comme les autres,

pleine de sève, & quitte aisément le bois. Levez avec la serpette l'écorce à l'endroit où le soleil du midi la frappe, vous la trouverez d'un jaune pâle, au-lieu que par derrière, elle a sa verdure ordinaire. Considérez également les moyennes branches & les grosses; le devant & le côté qui répond au midi, sont toujours desséchés. Toutes les fois néanmoins que la brûlure fait des progrès, elle s'étend aux parties malades, sans qu'on puisse trop faire cette distinction. Mais regardez celles qui commencent à brûler dans les pêchers, & à quelque exposition que ce soit, vous les verrez desséchées à l'endroit où chacune d'elle répond au midi, & non ailleurs.

Ces faits une fois établis, je prétends que la cause principale de la brûlure du pêcher n'est point le soleil en été dans son midi, mais le froid de la gelée des hivers, & que si le soleil y concourt, ce n'est que comme cause accessoire & instrumentale.

Avant que d'embrasser un sentiment si opposé à celui de tout le monde, j'ai pris plusieurs précautions pour garantir mes pêchers de la brûlure,

telles que d'entourer leur tige de paille, de toile cirée, d'écorces d'arbres, de planches & de douves. Toutes ces tentatives, loin de les préserver de cette maladie, leur ont attiré un déluge d'insectes & de vermine, qui s'y trouvoient d'autant plus à l'abri, qu'on ne s'avisait point d'aller les y chercher. Enfin dans une forte gelée, au mois de Janvier, lorsque le soleil à l'heure de midi étoit dans son plus grand éclat, j'aperçus un ancien pommier que j'avois laissé pour me donner du fruit, en attendant que mes jeunes plants fussent en état de m'en fournir; je l'aperçus, dis-je, tout mouillé. Un coup de vent du midi l'avoit courbé vers le nord par le bas de sa tige. Je reconnus que cette humidité, qui avoit aussi trempé la terre de dessous, étoit de ces frimats blancs que la nuit, durant l'hiver, se plaît à verser sur tous les végétaux, & que le soleil fait fondre alors malgré la fraîcheur de l'air. Sur les trois heures après midi, je vis que ce pommier étoit incrusté en face du midi d'une couche de verglas épaisse d'un demi-pouce, depuis le commencement de sa courbure jusqu'en-bas. Très-sain

du côté du nord , il étoit carié fort avant du côté du midi , à l'endroit où se trouvoit cette incrustation. Je réitérai la même observation durant trois jours , au bout desquels , quand les frimats furent fondus , j'enlevai avec une éponge toute cette humidité dans la partie cariée de l'arbre. Après des incisions faites jusqu'au vif , j'en remplis la cavité avec de la bouffe de vache que j'entourai de linge , & que je couvris d'une planche.

Cette découverte me fit penser à mes espaliers sur lesquels je fis les mêmes remarques & auxquels j'appliquai les mêmes remèdes. Il n'y eut plus de brûlure à mes arbres dès cette année , ni les suivantes. 1°. Si elle avoit pour principe la chaleur excessive du soleil en été , mes jeunes arbres , avec tous les préservatifs dont j'ai usé pendant nombre d'années , auroient dû être exempts de cette maladie. Or , ils ont également brûlé , il faut donc admettre une autre cause de la brûlure que le soleil. 2°. Il n'y a personne qui ne convienne que la glace appliquée sur l'écorce du pêcher , gèle la sève qui n'est qu'une eau fort limpide. Elle doit , ainsi que tous les

liquides qui gèlent , perdre sa faveur & ses propriétés. Les pointes des fels & des acides dont elle est composée , doivent être émoussées par l'effet de la congélation , d'où il résulte un dérangement dans les organes de la végétation , & un dommage considérable pour l'arbre. 3°. L'écorce étant flétrie & desséchée , la partie ligneuse & même la moëlle doivent s'en ressentir. Coupez quelques-unes de ces branches , quoiqu'elles ne soient pas mortes , vous trouverez leur moëlle noire. Durant les années où la gelée a été longue & forte , lorsque le soleil a beaucoup lui en hiver , la moëlle des petites branches est de couleur jaune , qu'une nouvelle sève jointe à la vigueur de l'arbre fait ensuite disparaître. 4°. Ne sont-ce pas les faux-dégels qui gâtent les biens de la terre ? Ils ne font aussi que trop de ravages sur les parties des arbres tant de fois dégelées & regelées. 5°. Tout le monde convient que la gelée mord davantage sur l'eau chaude que sur la froide. Est-il étonnant que le soleil échauffant les frimats sur la tige & sur les branches du pêcher , puis se retirant presque aussi-tôt , cet arbre si

poreux soit engourdi & pénétré du froid. 6°. Il n'arrive que trop souvent à la vigne & aux autres végétaux d'être gâtés, lorsqu'il gèle au printemps, & que le soleil paroît ensuite. 7°. Si cet astre, durant l'été, brûloit les pêchers, tous devroient l'être dès la première ou seconde année, temps où ils sont plus tendres, où ils ont l'écorce moins épaisse, & où ils ont moins de sève & d'humide radical, que quand ils ont poussé en terre de profondes racines. 8°. Enfin, qu'on examine tous les arbres qui furent gelés en 1709, on reconnoitra qu'ils sont dépouillés de leur écorce & cariés en face du midi, tandis qu'ils sont fort sains du côté du nord, d'où venoit le froid apporté par un vent violent. Cette brûlure ne doit donc être attribuée qu'à la fonte successive des frimats & des neiges que le soleil occasionne, & qui est suivie d'une nouvelle congélation. Je conviens que durant l'été l'impression des rayons du soleil sur l'écorce attendrie par ces congélations réitérées, rend l'exfoliation plus facile, mais pour lors elle fait le même effet que les pluies & les humidités de cette saison.

Les remèdes convenables à la guérison de la brûlure regardent la tige, la greffe, & les grosses branches faillantes, sur lesquelles les incrustations des frimats fondus, convertis en verglas, s'attachent après que le soleil a disparu. A mesure qu'il les fait fondre, ils coulent de toutes les parties supérieures de l'arbre sur la tige. Celle des nains est communément plus maltraitée, dépouillée de sa peau & desséchée, parce que l'humidité & la fraîcheur de la terre dont elle est plus voisine, influent beaucoup sur la congélation de ces frimats fondus.

Pour s'opposer à leurs ravages, voici deux moyens que j'ai constamment éprouvés. Le premier consiste à appliquer les paillassons sur les arbres, soit dans les temps nébuleux avant la neige, soit lorsque le soleil darde vivement ses rayons durant les fortes gelées. J'ai expliqué plus haut la façon de les fabriquer & de les poser. Le second est d'ôter avec un petit balai de plumes de volaille les frimats de la nuit & les neiges, en houchant l'arbre du haut en-bas sur-tout à l'exposition du midi, avant que le soleil

puisse les faire fondre. Je ne parle ici que des gelées fortes & à glace, durant lesquelles les frimats fondus peuvent former des incrustations de verglas. Lorsqu'ils fondent d'eux-mêmes, ou par la chaleur du soleil durant une gelée médiocre, ils tombent à terre, ou ils sont pompés par l'air & séchés par le soleil. Je puis assurer qu'avec ce dernier expédient dont il ne faut point se faire une chimère, les boutons de mes arbres ne se sont point ressentis de la gelée: leurs branches, leur greffe & leur tige n'ont point été incrustées de glace, & ils ont été conséquemment préservés de la brûlure. Quand on voit que l'extrémité des branches est noire, il est incontestable que celle des racines l'est aussi. On les raccourcit alors jusqu'à l'endroit où elles sont vives, en observant d'ailleurs les précautions que j'indiquerai en parlant de la visite des racines par rapport à la jaunisse.

LA JAUNISSE, maladie commune à tous les végétaux, les attaque en différens temps de leur pousse, & souvent lorsque leur verdure ne fait que d'éclorre. Elle est suivie de la chute prématurée des feuilles, & d'un chan-

gement total dans l'arbre. Sa peau s'aplatit & se resserre contre la partie ligneuse, elle jaunit en dedans seulement, & devient d'un pâle blafâtre: enfin la partie de la fève qui l'imbibe tant dans les branches de la pousse précédente, que dans les bourgeons de l'année, se sèche & tarit peu à peu. Cette maladie attaque jusqu'à la moëlle qui, après avoir jauni, noircit. Les boutons à bois & à fruit travaillés imparfaitement, sont petits & mal nourris. Les rameaux chétifs & maigres sèchent par le bout, & leur extrémité noircit, comme s'ils avoient passé par le feu. Les branches privées de cette fève abondante, principe de leur élasticité, se cassent facilement & cèdent au moindre effort. On n'y voit plus cet humide qui leur est ordinaire; & si l'arbre a rapporté des fruits, ils sont jaunâtres, petits & d'un goût fade.

La jaunisse prend quelquefois en vingt-quatre heures, quoique d'ordinaire elle se prépare de loin: les feuilles des arbres pâlissent, se replient & jaunissent tout-à-fait. Les jeunes & les vieux, les foibles & les vigoureux en sont également attaqués; nul terrain, nulle

Quelle exposition n'en peuvent garantir, sa durée n'est point fixe : elle décide communément du fort de l'arbre, quand elle est à un certain point, & qu'elle a été négligée.

Après avoir visité les racines de quantité d'arbres atteints de la jaunisse, j'ai trouvé que dans plusieurs cette maladie venoit du vice de la terre qui n'avoit point de fond, & que les racines avoient gagné le tuf, le sable, la craie, ou la glaise, & étoient devenues noires par le bout, comme si elles eussent passé par le feu. J'ai mis alors en œuvre les remèdes prescrits dans ma première partie.

D'autres fois, j'ai vu quantité de ces gros vers blancs qui se transforment en hannetons, & qui avoient rongé les moyennes & les petites racines, endommagé l'écorce des grosses, & mangé le chevelu. Au-lieu de découvrir toutes les racines à la fois, je les prends alors par parties, & à mesure que je les visite & que je les taille, je les recouvre de terreau onctueux ou de fumier bien consommé. Je les fais ensuite arroser amplement avec de l'eau de fumier jusqu'à ce que les arbres ayent repris vigueur. Cette opé-

ration faite nécessairement dans un temps où les racines ne doivent point être mises à l'air, m'oblige à couvrir durant le jour ces arbres, avec des paillassons que j'ôte le soir.

Fouillant au pied de quelques poiriers de bon-chrétien d'hiver, je trouvais de pareils vers dans leur tronc, qui avoient pénétré jusqu'à la moëlle & gagné à la hauteur de huit à neuf pouces. Je fis avec un ciseau, une ouverture au tronc, à l'endroit par lequel le gros vers étoit entré, ouverture que je conduisis à trois pouces en avant dans le corps de l'arbre. Après avoir détruit cet animal dangereux, je rendis la plaie de l'arbre unie, & j'en remplis toute la capacité d'onguent de Saint Fiacre, dont je la couvris pareillement. L'arbre ayant été ensuite beaucoup soulagé tant à l'ébourgeonnement qu'à la taille, fut remis parfaitement, & la plaie fut couverte au bout de trois ans.

Quand je voyois que les taupes & les mulots avoient mis à jour les racines de mes arbres, & qu'ensuite la sécheresse les avoit pénétrées, j'employois le changement de terre, les engrais, les labours après des pluies;

ou le soir après des arrosemens faits durant le jour, j'y jetois de l'eau de fumier, ou de mares bourbeuses. Avec ces précautions, qu'aucun Jardinier ne s'avise de prendre, j'ai conservé quantité d'arbres attaqués de la jaunisse.

Voici la composition d'un bouillon très-efficace pour la guérison de cette maladie.

Prendre une couple de seaux d'eau & les mettre dans un bacquet ; y jeter ce qui suit :

Crottin de cheval, la valeur d'un demi boisseau, mis en miette & pulvérisé.

Crottin de mouton, aussi pulvérisé, plein les deux mains.

Bouffe de vache, environ un demi-boisseau, bien délayée.

Autant de terreau gras & vif.

Commencer par mêler le tout ensemble, puis le jeter dans le bacquet & le bien délayer.

Faire un bassin autour de l'arbre, à un pied du tronc, ôter la terre jusqu'aux premières racines, & verser le tout dans la jauge, Quand l'imbibition est faite, remettre la terre afin que rien ne s'évapore. On réitere,

si un bouillon ne suffit pas , ce qui est fort rare.

L'eau des lavures de vaisselle qu'on a laissé fermenter suffisamment dans des bacquets est aussi une excellente fomentation au pied des arbres jaunes , sur les premières racines desquels on la répand. Cette eau , ainsi que celle prise dans les puisarts des cuisines , est merveilleuse pour la jaunisse des plantes étrangères , telles que les orangers.

Dans les grandes sécheresses , qui occasionnent souvent la jaunisse , il faut arroser amplement. Quelquefois j'ai trouvé au pied des arbres des fourmillières , & des fourmis jaunes , que j'ai détruites avec les remèdes qui seront indiqués à la fin de cette partie.

La jaunisse qui peut cesser en quinze jours , dure aussi le reste de l'année jusqu'au printemps suivant , qui est le plus souvent son terme. Les remèdes ont alors produit leur effet. Les nouveaux sucçs , après avoir été portés dans toutes les parties de l'arbre , ont remplacé l'humeur viciée dont elles étoient impregnées. Il est une espèce de jaunisse qu'on peut qualifier de mortelle , quand

cette humeur a tellement gagné & détérioré les organes des végétaux par son long séjour, que toute la masse de la fève est gâtée. L'unique remède est de replanter. On s'aperçoit que le mal est incurable, lorsqu'il résiste à tous les remèdes indiqués ci-devant.

LA ROUILLE a pris ce nom de certaines taches brunâtres, de la couleur du fer rouillé, qui se forment sur les feuilles & sur les branches de la pousse nouvelle. Elle est plus ordinaire aux arbres de fruits à pépin qu'à ceux à noyau, elle attaque communément les pruniers en espalier, & le pêcher n'en est pas exempt. Voici comment elle se forme. La surface mince & légère des feuilles est alors enlevée, & au-lieu de ce beau vernis & de cette verdure fraîche, on aperçoit une couleur livide: elles deviennent raboteuses & rudes au toucher, elles sont ensuite à jour, comme un rézeau. Les bourgeons de l'année deviennent graveleux; leur écorce est un peu brunâtre, & conséquemment contuse & endommagée.

La cause de la rouille est quelquefois la même que celle de la jaunisse, & on emploie aussi les mêmes remèdes.

Souvent elle est occasionnée par un principe étranger qu'il faut chercher. Plus extérieure qu'intérieure, son siège est dans les feuilles & sur l'écorce des arbres, dans les feuilles des plantes & des fleurs. Elle affecte rarement, comme la jaunisse, les parties nobles des végétaux. Une des plus fâcheuses suites de cette maladie est la chute des feuilles ainsi corrodées, à la place desquelles l'arbre est forcé d'en produire d'autres ; ce qui ne peut se faire qu'aux dépens du bouton à fruit, qui dès-lors avorte pour l'année suivante.

Il faut distinguer deux sortes de rouille, sur-tout dans le pêcher, l'une qui naît d'un dérangement intérieur & d'un vice de la sève, & l'autre qui a pour principe des causes extérieures.

La première est produite par le dérangement même de la saison. En 1751, la pluie dura presque depuis le mois de Janvier jusqu'en automne, & à l'exception d'une douzaine de jours fort chauds vers la fin de Mai, on se chauffa jusqu'au mois d'Août, & les nuits pendant l'été furent extrêmement fraîches. Ces humidités successives & réitérées, ces contrastes de

chaud & de froid arrêterent la sève au point qu'on ne vit jamais une rouille semblable à celle de 1751. L'effet de cette maladie fut la chute prématurée des feuilles ; & par l'abondance d'une sève mal cuite , les yeux ou boutons destinés à fleurir l'année suivante , s'ouvrirent tous & poussèrent des branches chiffonnes. Je remarquai que la plupart des melons furent gercés , fendus , ouverts & fort mauvais. Les prunes , sur-tout celles de monsieur , furent dans le même cas. Ce qu'on put faire de mieux alors , fut de donner de l'air au pied des arbres , en fouillant la terre & en découvrant leurs premières racines.

L'autre espèce de rouille qui a pour principe des causes extérieures , vient de l'érosion ou de l'enlèvement de l'épiderme des feuilles. On ne peut l'attribuer qu'à des animaux dont il fait la pâture durant la nuit. La Nature s'efforce de produire cette partie enlevée de dessus la feuille , mais comme elle ne peut la réparer dans le même état où elle étoit originairement , la feuille ainsi rongée prend une couleur brunâtre livide.

Après avoir long-temps réfléchi sur la cause de cette maladie, j'imaginai que les fraîcheurs de la nuit y contribuoient, ainsi que les brouillards, les rosées & les humidités; j'allai dans cette idée visiter sur le minuit avec de la lumière ceux de mes pêcheurs qui en étoient le plus attaqués. C'étoit vers la mi-Mai. Je trouvai une avant-pêche couverte de petits perce-oreilles qui en rongeoient le feuillage, & qui avoient entamé nombre de fruits les plus avancés. A l'aspect de la lumière, tous ces animaux firent une prompte retraite. Je vis en outre beaucoup de limaçons, la plupart gros comme des pois & des noisettes, je les faisis aisément. Je continuai cette chasse nocturne, & je m'aperçus bientôt de ses effets, non-seulement par la beauté du feuillage de mes arbres, mais par l'intégrité de mes chasselas & de mes muscats qui, tous les ans, étoient entamés à mesure qu'ils tournoient.

Lorsque cette rouille des feuilles & des branches tire son origine de la sécheresse & d'un défaut de sève, on peut la faire cesser par le moyen des arrosemens. Le soleil, durant les

grandes ardeurs de l'été, rôtit peu à peu la superficie des feuilles dont il pompe l'humide radical. Alors elles se fèchent en-dessus, & il n'en reste, pour ainsi dire, que la carcasse, elles brunissent, se brouissent & tombent. Je les ai vues rouillées par les coups réitérés de la grêle; & par l'agitation continuelle des vents fougueux, devenir toutes brunes à force de meurtrissures & de contusions.

La rouille est ordinaire à beaucoup de légumes, tels que le céleri, la laitue, la chicorée: je l'attribue au vice des arrosemens, lorsqu'on répand dessus des eaux croupies ou trop fraîches durant les grandes chaleurs, ou au défaut de la terre trop légère, & incapable de réparer par de nouveaux sucs la transpiration des plantes.

La maladie nommée LE BLANC, LE MEUNIER OU LA LÈPRE, parce que les branches qui en sont attaquées deviennent toutes blanches, déconcerte les plus grands Maîtres de l'Art qui n'ont pu encore y trouver de remède. Dès la fin de Juin, & durant les mois de Juillet & d'Août, jusqu'en Septembre, il se forme à l'extrémité des bourgeons, aux feuilles & aux ra-

meaux , ainsi qu'au fruit même , un duvet blanchâtre assez ressemblant à la chanciffure qui paroît sur les viandes cuites , & trop long-temps gardées. Cette matière cotoneuse arrête la transpiration des arbres , & les prive des bienfaits de l'air.

En suivant la lèpre dans son commencement , dans ses progrès , & dans sa fin , j'ai remarqué ;

1^o. Que ce duvet blanchâtre attaquoit d'abord l'extrémité du rameau. Toutes les maladies qui affligent les arbres , commencent du bas en haut , à mesure que la sève viciée y est portée. Dans celle-ci , au contraire , l'humour prend d'abord à la cime du bourgeon ; ce groupe de feuilles qui en termine la pousse commence à blanchir , puis elle descend insensiblement vers le gros du rameau , & se communique aux feuilles , à la peau , aux yeux , au fruit , & souvent au vieux bois. Toute la capacité de l'arbre en est tellement infestée , qu'il devient farineux. Les suites en sont funestes pour l'année suivante : il n'y a pas de fruit à espérer sur aucune des branches qui en sont attaquées , à cause de la chute prématurée des

feuilles qui n'ont point le temps de travailler la sève pour la faire passer au bouton endommagé lui-même par cette humeur desséchante.

2°. Les pruniers, les abricotiers, & tous les végétaux, sont sujets à la lèpre; mais plus rarement & plus légèrement, à proportion de leur délicatesse.

3°. Il en est de cette maladie comme de la jaunisse; elle ne prend pas toujours à toutes les parties de l'arbre à la fois, & ne nuit qu'aux bourgeons qui à la taille sont jetés à bas, ou taillés fort court, si on est obligé de les conserver.

4°. Elle attaque également toutes sortes de pêchers en tous lieux. Ceux qu'on arrête par les bouts, qu'on rogne & qu'on pince, en sont bien plus maltraités, ainsi que les arbres couverts de mousse, de bois morts, de chicots, de chancres, & de plaies non pansées.

5°. Cette maladie est tellement contagieuse, que les bourgeons de l'arbre le plus sain, placé à côté d'un autre qui en est attaqué, ne tardent point à être couverts de lèpre. Il est vrai qu'elle n'y fait pas le même

progrès , mais elle ne laisse pas de s'étendre.

6°. L'humeur , principe de ce duvet blanc dans le pêcher , vient d'une fève mal cuite & mal préparée , qui filtre à travers les toupillons de feuilles dont chaque bourgeon est couronné , & qui sont plus petites que celles des yeux inférieurs. Elle commence à diffuser de ces dernières , & de l'écorce du bourgeon , comme une humidité gluante qui colle tant soit peu les doigts. Son principe est la gomme qui flue des feuilles où elle est différemment modifiée , plus amincie , plus déliée que dans les grands réservoirs de la fève.

Je suppose , que la fève , après avoir monté facilement , trouvant ses passages fermés à son retour , est obligée de fluer au-dehors ; & qu'étant déplacée , elle produit les mêmes ravages dans les plantes que le sang dans nos corps en semblable occasion. Elle ne flue point par bouillons comme l'autre gomme dont j'ai parlé ci-devant , mais par petites parcelles minces & superficielles. D'abord frappée de l'air , coagulée ensuite , & aplatie sur les feuilles & sur la peau , elle ne

tarde pas à être desséchée par le hâle, les vents & le soleil. Le tissu de cette humeur visqueuse & gluante, m'a paru au microscope comme un amas de petites parties filandreuses & collées les unes sur les autres. Je ne puis mieux les comparer qu'à certains duvets cotoneux que la Nature forme sur les feuilles & les fruits du coignassier, & sur les feuilles des raisins, que pour cette raison on nomme aussi meuniers.

7°. Les arbres attaqués de la lèpre en Juin & au commencement de Juillet, se remettent au renouvellement de sève. A la fin de Juillet & en Août au contraire, temps où la sève est amortie, & où le soleil va en rétrogradant, ils se dépouillent de leurs feuilles, & dès-lors les yeux ou boutons avortent pour l'année suivante. Il faut à la taille avoir une attention particulière au choix du bon bois, afin de ne l'asseoir que sur celui qui est le plus franc.

Cette lèpre, dont je parle, ne doit pas être confondue avec le blanc qui ne prend qu'aux feuilles du pêcher lors des chaleurs durant les grandes sécheresses. Vers le mois d'Août & au commencement de Septembre, il

est des coups de soleil qui frappent vivement les feuilles de certains pêchers, dont la sève n'est pas assez abondante pour suffire à la dissipation qui s'en fait, quand le soleil enlève toute leur substance, & pompe leur humide radical. Ces feuilles paroissent alors toutes blanches à l'endroit du dessus qui répond au soleil, tandis que le dessous est vert comme à l'ordinaire. Elles peuvent se remettre jusqu'à un certain point, en baquetant de l'eau avec la main pour les humecter, & en arrosant les tiges. Ce blanc n'est pas dangereux, en ce que le bouton est tout-à-fait formé, & qu'on n'a point à appréhender la chute des feuilles, ni leur production forcée.

J'ai dit que la lèpre du pêcher est une sève appauvrie & dépouillée de son baume, qui étant portée trop abondamment vers l'extrémité des bourgeons, n'a plus de jeu pour descendre à cause des obstructions qui l'en empêchent, & est obligée de se dégorger autour des feuilles & de la branche par la nouvelle sève qui la pousse & qui flue tant qu'elle ne trouve point de conduits pour se renfermer. Il faut donc pour l'arrêter &

la fixer , lui en former de nouveaux où elle puisse être digérée , & par conséquent dans le cas présent , pincer & arrêter les branches & les bourgeons attaqués de la lèpre , aussi-tôt qu'elle commence , & les couper à trois ou quatre yeux plus bas que leur extrémité d'en-haut , afin qu'il s'y forme un nouveau bourgeon dont les pores libres & plus ouverts donneront lieu au flux & reflux de la sève. En retranchant cette partie supérieure qui est viciée , vous coupez court infailliblement à l'humeur gangreneuse. Cet expédient employé dès la naissance du mal m'a toujours réussi.

Lorsqu'on rabaissera ces branches , on observera de ne les point casser , mais de les couper proprement proche d'un œil , & de soulager beaucoup l'arbre à l'ébourgeonnement , en sorte que si une branche de la taille du printemps en a poussé cinq ou six , on n'en laissera qu'une ou deux. Au moyen de cette suppression , l'arbre sera plus en état & de fournir à la circulation de la sève dans les rameaux qu'on laisse , & d'en produire de nouveaux à la place de ceux qui auront été raccourcis. L'année suivante , la taille se

fera très-courte sur du bois choisi & en petite quantité.

Personne n'est plus opposé que moi à la mutilation des bourgeons par le bout ; plus d'une fois dans cet ouvrage je m'élève contre cette pratique dangereuse , mais dans le cas de nécessité toutes les règles sont obligées de plier. Ceux qui laissent leurs arbres attaqués de la lèpre , ont le chagrin de les perdre. Si par ma méthode les yeux avortent à cause des nouvelles pousses que je les oblige de produire ; j'ai du moins l'avantage d'arrêter le cours de la gangrène , & d'avoir pour l'année suivante des yeux qui peuvent me donner du fruit.

Les autres maladies du pêcher sont les fentes & les fluxions , la brûlure de l'extrémité des branches , le dessèchement des racines , leur brûlure par le bout , leur chancissure , & leur pourriture. Elles naissent toutes ou de la quantité ou de la disette de sève.

Lorsqu'un arbre est très-abondant en sève , son écorce ne pouvant plus contenir l'excessive quantité des suc nourriciers , se fend quelquefois le long de la tige du haut en bas , & dans les grosses branches , de telle sorte

que se séparant en deux , elle met à jour la partie ligneuse ; & le bois couvert auparavant de sa peau & imbibé d'une humidité nourrissante, se trouve à sec en cet endroit. Cette peau s'entr'ouvre souvent de trois & quatre lignes ; l'air alors , le soleil , les pluies , les gelées , dilatent & font gercer les deux parties de la peau séparées l'une de l'autre. Par cette ouverture qui imite , lorsqu'elle se fait dans les gros arbres , le bruit d'un coup de pistolet , la sève s'évapore & flue jusqu'à la réunion des parties. La gomme y arrive , suivie de la carie & du dessèchement de la peau , qui opèrent des chancres par la suite.

Si on n'a pas soin d'aider la Nature à fermer ces ouvertures , quantité de pucerons & de vermine de toute espèce s'y établissent pour l'été , & en font leur quartier d'hiver. D'autres animaux non moins nuisibles , tels que les cloportes , les bêtes à cent pattes , & les vieux papillons qui se choisissent eux-mêmes leur tombeau , picotent sans cesse la peau de l'arbre avec leurs petites pinces tranchantes , ou leurs trompes pointues , & rendent inutiles tous les efforts de la Nature , pour refermer

une plaie qu'elle s'est faite elle-même. Les oiseaux qui font leurs délices de cette peuplade d'animaux, percent avec leur bec aigu cette peau mince & déliée, tant pour se nourrir de ses suc, que pour détacher les œufs qui y sont déposés. Ces divers renouvellemens de plaies occasionnent un nouveau flux de sève, & une nouvelle gomme. Pour comble d'infortune, le retour de l'hiver devance la guérison de ces plaies, & y introduit par le souffle des vents les humidités morfondantes : au printemps l'écorce s'exfolie ; telle est l'origine de la paralysie de la tige & des grosses branches, des chancres & souvent de la mort des rameaux & de l'arbre même.

Par toutes ces fentes la Nature ne semble-t-elle pas nous instruire & nous prescrire ce que nous devons faire ? Le Jardinier fidèle à sa voix recourt à l'opération de la saignée & au topique ordinaire qu'il recouvre avec des lattes retenues par des osiers. C'est l'unique moyen de détourner des arbres tant de maux résultans de ces ouvertures non refermées. On a vu plus haut la manière de la faire.

La brûlure de l'extrémité des bran-

ches est plus fréquente aux arbres de fruits à pépin qu'à ceux à noyau. Elle consiste dans le dépouillement prématuré des feuilles, & dans une noirceur qui paroît au bout des branches. Trois sortes de pêchers en sont attaquées : les vieux sur leur retour, les jeunes qui sont épuisés, & tous ceux dont les racines ont atteint le tuf. Ces marques noires qui se forment au bout des bourgeons m'ont paru comme autant de petits chancres occasionnés par l'appauvrissement & la disette des sucs nourriciers. Leur effet est la maigreur des bourgeons, des yeux & des boutons ; les feuilles deviennent petites & maigres ; le fruit rare & médiocre annonce que les racines sont également noires par leur extrémité. Les arbres jeunes & vigoureux se guérissent par le renouvellement & le changement des terres, par des engrais & une taille fort courte durant quelques années.

Le desséchement des racines, leur brûlure par le bout, leur chancifure (a) & leur moisissure ne sont

(a) Ce sont de véritables plantes : vues au microscope, on y distingue des racines,

pas faciles à guérir, quand ils sont invétérés. La disette de sève en est la cause. Comme elle est interne on ne peut que la conjecturer. Le Jardinier vigilant fouille au pied de ses arbres & va d'abord à la source du mal. Lorsqu'il s'aperçoit que les racines sont noires par le bout, il les retaille jusqu'à l'endroit où elles sont vives & saines, il arrose, il fume, il change la terre, il la sonde auparavant pour voir si elle a du fond, en un mot, il n'omet rien de ce que j'ai prescrit en pareille occasion. Si les racines sont chancées au point que l'arbre soit désespéré, il se résout à replanter.

Cet examen ne doit point être remis au temps de la chute des feuilles, lorsque le bois est amplement aouté. Les arbres paroissent alors fort sains, à l'exception de ceux qui ne poussent plus, des rabougris, des chancreux, des gangrenés. Mais il en est qui font des pousses équivoques, qui donnent chaque année des apparences trompeuses, & dont le dépouillement des

des tiges, des rameaux & des fleurs. Nombre de Savans & de Curieux les ont aperçus.

feuilles arrive avant le temps marqué. Toutes ces observations doivent être faites vers les mois d'Août & de Septembre, lorsque la sève commence à se modérer dans son mouvement, soit pour donner à chacun leur traitement convenable, soit pour la re-plantation.

Fin du Tome premier.



T A B L E
DES CHAPITRES ET TITRES
Du Tome premier.

C HAPITRE PREMIER. <i>Du Jardinage en général,</i>	Pag. 1
C HAP. II. <i>Du Jardinage considéré du côté de l'esprit,</i>	32
C HAP. III. <i>Du Jardinage considéré du côté de l'opération,</i>	56
C HAP. IV. <i>Des diverses pratiques usitées dans le Jardinage,</i>	66
D ISCOURS <i>sur Montreuil,</i>	117

L E P Ê C H E R

Et les autres Arbres considérés dans leur premier âge.

P R E M I È R E P A R T I E.

C HAPITRE I. <i>Description du Pêcher, son gouvernement commun aux autres arbres,</i>	145
C HAP. II. <i>Des différentes sortes de greffes & de celle du Pêcher en particulier,</i>	152
C HAP. III. <i>Des terres propres au Pêcher, & des moyens de corriger celles qui ne lui conviennent point,</i>	168
C HAP. IV. <i>De la plantation des Arbres fruitiers,</i>	181

L E P Ê C H E R

*les autres Arbres considérés dans
le second âge, ou leur jeunesse.*

S E C O N D E P A R T I E.

CHAPITRE I. <i>Des Abris,</i>	213
CHAP. II. <i>Des Espaliers & des Expositions,</i>	221
CHAP. III. <i>De la façon de former le Pêcher & des divers ordres de ses branches,</i>	228
CHAP. IV. <i>Diverses Pousses du Pêcher, durant ses premières années,</i>	249
CHAP. V. <i>De la distribution proportionnelle des Branches,</i>	257

L E P Ê C H E R

*les autres Arbres considérés dans
leur âge formé.*

T R O I S I È M E P A R T I E.

CHAPITRE I. <i>De la Taille,</i>	299
CHAP. II. <i>Suite de la Taille, du temps de la faire, & des Buissons,</i>	313
CHAP. III. <i>De la manière de convertir les Gourmands en branches fructueuses,</i>	332
CHAP. IV. <i>Divers expédiens pour former les Arbres, & leur faire rapporter du fruit,</i>	356
CHAP. V. <i>De l'Ebourgeonnement,</i>	380
CHAP. VI. <i>Du Palissage,</i>	398

L E P Ê C H E R

*Et les autres Arbres considérés dans
leur vieillesse.*

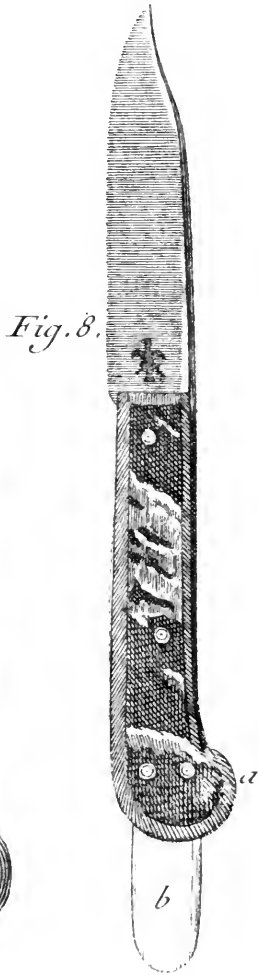
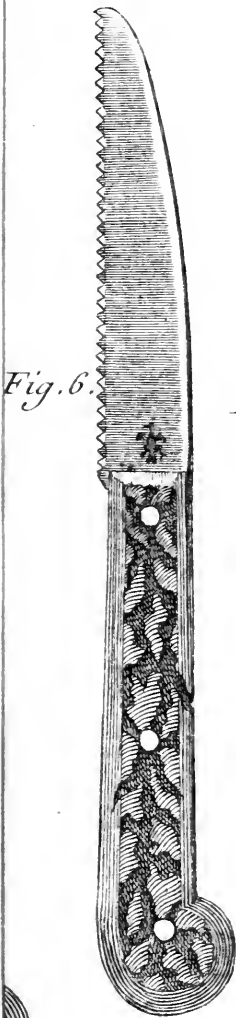
QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. <i>Des moyens de renou- ver les vieux Pêchers,</i>	417
CHAP. II. <i>Des défauts naturels du Pê- cher,</i>	434
CHAP. III. <i>Des maladies du Pêcher qui lui sont communes avec les autres Arbres,</i>	444

Fin de la Table.

E R R A T A.

Page 21, ligne 23, <i>spéculaires, lisez spéculaire.</i>	
— 23, — 7, <i>a fait, lisez a faits.</i>	
— 24, — 16, <i>laissé, lisez laissées.</i>	
— 26, — 1, <i>rendu, lisez rendues.</i>	
— 57, — 18, <i>du, lisez de.</i>	
— 74, — 28, <i>semé, lisez planté.</i>	
— 75, — 8, <i>semés, lisez plantés.</i>	
— 202, — 22, <i>leur jus, lisez leur eau.</i>	
— 205, — 22 & 23, <i>noyaux de pêches qu'on laisse croître, lisez noyaux qui produisent des arbres qu'on laisse croître.</i>	
— 286, — 19, <i>on la scarifie, lisez on sca- rifie.</i>	
— 345, — 15, <i>arbres à de fruits pepin, lis- arbres de fruits à pepin.</i>	
— 369, — 15, <i>cassement, lisez le cassement.</i>	
— 372, — 1, <i>tels que ceux, lisez que ceux.</i>	



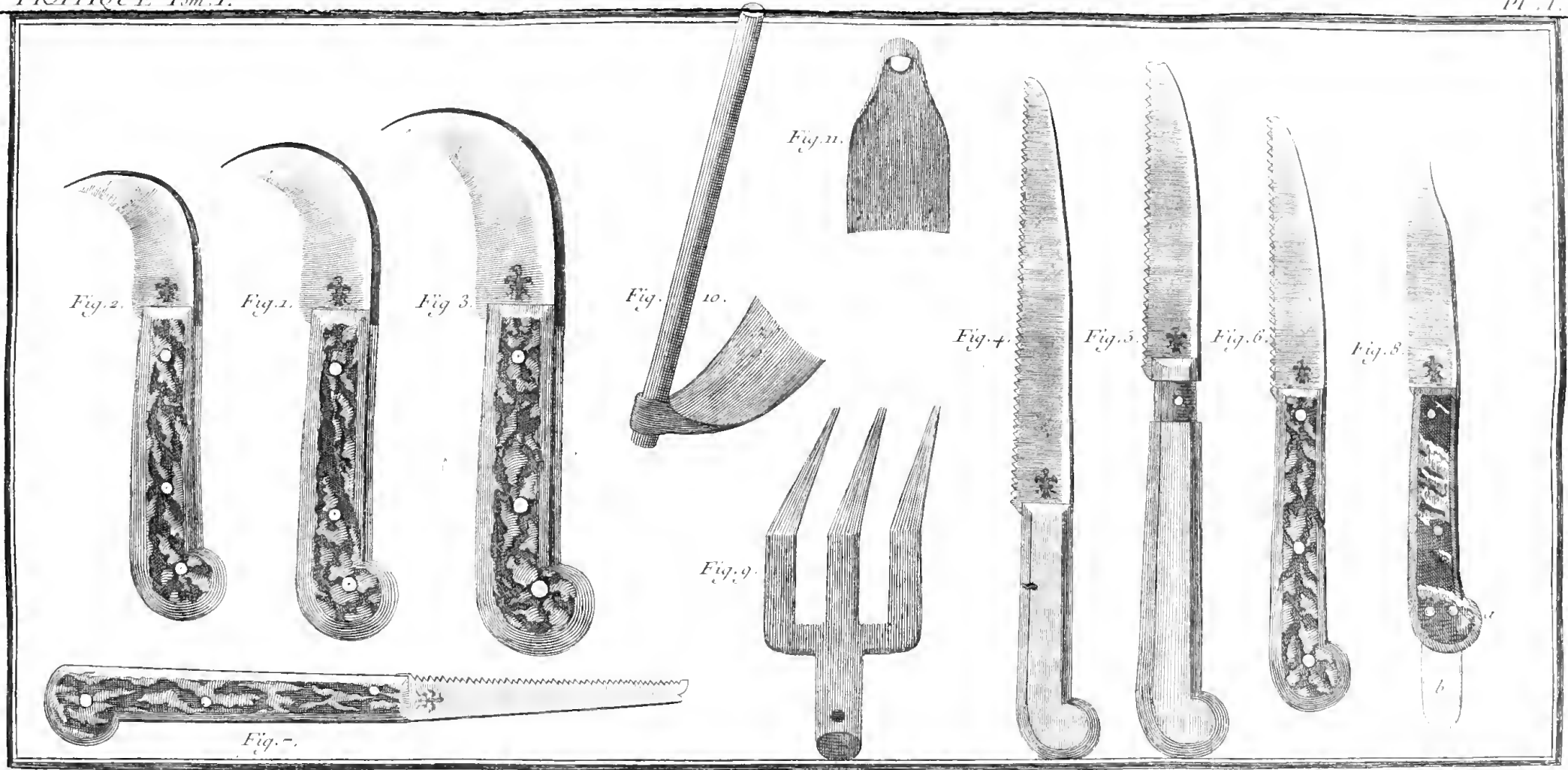




Fig. 7

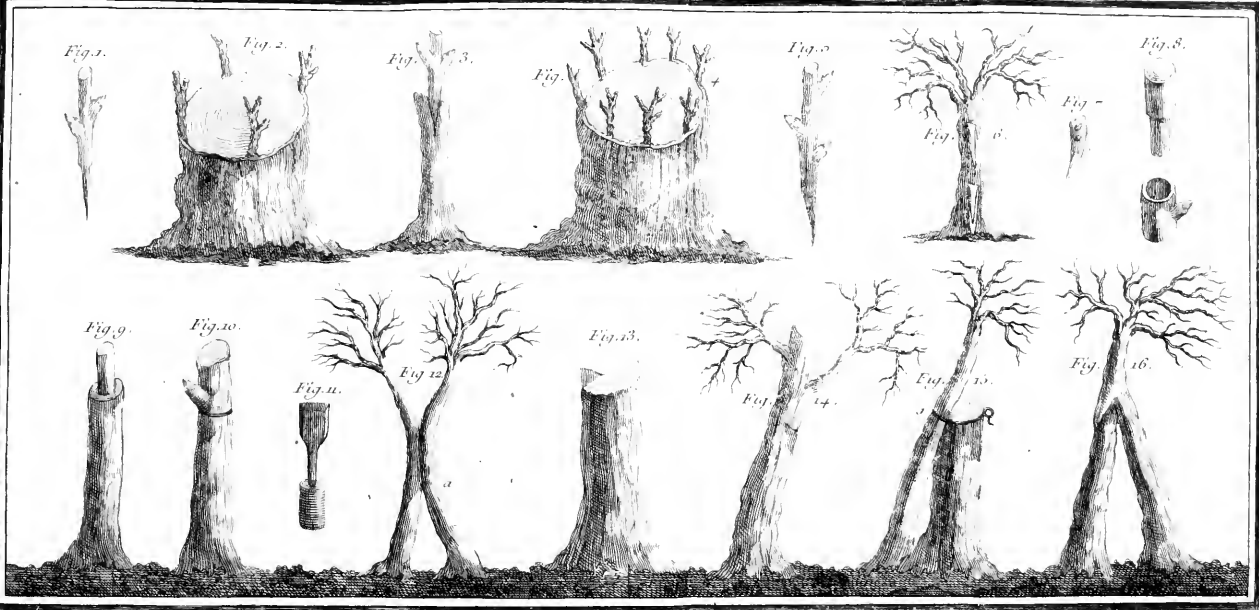


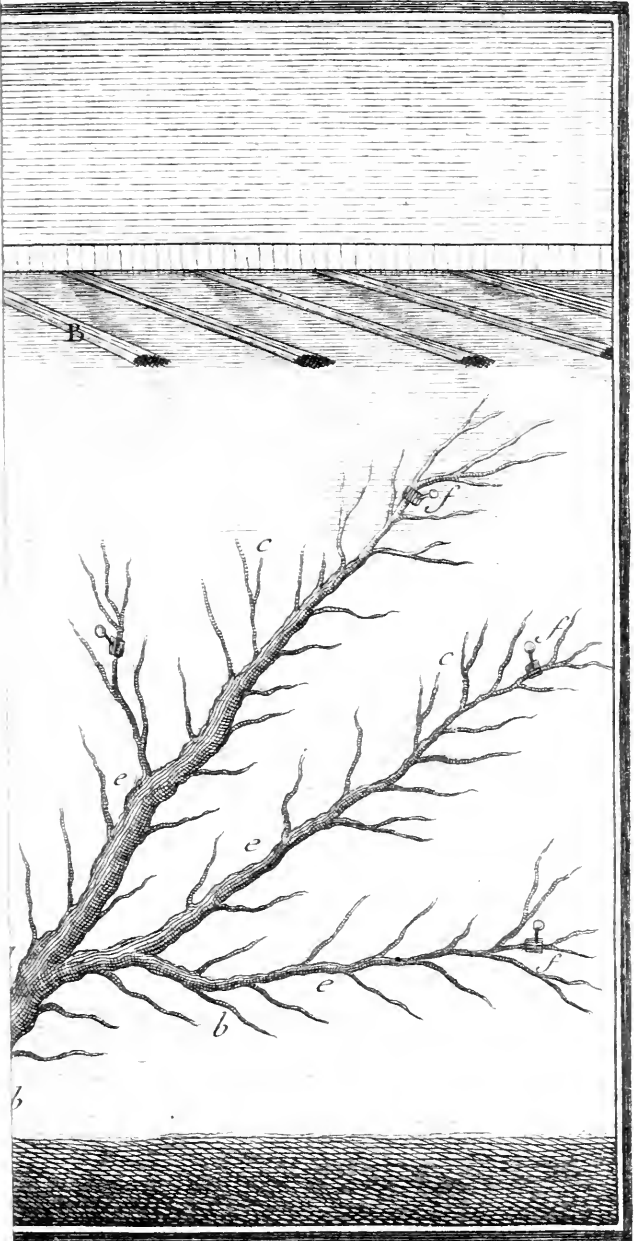
Fig. 8.

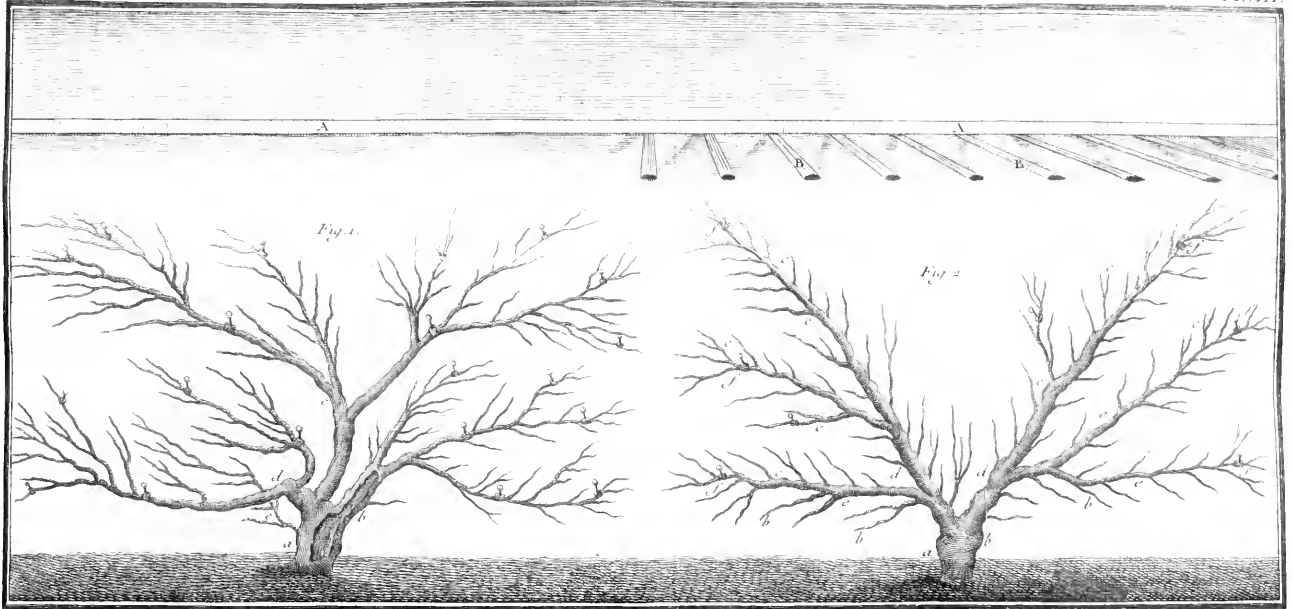


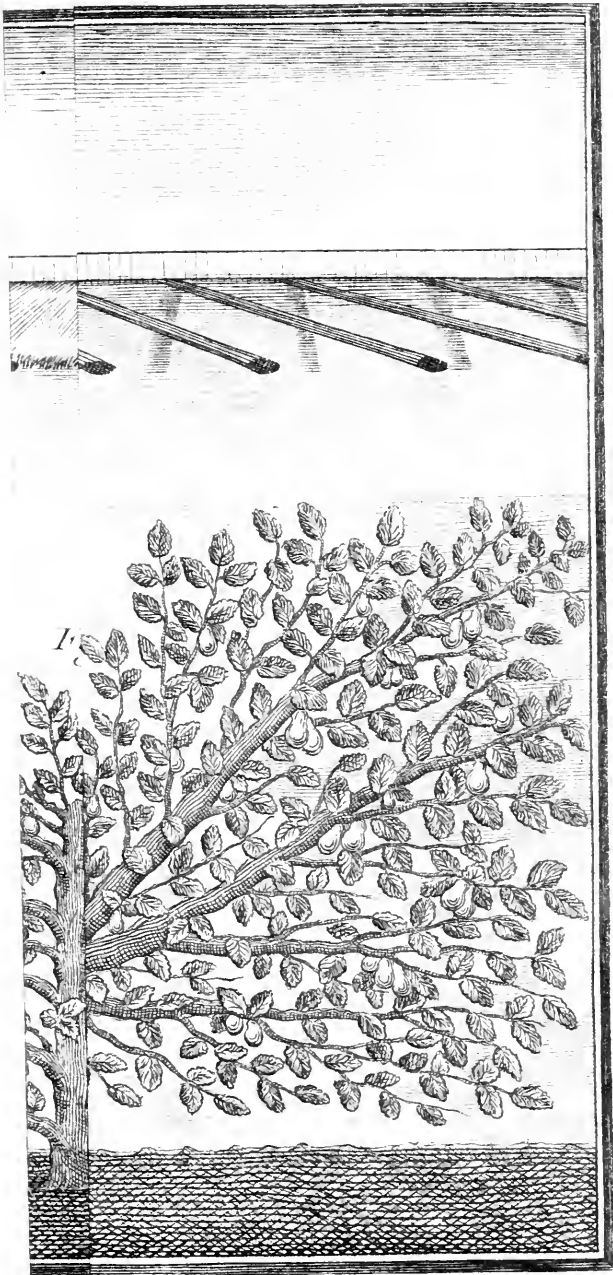
Fig. 16.

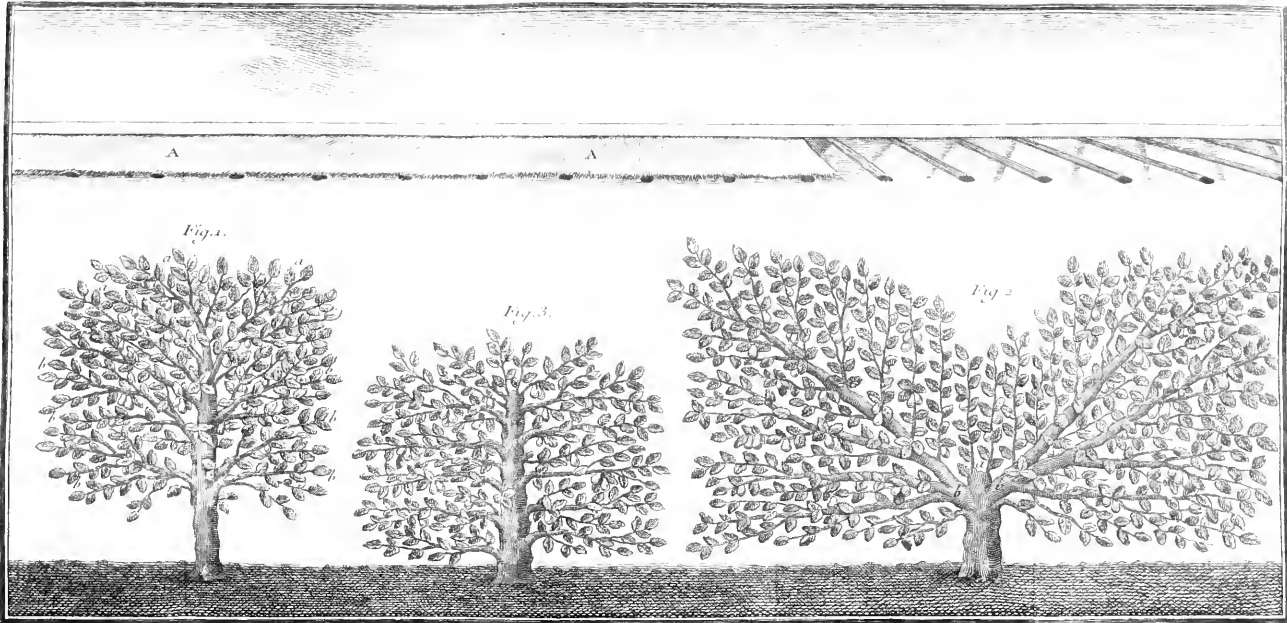


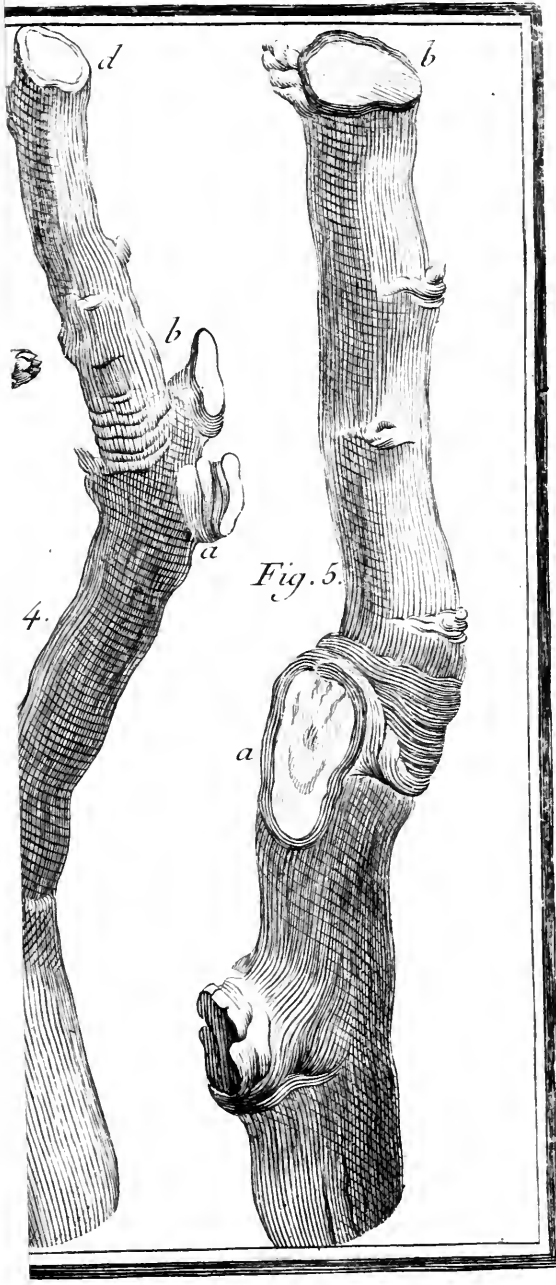


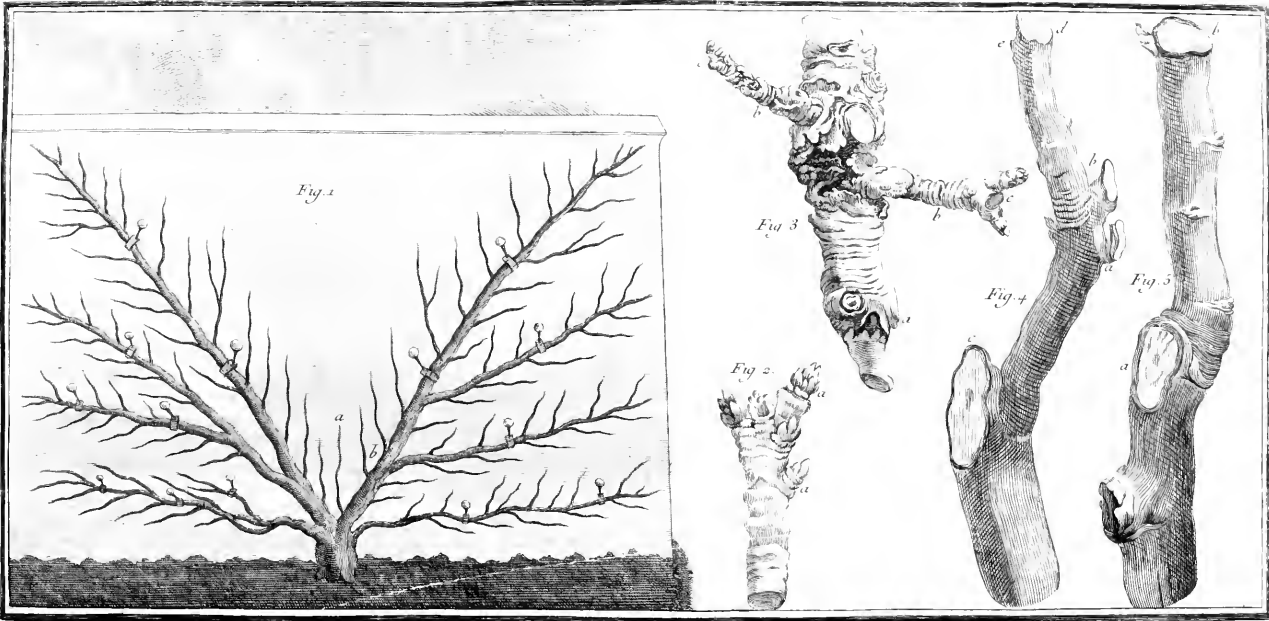


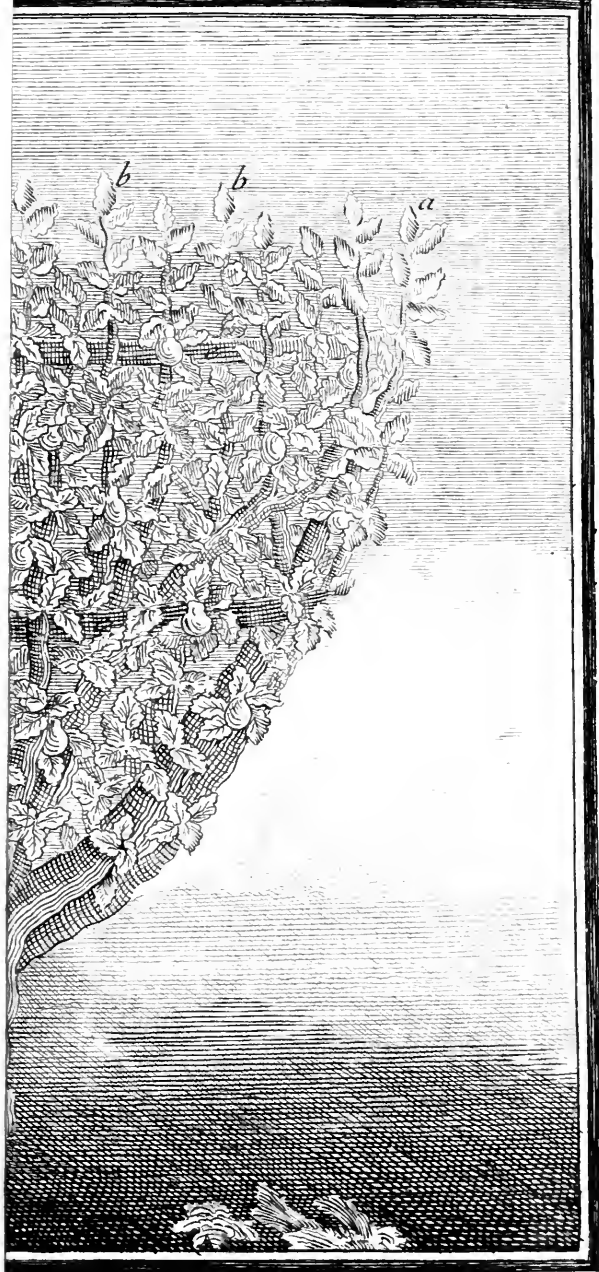


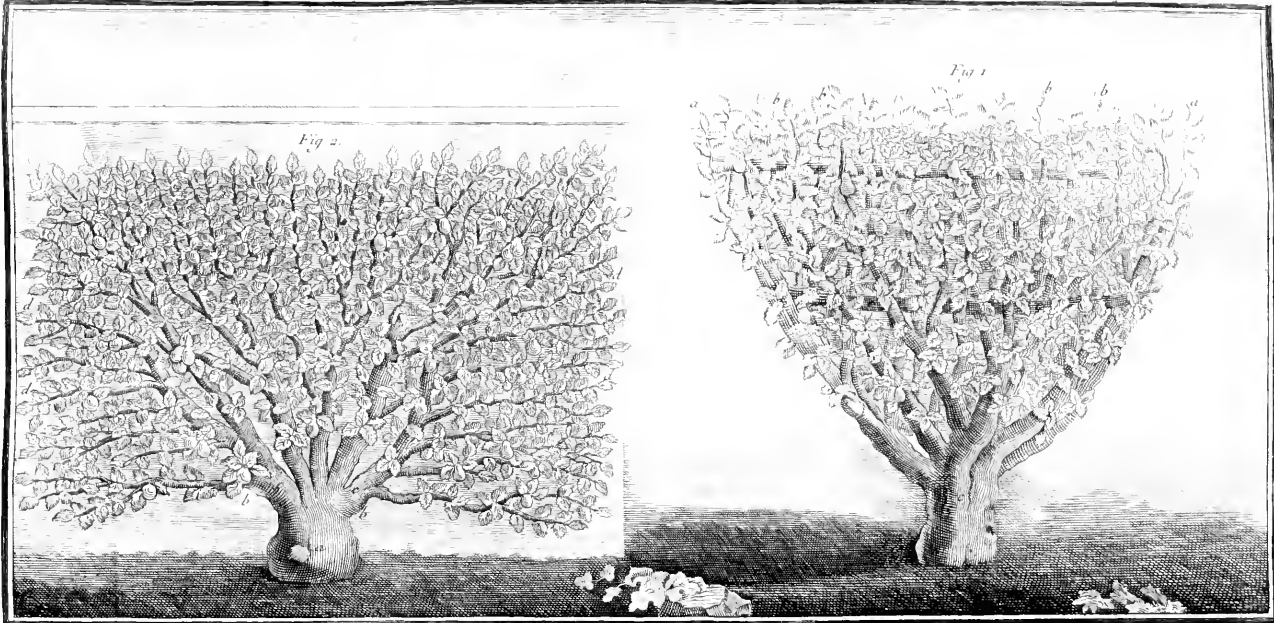




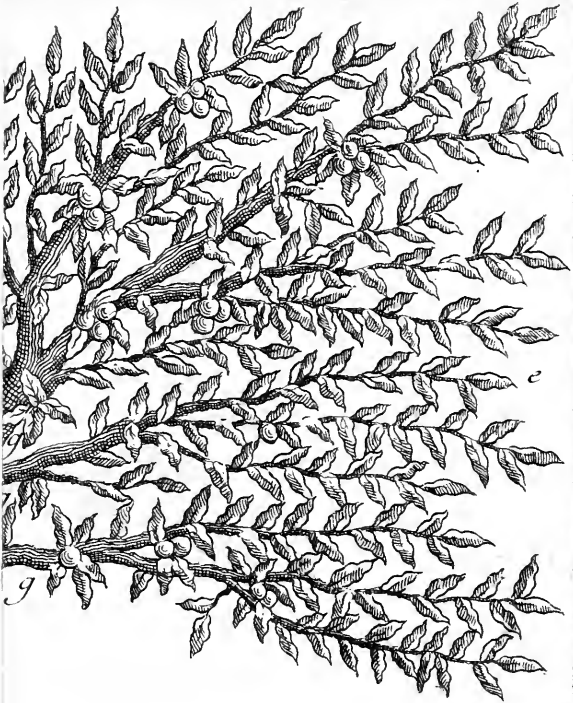




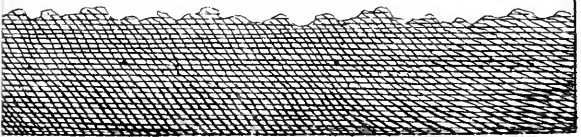




J. Robert Sculpit.



z



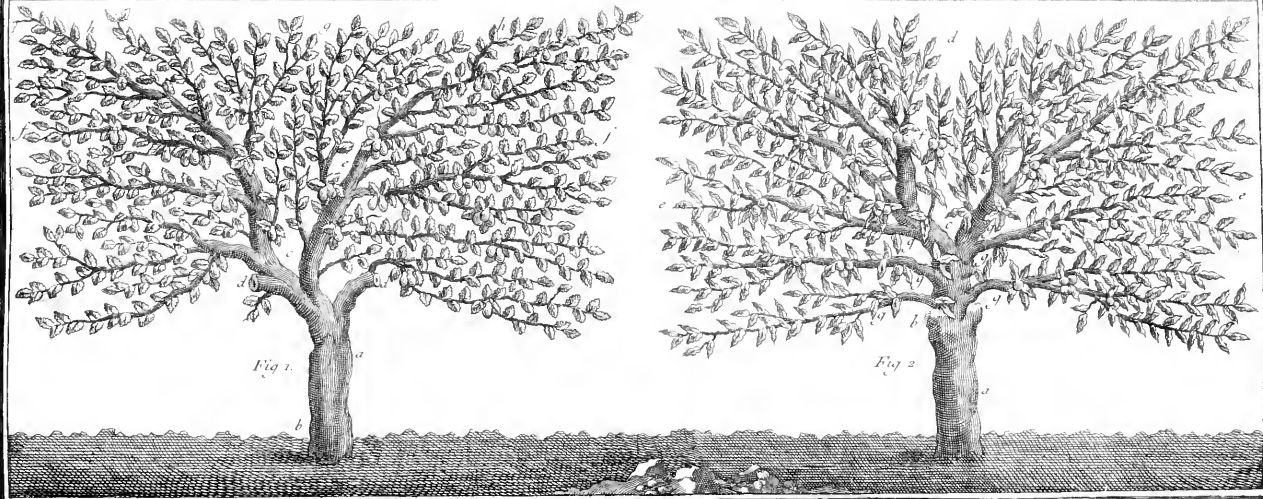
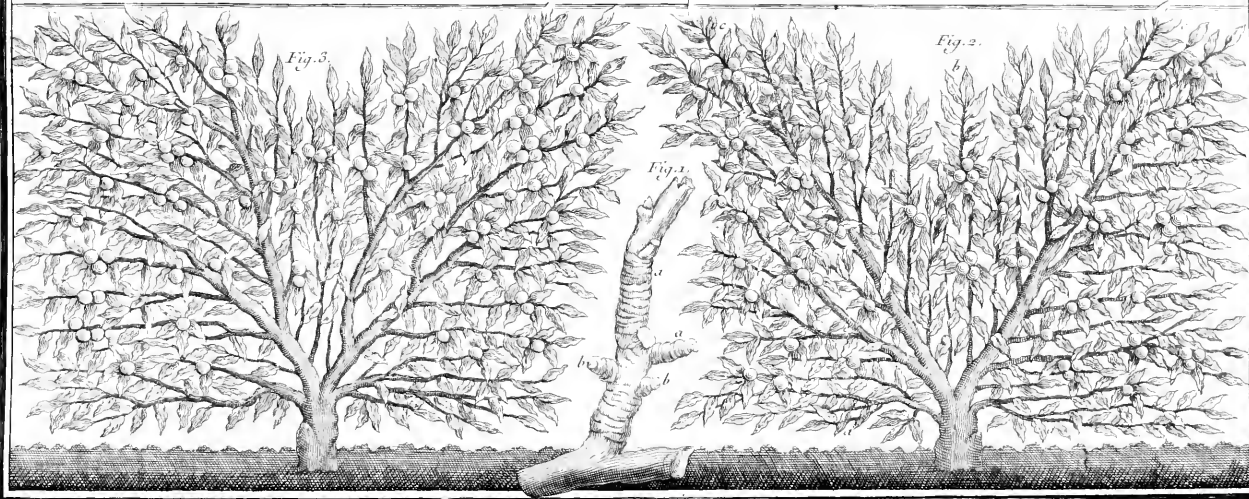
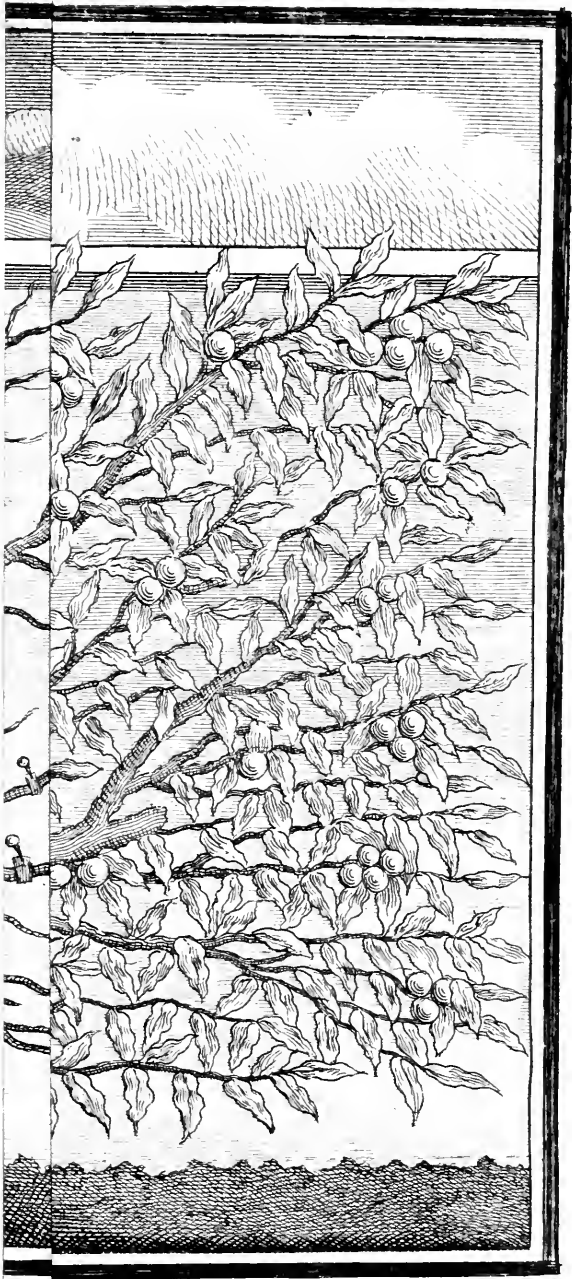


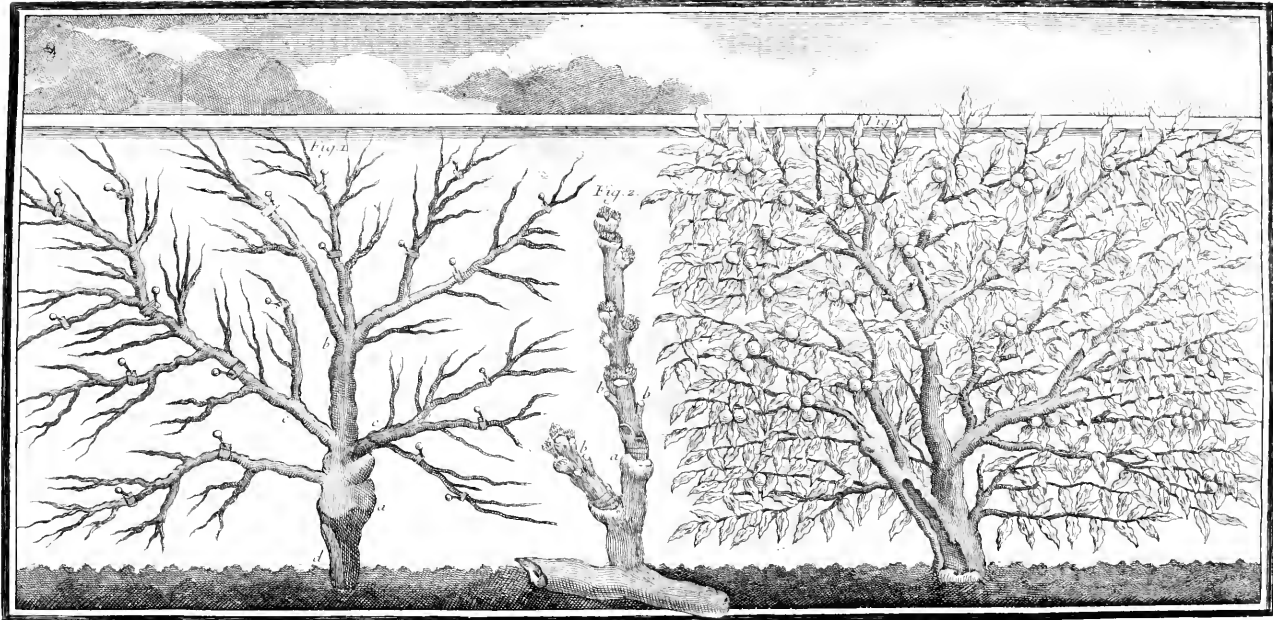
Fig 1.

Fig 2.









ERXS

WB

45174

set of

...

...





UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 040091156